UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01943498 4

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lespropos01alai

LES PROPOS D'ALAIN

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, CENT VINGT-TROIS EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA DE VOIRON AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, QUINZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXV, ET NEUF CENT QUARANTE EXEMPLAIRES IN-HUIT GRAND JÉSUS SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA DE VOIRON, DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j, HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 801 A 830, ET CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 930, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

EXEMPLAIRE N° 748

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS, Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1920.

LES PROPOS D'ALAIN

TOME PREMIER

ÉDITION ORIGINALE

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, 1920

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

CENT-UN PROPOS D'ALAIN, 1re série (1908)..... Épuisée.

CENT-UN PROPOS D'ALAIN, 2e série (1909). Édition de luxe épuisée.
Édition ordinaire, ancienne librairie Cornély, 101, rue de Vaugirard..... 3 fr. 50.

CENT-UN PROPOS D'ALAIN, 3e série (1911)..... Epuisée.

CENT-UN PROPOS D'ALAIN, 4e série (1914).... Epuisée.

VINGT-ET-UN PROPOS D'ALAIN (1915), à l'Émancipatrice, 3, rue de Pondichéry (15e).

QUATRE-VINGT-UN CHAPITRES SUR L'ESPRIT ET LES PASSIONS (1917).
Chez Camille Bloch, rue Saint-Honoré.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

Pour les nombreux lecteurs qui réclamaient ce livre et savent ce qu'ils en attendent, il n'est pas besoin de préface. Mais il y a d'autres esprits que la pensée d'Alain va choquer tout d'abord, pour les éveiller mieux. A leur intention, transcrivons ces lignes du premier critique par qui les Propos furent signalés au grand public [1] :

« *Voici des richesses, voici une œuvre bienfaisante ; et je dis davantage, voici un ami, un être qui vous aidera à vivre, à comprendre, dans la joie, librement, dans le plein jour de votre cœur et de votre pensée, qui ne vous prendra rien de vous-même, mais vous aidera à vous trouver, sans rien exiger en retour. Et je l'affirme avec d'autant plus de liberté que nous n'avons pas, lui et moi, une idée commune ; mais, au fond de moi-même, je sais bien tout ce que je lui dois...*

Prenant les objets premier venus, les choses les plus humbles, les choses quotidiennes, le blé qui lève, le vol d'une mouette, l'étoile des vents, les giboulées d'avril, Alain éveille nos esprits, les amène devant les faits, les excite à percevoir, à penser... Il ne veut que nous maintenir en éveil devant le spectacle du monde, nous mettre en face de nous-mêmes. L'idée ne lui est bonne que pour piquer le dormeur au bon endroit.

Aussi rien de dogmatique dans le ton de ce philosophe. Sa pensée n'est point d'un tyran. Il ne se perd pas dans les nuages ; il ne joue pas avec les abstractions. Il pense comme il parle, en plein air, avec joie ; et non pas avec la satisfaction de l'homme qui vend la vérité, mais de l'homme qui cherche, qui se bat avec ses propres idées : Le pédant, dit-il, a l'esprit assuré et un corps qui tâtonne ; l'homme libre a le corps assuré et l'esprit douteux. »

Ces lignes sont justes ; on n'aura nulle peine à découvrir ce qu'elles ne disent pas : Pour Alain, le doute est une méthode, non pas une fin : toute affirmation est suspecte, et pourtant vivre, c'est affirmer. A l'égard

1. Henri Massis, dans le *Gil Blas*, après la publication de la 3e Série (1911).

d'autrui, croyez bien qu'il ne renonce pas à convaincre ; il s'interdit seulement d'entraîner, et ne veut obtenir qu'un libre assentiment.

Les Propos d'un Normand *ont paru chaque jour dans la* Dépêche de Rouen, *du* 16 *février* 1906 *au* 1er *septembre* 1914, *date où l'auteur s'engagea pour la durée de la guerre. La série entière comprend* 3.098 *Propos.*

Alain juge qu'une fois imprimée son œuvre appartient à tous. Laissés par lui maîtres d'un choix qui ne peut retenir qu'un Propos sur dix, nous voulons qu'on y retrouve tous les aspects, toutes les tendances de sa pensée, et jusqu'à ses écarts extrêmes. C'est scrupule envers l'auteur, mais envers le lecteur aussi, qui peut mieux savoir où il va, et chercher où ses objections commencent.

L'ordre nous a donné plus de peine que le choix : Tous ces articles furent écrits au jour le jour, selon l'occasion et l'humeur ; ils sont donc faits pour être lus de même, et médités chacun à part. Tels d'entre eux pourtant se répondent par-dessus des semaines, des mois ou des années ; à se trouver rapprochés, ils gagnent en clarté, en justesse, en vigueur. Plus on relit l'ensemble, et mieux on y discerne, sous l'apparente fantaisie, une liaison naturelle et sûre des idées. Devions-nous, l'ayant dégagée, la dissimuler à plaisir ? Non ; il suffit que le classement reste souple, et s'offre sans s'imposer. Libre à vous de suivre jusqu'au bout cette chaîne de réflexions, en passant des redites bien légères au compte de l'éditeur.

L'ordre est le même dans les deux volumes ; et chacun contient donc un peu de tout, mais en proportions différentes : Les lois de la Nature, les conditions de la Science, la police de l'esprit et des passions l'emportent dans le premier, tandis que le second ouvre plus de vues sur les réalités sociales et les problèmes de l'action.

LES PROPOS D'ALAIN

LES PROPOS D'ALAIN

I

Je rencontrai le vieux Sage au moment où je considérais une troupe de moufflons aux cornes massives qui se battaient pour une croûte de pain. Il m'emmena vers les singes et vers les crocodiles. Chemin faisant nous vîmes des vautours chauves drapés dans leurs ailes, des perroquets, des grues, des lions, des ours. Le long d'un grillage, on voyait l'ancêtre du cheval de fiacre, chargé de muscles, et la tête basse ; puis le zèbre trop paré, et l'indomptable âne rouge, que les savants appellent l'hémione. Au moment où nous considérions l'allure du chameau, sa toison inculte, son air étranger et ses yeux sans fond, le ciel prit une couleur d'orage, un vent soudain courba les branches, et de grosses gouttes de pluie roulèrent dans la poussière. Il y eut une déroute de nourrices et l'odeur de la pluie se mêla à l'odeur des fauves. Il fallut s'enfuir jusqu'au cèdre. C'est là que le vieux Sage me fit le discours que j'attendais.

« J'étais venu, dit-il, en curieux, comme vous-même, afin de me nourrir les yeux de formes et de couleurs nouvelles. Mais le hasard, qui nous a présenté en même temps que la force des bêtes la force de l'orage, a donné un sens à ces cornes d'antilope et à ces croupes d'âne sauvage. Vous avez remarqué combien tous ces êtres sont puissants, définis et fermés. Bien loin de donner l'idée de quelque chose d'imparfait et d'esquissé, et comme d'une humanité manquée, tout au contraire ils affirment leur type, et s'y reposent. Chacun d'eux se borne à lui-même, et n'annonce aucune autre volonté que la volonté de durer tels qu'ils sont et de se reproduire tels qu'ils sont. Les petits des moufflons ont déjà leur vie faite. Aucun doute ne leur viendra jamais. Ce sont des dogmes, toutes ces bêtes-là. »

Il réfléchit un moment, et dit encore ceci : « Platon enseignait que les bêtes nous ont été données par les dieux, afin de nous faire comprendre la puissance de nos vices et de nos passions. Je ne crois guère qu'il y ait d'autres dieux en tout cela que les moufflons eux-mêmes, et les chameaux et les singes et les vautours. La leçon qu'ils nous

donnent n'en est pas moins utile. Il y a une pensée animale, et un animal contentement de soi dont les bêtes sont comme les statues vivantes. Et toutes les bêtes ne sont pas en cage. Combien de moufflons barbus à figure humaine, et combien d'obstinés chevaux et chameaux parmi nous, un peu gracieux et poètes dans leur première jeunesse, mais bientôt pétrifiés, définis pour eux-mêmes, et les yeux fixés désormais sur leur pâture, et remâchant toujours le même refrain ; sûrs d'eux-mêmes, sourds aux autres, et suivant leur route, toute leur pensée ramassée sur leurs joies et leurs douleurs. Toutes ces bêtes m'ont rappelé ma vraie devise d'homme : me penser moi-même le moins possible, et penser toutes choses ».

II

Si le soir, en rentrant chez vous vers dix heures, vous levez les yeux au midi, il est impossible, si la nuit est claire, que vous ne soyez pas saisis par la vue d'Orion un peu penché, qui enjambe le ciel. Ce rectangle gauche, ces trois clous du baudrier, ces trois autres clous plus petits qui marquent la gaine de quelque couteau de chasse, tout cela est plein d'autorité. Quelque chose est durement affirmé par là. Mais quoi ?

L'Hiver. On croit toujours que l'été sera sans fin. Le roux Octobre a encore des douceurs. On remarque bien que les douces étoiles d'été, Arcturus, la Perle, Altaïr, Véga, glissent l'une après l'autre vers le couchant ; pourtant on les cherche encore ; on hésite ; on se perd dans cette brillante poussière d'étoiles. Mais Orion est un rude annonciateur. Je me souviens qu'au commencement de l'automne, comme j'écartais le rideau de ma fenêtre vers trois heures du matin, je vis soudain un autre monde, que je connaissais bien, que j'avais oublié. Orion était monté jusqu'au sommet de la nuit, tirant après lui Sirius, aux clartés froides. Je ne l'attendais pas si tôt. Je laissais rouler les jours tièdes entre mes doigts. Orion, ce fut un rappel à l'ordre. Ce furent les trois mois d'hiver signifiés. Ce fut la Nécessité chargée de neige et de glaçons. Quelle annonce pour les bergers !

Lis mieux. Ce n'est là qu'une lettre. Essaie de lire tout le ciel d'un seul regard. Il faut que tu domines les signes ; il faut que tu arraches

au Chasseur Sauvage sa fausse barbe de glaçons. Prends garde au froid, qui glace tes pieds et tes pensées. Recouche-toi, et pense. Orion passe tous les jours dans le ciel. Toutes les étoiles y passent tous les jours. Véga aussi, ta préférée. C'est le soleil qui te cache tantôt les unes, tantôt les autres, lorsqu'il recule un peu vers l'est de jour en jour. Orion ne marche pas ; Orion est lié à tout le reste, toujours, sur un pied, toujours suivant les Pléiades, toujours traînant Sirius. Et, comme il s'en va maintenant tous les matins, ainsi il glissera le long de l'année, bientôt roi du soir, bientôt dévoré par le soleil.

Aussi m'élevant jusqu'à l'ordre véritable, voilà que je regarde par-dessus l'épaule du Chasseur Sauvage, par-dessus les frimas, les neiges et les glaçons. Je vois déjà le soleil remonter, les jours plus longs, la lumière tonique de Février, les giboulées, la vapeur printanière. Orion tourne maintenant la roue, comme les autres. Je vois un autre Eté, enchaîné aussi à la roue, et qui commence maintenant pour d'autres hommes. Je le vois ; je le sens presque. Je le sens dans cet hiver même, auquel ma pensée le rattache. Voilà comment la science, en liant toutes choses, lie l'espoir à la crainte, et tempère le froid par le chaud. Cela ne veut pas dire que la douce chaleur de mon lit, où j'ai fui devant le sauvage Orion, n'y soit pas aussi pour quelque chose.

III

Notre époque, dans l'histoire des idées, sera celle des psychologues. Et la psychologie, tout manuel le dit et tout le monde le sait, consiste à s'observer soi-même. Nos collégiens s'y exercent dès leurs dix-huit ans ; dans le fait cela les ennuie assez, et ils aiment bien mieux les raisonnements assurés, comme ceux que l'on fait sur les mécaniques. Mais les romans les ramènent dans ces sentiers de rêverie, de paresse et de complaisance. Tous les romans sont psychologiques ; et les meilleurs sont tristes. Non pas tristes par les événements ; mais par ce rabâchage sur soi-même : « Est-ce que j'aime ? Est-ce que je hais ? Suis-je triste ou gai ? » Le Malade Imaginaire se découvre toujours quelque petit mal, qu'il augmente par l'attention. Mais nous avons des Malheureux Imaginaires, qui réussissent encore bien mieux à tomber dans la mélancolie. Pourquoi ? Parce que notre pensée n'est

point, et qu'il s'agit de la faire. Si on la laisse aller, ce n'est plus une pensée, c'est fantaisie, c'est folie. Bref, dès qu'on se contemple soi-même, c'est sottise que l'on contemple, c'est esclavage. Voilà pourquoi rien de notre pensée ne se laisse contempler sans tristesse, même le bonheur.

Je pense et je me regarde pensant, comme je regarderais un objet. Belle méthode pour penser ! Les idées s'enchaînent alors selon l'association, comme on dit ; je vais de rêve en rêve ; c'est un désordre, un tumulte, une incohérence. Naturellement ; car penser, c'est corriger, redresser, ordonner. Même s'il s'agit seulement de voir les choses, je ne m'en tiens jamais à ce qui se présente ; ce ne sont point des taches claires et obscures, de toutes couleurs ; c'est un chemin et ce sont des arbres. Encore bien mieux s'il s'agit de méditer sur des objets absents, par exemple sur le système planétaire ; alors tout se brouille naturellement ; par l'association des idées, toute la mythologie se met à danser ; des images reviennent, de ces vieilles cartes célestes où l'on voit des bonshommes dans les étoiles. Toute rêverie est par elle-même absurde. Il faut penser ; il faut tenir chaque planète sur sa piste ; il faut que les souvenirs s'ordonnent selon la vérité des choses ; c'est ainsi que se définit la fonction pensée ; il ne s'agit jamais d'observer ce qui est dans la pensée mais d'ordonner la pensée selon ce qui est dans les choses ; donc il ne faut jamais prendre les états d'âme comme tels ; il faut les faire et les refaire. Ou bien agir, ou bien dormir. Le demi-sommeil est mauvais ; voilà le premier article de la morale réelle.

Je prends Hercule comme le meilleur modèle du penseur : ce n'est point forcé ; ce n'est point paradoxe. Il faut penser des objets, afin de faire quelque changement utile dans le monde. Celui qui pense son ignorance ou son impuissance pense mal et est promptement puni par la tristesse. Mais penser la coopérative à laquelle on participe, c'est une vraie pensée d'Hercule tueur de monstres. Encore plus clairement pour les passions. Penser la tristesse c'est la redresser ; penser la haine c'est la redresser ; penser le désir c'est le redresser. Si tu prends ta bêche il faut bêcher la terre. Si tu prends ta pensée comme un outil, alors redresse-toi toi-même, pense bien. Le psychologue s'exerce à penser mal ; c'est un enfant qui grimace devant le miroir.

IV

Ce matin j'ai vu un chien qui hurlait ; et ce hurlement qui montait d'une octave à sa fin, ressemblait assez à ce hurlement do, la, do, si, do, do, que l'on décrit communément comme signe de la rage. Pendant que je me faisais ces remarques, le chien était déjà loin, hors de ma vue, hors de mon atteinte, porteur d'horribles maux peut-être.

Il n'y a point, dans les contrées sauvages, de bête féroce qui soit aussi redoutable pour l'homme que le chien l'est chez nous. Car, par nos idées, par notre prudence même, la morsure d'un chien enragé est le commencement d'une torture d'imagination sans remède ; un homme qui craint pour lui-même, qui guette, qui attend quelque symptôme de cette effrayante maladie est plus à plaindre, sans doute, que celui qui est déjà dans les convulsions. On devrait donc craindre bien plus un chien qu'un lion ; purger les rues de tous ces chiens en liberté, et même de tous ces chiens sans muselière qui, quoique tenus en laisse, n'en sont pas moins capables de mordre. Peut-être même serait-il raisonnable de scier par mesure de police toutes les dents pointues de tous les chiens ; car il paraît que les autres dents ne peuvent inoculer le virus. Bref les hommes devraient se liguer contre les chiens.

Mais l'amitié l'emporte, et cela est beau à considérer. Je ne sais comment cela se fait ; le chien est bien clairement conduit par la partie inférieure de lui-même : il est gourmand ; il est libidineux ; il est brave contre les faibles, et souvent poltron ; mais il sait aimer. Il aime sans conditions ; il aime religieusement ; il adore. Tout le monde a pu voir des chiens très forts et très méchants frappés à tour de bras par leur maître ; ils se couchent, ils implorent, ils gémissent ; ils ne se révoltent jamais. Ils reconnaissent le droit de leur maître sur eux ; ils se donnent à un maître ; et ils ne se reprennent jamais. Même après un long temps, ils reconnaîtront encore leur premier maître, et, si les deux maîtres se présentent en même temps, le chien va de l'un à l'autre, comme s'il n'avait aucun moyen de se délier lui-même de ses serments, ni de les faire annuler par qui que ce soit.

Ces traits sont bien touchants ; ils le sont d'autant plus que cet

ami parfait est très peu raisonnable. Les rôdeurs savent bien qu'avec un peu de corne brûlée prise chez le maréchal ferrant, on séduit le plus prudent, le plus féroce et le mieux nourri des chiens ; il manque à ses devoirs de gardien ; il laissera assassiner son maître ; mais il aime son maître présent avant tout et plus que tout. Ce pouvoir absolu, et qui fait le bonheur de l'esclave, est bien doux à exercer. Peu d'hommes y résistent. On hait ou on craint le chien qu'on pourrait avoir ; on aime celui qu'on a. Par où l'on voit la merveilleuse puissance du plus petit mouvement d'amitié

V

La fonction pensée consiste toujours à surmonter quelque chose. Juger est un beau mot, par son double sens : on juge que deux et deux font quatre ; on juge que l'envieux est méprisable. La profonde sagesse populaire qui se montre dans le langage nous conduit ici à une pensée lumineuse, c'est que juger c'est toujours décréter, légiférer, disposer les forces selon l'ordre humain, dresser l'animal, qui doit ici lécher les bottes.

Il y a une grande leçon dans la dureté du chasseur. Chacun sait que le chasseur aime son chien ; mais cet amour n'abdique jamais, il est dominateur. « Qui aime bien châtie bien ». Aussi voyez ; il y a de la cordialité entre le chien et l'homme ; même l'homme reconnaît bien la sagacité de cet instinct supérieur, qui va droit à la perdrix invisible ; et tout chasseur citera des traits de son chien. Mais comparez à la petite maîtresse qui fait des discours à son amour de chien ; elle se met à quatre pattes ; elle rend au chien un amour de chien. Le chasseur, par un sentiment sûr, reste debout ; il gouverne ; il frappe ; les mouvements de queue n'y font rien, ni l'aplatissement, ni l'attention si flatteuse, ni la fidélité à toute épreuve, ni le courage ; cette câlinerie animale ne retarde pas le coup de botte ; la bonne intention, le regret, le désespoir, la morne tristesse, toute l'éloquence des passions, tous les trésors du sentiment, tout cela est froidement plié, redressé, annulé par le Juge. Le Juge, c'est le chasseur.

Observez maintenant le chien lorsque, par permission spéciale, il est assis entre les jambes du chasseur au repos. Comme il est fier

d'avoir un maître si dur ! Comme il a bien trouvé là sa fin et sa place. Cette dignité de chien obéissant il ne la désire point comme il désire la soupe ou la chienne ; il aime pourtant son rôle de chien ; il aime cette puissance gouvernante pour laquelle il n'est qu'instrument. Ce rapport du chien à l'homme fait voir comment les passions s'attachent à l'ordre supérieur, et se satisfont mieux par cette contrainte que si elles retombaient dans leur nature.

Toutes les pensées naturelles sont comme des chiens. Il y a une manière de les aimer qui entraîne toute la pensée vers le plus bas. Par exemple un poète décadent ; il prend tout ce qui s'offre, impressions, images, suites de mots ; il regarde fleurir son cher moi ; il l'aime mal. Je dirais qu'il l'aime trop peu. Il faut redresser et surmonter toute pensée qui se montre. De cette forme sombre, indistincte, si aisément interprétée par la crainte, de cette forme au tournant du chemin, le soir, j'en fais un arbre, et je passe. Cette colère je la nie ; cette envie je la réprime à coups de bottes. Cette mélancolie, je ne l'entends même pas qui gémit comme le chien à la fente d'une porte ; ce désespoir, je lui dis : couche-toi et dors. Besogne de tous les jours, qui est le principal du réveil humain. Le fou, au contraire, est l'homme qui se laisse penser, sentir, rêver. Tous les rêveurs sont tristes. Et la religion, au sens ordinaire, n'est qu'abandon de soi aux jeux de la pensée, pressentiments, accablements, vagues espérances. On ne songe pas assez à ceci que la pensée, par l'attention, est la négation de tout cela ; toujours réplique de la volonté à la crainte et à l'espérance. Le bon paysan ne gémit pas sur les chardons ; il les coupe.

VI

Penser n'est pas croire. Peu de gens comprennent cela. Presque tous, et ceux-là même qui semblent débarrassés de toute religion, cherchent dans les sciences quelque chose qu'ils puissent croire. Ils s'accrochent aux idées avec une espèce de fureur ; et, si quelqu'un veut les leur enlever, ils sont prêts à mordre. Ils disent qu'ils ont une « curiosité passionnée » ; et, au lieu de dire : problème, ils disent énigme. Ils parlent de soulever le voile d'Isis, comme si c'était défendu, et comme s'ils devaient y trouver des jouissances miraculeuses. Aussi,

dans les discussions, vous ne les voyez point sourire ; ils sont tendus comme des Titans soulevant la montagne.

Je me ferais une tout autre idée de l'Intelligence. Je la vois plus libre que cela, plus souriante aussi. Je la vois jeune ; l'Intelligence c'est ce qui, dans un homme, reste toujours jeune. Je la vois en mouvement, légère comme un papillon ; se posant sur les choses les plus frêles sans seulement les faire plier. Je la vois comme une main exercée et fine qui palpe l'objet, non comme une lourde main qui ne sait pas saisir sans déformer. Lorsque l'on croit, l'estomac s'en mêle et tout le corps est raidi ; le croyant est comme le lierre sur l'arbre. Penser, c'est tout à fait autre chose. On pourrait dire : penser, c'est inventer sans croire.

Imaginez un noble physicien, qui a observé longtemps les corps gazeux, les a chauffés, refroidis, comprimés, raréfiés. Il en vient à concevoir que les gaz sont faits de milliers de projectiles très petits qui sont lancés vivement dans toutes les directions et viennent bombarder les parois du récipient. Là-dessus le voilà qui définit, qui calcule ; le voilà qui démonte et remonte son « gaz parfait » comme un horloger ferait pour une montre. Eh bien je ne crois pas du tout que cet homme ressemble à un chasseur qui guette une proie. Je le vois souriant, et jouant avec sa théorie ; je le vois travaillant sans fièvre et recevant les objections comme des amies ; tout prêt à changer ses définitions si l'expérience ne les vérifie pas, et cela très simplement, sans gestes de mélodrame. Si vous lui demandez : « Croyez-vous que les gaz soient ainsi ? » il répondra : « Je ne crois pas qu'ils soient ainsi ; je pense qu'ils sont ainsi. » Cette liberté d'esprit est presque toujours mal comprise, et passe pour scepticisme. L'esclave affranchi garde encore longtemps l'allure d'un esclave ; le souvenir de la chaîne fait qu'il traîne encore la jambe ; et, quoiqu'il ait envoyé Dieu à tous les diables, il ne sait pas encore réfléchir sans que le feu de l'enfer colore ses joues.

VII

La liberté intellectuelle, ou Sagesse, c'est le doute. Cela n'est pas bien compris, communément. Mais pourquoi ? Parce que nous prenons comme douteurs des gens qui pensent par jeu, sans ténacité,

sans suite ; des paresseux enfin. Il faut bien se garder de cette confusion. Douter, c'est examiner, c'est démonter et remonter les idées comme des rouages, sans prévention et sans précipitation, contre la puissance de croire qui est formidable en chacun de nous.

On a mal jugé Montaigne ; et de là vient sans doute qu'on ne le lit pas assez. Et sur quoi le juge-t-on ? Sur son « que sais-je ? » qui n'est nullement son dernier mot, mais qu'il propose seulement à ceux qui voudraient douter de tout par jeux de sophistique, comme la formule la moins affirmative qui soit. Et puis sur ce que le doute serait un « mol chevet pour une tête bien faite ». Mais ces deux formules représentent très mal un des penseurs les plus vigoureux que l'on puisse lire. Par quoi ? Par une sincérité entière, à ce qu'il semble. C'est un homme qui pense véritablement, non pour les autres, mais pour lui-même, et qui fait l'inventaire de ses pensées, qui les pèse, qui les étire, qui les passe au feu de la critique, sans égards, sans respect. C'est quand on le suit que l'on saisit bien ce qu'il faut de force humaine pour douter. Douter est un travail de force, comme forger.

Renouvier, un penseur fort aussi, mais plus abstrait, moins naturel, moins forgeron dans sa manière, a fait une remarque bien simple mais bien saisissante, c'est qu'un fou ne doute jamais. Un fou, c'est un homme qui croit tout ce qui lui vient à l'esprit. Cet état, qui nous paraît si monstrueux, si loin de nous, nous étonnerait moins si nous pensions à la variété et à l'incohérence de nos rêveries et de nos rêves. Dans le repos, nous croyons tout. Qu'est-ce donc que se réveiller et se reprendre ? C'est rejeter des croyances. C'est dire non. C'est penser contre l'idée qui se présente. C'est douter.

La peur est un mouvement animal bien redoutable. Et qui nous apporte quoi ? Une croyance tout de suite. La peur est tyrannique-ment affirmative. Je crains le loup, je le vois, je me sauve à toutes jambes ; plus je cours, plus je crois ; ma fuite vaut preuve. Il y a de ce mouvement dans tout dogmatique. Il affirme, il s'engage, il court. Il se jette sur les idées de tout son poids, comme le chien sur le lièvre. Cette violence fait l'orateur, espèce dangereuse, trop admirée. Etre ému, crier, croire, tout cela est animal. Montaigne a osé écrire ceci : « L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bêtise. Est-il rien certain, résolu, dédaigneux, contemplatif, grave, sérieux, comme l'âne ? » Et ne vous trompez pas au sourire ; c'est le sourire de l'athlète qui soulève l'haltère.

VIII

Comme on demandait un jour à l'illustre Newton comment il avait découvert la loi de l'attraction universelle, il répondit : « En y pensant toujours ». La réponse est belle ; elle est d'un homme modeste, qui ne veut point du tout être adoré. Buffon disait dans le même sens : « Le génie n'est qu'une longue patience ». Le bon Descartes a mis cette modestie en doctrine, disant que le bon sens est égal chez tous les hommes, et qu'il n'est point de découverte qu'un esprit ordinaire et même assez lourd ne puisse faire, pourvu qu'il cherche méthodiquement et avec suite.

Ce qui trompe là-dessus les intelligences qui se jugent elles-mêmes trop lentes et trop engourdies pour comprendre les sciences, et à plus forte raison pour découvrir des vérités nouvelles, c'est qu'ils ne pensent pas au temps qu'il faudrait y mettre. Il est vrai que dans ce dressage de perroquets que nous appelons l'instruction, on explique en vitesse et l'on dépasse Descartes à la vingtième leçon ; mais aussi les mieux doués se bornent à répéter et à retenir ; et il n'est pas rare qu'après tous les succès scolaires que l'on voudra, on les retrouve, en somme, assez niais vers la trentaine.

Je crois qu'il faut des années pour bien comprendre la moindre chose. Je crois que ceux qui n'arrivent pas à s'instruire, malgré le vif désir qu'ils en ont, sont des hommes très occupés, qui s'imaginent qu'on doit comprendre n'importe quoi à la minute, si l'on est doué. Moi, je dirais, au contraire, avec Descartes : on est toujours assez doué, si l'on a du temps et de l'obstination. Tout homme a du génie autant qu'il veut.

Je me redisais ces maximes réconfortantes en lisant une tartine sur les miracles de l'inspiration et sur la « psychologie des découvertes », comme ils disent dans leur jargon. Car il est de mode de mettre du mystère partout ; et ils veulent absolument que le mathématicien ou le physicien soit une espèce de poète, qui ne trouve rien par méthode, et tout d'un coup reçoit la grâce au moment où il y pense le moins. C'est une doctrine de curé, d'aristocrate et d'académicien ; elle remet chacun à sa place et cloue l'ouvrier à son établi.

Ils disent que les idées arrivent à l'inventeur tout armées, comme des Minerves. Ils disent que la méthode n'y fait rien et que c'est le mystérieux Inconscient qui élabore les fruits de l'invention. Je voudrais bien comprendre ce qu'ils veulent dire. Je voyais l'autre jour un de ces hommes supérieurs, assez connu pour être inattentif aux petites choses. Comme il me regardait sans me voir et me répondait sans m'avoir entendu, je me disais : « Il suit quelque idée ; mais il ne sait pas plus qu'il la suit qu'il ne sait qu'il me parle ». L'extrême attention s'ignore elle-même, et c'est assez naturel. Quand on fait vigoureusement attention, on ne peut faire attention à ceci qu'on fait attention. C'est dans les moments de repos que l'on sait à quoi on pense. Et voilà pourquoi, de bonne foi, ils disent : « J'ai trouvé cela tout d'un coup, au moment où je montais dans le tramway. Je n'y avais pas pensé depuis huit jours ». Eh, qu'en savent-ils ? Seulement ils choisissent cette manière de dire, parce qu'elle les rend admirables. Les curés applaudissent, parce qu'ils aiment l'inégalité. Et les nigauds applaudissent, parce qu'ayant essayé de comprendre en un quart d'heure ce que Newton a compris en vingt ans, ils n'y sont pas arrivés. Modestie est fille d'impatience.

IX

On estime communément celui qui reste fidèle à ses opinions ; on méprise communément celui qui change d'opinion pour de faibles causes. Cette espèce de jugement moral est ignorée des moralistes ; elle n'en est pas moins un élément de la morale commune. En cela le bon sens est plus clairvoyant que l'esprit vacillant des petits philosophes, selon lesquels la perfection de l'esprit serait de se plier vite et sans résistance à toute preuve, comme un miroir reflète toutes choses. Car c'est plutôt le poète qui est un miroir, et qui ne résiste point aux images vives ; c'est le poète qui, à une messe d'enterrement, ne peut s'empêcher de croire un peu, à cause des tentures sinistres et du « Dies Iræ ». Mais l'homme d'entendement ouvre moins facilement sa porte.

Toutes les démarches d'un Descartes ou d'un fils de Descartes, sont plutôt pour se refuser à croire que pour s'enivrer de croire. Et, comme Montaigne disait déjà, s'il faut croire pour la pratique, comme

aux lois, à la politesse, et enfin à des préjugés reçus, ils n'y donnent que leur action, faisant au besoin ce que chacun fait, mais se gardant de prendre leur action pour preuve, et de penser comme vrai ce qu'ils jugent convenable de faire. De là vient que Montaigne semble un esprit flexible et indulgent à lui-même, mais en réalité n'est rien de tel. Ferme au dedans au contraire, et jugeant à portes fermées, sans témoin que lui-même.

Descartes, à mes yeux, est encore plus beau, sortant de son pays, fuyant toutes les preuves de l'exemple au milieu desquelles il a grandi, s'exilant par volonté. Voyageant et errant par discipline, afin d'effacer une coutume par une autre ; et faisant même la guerre sans préférence, pour s'habituer à agir sans croire.

Dans sa pensée même, encore plus exilé : « Je fermerai mes yeux, je boucherai mes oreilles », comme un héros d'Entendement, résolu à ne penser dans son idée que ce qu'il a lui-même défini, au lieu de draguer les idées au râteau, comme fait le poète. Et c'est dans la pure géométrie que l'on voit la puissance d'un parti-pris, et d'une espèce de serment fait à soi-même. Car il est bien plus facile d'essayer par l'expérience, comme fait l'arpenteur ; et de dire : « cela réussit, donc cela est vrai ». Mais c'est trahir son propre esprit. Aussi quand le commun des hommes voit qu'un homme instruit se livre ainsi au vent de l'opinion, il le méprise aussitôt, et juge bien.

Si c'est parce que la République existe ou a l'air d'exister que vous êtes Républicain, vous n'êtes pas Républicain. La vraie République est un parti-pris et une règle posée, à laquelle on pliera l'expérience. Et, si la République est faible, injuste et corrompue dans le fait, c'est le moment de tenir bon pour l'Idée ; autrement ce n'est plus un homme pensant, c'est une loque à tous les vents. De là une secrète préférence aussi pour le monarchiste obstiné qui s'en tient à l'idée, sans se régler sur l'expérience. En tout c'est l'opportunisme qui est vil, et le pire de tout est d'adorer l'opportunisme, et d'en faire doctrine.

X

Un grand ami à moi exprime souvent une idée assez forte, c'est que les hommes ne changent point, et que, depuis leurs vingt ans

jusqu'à la dernière vieillesse, ils pensent toujours la même chose, s'ils pensent. Cette affirmation choque au premier moment ; mais que chacun l'éprouve en l'appliquant à ses amis ou à lui-même, il comprendra en quel sens c'est vrai.

Il y a des idées communes, et il y a des individus. Dès qu'un individu est doué d'intelligence, il peut tout comprendre ; et, en ce sens, s'il travaille, il s'enrichira toute sa vie. Mais chacun a sa manière de saisir une idée commune, et chacun y laisse l'empreinte de ses doigts ; ou alors il ne la tient pas bien. Avec cet ami dont je parle, nous nous comprenons à demi-mot ; il n'y a pas une idée importante sur laquelle nous ne tombions d'accord en quinze paroles, comme si nous courions tous deux sur la même piste et vers le même but ; tantôt c'est lui qui touche le premier, tantôt c'est moi ; mais, c'est toujours le même poteau, et l'un pose sa main sur la main de l'autre. J'en puis citer un troisième, avec qui j'ai eu une familiarité moins longue, mais que je trouve aussi dans mes chemins. Cela m'a fait voir, par l'expérience, ce que c'est que le sens commun.

Mais avec cela nous faisons trois mousquetaires de la plume aussi différents que l'on voudra, par l'humeur, par les goûts, par le ton, par le style ; après vingt ans, je les revois comme ils étaient, seulement un peu plus définis encore ; chacun d'eux est lui-même, comme un cheval est un cheval, comme un crocodile est un crocodile.

Aussi faut-il dire que certaines idées ont plus de racines que d'autres, dans un homme, et y poussent mieux. Chaque esprit a ses productions naturelles, comme chaque terrain. Vous semez d'autres idées ; vous les faites réussir par culture ; mais la plante naturelle profite aussi du jardinage, et n'en pousse que plus dru. Peut-être pourrait-on dire que la culture est plus utile à l'individu, pour son bonheur et son équilibre, mais que les sauvageons qu'il fait pousser sont plus utiles aux autres.

Mais laissons tout ce jardinage. Chacun a des idées qui lui vont, et que sa nature produit plus volontiers ; il pourra comprendre les autres, mais il n'exprimera jamais bien que celles-là ; avec bonheur, alors, avec force, par l'harmonie de l'humeur, des gestes, et de la chose. Qui fournit l'image juste ? Il faut que ce soit l'instinct complice. Mais aussi on peut avoir un génie en soi et n'en rien faire, souvent par l'excès de la culture. De là des penseurs de carnaval.

Le génie suppose une idée commune portée et nourrie par l'instinct et les humeurs. Si l'idée n'est pas une idée commune, ce n'est que

folie ou manie ; mais aussi, quand l'idée commune est contre l'instinct et les humeurs, elle rend l'individu raisonnable, sans doute, mais en même temps ennuyeux. Il faut les deux ; il faut que les passions s'accordent avec une idée vraie ; sans quoi vous n'aurez ni éloquence, ni poésie, ni prise sur les autres. Voilà comment un lieu commun vieux comme les rues sera profond et beau par le naturel.

XI

Il y a une odeur de réfectoire, que l'on retrouve la même dans tous les réfectoires. Que ce soient des Chartreux qui y mangent, ou des séminaristes, ou des lycéens, ou de tendres jeunes filles, un réfectoire a toujours son odeur de réfectoire. Cela ne peut se décrire. Eau grasse ? Pain moisi ? Je ne sais. Si vous n'avez jamais senti cette odeur, je ne puis vous en donner l'idée ; on ne peut parler de lumière aux aveugles. Pour moi cette odeur se distingue autant des autres que le bleu se distingue du rouge.

Si vous ne la connaissez pas, je vous estime heureux. Cela prouve que vous n'avez jamais été enfermé dans quelque collège. Cela prouve que vous n'avez pas été prisonnier de l'ordre et ennemi des lois dès vos premières années. Depuis, vous vous êtes montré bon citoyen, bon contribuable, bon époux, bon père ; vous avez appris peu à peu à subir l'action des forces sociales ; jusque dans le gendarme, vous avez reconnu un ami ; car la vie de famille vous a appris à faire de nécessité plaisir.

Mais ceux qui ont connu l'odeur de réfectoire, vous n'en ferez rien. Ils ont passé leur enfance à tirer sur la corde ; un beau jour enfin ils l'ont cassée ; et voilà comment ils sont entrés dans la vie, comme ces chiens suspects qui traînent un bout de corde. Toujours ils se hérisseront, même devant la plus appétissante pâtée. Jamais ils n'aimeront ce qui est ordre et règle ; ils auront trop craint pour pouvoir jamais respecter. Vous les verrez toujours enragés contre les lois et règlements, contre la politesse, contre la morale, contre les classiques, contre la pédagogie et contre les palmes académiques ; car tout cela sent le réfectoire. Et cette maladie de l'odorat passera tous les ans par une crise, justement à l'époque où le ciel passe du bleu

au gris, et où les libraires étalent des livres classiques et des sacs d'écolier.

XII

Quelqu'un me disait hier : « Comment, Alain, êtes-vous radical ? Ce n'est qu'obstination. Car enfin tout marche autour de vous ; et je doute qu'une nature purement sincère puisse ainsi se tenir à l'ancre comme un rocher de doctrine, au milieu d'un si grand courant d'idées. Voulez-vous étonner, ou bien gagner un pari ? Parbleu je sais bien, et vous l'avez assez dit, que n'importe quel théologien ramène tous les faits à sa doctrine. Mais c'est souvent aussi un travail sans noblesse ; et je ne trouve point là cette liberté qui se marque quand vous traitez d'autres sujets. Vous auriez donc vos dogmes en politique, comme d'autres en religion. Enfin êtes-vous ici sincère tout à fait ? »

Je conviens que des idées sont des choses ailées. Mais j'aime aussi qu'elles reviennent au colombier. Il faut, il me semble, un point d'appui à la liberté. Bref, sans quelque parti-pris, on est entraîné inévitablement d'un système à un autre ; on voyage parmi les idées ; on est un touriste d'idées. Je n'aime point cela ; cela est trop loin de la nature, la touche trop peu, et à vrai dire ne la change point du tout. En sorte que tel a fait un grand tour par socialisme, anarchisme, monarchisme et autres paysages d'idées, sans rien gagner ; tandis qu'en organisant les idées et les faits selon ma nature, il me semble que j'ai plus de chances de la purger et redresser.

Il y a bien à dire aussi sur la sincérité ; il y a toujours assez de sincérité à chaque instant. Il y a une sincérité d'improvisation, et comme sautillante, qui se fait voir souvent en de vives intelligences, qui pensent par ce moyen échapper aux passions. Mais souvent je reconnais les mêmes passions dans des opinions successives. Au lieu que c'est la passion qu'il faut transformer en raison si on peut.

Je suis né radical ; mon père l'était ; mon grand-père maternel aussi ; et non seulement d'opinion, mais de classe, comme dirait un socialiste ; car ils étaient de petite bourgeoisie et assez pauvres. J'ai toujours eu un sentiment très vif contre les tyrans, et une passion égalitaire. Je montrai bientôt avec cela, comme tous les bons élèves, une grande dextérité de rhéteur, et une aptitude trop visible à com-

prendre n'importe quoi et à prouver n'importe quoi. Encore maintenant je ne lis guère un auteur vigoureux sans être avec lui. Ainsi faute de racines, j'aurais bien pu m'envoler tout comme un autre, et me poser au choix sur quelque doctrine estimée. Mais l'instinct m'a tenu ferme par mes racines ; et, toutes les fois que j'y ai réfléchi, je me suis dit qu'une pensée qui ne développe pas une nature est trop libre, trop arbitraire, et enfin nécessairement sans force. Il n'y a donc point de fantaisie ni de penchant au paradoxe dans mes opinions politiques, du moins à ce que je crois. Ainsi lorsque je tiens contre la Représentation Proportionnelle, pour le scrutin d'arrondissement, contre les tyrans d'administration, contre les Secrets d'Etat, pour l'égalité radicale, contre le respect, et pour l'obéissance, je développe des pressentiments, des passions, des enthousiasmes aussi décidés que l'instinct du chien de chasse. Et ces impulsions ne font pas les preuves, mais elles font trouver les preuves.

XIII

On dit assez, en ce temps, et je lisais encore hier, que notre jeunesse a plus de goût pour l'action, plus de foi aussi, que la jeunesse d'il y a vingt ans. Les sports y sont pour beaucoup ; une instruction plus positive y a sans doute aussi contribué. Par-dessus tout la pratique de la liberté a réveillé l'Espérance et le Courage. C'est très bien ainsi.

Mais beaucoup de ceux qui s'en réjouissent l'entendent mal. Car sous ce beau nom, la Foi, ils entendent toujours la résignation ; et sous ce beau nom, l'Action, ils entendent toujours la passion, et surtout la guerre, qui comble toutes les passions. En quoi ils jugent très mal de cette espèce de pressentiment, qu'ont les jeunes, d'une route ouverte et déblayée.

La foi a toujours marché, quoiqu'à tâtons, vers son objet propre, qui est la justice. En ce sens la Grande Révolution fut un mouvement de foi, et une prodigieuse action. Et il est sûr que l'espèce de maladie morale, qui suivit ces guerres formidables, consista surtout en ceci que les maîtres de la jeunesse, et la jeunesse même, inclinèrent plutôt vers les raffinements de la réflexion et la culture des sentiments rares. On cite assez souvent maintenant, comme de funestes artistes dans

ce genre-là, Taine et Renan, qu'on adorait encore autour de moi quand j'étais sur les bancs du collège. Barrès a aimé ce poison. Pour moi, je n'y ai point touché. J'ai méprisé, par un instinct plus fort que la mode, ces dissertations de psychologues. Il m'a paru insensé de vouloir considérer les pensées et les sentiments comme un spectacle tel quel, simple reflet du grand spectacle. Les choses sont comme elles sont, inertes, solides, lourdes, résistantes ; obstacles et outils à la fois ; sans dignité et sans mandat. J'étais athée et matérialiste en ce sens-là. Mais jamais je n'ai pris des pensées, des sentiments, des « états d'âme » selon le mot à la mode, comme un monde mécanique aussi. Il m'a paru, au contraire, que la volonté était dans ce monde-là comme dans son domaine propre, où elle devait permettre, nier, supprimer, de façon à former non seulement le vrai de ce qui est, mais encore le vrai de ce qui devrait être, la justice enfin. Et qu'ensuite, sans égards pour les choses, il fallait faire la justice dans le monde, comme un artisan fait une brouette ou une poulie ; gardant ainsi, malgré tous les obstacles et pièges, ce que j'appelle la vraie foi et la vraie religion. Tendant aussi, par là même vers l'action la plus pleine. Car ce qu'ils voudraient appeler action n'est que convulsion et courte folie. Ce même esprit, que j'ai pu sauver de tous les naufrages, je crois le reconnaître dans les jeunes qui viennent maintenant à l'âge viril, et je m'en réjouis.

XIV

Quelquefois un homme naïf, réfléchissant sur les opinions religieuses des autres, se dit : « Mais comment ne voient-ils pas les difficultés et les absurdités ? » D'autant qu'il arrive souvent qu'un homme qui a la foi du charbonnier, comme on dit, est assez savant en certaines choses. On se figure à tort que les idées les plus évidentes viennent frapper l'esprit comme un rayon de soleil éclaire les choses et frappe les yeux. Or, ce n'est point vrai ; il faut chercher les idées, et de tout son cœur ; sans quoi on ne les trouve point. Remarquez qu'on peut fermer les yeux et ainsi refuser de voir une chose visible ; mais encore faut-il vouloir contre. Au lieu que, dans le monde des idées, il n'est pas nécessaire de fermer les yeux ; il suffit de ne pas prendre la loupe

ou le microscope. En somme rien n'est plus simple que de se refuser aux preuves.

J'ai connu un homme qui raisonnait supérieurement quand il voulait, et qui d'ailleurs suivait la messe comme la plus engourdie des vieilles bonnes femmes. Je me suis assuré, autant que la chose était possible, qu'il ne pensait jamais ni pour ni contre la religion. Mais, dira-t-on, comment faisait-il ? Question mal posée ; il n'y a rien à faire pour ne pas penser, je dis avec attention et par ordre. C'est penser qui est difficile.

On peut ignorer les faits les plus visibles, dès qu'on ne désire pas les connaître. Un homme très cultivé, et qui passait la moitié de son temps à la campagne, disait, comme on parlait devant lui du mouvement des étoiles : « Ce n'est pas vrai, que les étoiles tournent. On dit les étoiles fixes. Et si elles tournaient, on le saurait ». Ainsi pour constater ce fait si bien défini, il faut encore le chercher des yeux, et comparer la perception au souvenir. Il ne faut donc pas croire que l'on se heurte à la vérité comme à un arbre ; pour se heurter, il faut marcher ; et on ne marche à travers les idées que si on le veut bien ; et encore est-il vrai que, dans ce vaste pays des idées, on peut choisir le lieu de ses promenades, et ne point voir ce qui déplaît. Ainsi, pour abattre une opinion en soi-même, il faut le vouloir expressément, et y revenir, et s'obstiner. Et, remarquez-le bien, là où un nigaud discute, souvent un vieux routier change la conversation. Ce qui fait que le plus intelligent échappe mieux aux preuves.

XV

Cette fin d'hiver, c'est la fête de la lumière. Le soleil éclaire les bois jusqu'au fond. Les troncs jettent des ombres crues ; le ruisseau étincelle ; le bleu du ciel paraît violent dans la fourche des arbres. Les masses, au loin, se perdent dans un brouillard doré. Le soleil brûle. La brise mord. On sent une puissance sans douceur. Ce n'est pas encore le printemps.

Nous étions assis dans un creux ; mais il fallut déloger ; le vent froid coulait comme de l'eau, le long des pentes. Alors quelqu'un dit : « Le soleil d'hiver est menteur ; plus il brille, plus on sent le froid.

J'aime, en hiver, la lumière crépusculaire, et les nuages bas, qui sont comme les manteaux de la terre. Alors on se recroqueville ; on fait la marmotte Mais ce soleil menteur nous tire hors de la maison. Je hais la lumière sans chaleur ».

« Le soleil, dit le sage, n'est point menteur. Il chauffe tant qu'il peut. Mais les causes s'entrelaçent. J'ai souvent remarqué, au fort de l'hiver, que le moment le plus froid de la journée est aux environs de midi. Cela est naturel. Le soleil chauffe la terre ; la terre chauffe l'air ; l'air chaud s'élève, et l'air froid vient prendre sa place ; le premier effet du soleil est donc de nous jeter un manteau d'air glacé sur les épaules ; et cet effet devient sensible vers le milieu du jour. Ce qui est vrai pour la journée est vrai pour l'année. A mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, les vents du pôle nous arrivent ; de là ces vagues de froid qui suivent les beaux printemps. Vous voyez que le soleil n'y peut rien ; il nous chauffe honnêtement ; c'est un dieu juste et raisonnable ».

« Juste et raisonnable, dit un autre, comme les roues de ma montre ; car chacune d'elles fait sa fonction imperturbablement ; c'est ce qui fait que ma montre est une bonne montre ».

« Mais, dit le premier, si quelque grain de poussière se met dans les rouages et arrête tout, ce grain de poussière est juste et raisonnable aussi ; comme cette bise froide est juste et raisonnable, car la fonction de l'air froid est de couler vers les parties de la terre les plus échauffées. Et ce rhume aussi est juste et raisonnable, ajouta-t-il en éternuant. Mais non. Rien n'est juste ni raisonnable. Toutes ces forces sont d'aveugles brutes, c'est tout ce qu'on en peut dire ».

« Je ne sais, dit le Sage. Si mes prières pouvaient quelque chose, j'aurais peur de mes prières. Si je constatais quelque caprice des dieux, comment pourrais-je vivre après cela ? Ce qui me rassure, c'est cet ajustage parfait, cet emboîtement de toutes choses, ces chaînes entrelacées des biens et des maux.

« Juste et parfaite est la roue, sans s'écarter d'un cheveu » dit un vieux Lama dans Kipling. A mesure que je comprends mieux cela, je me sens moins perdu dans cet Univers ; et j'y reconnais la vraie figure humaine, bien mieux que si je voyais quelque satyre ivre de soleil sortir d'un arbre et bondir dans cette clairière ».

XVI

Je suis tombé hier sur un mot de Shakespeare, que l'on cite souvent : « Nous sommes faits de la même étoffe que les songes ». Cela est dit dans « La Tempête », espèce de féerie où l'esprit Ariel déchaîne les vents et la mer selon sa fantaisie. Il y a plus d'une idée dans ce conte de nourrice. On y voit deux amoureux qui sont comme hors du monde et perdus dans leur rêve ; leur ivresse gagne jusqu'aux spectateurs ; et les choses se passent dans la pièce justement comme les amoureux les imaginent ; tout doit finir bien ; l'esprit est roi du monde. Le hideux Caliban, qui représente les forces sauvages, se traîne à plat ventre. C'est ainsi que l'on voit les choses, quand on aime ; et tous ceux qui sont nés d'une femme sont fils de cette illusion-là. Lorsque Caliban reprend des forces, lorsque son odeur de poisson gâté vient troubler la féerie, l'enfant est fait ; il est fait de l'étoffe des songes ; il en fera un autre décor de féerie, à son tour, et d'autres enfants ; c'est ainsi. Ariel, le pur esprit, mène les noces merveilleuses, et se réunit ensuite aux éléments. Toute la Théologie est là en raccourci. Ce n'est pas peu de chose.

Si j'avais à chasser les Dieux, je commencerais par chasser les songes, et je dirais, au rebours du poète : « nos songes sont faits de la même étoffe que les choses ». Il m'est arrivé, comme j'étais couché dans une chambre d'hôtel, d'avoir un terrible rêve. On se battait. Des soldats tiraient des coups de feu ; une lueur rouge sortait des fusils et des blessures ; une maison flambait. Je me réveille et j'entends des coups de feu ; c'étaient des soldats qui faisaient du tir réduit dans le polygone, non loin de là. Mon lit était en face de la fenêtre ; un rideau rouge était éclairé par le soleil, et illuminait la chambre. Telle était la trame de mon rêve. Je croyais que j'avais rêvé ; en réalité j'avais perçu les choses, mais assez mal. J'avais entendu des coups de feu ; j'avais vu cette clarté rouge à travers mes paupières ; j'avais essayé, comme nous faisons toujours, de reconstruire les choses d'après cela ; je l'avais fait d'abord très mal, mais j'étais enfin arrivé aux vraies causes ; et c'est cela même que l'on appelle le réveil.

A ce compte, nous faisons une foule de petits rêves à toute heure

du jour. Je vois le dos d'un Monsieur, je m'avance pour lui parler ; je m'aperçois que ce n'est pas mon ami. Court rêve, suivi de réveil. Je me trompe de tramway ; court rêve, suivi de réveil. Nos rêves nous viennent du monde, non des Dieux. C'est notre paresse qui les fait. De là les faux esprits. Ariel est fils de Caliban. Le vrai esprit est celui qui perçoit le vrai monde. La Justice rêvée est humaine. C'est la Justice perçue qui est divine.

XVII

On ne pense point comme on veut. Ce qui fait croire que l'on pense comme on veut, c'est que les idées qui viennent à l'esprit d'un homme sont presque toujours celles qui conviennent aux circonstances. Si je me promène sur le port, le cours de mes idées ne diffère pas beaucoup de la suite des choses que je vois, grues à eau, tas de charbon, bateaux, wagons, tonneaux. Si parfois je suis quelque rêverie, cela ne dure pas plus que l'ombre d'une hirondelle. Bientôt quelque impression vive me remet au milieu des choses présentes ; et, pendant que je veille à ma conversation, au milieu de ces masses qui montent, descendent, roulent, grincent, s'entrechoquent, mon attention se trouve par là disciplinée, et je fixe dans mon esprit des rapports vrais entre des choses réelles.

Mais d'où viennent ces vols de rêveries qui traversent de temps en temps mes perceptions ? Si je cherchais bien, je trouverais presque toujours quelque objet réel, que je n'ai vu qu'un instant, un oiseau dans l'air, un arbre au loin, ou bien le visage d'un homme, un instant tourné vers moi, et versant à mes pieds, dans le temps d'un éclair, une riche cargaison d'espoirs, de craintes, de colères. Nos pensées sont copiées sur les choses présentes, et notre puissance de rêver ne va pas si loin qu'on le dit.

Je me souviens que je m'entretenais de ces choses avec un ami. Nous marchions à l'aventure au milieu des bois. Il demandait si nous n'étions pas capables de tirer des trésors de nous-mêmes comme d'un coffret, sans le secours d'une chose présente. A ce moment-là il me vint à l'esprit le mot « Byrrh », qui n'avait certes aucun rapport avec les arbres et les oiseaux. Je le lui dis. Nous discourons là-dessus. Nous

approchions d'une espèce de bicoque à moitié dévorée par les branches ; comme j'y portais mon regard, je vis un carton cloué sur la fenêtre pour remplacer une vitre cassée, et sur lequel on lisait le mot « Byrrh ». Depuis je fais hommage à la terre, notre mère, pour toutes les pensées qui me viennent.

Quelquefois aussi l'idée est une réplique de notre œil. Un voyageur me conta que, dans le sable du désert et sous les feux du soleil, il pensait, dès qu'il fermait les yeux, à une espèce de Norwège neigeuse éclairée par la lune. Ce n'était sans doute qu'une image violette répondant à l'image jaune, comme il arrive lorsque nous regardons le soleil ; une tache violette nous suit pendant quelque temps. De telles images, après que nous avons éteint la lumière, forment sans doute l'étoffe de nos rêves. Dans une nuit profonde et loin du bruit, si nous restons immobiles, nos pensées ne vont pas loin. Si ceux qui veulent dormir connaissaient mieux la source de leurs soucis, ils auraient peut-être cinq minutes de patience, et les vagues de la nuit viendraient les alléger et les bercer comme des épaves.

XVIII

Voici, pour les temps de pluie, une espèce de jeu de société. Il s'agit de faire constater par chacun qu'il voit double les objets rapprochés lorsqu'il regarde, dans la même direction, des objets plus éloignés. Je croyais que cette remarque était très aisée à faire ; mais j'ai pu m'assurer, par hasard, que ces images doubles sont souvent niées de bonne foi, et par raisonnement. « Comment voulez-vous, disait quelqu'un, que je voie deux parapluies puisqu'il n'y en a qu'un ? » Pour moi, il me suffit d'élever mon porte-plume à la hauteur de mes yeux, en regardant au delà, pour voir deux porte-plumes encadrant en quelque sorte la chose que je regarde. Mais je ne le fais pas toujours voir aisément aux autres ; et cette résistance vient de ce que, n'ayant pas réfléchi sur la théorie de la vision, ils jugent cette apparence impossible, et la suppriment comme par décret. J'ai lu qu'un ancien philosophe, nommé Timagoras, niait les images doubles, et pour cette même raison.

Il faut un temps et un travail pour atteindre les objets à travers les apparences. L'enfant n'en conserve pas le souvenir ; mais les aveugles-nés auxquels on rend la vue nous font témoins de ces recherches, où les explorations de la main donnent un sens aux apparences visuelles.

Mais, chose non moins remarquable, quand on est une fois éduqué, il faut un temps et un travail pour apercevoir les apparences. Par exemple il est commun que ceux qui n'ont pas l'expérience de la peinture nient les couleurs empruntées communiquées à des bois et à des champs éloignés par l'air interposé. « Des sapins, disent-ils, ne sont pas bleus, je le sais bien ». De même pour la perspective. Exerçant un jour au dessin un jeune apprenti de Saint-Hilaire, j'eus bien de la peine à lui faire constater que l'image d'un tableau noir est moins large quand il est placé obliquement ; « car, disait-il, le tableau a toujours la même largeur pendant qu'on en fait le tour ».

Il se produit sans doute quelque résistance du même genre chez les libres-penseurs, lorsqu'ils se sont convaincus que les objets de la religion n'existent pas ; ils nient alors les apparences, et, par exemple, les effets de la prière, parce qu'ils sont assurés qu'aucun Dieu n'écoute la prière. Mais il se peut bien qu'une telle action s'explique, sans aucun Dieu, par un jeu de sentiments qui est apparence, il est vrai, et trompeuse, à l'égard de Dieu, mais qui soit très réelle et efficace par la structure de notre propre machine. Et c'est pourquoi je voudrais voir, dans les programmes de leurs Congrès, cette question, fondamentale à mon avis : de la Vérité des Religions. Car Timagoras, en niant les deux images, en restait au premier moment ; il faut comprendre l'apparence aussi.

XIX

Hier quelqu'un disait qu'il ne pouvait regarder un chat sans trouble, à cause de l'expression puissante qui est dans ce personnage. « Que pensent-ils ? Comme ils semblent loin de nous ». J'ai le bonheur de ne jamais éprouver des sentiments de ce genre. Je ne me soucie point du tout de ce qu'un chat peut penser. Non plus de ce qu'un homme peut penser, quand il ne me le dit point. Si j'avais de ces sentiments, j'en ferais place nette ; ce sont des jeux psychologiques, sans consis-

tance, sans virilité. Descartes, lorsqu'il disait que les animaux ne pensent point du tout, mais sont de simples machines, a donné par là un fort coup de balai ; le même homme était arrivé à n'avoir plus de rêves absurdes ; et je ne vois pas en quoi il est plus raisonnable de cultiver les rêves ou les pensées troubles que de se prêter à une peur absurde. Un homme véritable déblaie toutes ces choses.

Un chat assis, immobile, mais dont la queue se tortille comme un serpent, c'est un grand mystère. Mais si je rêve que je porte ma tête dans mes deux mains, c'est un grand mystère aussi, et bien plus émouvant. Si l'on se détourne vers ces pensées de pénombre, si l'on s'exerce à cette mauvaise attention sans objet, on viendra à adorer les bêtes et à interpréter les songes. Mais Descartes l'a fortement dit, ce n'est que mécanisme. La queue de ce chat remue, comme je baille, comme j'abaisse rapidement les paupières ; ce n'est qu'excitation et riposte. Et les rêves bizarres ne sont pas autre chose. Je suis même assuré que les rêves seraient inexprimables et tout de suite sans intérêt, c'est-à-dire oubliés aussitôt, sans une complaisance d'imagination. Et c'est cette faiblesse d'esprit qui fait les fous. Car ces malheureux ont des humeurs changeantes et de vagues esquisses de rêves à chaque instant, comme vous et moi ; mais ils y attachent le plus vif intérêt ; c'est là-dessus qu'ils méditent. Un fou, c'est un parfait psychologue. S'il renvoyait tout cela au mécanisme pur, il serait guéri.

A vrai dire, la leçon n'est pas bonne pour lui ; mais elle est bonne pour tous ceux qui tombent, plus ou moins, à la neurasthénie, par trop de réflexion sur eux-mêmes. Une insomnie n'est pas un malheur, si l'on n'y pense pas ; restez indifférent, et l'animal se guérira tout seul. Dites de toute tristesse, c'est fatigue ; de toute anxiété, c'est estomac trop chargé ; de tout pressentiment, c'est liaison fortuite ; cette manière d'y penser est le moyen de n'y plus penser. De même la vraie pensée d'un chat, c'est la pensée que j'ai d'un mécanisme que j'appelle chat. Si je méprise en moi bien des pensées qui n'aboutissent point, mort-nées en quelque sorte, encore bien mieux mépriserai-je ces pensées de chat que j'essaie de supposer. Bref il faut dormir ou veiller. Pour moi la richesse apparente des mystiques, dans leur demi-sommeil, est une richesse tout à fait trompeuse. Ils se battent les flancs, comme on dit, mais ils ne font qu'une plate théologie, copiée partout. Un fou me dit : « Je suis de verre, je vais me casser ; je suis de beurre, je vais fondre ». Cela ne mérite aucune attention. Je traite ces discours comme cette phrase fameuse par l'usage qu'en a fait le

grand Spinoza : « Ma maison s'est envolée dans la poule de mon voisin ». Non pas erreur, non pas pensée trouble ou crépusculaire, mais mécanisme dérangé, tout simplement. Fait animal, et finalement fait de machine. L'irréligion est toute dans cette remarque.

XX

Chacun aura à raconter, s'il cherche bien, quelque émouvante histoire de somnambule, ou de pressentiment, ou de quelque chose comme cela. Mais je n'aime pas ce genre de récits ; il ne me plait pas de les croire vrais ; j'en pourrais même citer, que j'ai constatés, autant qu'on peut constater ces choses, mais que j'ai fini par effacer sinon de ma mémoire, du moins de ma croyance. Oui, j'efface cette science gribouillée, comme j'efface de mon mieux Sauvagerie, Injustice, Guerre. Et, si l'on faisait des miracles quelque part, je n'irais pas y voir.

Je vois ici qu'un esprit religieux bondit contre moi. « Est-ce honorer son esprit ? Quoi ? Si c'est vrai pourtant ? Quel est cet autre fanatisme ? » C'est tout bonnement un fanatisme qui repousse tout fanatisme. L'esprit n'est pas une poubelle à vérités. L'ordre des vérités, et la manière de les connaître, importent beaucoup. Il y a sans doute quelque vérité dans ce vieux préjugé que les fous connaissent l'avenir ; mais, quand tout l'avenir devrait m'être dévoilé, je ne voudrais point être fou. « Savoir ignorer », voilà une belle devise.

N'importe quel vivant, par sa structure, est un récepteur admirable de toutes ondes, sons, lumière, chaleur, effluves d'orage. Et s'il reste à écouter son corps, je ne vois point de raison pour qu'il ne devine pas et ne pressente pas mille choses, car tout s'annonce partout. Hier, sur mon seuil de campagne, regardant vers Paris par une trouée entre deux collines, je me disais : « A cette heure, la tour Eiffel envoie ses messages. Si je tendais un long fil de cuivre bien isolé, et si j'en approchais un autre fil mis à la terre, j'aurais peut-être une petite étincelle à chaque onde ». Et notre corps est antenne aussi, qui reçoit à tout instant une pluie d'ondes annonciatrices. Il n'y aurait donc qu'à s'abandonner aux impressions, à les amplifier toutes en réagissant sans choix, en somme à faire le fou, pour devenir un prophète passable.

Car on est toujours servi par des coïncidences tragiques, et surtout par la foi des autres, qui fait arriver ce que l'on prédit. Il y eut des civilisations où cet art tenait lieu de science, ce qui enlevait à tous le moyen et même la permission de distinguer le vrai du faux. De là tyrannie, sauvagerie, règne des passions.

Nous développons tous un autre genre de civilisation, qui exclut complètement celui-là. Et il faut choisir. L'intelligence ne peut voir clair que si elle repousse d'abord ces perceptions innombrables, continuellement modifiées par le cours du sang et des humeurs. Qui veut être savant renonce à être mage. Il fallait choisir ; on a choisi ; chacun de nous choisit à chaque instant. De là ce parti-pris qui étonne, et qui est peut-être le plus beau courage. Démêler, à tout prix. Repousser cette science animale, qui ramènerait le règne des fous et des méchants. Ne pas entendre les sommations de la crainte et de l'espérance. Un croyant est un homme pour qui sa propre humeur vaut preuve. Et contre cette mauvaise science, de Tibère, de Néron, d'Héliogabale, il faut de la volonté seulement ; non pas l'examen et la discussion d'abord, mais, avant toute démarche, un parti-pris invincible, un refus de croire et de s'émouvoir pour croire. Une impiété délibérée. « A bas les Dieux et les prophètes ! » Maintenant jugez d'après les fruits ; nous commençons à soupçonner ce que c'est que la Justice.

XXI

Quand j'eus terminé mes études, je rapportai dans ma ville natale un certain nombre de couronnes de papier, ce qui fit que je dînai une fois ou deux en cérémonie avec les penseurs de l'endroit. J'entends encore l'avocat marguillier, qui voulut donner, au dessert, un morceau de Métaphysique : « Tout a une cause, dit-il ; mais, s'il faut à chaque cause une cause, rien n'est expliqué ; il faut donc une cause sans cause, qui est Dieu ». A quoi je répondais : « Tout a une cause ; donc il faut une cause de Dieu ; alors Dieu n'est plus Dieu. Ou bien, si Dieu est sans cause, il n'est pas vrai que tout ait une cause ». Il y avait, là autour, deux ou trois épiciers qui admiraient poliment. Je suppose qu'en dedans ils se moquaient de nous ; je le suppose, mais je n'en

suis pas sûr. Les hommes simples se défient souvent d'eux-mêmes, et respectent les bavards.

Si j'avais été épicier dans ce temps-là, j'aurais aimé à dire à ces deux théologiens : « De quoi parlez-vous donc ? Je sais bien ce que c'est qu'une cause. Par exemple je sais que les mauvaises pluies de l'été sont causes que le pruneau est cher ; je sais que la pointe du pain de sucre est meilleure que la base, à cause que le sucre descend au fond du moule, tandis que l'eau reste en haut. Mais vous parlez de tout. Qu'est-ce que c'est que Tout ? J'entends bien que Tout c'est Tout. Mais, réellement, quand je veux penser à Tout je ne pense à rien. Qu'est-ce alors, que la cause de Tout ? Ma tête s'y perd. Je n'entends ni l'argument ni l'objection ».

Depuis, j'ai entendu des arguments plus subtils encore. Un théologien m'a prouvé que le monde a commencé, par cette belle raison qu'il ne peut s'être écoulé, à l'instant où je parle, une infinité d'instants ; car, disait-il, l'instant qui suit augmenterait l'infini, ce qui est absurde.

Je veux vous faire voir, par un exemple, ce que valent les enchaînements de paroles. Je pose à un homme très jeune, et qui n'a que de vagues notions de mathématiques, la question suivante : Si je double le côté d'un carré, que devient la surface ? Il me répond : « Elle devient double ». Au temps de Socrate, le disciple tombait déjà dans cette sottise ; et elle est naturelle, si l'on ne considère que les mots. Evidemment, si le côté est double, la surface est double ; si le côté est triple, la surface est triple. Si notre idée du carré était aussi confuse que l'idée d'Infini, ou de Tout, ou de Dieu, un tel raisonnement passerait pour bon. Je pourrais même le fortifier en disant : la cause qui fait que la surface augmente, c'est que le côté augmente ; il ne peut y avoir plus ni moins dans l'effet que dans la cause ; donc le carré de côté double a une surface double. Seulement, ici, au lieu d'écouter le discours, je considère un carré ; je le dessine sur le sable, afin d'en fixer l'image ; je double le côté ; je vois que la surface est quadruplée, et je me moque du théologien.

Morale : Dès que vos yeux n'aperçoivent pas une image nette de la chose, bouchez-vous les oreilles.

XXII

Le monde est plein de neurasthéniques. Malades imaginaires ? Non, malades qui se trompent, et prennent pour fatigue de l'intelligence (ou du cerveau, si vous aimez mieux), ce qui est neuf fois sur dix une fatigue des yeux. Et pourquoi ont-ils les yeux fatigués ? Parce qu'ils lisent trop.

Un bon livre ne fatigue point les yeux ; car il donne à penser ; et le lecteur songe autant qu'il lit. Ce qui fatigue les yeux, c'est cette littérature bavarde qu'il faut lire au galop, trois lignes d'un coup d'œil. Et assurément cela ne fatigue pas l'intelligence ; mais cela use la vue, sans que l'on s'en rende compte : et encore plus vite lorsqu'on lit en voiture, ou en marchant. D'autant qu'à la ville, il n'y a plus de nuit pour reposer les yeux. Le civilisé lit avidement, depuis le matin jusqu'au milieu de la nuit. Il lit tout et ne retient rien : il n'y a que ses pauvres yeux qui retiennent.

Un tel surmenage porte bientôt ses fruits : d'abord une attention instable ; car l'attention, que l'on croit une fonction de l'intelligence, est presque toujours une fonction des yeux. Mais bien pis. Interrogez vos yeux après un abus de lecture, au moment où vous allez dormir ; vous verrez, sur un fond noir, une merveilleuse floraison de plantes lumineuses ; et sachez bien que c'est avec ces riches couleurs que nous tissons nos rêves, ceux de la nuit et ceux du jour. Ainsi, même physiologiquement, trop lire conduit à trop rêver, d'où paresse et tristesse.

Le remède ? D'abord, ne plus imposer aux yeux cette perception précipitée à courte distance, qu'on appelle lecture. Regarder au loin ; les poètes disent que cela donne du repos à l'âme ; et c'est vrai, car cela donne du repos aux yeux.

Et, ensuite, au lieu de vous instruire dans les livres, regardez des hommes, des chevaux, des chiens, des maisons, des arbres ; ces choses sont à bonne distance, et leurs couleurs variées laisseront vos yeux dans l'équilibre. J'entendais dire, il n'y a pas longtemps, par un homme profond : « Le neurasthénique vit de souvenirs et de projets ; il n'a

plus de perceptions. Le vrai remède à la neurasthénie, c'est de ne penser qu'à des objets présents. »

XXIII

Michelet, assis au rivage, et voyant les vagues infatigables qui usaient la terre, leur demandait : « Que voulez-vous ? » Et il leur prêtait des voix pour répondre : « Je veux que tu meures ». Ce n'était qu'une moitié de poète, et qui sans doute avait froid. C'est un mauvais jeu que de faire chanter et danser nos petites misères sur le théâtre du monde ; ou, plutôt, c'est un mauvais rêve. Regardons mieux, les choses ne répondent pas à nos passions ; elles répondent à nos idées.

Nous voulons comprendre. C'est un autre appétit. Nous sommes incorruptibles en cela ; il nous faut des comptes bien clairs. Personne ne supporte que le résultat d'une addition dépende de celui qui la fait. Il y a un résultat vrai ; toutes les unités doivent s'y retrouver ; nous voulons, comme on dit fortement, nous y retrouver. Dans la nature aussi, nous voulons nous y retrouver. Je ne reçois pas, je n'admets pas qu'une seule goutte d'eau soit perdue. Dans cette cuvette, les vagues vont et viennent ; chaque goutte soulevée au-dessus des autres va retomber par son poids en repoussant les autres ; et les autres sont soulevées à côté comme un plateau par l'autre dans une balance, jusqu'à l'équilibre, qui fera une surface bien unie. Cette petite mer à mes pieds, sur la plage, cette petite mer grande comme un mouchoir dessine sa bordure à chaque instant, autour d'un caillou et d'un coquillage, selon une sagesse irréprochable. Le grand Océan aussi, je le sais, jusqu'au loin, jusqu'au fond, jusqu'à la lune et jusqu'au soleil, qui tirent sur les marées. Plus j'y regarde et plus je le sais. Tout cela s'engrène et s'emboîte et s'ajuste pour ma satisfaction. L'Univers est irréprochable. Je sais aussi que la petite mer peut me mouiller les pieds, et que le grand Océan peut me noyer ; mais ces reproches-là sont d'un tout autre genre ; autant que je veux non pas n'être ni mouillé ni noyé, mais contempler un ordre qui réponde à ce que j'exige d'une explication, je suis satisfait. Les vagues répondent parfaitement bien. Dans la plus furieuse tempête, chaque goutte d'eau a justement le seul lieu et le seul mouvement qu'elle puisse avoir

avec la marée, le vent et le rocher. L'inondation est selon la pluie et la pente, la pluie selon le vent, les nuages, la température. Voilà une belle réponse des choses, et un beau langage humain. Nous y tenons, et plus qu'à la vie. Qui voudrait être sauvé de l'eau par un formidable caprice, par une passion de l'eau qui remonterait soudain la pente ? Qui le voudrait, et vivre ensuite dans l'horreur de la prière ?

Nous voulons deux choses : notre salut et l'ordre. L'Univers nous donne certainement l'ordre ; ce n'est pas tout ; mais ce n'est pas peu de chose. Cet imbécile de Pangloss, lorsqu'il disait que tout est bien, brouillait tout, mais disait pourtant quelque chose. Tout n'est pas bien, mais tout est en ordre. La pièce finit mal, mais elle est bien faite.

XXIV

Une naïve jeune fille, qui s'était égarée avec ses compagnes sur les propriétés d'autrui, s'écria en voyant au loin un homme qui venait : « Prions Dieu pour que ce ne soit pas le garde champêtre ». L'absurdité d'une telle prière est assez visible, parce que, quand nous voyons un homme au loin, notre ignorance n'empêche pas qu'il soit dès maintenant ce qu'il est, ou bien Pierre, ou bien Paul. Et, parce que nous hésitons entre deux affirmations, « c'est Pierre » et « c'est Paul », nous n'allons pas croire qu'il hésite, lui, entre deux natures, et qu'il soit tantôt Pierre et tantôt Paul, selon le jeu de notre imagination.

Beaucoup de gens, pourtant, parmi ceux qui se moqueraient de la naïve jeune fille, font souvent la même prière qu'elle, non pas au sujet du garde champêtre, mais au sujet de la pluie ou du froid. Les uns feront des prières pour que ce nuage neigeux ne verse pas ses flocons sur la ville ; d'autres, sans penser à quelque Dieu maître des nuages, se diront à eux-mêmes : « Je donnerais bien quelque chose pour qu'il ne neige pas demain ». Combien de gens accusent la pluie et le vent ; combien disent : « Si pourtant les choses avaient tourné autrement ! » De telles pensées, avant et après l'événement, nourrissent les passions, ravivent les blessures, chassent le sommeil, et, en bref, font souvent plus de mal que l'événement lui-même. Et je crois bien que l'essentiel de l'esprit religieux consiste à croire qu'il y a une espèce de liberté dans les choses, et que quelque

Josué, en priant et en espérant comme il faut, a pu arrêter le soleil.

Si nous comprenions bien que toutes les choses sont liées, même quand nous ne savons pas bien comment, nous serions amenés à considérer que l'avenir vient à nous comme cet homme que les jeunes filles voyaient au loin, et qu'il est dès maintenant garde champêtre ou promeneur, Pierre ou Paul. Mais les plus sages d'entre nous sont encore loin de cette sagesse et confondent le désordre de leurs rêves avec l'ordre du monde. Ainsi la prière aura duré plus longtemps que les Dieux.

XXV

Une cheminée est ébranlée par le vent ; elle s'écroule enfin, une pierre tombe sur la tête d'un passant et le tue. Cela fait six lignes pour un journal ; on lit, et on n'y pense plus, tant un accident de ce genre semble d'accord avec le cours ordinaire des choses.

Mais si la pierre tue quelqu'un que vous connaissez bien, alors vous considérez attentivement ce fait, avec toutes ses circonstances, et vous n'arrivez pas à l'accepter ; vous essayez de le nier. Vous vous dites : la cheminée aurait pu résister un peu plus longtemps ; le vent aurait pu souffler un peu moins fort à ce moment-là ; l'homme aurait pu prendre une autre rue, entrer chez le bouquiniste, passer sur l'autre trottoir, s'arrêter pour se moucher, se détourner pour éviter une flaque d'eau ; le moindre changement dans toutes ces circonstances rendait l'accident impossible. Et comme tous ces changements nous apparaissent comme possibles et même faciles à réaliser, nous accusons quelque destin ennemi, qui a voulu cet événement et non un autre.

Ce qui nous trompe dans ces cas-là, c'est qu'une autre action nous paraît possible tout autant que celle qui a été faite ; il n'est pas plus difficile, pensons-nous, à un homme, de passer à droite d'une flaque d'eau que de passer à gauche.

Nous jugeons ainsi parce que nous ne connaissons pas bien la liaison de toutes choses entre elles, et comment les actions des hommes dépendent rigoureusement de leur nature et des circonstances. Un myope se mouillera les pieds ; un distrait aussi, mais pour d'autres causes ; un autre oblique à droite parce qu'au moment où il a vu la flaque d'eau, il avait le pied gauche appuyé au sol et le pied droit en

mouvement ; et cette position dépendait des pas qu'il avait faits ; chacun de ses pas, à son tour, dépendait des pas précédents, et aussi de ce qu'il voyait et entendait ; toutes les circonstances étaient liées à d'autres, au vent, à la neige, à l'heure, à la saison ; ainsi, pendant que cet homme prudent cherchait son chemin le long de la rue comme s'il avait su où il allait, les circonstances le roulaient vers l'accident comme le vent pousse les feuilles sèches et les flocons de neige.

Vous demandez, vous, qu'il se soit trouvé un mètre plus loin au moment où la pierre arrivait, et vous croyez demander peu de chose ; en réalité vous demandez un autre univers à ce moment-là, car tout se tient ; et un autre univers l'instant d'avant, et d'autres univers d'instant en instant, différents de ce qu'ils ont été, jusqu'au fond des siècles. Et peut-être un de ces changements vous aurait tué, vous qui raisonnez si bien.

Ne croyez donc pas que ce qui est aurait pu ne pas être ; c'est là une pensée d'enfant. Vous direz que cette pensée d'enfant était nécessaire comme tout le reste. Oui ; et mon discours aussi. La sagesse n'en est pas moins utile à ceux qui l'ont.

XXVI

Il y a une dizaine de siècles, dès qu'une comète se montrait, la plupart des hommes étaient comme fous. Ils attendaient des prodiges effrayants, et l'écroulement de toutes choses. En quoi ils ne se croyaient point fous, mais au contraire très raisonnables. Il faut convenir que pour eux, qui n'avaient d'autre image de l'ordre en ce monde que les mouvements réguliers des astres, une comète était déjà une espèce d'écroulement.

La folie en tout temps, fut naturellement relative à l'état des sciences, c'est-à-dire à l'éducation du sens commun. Je conçois un temps où personne ne se faisait la moindre idée de ce que nous appelons un rêve. Et comme, sans doute, ils rêvaient comme nous, c'est-à-dire brodaient, tout en dormant, sur la fatigue des yeux, le mal d'estomac, le froid aux pieds et les mille bruits qui les touchaient sans les éveiller, vous pouvez vous faire une idée des expériences qu'ils accumulaient ; car ils croyaient que leurs rêves étaient des faits réels

dans le monde. En ce temps-là les plus fous avaient du bon temps.

Puis je ne sais quel chasseur attentif arriva à distinguer les chasses qu'il faisait en dormant, et dont il ne restait rien, et les vraies chasses, qui lui laissaient de vrai gibier. Cela ne dut pourtant point aller sans quelque langage, et quelque entente ou société avec d'autres. Je crois que l'homme seul n'arriverait pas à se délivrer des visions. En bref, il est à supposer qu'à mesure que les individus devinrent plus prévoyants et les sociétés plus stables, on arriva à limiter la folie, c'est-à-dire à prononcer sur le possible et l'impossible. Ce fut le rôle des religions et des prêtres. Et ils brûlaient très bien, comme ennemis du sens commun, c'est-à-dire des opinions communes, deux espèces de gens : les fous, qui donnaient l'impossible comme possible ; et les savants non officiels, qui prétendaient au contraire, faire encore l'économie d'un ou deux miracles. Aussi le progrès était lent. Une invasion, une peste, ou le succès fortuit de quelque prédiction de fou suffisaient à ramener les Dieux subalternes.

Il fallait une stabilité et une continuité des institutions pour que le sens commun eût enfin une doctrine, et que l'univers se montrât à peu près sans miracles. Considérez cette comète de Halley, et ce qu'il fallut d'observations concordantes et de calculs rapprochés des observations pour transformer ce prodige en une chose réelle dans le monde. Il fallait à Halley, à Clairaut, à Pingré, à Pontécoulant, non seulement des méthodes de calcul longuement élaborées, mais encore le loisir, la sécurité, et le petit boulanger à leur porte tous les matins. C'est ainsi que tous, mes amis, chacun dans notre métier, nous travaillons à édifier cette Sagesse commune, qui trace enfin l'orbite des comètes et fait rentrer le miracle dans l'ordre. J'imagine un beau mythe, la Concorde chassant les Dieux.

XXVII

Les plus récentes recherches sur l'antisepsie ont conduit les savants à réhabiliter l'eau de Cologne et le sucre brûlé sur une pelle rougie. Un demi-sage me dit à ce propos : « Vous voyez que les traditions ne sont pas toutes méprisables ». Mais comment seraient-elles méprisables ? Elles sont faites d'expériences accumulées. Il est peu vrai-

semblable que les hommes répètent comme vraies des affirmations que l'expérience de chaque jour contredit. L'élimination des erreurs ne peut manquer de se faire, quoique très lentement. Nous nous moquons de cette méthode tâtonnante, parce que nous avons maintenant des spécialistes qui sont payés pour rechercher les vraies causes et les vraies lois. Mais il ne faut pas oublier que la méthode tâtonnante nous a laissé de prodigieuses découvertes, comme la culture du blé, la navigation à voile, et la sélection dans l'élevage. Et je ne vois pas bien, par exemple, comment une tradition fausse aurait pu se former au sujet du mouvement des étoiles, du soleil, de la lune, des planètes. Orion et les Trois Rois sont l'ornement de nos nuits en janvier, ainsi que Sirius ; chacun peut le constater. Je lis dans les journaux que la planète Mars se montre en ce moment à l'Est au commencement de la nuit, et se trouve au milieu de sa course vers deux heures du matin ; je cherche la planète et je la trouve. On m'annonce une éclipse visible chez nous ; je prends un verre fumé, et, si ignorant que je sois, je puis constater que ce n'était pas un conte de bonne femme. Les calculs sont profonds, mais les résultats sont visibles ; il suffit d'ouvrir les yeux. Voilà comment la tradition astronomique, si loin qu'on remonte, a toujours un air de science.

On pourrait même bien dire qu'une tradition absolument fausse est quelque chose de tout à fait invraisemblable dès qu'il s'agit d'affirmations que l'on peut soumettre à l'expérience. C'est pourquoi je ne mépriserais pas, de parti pris, les remèdes de bonne femme, ni les tisanes aux herbes.

En revanche, dès qu'il s'agit d'affirmations qui ne tombent point sous l'expérience, je n'ai aucune confiance dans la tradition ; car je ne vois pas du tout comment l'erreur a pu être éliminée. Celui qui parle de Dieu ou des revenants peut bien raconter n'importe quoi. De même celui qui raconte après d'autres un événement merveilleux, comme apparition ou miracle, ne risque rien ; car l'événement qu'il raconte ne peut pas être recommencé. Par exemple, la résurrection du Christ, ou celle de Lazare, ne sont pas des faits qu'on puisse soumettre maintenant à l'expérience ; car on ne peut pas recommencer l'histoire. Aussi, dans ce genre de connaissances, le caprice des conteurs est libre et roi. Et, quand nous nous donnons la peine d'examiner quelque point de théologie ou d'histoire sacrée, nous travaillons peut-être sur les discours d'un fou. Je dirais donc que la tradition a une haute valeur quand il s'agit de connaissances positives ; mais que la

tradition ne vaut rien quand il s'agit d'histoire ou de religion. Et, si j'insiste là-dessus, c'est que je connais pas mal de gens qui diraient justement le contraire.

XXVIII

Voici une page d'histoire que j'invente et qui est vraie tout de même. C'est en Sicile que la chose se passe, ou quelque part par là. Pythagore, après quelque profonde leçon sur les nombres, s'est reposé à de nobles entretiens sur le juste et l'injuste. Je les vois dans quelque jardin parfumé, ou sur quelque promontoire. Dans la foule des disciples, je veux mettre Platon et son âme voyageuse, et peut-être Archimède aussi. L'historien m'arrête là, car, dit-il, ces personnages n'ont pas pu se rencontrer. Vais-je expliquer à l'historien inculte qu'il y a plus d'une manière de se rencontrer ? Bah ! je le laisse à ses chronologies.

C'était une nuit d'été, où peut-être, comme hier, la Lune s'était promenée d'une rive à l'autre du ciel, entre Mars et Saturne. Sans doute ils avaient reposé leurs yeux sur les replis de la terre et sur les flots infatigables. Pendant qu'ils tendaient les bras vers leurs destinées humaines, les astres tournaient, et le soleil enfin les surprit. Il me plaît de penser que les cigales et les abeilles firent un beau concert ce matin-là, que quelque pâtre fit sonner sa flûte, et que les chèvres y mêlèrent leurs sonnettes. C'est ainsi que le Penseur, avec ses disciples, s'en revenait d'un pas leste, et tout prêt pour la récompense.

Ut ! Mi ! Sol ! Au détour du chemin, à l'entrée du village, ainsi chantaient les trois marteaux de la forge. S'il n'y avait pas de ces hasards, nous n'aurions rien inventé peut-être. Ut, Mi, Sol, l'accord des lyres ! Pythagore s'arrête ; il pèse les marteaux, constate que ces poids sont entre eux comme des nombres simples, et soudain reconnaît la loi des nombres dans l'harmonie des sons. Ce fut un autre lever de soleil, et une autre lumière sur toutes choses : « Car, dit-il, tout est nombre ». Il n'en dit pas plus ; mais ces paroles résonnent encore parmi nous comme la plus belle chanson humaine.

C'était obscur ; c'était incertain. Les hommes se taisent encore aujourd'hui, dès qu'ils viennent à penser à cette puissance des nombres.

Pourquoi une nouvelle planète, comme les nombres l'exigeaient ? Pourquoi la conservation de l'énergie ? Pourquoi des formules, en toutes choses, et des formules qui prédisent ? Pourquoi ces prodigieuses séries d'hydrocarbures, conformes à des séries numériques et naissant, pour ainsi dire, sous la plume, avant de paraître dans le creuset ? Tout est nombre. Tout est selon les nombres !

Le Penseur qui grattait la terre n'a jamais fait, sans doute, une autre découverte qui valût celle-là. Après plus de deux mille ans, cette belle pensée porte encore des rameaux et des fruits. Les rois n'ont que des statues et des tombeaux. Vainqueurs et vaincus sont pourris, cadavres sur cadavres. Mais l'esprit de Pythagore voyage avec nous. Comme il l'avait dit un autre jour à Platon, les corps périssent, mais les idées bondissent par-dessus les siècles. Voilà notre vraie histoire. Mais l'historien la méprise ; il aime mieux imprimer sérieusement les radotages qu'Hérodote a écrits pour s'amuser.

XXIX

Hier soir la grande Ourse s'allongeait sur le bord de l'horizon. Cassiopée élevait ses fanaux en zigzag de l'autre côté de la Polaire. Véga, l'étoile bleue, brillait au sommet du ciel. Vers l'occident, Arcturus descendait ; entre les deux, on voyait la Couronne et sa Perle. Au levant s'étendait la longue Andromède, d'où tombaient, plus au Nord, les étoiles de Persée, comme un collier rompu. Ces noms sont anciens ; mais ces parures du ciel sont plus anciennes que les noms. Les bergers chaldéens les voyaient comme nous les voyons. En cette saison, à cette même heure, la première de la nuit, Virgile pouvait les voir sortir de la mer ou s'y plonger, comme les avait vues le pilote d'Enée.

Quand on ramène les yeux sur cette terre, où tout a changé, où tout change si vite d'instant en instant, il est impossible qu'un si grand contraste ne secoue pas la pensée jusque dans son fond. Le torrent se déchire sur le roc ; le roc lui-même s'en va en sable ; à peine les pics granitiques montrent-ils, par leur forme, qu'ils résistent à la neige et aux pluies ; mais ces talus calcaires, ventrus, rayés d'argile, on les verrait couler presque comme de l'eau, si l'on vivait seulement

un peu plus lentement et si dix siècles valaient une seconde. Nos passions changent comme des reflets sur l'eau, et nos désirs dévorent le temps à venir. Mais si nous regardons de nouveau les étoiles, les temps sont soudain abolis, nous voyons l'ordre et l'éternité.

Platon en fut tellement saisi, qu'il enseigna que les dieux nous avaient donné les étoiles pour modèles, afin que nous missions, malgré les choses qui s'écoulent, l'ordre et le repos dans nos idées. S'il parlait en poète, et s'il croyait au fond que c'est nous-mêmes qui sommes des dieux d'un instant, c'est ce qu'on ne peut pas savoir, car il avait l'art de sourire pour les nourrices et les petits enfants pendant qu'il parlait à des hommes. Toujours est-il qu'il exprimait là une grande et profonde idée ; car ce sont certainement les mouvements du ciel qui donnèrent aux hommes la première notion d'un ordre à chercher dans les choses, d'où toute leur puissance et toute leur justice est sortie, tombant ainsi réellement du ciel, mais tout autrement que les prêtres ne le disent.

C'est pourquoi, aujourd'hui encore, c'est au vrai ciel des étoiles qu'il faut suspendre une vie humaine ; sans quoi les caprices des hommes et les cris des enfants nous étourdiraient. Là est le modèle de toute science humaine, et de toute machine humaine, et de toute sagesse humaine. Là regarde le législateur des cités, et le législateur de lui-même, et le poète, et la vieille bonne femme aussi ; tous cherchent la même chose ; les uns quelque Dieu arbitre, les autres quelque Loi, tous le sceptre humain et la couronne humaine, chacun comme il la voudrait. Les uns regardant les images, et les autres lisant.

XXX

Chacun a pu voir, ces jours-ci, la lune à son premier quartier voisiner avec Jupiter, d'abord à droite de cette planète, puis à gauche, et descendant le long du Zodiaque, qui est la route du soleil, des planètes et de la lune. Dans les deux précédentes lunaisons on a pu observer à peu près la même course, et comment la lune va de son croissant à son plein, en même temps qu'elle dérive de Vénus à Jupiter et au delà. Ces phénomènes si aisément visibles, et naturellement si émouvants, devraient servir de texte aux premières leçons sur la nature.

La lune et les étoiles offrent des changements rapides, et évidemment réguliers, justement assez compliqués pour que l'esprit le moins délié puisse en découvrir la loi presque sans secours. Et c'est en regardant là, sans doute, que les hommes ont pris la première idée d'une connaissance positive. Car les choses qui nous entourent et que nous pouvons manier sont par cela même trop comme nous voulons ou comme la volonté des autres les fait ; c'est une nécessité flexible ; mais, là-haut, c'est une nécessité inflexible. Cette douce lune est hors de nos mains ; d'où nous comprenons qu'il y a une autre manière de saisir, qui n'est pas méprisable. Mais qui sait seulement, je dis pour l'avoir vu et non pour l'avoir lu, que la lune dérive vers l'est, quoiqu'elle tourne vers l'ouest avec tout le ciel ? On sait que la terre tourne sur elle-même et autour du soleil ; on sait que la lune tourne autour de la terre. Mais c'est un savoir abstrait. La belle lune, ses ombres crues sur les hauteurs, et les blancs lacs de brume dans la vallée sont tout à fait autre chose ; le sentiment ne réchauffe point l'idée ; l'idée n'éclaire point le sentiment. Ce fut un moment sublime, lorsque l'ombre lunaire fit voir une loi.

Nous étions sur une haute terrasse, vers le déclin des rossignols. La lune était comme suspendue, et les jeunes arbres faisaient une ombre nette. Mais je posai mon bâton par terre, juste sur l'ombre, et le mouvement de l'ombre devint sensible aussitôt, jusqu'à me surprendre. Une vieille servante, qui rêvait là sans savoir, en fut émue comme d'un prodige, et ses yeux allèrent bien des fois de l'ombre tournante à la lune immobile. Virgile était comme un beau lac, où toutes les choses se miraient. Mais nos poètes veulent un croissant de lune en plein minuit, et que Vénus se lève le soir à l'horizon. Ainsi notre cœur n'est que désordre, et notre esprit n'est que calcul.

Un soir, comme j'offrais à des syndiqués mon petit bagage de science, et l'astronomie pour commencer, un de ces hommes sévères me dit : « Nous savons ce que c'est ; il y a un canon que le soleil fait partir à midi ; c'est de l'astronomie. Mais dites-moi, camarade, lorsqu'on a faim à midi, et qu'on n'a rien à manger, est-ce de l'astronomie » ? Je restai court. Mais, pourtant, ne penser qu'à ce que l'on peut, est-ce pouvoir ?

XXXI

Sur la plage, et comme la mer se retirait en laissant des paquets d'algues, des flaques d'eau miroitantes et des petits ruisseaux attardés l'instituteur rencontra l'astronome. L'un s'instruit et l'autre enseigne, tous deux de bonne foi ; c'est pourquoi ils sont amis. L'instituteur dit : « Il y a bien des années déjà que je vois cette eau s'en aller et revenir, tantôt plus, tantôt moins, selon le calendrier. Tous les ans j'explique, tant bien que mal, aux petits garçons d'ici que la marée résulte de l'attraction de la lune et du soleil sur les parties liquides de notre globe. Ils me croient, parce qu'ils m'aiment bien ; cela est vrai pour eux comme Jeanne d'Arc ou Henri IV. Mais je vois bien qu'ils ne rapportent pas mes paroles à leur expérience ; il y a deux marées pour eux ; celle dont je leur parle une fois par an, et celle qui leur mouille les pieds deux fois par jour. Et c'est naturel ; car, pour moi aussi, les discours sont trop en l'air, trop loin des faits, quoique j'aie étudié de mon mieux. Il faudrait un homme de votre force, pour donner aux enfants de vraies idées. Instruisez du moins l'instituteur ».

L'astronome leva les yeux au ciel, les dirigea ensuite vers l'horizon, comme s'il avait voulu saisir cette masse d'eau frémissante aux rides innombrables, qui semblait suspendue aux bords de la terre. Puis il ramena son regard sur les nappes d'écume qui couraient et s'entrecoupaient à ses pieds. Le parfum tonique des algues le pénétra ; il aspira l'air vivifiant, et perçut toutes les forces du monde.

« La marée, dit-il, va trop lentement pour que vous en perceviez d'abord la mécanique. Mais donnez-vous le spectacle d'une oscillation plus familière. Voyez ; la surface de la mer n'est pas unie comme celle d'un miroir ; vous distinguez dans l'eau des montagnes et des vallées qui viennent vers nous. Commencez par bien voir que toutes ces gouttes d'eau se balancent de haut en bas et que chaque masse en s'abaissant, soulève les masses voisines, comme un plateau d'une balance, en s'abaissant, soulève l'autre. Le même effet se produit à nos pieds ; quand la masse d'eau s'élève, alors le pied de cette espèce de montagne glisse jusqu'à nous, coule entre les pierres et remonte le cours de tous ces ruisselets ; quand la montagne d'eau s'abaisse,

cette même eau redescend. Voyez cela s'est fait plus vite que je n'ai su le décrire ; eh bien, voilà un mouvement de marée ; de tout petits peuples, qui auraient des ports sur ces ruisselets, auraient eu, en moins d'une minute, mer pleine et mer basse, puis encore mer pleine. Imaginez maintenant une vague plus haute de beaucoup, ayant une base plus large et qui mettrait environ six heures à avancer et six heures à reculer, sur une distance de plusieurs kilomètres ; voilà la marée ».

« Mais, ajouta-t-il, tandis que ces petites vagues sont soulevées par le vent, la vague de marée est soulevée par la lune, dit-il en traçant des ronds sur le sable. Pour simplifier, supposons que la terre soit une masse liquide, et que la terre ne tourne point sur elle-même. La terre, comme vous savez, tombe sur la lune, en un sens, avec une vitesse qui dépend de la distance. Donc les parties d'eau les plus rapprochées tomberont plus vite et les plus éloignées, moins vite, ce qui fait que notre sphère d'eau aura deux renflements, ou deux marées, l'une du côté de la lune et l'autre du côté opposé. Supposons maintenant que la terre tourne... ».

« Arrêtez-vous, dit l'instituteur. J'en suis toujours à cette vague qui s'élève et s'abaisse sous mes yeux ; et je crois que je vais comprendre quelque chose. Mais qu'il faut de temps pour saisir la moindre chose ». Déjà le soleil descendait. La vie est courte.

XXXII

« Rien ne se perd, rien ne se crée ». Je n'en suis pas encore, ni vous non plus, lecteur, à bien saisir cette loi dans les événements qui m'entourent. Car il se crée beaucoup de choses, en apparence. Il est né des oiseaux ; il est né des mioches ; les fleurs poussent et le gazon aussi ; ma plume écrit des mots qui n'étaient pas écrits tout à l'heure. Un bourdon butine sur une centaurée ; jamais ni moi, ni la fleur, ni le bourdon, nous ne retrouverons cette minute-là. Tout passe, tout s'use ; et ce promontoire même de rochers qui avance sur la vallée ; cela se voit assez dans les trous des pierres. Tout est nouveau à chaque instant ; tout change d'instant en instant ; tout se perd, et tout se crée. De là de folles craintes et de folles espérances ; de là des prières et des regrets. « Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? » comme dit

Figaro quand il croit que sa Suzon est volage et que son mariage est rompu.

Cette vieille idée a été longue à détruire. Elle n'est détruite que pour un petit nombre d'hommes. Que dis-je là ? Elle est impossible à détruire tout à fait. Qui songe que cette chaleur du soleil, qui chauffe ici les grillons, suppose quelque dépense autre part, quelque refroidissement et usure du soleil ? Nous savons pourtant bien qu'un morceau de charbon ne nous chauffe pas deux fois, et qu'une brassée de bois fait toujours bouillir à peu près la même quantité d'eau. Mais que d'exceptions et de caprices aussi ! Il y a de bonnes années, et des multiplications de pains.

Il a fallu des siècles pour voir tout en ordre. Il a fallu, comme Rumford, mesurer l'eau qu'on peut faire bouillir en forant un canon ; mesurer aussi l'effort, et le travail ; constater enfin mille fois, en écartant toute cause étrangère, que le même travail, évalué en kilogrammes et mètres, transforme toujours en eau la même quantité de glace, en vapeur la même quantité d'eau. La poudre à canon n'est plus un démon dans une boîte, mais des choses qui brûlent très vite, et qui, en échauffant des gaz, produisent un certain travail qui met le boulet en marche, toujours selon la même loi d'équivalence. On peut invoquer ici des milliers d'expériences concordantes. D'où l'idée que, dans toutes ces transformations, il y a quelque chose qu'on appelle l'énergie, et qui ne peut se produire ici sans s'user là. D'où une sagesse nouvelle, qui est familière à quelques profonds savants, mais qui n'est encore qu'à la surface des esprits ordinaires.

Je pensais à ces choses en voyant qu'on louait un ouvrage déjà réédité, où cette loi fondamentale est, dit-on, ruinée par quelques caprices du radium. Beau miracle. L'apparence est neuf fois sur dix contre ces lois-là. Le premier chien qui court a bien l'air de créer de l'énergie. Beaucoup de gens, qui ont pourtant étudié, en sont encore à parler d'une force vitale qui serait sans règles ; peu d'hommes retrouvent dans les mouvements de la vie l'équivalent de l'énergie absorbée dans les aliments. Un fou m'étonnera, par la force prodigieuse qu'il montre. Et pourtant, je crois bien que je le rangerais sous mon équation en m'y prenant bien. Ainsi ferai-je pour le radium, dès qu'il sera un peu moins cher. Mais il y a des charlatans qui ne veulent qu'étonner ; et le vieux fond de notre cœur voudrait applaudir ; mais, pour moi, je ne veux plus voir de miracles. Deux physiciens du dernier bateau disaient devant moi : Quand une boule en rencontre une autre,

la rencontre n'est peut-être pas au même moment pour les deux boules. Les Académies ouvriront de grands yeux là-dessus. Mais ce n'est pourtant qu'une manière de dire, et une muscade qui passe dans leurs discours, sans qu'on la voie.

XXXIII

« Tout s'écroule, dit l'un ; tout périra ; oui, toutes les différences s'effaceront. Cette horloge, qui vient de sonner minuit, va à son repos ; les poids descendront le plus bas qu'ils pourront ; et ils ne seront remontés que par quelque autre poids plus lourd, qui descendra aussi, et autant qu'il pourra. Vous-même, qui la remontez, vous ne le pouvez faire qu'en ramenant au niveau le plus bas des aliments, horloges remontées elles-mêmes par quelque autre chute ; et les végétaux, qui sont l'aliment de tout animal en définitive, sont eux-mêmes remontés par la grande cascade solaire ; selon la vraisemblance, le soleil n'est pas autre chose qu'une chute de matière vers l'équilibre ; comme le poids de l'horloge descend, ainsi une matière subtile tombe sur le soleil, s'échauffe par le choc, et disperse cette énergie qui était mouvement en ondes de chaleur à travers les espaces. Tout finit par là. De la chaleur se dégage, et s'écoule du plus chaud au plus froid. Les changements chimiques se font tous sous cette loi ; comme le poids descend vers son repos, ainsi les équilibres chimiques dégringolent toujours au plus bas ; l'explosif fait explosion à la fin, et n'est plus que terre inoffensive ; le combustible brûle à la fin ; on peut dire que tout brûle, en ce sens que les combinaisons qui se font, sont toujours celles qui dégagent le plus de chaleur. Et, pour remonter un corps, par exemple pour fabriquer de la nitroglycérine, il faut toujours utiliser quelque autre chute, avec dégagement de chaleur ; il faut de petites explosions pour en préparer une grande, et toujours avec dégagement de chaleur, c'est-à-dire égalisation pour le total, et effacement des différences, puisque toujours le plus chaud échauffe le plus froid jusqu'à l'équilibre. J'annonce la fin de tous les mondes, par usure de tout mouvement et égalisation de toutes les températures ».

« Jérémie, dit l'autre, prophète Jérémie, il n'est pas possible que

cette loi soit la seule loi. Car si toutes les différences doivent s'effacer par un devenir toujours dans le même sens, c'est déjà fait, oui, c'est déjà fait. Ce monde est déjà à l'équilibre. Car, songez-y, le temps n'a point manqué. Si loin qu'on remonte, tout changement, d'après votre loi, était déjà dégagement de chaleur, égalisation, nivellement des températures ; et si quelque énergie remontait ici ou là, ce n'était qu'apparence, et ricochet d'une autre chute, et nivellement dans l'ensemble, comme on voit que de l'eau versée ne s'égalise point sans vagues ni remous. Eh bien, si c'est ainsi, c'est déjà fini, car le temps en arrière est aussi long qu'on veut ; et l'équilibre une fois établi, rien ne peut le changer. Si le monde n'a point de commencement, et s'il va à l'équilibre, il y est déjà. Or, il n'y est point ». Ainsi discutaient nos deux Pythagoriciens, pendant que la lune, déjà entamée, montait vers le milieu du ciel en même temps que Mars et Saturne.

XXXIV

Quelques minutes après les premières rafales de l'orage, un torrent d'eau envahit la cour sablée, par mille ruisselets, par nappes impétueuses. Ce fut un petit déluge. Cependant, comme Pierre et Paul, abrités sous la porte, admiraient les tourbillons de feuilles et les éclairs dentelés tout autour du ciel, l'ordre se fit peu à peu à leurs pieds. Les parties les plus faibles du terrain avaient été emportées, en même temps que l'eau se précipitait dans les vallées encore invisibles. Le plus fort du courant creusait bientôt un lit ; tous les ruisselets s'y jetaient ; il y eut dans cette plaine une espèce de fleuve, avec des rives et des affluents ; ainsi se séparaient le sec et l'humide, et un monde sortait du chaos.

Pierre dit : « Voilà une création. Les choses se passent toujours comme si quelque Providence réglait le jeu des forces, afin de bâtir un monde habitable ».

— « Oui, dit Paul, une Providence un peu maladroite, qui tâtonnerait en cherchant quelle est la meilleure place pour la rivière. — Et, ajouta Pierre, c'est tout simplement l'eau qui suit la pente. Quelle avidité dans le regard du premier philosophe, qui, arrêté au seuil de

sa caverne, comme nous sommes maintenant, saisit la nécessité de toutes choses ! »

— « Mais, dit Paul, il n'arriva pas à chasser les dieux tout de suite. Car, s'il est clair que l'eau coule où elle peut, l'œil semble bien avoir été fait pour voir, et l'oreille pour entendre, et toutes choses pour que l'homme puisse vivre et penser. Et nous n'en sommes pas à imaginer que l'œil humain a été fait par remous et tourbillons de matières, comme le lit de ce petit ruisseau. C'est pourquoi les plus savants ne peuvent s'empêcher de voir un plan dans les choses et la marque d'un ouvrier ».

— « Et pourquoi ? dit Pierre. Comment ne comprend-on pas que ce qui voit est naturellement fait pour voir ? Cette pierre ne voit pas. autant que nous pouvons savoir ; et cela ne nous scandalise point ; ici une pierre qui garde sa forme ; là-bas, du sable que le courant entraîne ; là-haut, des masses d'air qui coulent comme de l'eau ; l'éclair jaillit ici et non là ; voici une main ; voilà un œil ; tout est toujours arrangé, autour de chaque chose et en elle, pour qu'elle soit comme elle est. Car comment en serait-il autrement ? Quand on balaie des épluchures, tout s'arrange dans le tourbillon pour que chaque épluchure soit comme elle est. Si une épluchure pensait, elle admirerait sans doute, pendant qu'on pousserait le balai, cet ordre autour d'elle qui lui permettrait de rester épluchure. Et si elle se trouvait coupée en deux, les deux parties d'épluchure, si elles pouvaient penser, adoreraient encore le balai ».

— « L'instinct religieux, dit Paul, est bien puissant ».

— « Ma foi, répondit Pierre, je n'en sais rien. Pour ma part, il m'arrive de raisonner sur les sentiments religieux ; mais réellement, si jeune que je fusse, je ne les ai jamais éprouvés ».

— « En vérité, dit Paul, ni moi non plus ».

Une joyeuse lumière se levait au bas des nuages. Tous deux se mirent à rire comme deux augures.

XXXV

Comme une fleurette bleue se montrait sur la pente, le professeur dit son nom en latin, et s'en allait à d'autres oremus ; mais il eut un

scrupule et regarda la fleurette de plus près, récitant les caractères de l'espèce, et les montrant dans cet individu. La fleurette se souvenait ; et lui aussi se souvenait. C'est ainsi que par une belle matinée il allait faire réciter leur leçon à toutes les fleurs du printemps.

Un philosophe des champs se moquait de ces litanies. C'était un homme sans mémoire, qui ne pensait qu'à ce qu'il voyait ; ou plutôt il avait cette autre mémoire, toute penchée vers le présent et vers l'avenir, qui est aussi la mémoire des plantes. Car les plantes ne récitent rien ; elles poussent comme elles peuvent ; elles cèdent au vent ; elles cherchent le soleil ; chacun de leurs atomes se nourrit, selon une chimie qui dépend des sucs, de l'air, de la lumière à cet instant-là ; chaque brin de plante vacille comme une flamme. Ainsi naissaient les pensées du philosophe, d'après les choses qu'il voyait ; toutes ces constructions fragiles au soleil, ces mariages imprévus par la visite d'un bourdon barbouillé de pollen, ces expédients et ces catastrophes, sur ce talus où les grains de terre coulaient d'instant en instant, tout cela se réflétait en un jeu de pensées, déjà oublié ; ainsi la source reflète chaque moment des nuages, et accroche aux brins d'herbe et aux cailloux l'écharpe bleue et blanche ; mais ce n'est plus la même eau : « Au diable, dit le philosophe, au diable tout ce latin qui veut exprimer que rien ne change, et qu'une violette ressemble à ses parents ».

Le professeur répondit à cela : « C'est la mémoire qui construit toutes ces plantes. Voici un talus au soleil, une pluie d'atomes de carbone, d'oxygène, d'azote en vibration. Pourquoi une violette ici, une anémone là ? Ce n'est toujours que du carbone et de l'azote arrangés d'une certaine façon. Mais chaque pousse a sa mémoire. Le germe contient la plante, et l'histoire de la plante. Sans doute, originairement, chaque plante a exprimé un certain milieu, une certaine lumière, et certains hasards de chimie ; mais rien de tout cela n'a été perdu par ces plantes qui poussent là ; chacune d'elles se souvient, et veut recommencer sa propre histoire, et la recommence comme elle peut, ou bien elle meurt. Ou si vous voulez, c'est toujours une même plante, transportée d'un lieu à l'autre par le vent, par les oiseaux ou par le jardinier, et qui exprime l'ancien milieu dans le nouveau ; une histoire prodigieuse s'exprime dans cette fleur. Et vous-même, qui voulez la comprendre, vous apportez ici une autre histoire, qui s'exprime dans vos pensées ; et vous ne tenez pas moins qu'elle à vos ancêtres et à vos dieux, j'entends à vos habitudes. Les nouvelles choses

entrent dans vos vieilles idées ; vous vous reconnaissez en les reconnaissant. A quoi me servent les noms latins, dont vous voulez vous moquer ; votre moquerie est une scolastique aussi ».

Ainsi argumentaient l'histoire et la géographie, comme elles se composaient dans cette corolle bleue. Mais tandis que la fleur faisait le présent et l'avenir avec du passé, le professeur faisait du passé avec le présent. Ce sont des pensées d'automne. Les pensées printanières font l'histoire, au lieu d'écrire l'histoire, et font des maisons neuves avec les vieilles pierres. C'est l'invention qui sauve la tradition.

XXXVI

Comme je lisais de merveilleux récits sur le développement des embryons, je fus ramené à mes études biologiques personnelles, qui se firent sans microscope et le long des chemins. Vous aurez certainement l'occasion d'observer quelque pied de lierre qui tapisse un mur bas et se termine en arbuste. Si vous considérez les feuilles, depuis la terre jusqu'aux branches supérieures, vous remarquerez que les feuilles les plus basses sont très largement échancrées, et ressemblent à des mains qui auraient une toute petite paume, et des doigts longs et minces. Les feuilles les plus hautes, tout au contraire, ne sont pas découpées du tout, et s'allongent à peu près comme des feuilles de lilas. Si vous redescendez maintenant jusqu'à terre, de haut en bas, vous trouverez des feuilles de plus en plus larges et de plus en plus échancrées, et vous pourrez former une collection de feuilles qui établiront entre la feuille aux longs doigts et la feuille sans lobe une transition insensible.

Donnez-vous le spectacle de ces feuilles si différentes, qui sont toutes filles du même arbuste, cela vous jettera dans des réflexions sans fin. Car nous sommes portés à croire qu'un vivant, homme, insecte ou feuille, se développe selon un plan qu'il porte en lui, comme si, selon le mot connu de Claude Bernard, « un architecte invisible » mettait chaque élément à sa place. Cette supposition, remarquez-le, n'explique rien du tout ; elle est, en effet, par elle-même, aussi obscure que l'on voudra. Cela revient à dire que l'embryon ou le bourgeon, si petit et si simple qu'on le suppose, « sait » d'avance ce qu'il deviendra,

et ordonne d'après cette « idée directrice » le prodigieux travail de la nutrition et de l'élimination, la bataille des cellules amies et des cellules ennemies, enfin, tout un monde en travail, dont un chantier de maçons ne peut donner qu'une faible idée. Autrement dit, il faut admettre que l'œuf ou le bourgeon est traditionaliste ; qu'il se souvient, et qu'il bâtit ses organes en imitant ses ancêtres, à peu près comme un sculpteur sur bois fabrique aujourd'hui une bibliothèque de style gothique.

Or, autant que je puis deviner, mon lierre ne se bâtit pas sur un plan bien déterminé. Chaque feuille se construit suivant le lieu qu'elle occupe. Lorsque la feuille, fille du lierre, se trouve près de terre, c'est-à-dire assez loin du vent et de la lumière nourrice, elle s'étale en doigts minces, comme si elle cherchait les minces raies de lumière qui passent à travers le réseau des feuilles supérieures. Au sommet des branches, la feuille montre une structure bien plus simple, probablement parce que l'air et la lumière la baignent de toutes parts. La feuille de lierre est opportuniste ; elle se développe comme elle peut. Plus simplement, elle vit comme elle peut vivre ; elle pense moins aux ancêtres, et aux traditions du lierre, qu'aux conditions du milieu où elle vit. Elle est plutôt géographe qu'historienne. Elle subit au lieu de vouloir.

Cet exemple est bon à considérer. Je me demande si nous ne supposons pas trop facilement un souvenir directeur et une tradition agissante, alors que le milieu, composé d'un organisme déjà existant et de mille choses autour, est peut-être le seul architecte. L'historien dit : nous avons des toits pointus parce que nos ancêtres en avaient ; mais le géographe dit : nous avons des toits pointus parce qu'il pleut beaucoup en Normandie. Fermons notre livre d'histoire, et allons voir des feuilles de lierre.

XXXVII

Lorsque le ver à soie, accroché aux branches de la bruyère, se met à filer autour de lui, tend des fils d'une branche à l'autre, disparaît dans un nuage de soie floconneuse, et s'enferme enfin dans un cocon où il deviendra chrysalide, on jurerait, d'après l'apparence, qu'il sait très bien ce qu'il fait. Voyez comme cette grosse tête se balance

ici et là, comme s'il délibérait et mesurait avant d'attacher son fil.

Mais c'est trop lui prêter, et il est probable que les choses se passent bien plus simplement. Il sécrète un collodion, c'est-à-dire une espèce de liquide qui devient fil en séchant. Quelque mouvement qu'il fasse, il accroche ce fil à quelque branche ; et, comme ses mouvements ne sont pas vifs, il se trouve bientôt entouré d'un tissu léger qui l'empêche d'aller où il veut. Le voilà qui cherche sa route, toujours tendant de nouveaux fils, et principalement du côté où il reste encore un peu de jour. Ainsi, pendant qu'il tâtonne, le cocon se fait très régulièrement. Vous expliquiez son industrie par une fin ; mais j'en aperçois les causes. Ce n'est pas pour s'enfermer et pour s'endormir qu'il fait un cocon. Il fait un cocon parce qu'il sécrète de la soie, et il s'endort parce qu'il est emprisonné. Vous supposiez bien inutilement, dans cette grosse tête, des idées et des projets qui n'y étaient point.

Il faut proposer cet exemple à ceux qui cherchent ce que peuvent bien penser les fourmis, les abeilles, les oiseaux et les chiens. Mais mon ver à soie et son cocon peuvent instruire aussi ceux qui cherchent à deviner les idées d'un homme d'après ses actes. Car il ne manque pas de généraux qui font leur plan après la victoire. ni d'hommes d'Etat qui dressent leurs projets quand ils sont retirés à la campagne, et en considérant ce qu'ils ont fait. Ce n'est pas parce qu'ils hochent gravement la tête que je serai leur dupe ; je ne prendrai point l'hésitation pour délibération. Pendant qu'ils se donnent l'air de penser, le fil sèche ; et il faudra bien qu'ils fassent leur cocon selon les circonstances. Une fois dedans, et déjà momies, ils disent qu'ils l'ont fait parce qu'ils l'ont voulu ; mais je crois qu'ils l'ont voulu parce qu'ils l'ont fait.

XXXVIII

Les barques pontées sur lesquelles les Bretons de l'île de Groix vont à la grande pêche sont des mécaniques merveilleuses. J'ai entendu un ingénieur qui disait que le cuirassé le mieux dessiné est un monstre, comparé à ces gracieuses et solides coques, où la courbure, la pente, l'épaisseur sont partout ce qu'elles doivent être. On admire les travaux des abeilles ; mais les travaux humains de ce genre ressemblent beaucoup aux cellules hexagonales de la ruche. Observez l'abeille ou le

pêcheur, vous ne trouverez pas trace de raisonnement ni de géométrie ; vous y trouverez seulement un attachement stupide à la coutume, qui suffit pourtant à expliquer ce progrès et cette perfection dans les œuvres. Et voici comment.

Tout bateau est copié sur un autre bateau ; toute leur science s'arrête là : copier ce qui est, faire ce que l'on a toujours fait. Raisonnons là-dessus à la manière de Darwin. Il est clair qu'un bateau très mal fait s'en ira par le fond après une ou deux campagnes, et ainsi ne sera jamais copié. On copiera justement les vieilles coques qui ont résisté à tout. On comprend très bien que, le plus souvent, une telle vieille coque est justement la plus parfaite de toutes, j'entends celle qui répond le mieux à l'usage qu'on en fait. Méthode tâtonnante, méthode aveugle, qui conduira pourtant à une perfection toujours plus grande, Car il est possible que, de temps en temps, par des hasards, un médiocre bateau échappe aux coups de vent et offre ainsi un mauvais modèle ; mais cela est exceptionnel. Sur un nombre prodigieux d'expériences, il ne se peut pas qu'il y en ait beaucoup de trompeuses. Un bateau bien construit peut donner contre un récif ; un sabot peut échapper. Mais, sur cent mille bateaux de toute façon jetés aux vagues, les vagues ramèneront à peine quelques barques manquées et presque toutes les bonnes ; il faudrait un miracle pour que toujours les meilleures aient fait naufrage.

On peut donc dire, en toute rigueur, que c'est la mer elle-même qui façonne les bateaux, choisit ceux qui conviennent et détruit les autres. Les bateaux neufs étant copiés sur ceux qui reviennent, de nouveau l'Océan choisit, si l'on peut dire, dans cette élite, encore une élite, et ainsi des milliers de fois. Chaque progrès est imperceptible ; l'artisan en est toujours à copier, et à dire qu'il ne faut rien changer à la forme des bateaux ; et le progrès résulte justement de cet attachement à la routine. C'est ainsi que l'instinct tortue dépasse la science lièvre.

XXXIX

On sait que les vignes de Bourgogne sont assez malades. Une foule de petites bêtes, comme vers et mouches, s'attaquent aux racines, aux fleurs, aux fruits. On peut prévoir que bientôt les côtes de Nuits et

de Beaune seront râpées comme les genoux d'un pauvre homme. Le chroniqueur que je lisais l'autre jour et qui se lamentait là-dessus disait une chose singulière qu'il avait lue dans de vieux bouquins : c'est qu'au XVIe siècle déjà les vignes de Bourgogne périrent, à l'exception d'un tout petit clos de Vougeot que des moines parvinrent à conserver ; puis ces vignes firent souche de nouveau, et refirent un vêtement aux précieuses côtes d'or. Le chroniqueur se bornait à signaler le fait, attribuant sans doute ces événements à des circonstances du climat.

Je croirais plutôt que nous sommes en présence d'un de ces mouvements rythmés qui brodent sur la Nature, comme des navettes, allant et venant, et dessinant l'histoire. A première vue, non. Si le végétal ne disparaît pas pour toujours, il devra, croirait-on, composer avec ses ennemis, selon un régime que seules les pluies, les grêles et les gelées pourraient troubler. Mais pensons-y mieux. Nous pouvons appliquer aux petites bêtes qui dévorent la vigne la fameuse loi de Malthus, dite aussi loi de Population, que l'on peut énoncer ainsi : les animaux se multiplient plus vite que leurs aliments. Si les choses se passent ainsi, la vigne, à mesure qu'elle s'étend, nourrit des ennemis qui deviennent bientôt plus puissants qu'elle ; elle mourra. Mais, en mourant, elle les affame et les tue ; si donc quelque clos est conservé (et notons que ce sera toujours le meilleur), de nouveau la vigne repart et conquiert les champs, grâce à l'avance que cette dernière victoire lui donne sur ses ennemis. Puis, de nouveau, ses ennemis la rattrapent et la dépassent, s'il est vrai, comme veut Malthus, que les animaux se multiplient en progression géométrique comme 2, 4, 8, 16, pendant que les aliments se développent en progression arithmétique, comme 2, 4, 6, 8.

Cela donne quelque idée de ce qui se passe sur la planète. Le progrès n'est jamais continu ; tout va par flux et reflux. Un géant, des milliards de fois plus grand que nous, et pour qui un siècle serait ce qu'est pour nous le dixième d'une seconde, s'il tenait nos vignobles sous son microscope, verrait des ondes de vignes, et dirait que la vigne est une chose qui vibre. Au contraire, les petites bêtes, s'ils ont des philosophes et des académies, enseignent sans doute que le progrès est continu, et que leur espèce doit finalement triompher. A la vérité, ils travaillent bien à une espèce de progrès, qui est à conserver les meilleurs clos et à rendre le vin meilleur, mais ils ne s'en doutent point. Leurs montres tournent trop vite.

XL

Comme je relisais Darwin ces jours-ci, j'étais saisi par la beauté de cette ample philosophie. Ce penseur évoque mieux les choses que n'importe quel poète. Pourquoi ? Parce qu'il fait voir des connexions. Le chat est l'ennemi du mulot ; le mulot est l'ennemi du bourdon ; cela explique que les nids de bourdons soient toujours aux environs de nos maisons. Mais, bien mieux, le bourdon est le seul, parmi les insectes chercheurs de nectar, qui puisse féconder le trèfle rouge, c'est-à-dire transporter le pollen d'une fleur à l'autre ; et il faut savoir aussi que la fécondation croisée est favorable aux plantes, sans doute par la compensation des maladies, qui ramène les descendants à l'équilibre. Voilà donc les chats qui sont amis du trèfle rouge. C'est ainsi que les choses s'ajustent et s'engrènent à mesure que vous lisez. Une forêt naît sous vos yeux, avec son fouillis de plantes en lutte, sa prodigalité de semence ; des insectes apparaissent pour dévorer les feuilles, les fleurs, les graines, les écorces ; et d'autres insectes pour dévorer ceux-là ; et des oiseaux insectivores qui poursuivent les uns et les autres ; des carnassiers qui font la chasse aux oiseaux. D'où vient cette magie poétique ? De ce que c'est l'inventeur lui-même qui décrit, les yeux toujours fixés sur le détail des choses. Et non sans tâtonnements, sans doutes, sans longueurs ; toujours avec cette force inimitable de l'idée à sa naissance. Car elle pousse, elle aussi, dans un fourré d'idées. C'est ainsi qu'un chêne, par ses bras noueux, représente des obstacles, des blessures, des victoires. Je tire de là cette règle importante qu'il faut toujours apprendre une idée de celui-là même qui l'a inventée. Les autres, qui viennent ensuite, et souvent très intelligents, en font des résumés très clairs, trop clairs, des mementos, des formules abstraites qui ressemblent aux idées comme des bâtons plantés en terre ressemblent à des arbres.

Il ne faut pas croire qu'une idée vraie reste vraie toute seule, sans secours humain. C'est par les doutes, les tâtonnements, les tours et retours de l'observation que l'on fait vivre une idée. Par le dogmatisme de ceux qui l'enseignent, au contraire, elle perd tout son feuillage. Un bon esprit doit ressembler à une broussaille plutôt qu'à un herbier.

C'est par ces remarques que l'on peut expliquer la différence entre un pédant et un homme cultivé. Le pédant apprend vite et par résumés ; une fois qu'il a appris, il sait. Vingt ans après, il retrouvera les mêmes formules, et les mêmes arguments. Ces habitudes, si puissantes chez les bons écoliers, sont justement ce que le maître devrait redouter le plus. La mobilité et la fécondité des idées supposent une puissance d'oubli sans limites, et une recherche toujours recommencée. Quand Darwin nous dit qu'il a besoin d'un redoublement d'attention pour bien penser à la lutte pour la vie, pour la retrouver dans chacune de ses observations, cela fait rire le Pédant ; car il connaît cela et le récite comme un *Pater*. Mais aussi il n'en fait rien ; il ne saisit rien ; il ne pense rien ; ce sont des généralités et des abstractions.

Et, par une conséquence naturelle, le pédant écrit mal. Son style est sans images parce que sa pensée est sans objets. On peut citer de ces livres écrits correctement et élégamment, mais sans aucune force et parfaitement ennuyeux. Et c'est presque toujours une nourriture de ce genre que nous donnons aux enfants. D'où il suit qu'ils écrivent platement et sans plaisir, et finalement sans faire attention aux mots, ce qui finit par ruiner l'orthographe et la syntaxe. Au lieu que les belles images feront un style correct, pour la même raison qui fait qu'on ne monte pas un beau diamant sur cuivre.

XLI

J'admire les naïfs prophètes qui parlent au nom de la science. L'un dit : le radium nous chauffera sans qu'il nous en coûte rien. — Oui, si nous avons du radium sans qu'il en coûte rien. Un autre dit : l'air liquide nous véhiculera à bon compte. — Oui, si nous avons de l'air liquide à bon compte.

Malheureusement on n'a rien sans peine, et nous ne faisons qu'acheter du travail avec du travail. Depuis que l'expérience nous l'enseigne, nous devrions commencer à le savoir. Le radium a des propriétés très merveilleuses, c'est entendu : mais il faut dépenser beaucoup de travail pour isoler le radium. L'air liquide fournit de fortes pressions ; oui, mais il faut, pour obtenir l'air liquide, faire agir de fortes pressions.

La locomotive nous entraîne le long des rails, pendant que nous lisons tranquillement notre journal. Oui. Mais il a fallu extraire le charbon et le minerai de fer ; il a fallu forger, limer, polir, graisser ; il a fallu terrasser, couper et disposer des traverses, boulonner des rails, construire des ponts ; actuellement encore, indolent voyageur, il faut des centaines d'hommes, mécaniciens, aiguilleurs, chefs de gare, employés, serre-freins, garde-barrières, pour que cet agréable voyage soit possible pour vous.

J'ai, chez moi, une vieille horloge à poids, qui marche comme un chronomètre ; elle me plaît, parce qu'elle me rappelle cette loi : on n'a rien sans peine. Son mécanisme est très simple ; je vois ses poids descendre peu à peu, et travailler pour moi toute la journée ; seulement, le soir, il faut que je les remonte ; ils me rendent mon travail. Que la pesanteur soit infatigable et impossible à épuiser, cela ne m'avance guère lorsque les poids de mon horloge sont par terre.

Je sais, il y a le bon soleil qui travaille réellement, soit qu'il fasse pousser les arbres dont je ferai des poutres, soit qu'il vaporise, promène et précipite les eaux qui font tourner le moulin. Voilà un bon serviteur, et qui durera plus que nous. Tout de même, si je veux profiter de son travail, je dois travailler, moi aussi ; je dois couper, équarrir, transporter l'arbre ; je dois construire une digue, fabriquer et ajuster des vannes, une roue de moulin, des engrenages. La turbine rend plus que l'antique roue en bois, c'est vrai ; mais il faut plus de travail aussi pour la construire. Faisons nos comptes, au lieu de nous griser de paroles ; le temps n'approche pas où le travail se fera tout seul. Et le vieux proverbe est toujours vrai : « aide-toi : le soleil t'aidera ».

XLII

Le bateau qui se penche au souffle du vent et file en divisant l'eau, c'est une jolie machine. Le vent agit sur la voile inclinée ; la quille résiste, et le bateau glisse dans la direction de la quille, sous la pression du vent. Par cette marche oblique, il gagne un peu contre le vent ; bientôt il vire de bord et recommence ; ainsi le vent lutte contre le vent ; voilà une élégante victoire, due à l'adresse et à la patience.

Tirer des bordées, c'est toute la politique de l'homme contre les forces naturelles.

J'en étais là de mon discours, lorsque l'ingénieur me dit : « Vous voyez bien, Alain, que les forces naturelles travaillent quelquefois pour nous sans exiger un gros salaire ; car nous ne compterons pas comme un gros travail ces adroits coups de barre, ces câbles hâlés ou largués, cette vergue qui passe d'un bord à l'autre. »

Vous tombez là, dis-je, sur un exemple rare, et cette machine est une des meilleures machines. Toutefois, n'oublions pas tous les travaux qui sont enfermés dans cette quille, dans cette coque frémissante, dans ces agrès qui chantent au vent. Je passe sur les observations et les expériences, qui ont peut-être exigé une centaine de siècles. Tout ce bois a bien mis cent ans à pousser ; le bûcheron, en le coupant, a usé un peu de sa cognée ; le charpentier a équarri ces poutres, cintré ces flancs, dressé ce mât. Mais considérez aussi cette toile, qui supporte l'effort du vent ; que de travaux dans ces fils entrecroisés ! Je crois entendre la navette du tisserand ; et ce fil qu'elle entraîne n'a pas été fait sans peine. La charrue ouvre le sol ; le semeur va et vient ; après cela, c'est la bonne terre qui travaille, et le dieu Soleil, père des forces. Le chanvre pousse. Puis, de nouveau, l'homme travaille. Le chanvre est arraché, mis à l'eau, séché, cuit, écrasé, peigné. Ce n'est encore qu'une légère chevelure, que le vent emporterait. Il faut que la fileuse s'en mêle, avec sa quenouille, son fuseau et sa chanson.

La puissance du bateau est faite de ces travaux accumulés ; c'est une force humaine qui craque dans cette coque et chante dans cette mâture ; qui claque au vent debout, puis s'affermit, résiste, incline le bateau, le pousse à travers la vague, creuse les tourbillons, fait jaillir l'écume salée. Il faut faire le compte des journées et le compte des veillées. Le fuseau de la fileuse, pendant qu'elle chantait, et le fil léger qu'elle tordait entre ses doigts, enchaînaient déjà le vent.

XLIII

Imaginez un bai brun dans toute sa force, bien nourri, bien brossé, luisant au soleil. Il n'existe pas d'image plus saisissante de la puissance. Le large ventre, où les sucs végétaux sont cuits, recuits, concentrés,

pour faire du sang et de la chair ; la haute poitrine, qui est comme le soufflet de cette forge ; les plis magnifiques du cou ; les masses musculaires de la croupe, si promptes à l'action qu'une mouche y fait passer comme des vagues ; les sabots durs cerclés de fer ; toute cette force libre, sans autres harnais qu'une bride, au bord du trottoir ; c'était une bête effrayante.

Ce fut bientôt une bête effrayée. Un chien jappait, comme jappent les chiens ; tout d'un coup tranquille, et reniflant au ruisseau, puis de nouveau jappant avec furie, comme pour faire penser à lui ; mais qui se soucie d'un chien ? Cette fois pourtant, je vis une belle tempête. Les quatre pieds battant le pavé, tout ce paquet de muscles en révolution, le cou arqué, les oreilles folles, les grands yeux noirs pleins d'une terreur sans forme, la bouche tenue par le frein ; toute cette force entre une grande peur désordonnée et une douleur inflexible. O petite, trop petite bête, stupide cervelle qui ne sait pas choisir. C'est ainsi que le cheval s'enfuyait autant qu'il pouvait, autour de ses gencives. De là un beau tumulte, des mouvements ramassés et impétueux, des torsions magnifiques, des ombres et des lumières enlacées et dénouées, de quoi ravir un peintre. Le chien tournait à distance, comme autour d'un troupeau. Le palefrenier ne tournait seulement pas la tête ; il parlait des affaires publiques, je suppose, avec un ami à lui ; il tirait sur une petite pipe et crachait de temps en temps.

Quel esclavage sur la terre, pour les têtes trop petites, et pour les corps trop bien nourris ! Que de maux elles se font à elles-mêmes, pour ne point décider entre l'action et le repos ! Ou bien un coup de tête ; ou bien un coup de pied ; ou bien attends ; ou bien dors. Qu'est-ce que ce tumulte en toi, qui ne blesse que toi ? Tu te retournes, pauvre amoureux, sur ton lit, comme si ton mal était couché à côté de toi ; mais c'est ta propre fuite qui est tout ton mal. Observe bien ; tiens-toi en repos ; cette minute a passé ; les autres passeront ; ton lit n'est pas plus dur qu'à l'ordinaire. Essaie d'ouvrir des yeux humains, et de voir les choses à leur distance.

Ainsi je philosophais sur les passions, devant ces yeux noirs, profonds comme des puits. Fenêtres pour moi sur lui, non pour lui sur moi et sur toutes choses. J'en étais à ce point quand le Maître des tempêtes conclut d'une poignée de main et s'en alla d'un pas assuré, le chien devant, le cheval derrière.

XLIV

Si quelque accident vous enlève un peu de peau et de chair, ce morceau de vous-même est bientôt mort ; mais n'entendez pas par là qu'il participe à une vie indivisible que votre corps retiendrait. Ce petit morceau est une colonie d'animaux ; s'ils meurent, c'est parce qu'ils sont jetés hors du milieu liquide qui leur convient, absolument comme un poisson que l'on a tiré de l'eau. De même, si vous conservez ce petit morceau de vous-même dans un milieu semblable au sang qui le baignait, ce petit morceau vivra. On l'a prouvé ces jours-ci, par expérience directe ; mais, en vérité, on le savait déjà.

Chacun éprouve en soi l'effet de ces vies animales indépendantes. Essayez d'avaler, sans avoir rien à avaler ; votre volonté, comme vous dites, se dépensera vainement. Mais faites couler un morceau de pain mastiqué ou seulement un peu de salive au bon endroit, vers le fond de la bouche, vous ne pourrez pas ne pas avaler. Il y a, très exactement, au fond de votre bouche, un animal qui attend sa proie, et qui la saisit dès qu'elle le touche. Observez ; la chose se fait sans vous. Sans vous l'estomac brasse les aliments ; sans vous l'intestin les fait circuler. Sans vous votre cœur bat, au choc du sang qu'il a lui-même lancé. Sans vous votre pupille s'élargit dans l'ombre, et se rétrécit dans la vive lumière. Sans vous les paupières se ferment vivement si quelque chose menace vos yeux. Vos jambes savent marcher ; bien mieux, elles tremblent très bien contre votre permission.

Si nous pensions à tout cela, nous aurions naturellement l'idée que nous sommes une colonie d'animaux, attachés à un squelette à peu près comme l'huître ou l'anémone de mer sont attachées au rocher. De là ces colères et ces peurs, qui soudain nous emportent. C'est notre troupeau de monstres marins qui s'agite, qui se réveille et s'excite par ses premiers mouvements, comme des poissons dans un filet. Je dis monstres marins, parce qu'ils baignent tous dans le sang, et que le sang, comme liquide, ressemble assez à l'eau de mer.

Ce qui a détourné les physiologistes, assez longtemps, de ces idées si naturelles, c'est que, suivant l'illusion commune, ils ont cherché quelque principe qui fit mouvoir les parties ; non pas assurément une

volonté, car ce n'est qu'un mot, mais un organe central qui pût lancer par mille canaux une espèce de fluide vital jusqu'aux extrémités. De là cette idée d'un cerveau qui sent, qui veut, qui pense enfin. Mais ce n'était que de la scolastique solidifiée. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le cerveau est un centre pour les nerfs, par l'intermédiaire duquel les monstres marins s'excitent les uns les autres bien plus subtilement que par des frottements de voisinage, ce qui limite communément les soubresauts de l'un par les soubresauts de tous les autres. Et il ne faut point dire que le cerveau commande, mais seulement que c'est par le cerveau que la partie obéit au tout. Ce n'est pas le cerveau qui agit ; c'est le tout qui agit. Ce n'est pas le cerveau qui retient mon poing, ce sont tous mes autres organes qui retiennent mon poing. Je suis une Monarchie en apparence, une République en réalité.

XLV

Il n'est pas inutile de réfléchir sur les Folies Circulaires, et notamment sur cette « Marie triste et Marie joyeuse » qu'un de nos professeurs de psychologie a heureusement trouvée dans sa clinique. L'histoire, déjà trop oubliée, est bonne à conserver. Cette fille était gaie une semaine et triste l'autre, avec la régularité d'une horloge. Quand elle était gaie, tout marchait bien ; elle aimait la pluie comme le soleil ; les moindres marques d'amitié la jetaient dans le ravissement ; si elle pensait à quelque amour trompé, elle disait : « quelle bonne chance pour moi ! » Elle ne s'ennuyait jamais ; ses moindres pensées avaient une couleur réjouissante, comme de belles fleurs bien saines, qui plaisent toutes. Elle était dans l'état que je vous souhaite, mes amis. Car toute cruche, comme dit le Sage, a deux anses, et de même tout événement a deux aspects, toujours accablant si on veut, toujours réconfortant et consolant si l'on veut ; et l'effort qu'on fait pour être heureux n'est jamais perdu.

Mais après une semaine tout changeait de ton. Elle tombait à une langueur désespérée ; rien ne l'intéressait plus ; son regard fanait toutes choses. Elle ne croyait plus au bonheur ; elle ne croyait plus à l'affection. Personne ne l'avait jamais aimée ; et les gens avaient bien raison ; elle se jugeait sotte et ennuyeuse ; elle aggravait le mal en y

pensant ; elle le savait ; elle se tuait en détail, avec une espèce d'horrible méthode. Elle disait : « Vous voulez me faire croire que vous vous intéressez à moi ; mais je ne suis point dupe de vos comédies ». Un compliment c'était pour se moquer ; un bienfait, pour l'humilier. Un secret, c'était un complot bien noir. Ces maux d'imagination sont sans remède, en ce sens que les meilleurs événements sourient en vain à l'homme malheureux. Et il y a plus de volonté qu'on ne croit dans le bonheur.

Mais le professeur de psychologie allait découvrir une leçon plus rude encore, une plus redoutable épreuve pour l'âme courageuse. Parmi un grand nombre d'observations et de mesures autour de ces courtes saisons humaines, il en vint à compter les globules du sang par centimètre cube. Et la loi fut manifeste. Vers la fin d'une période de joie, les globules se raréfiaient ; vers la fin d'une période de tristesse ils recommençaient à foisonner. Pauvreté et richesse du sang, telle était la cause de toute cette fantasmagorie d'imagination. Ainsi le médecin était en mesure de répondre à ses discours passionnés ; « Consolez-vous ; vous serez heureuse demain ». Mais elle n'en voulait rien croire.

Un ami, qui veut se croire triste dans le fond, me disait là-dessus : « Quoi de plus clair ? Nous n'y pouvons rien. Je ne puis me donner des globules par réflexion. Ainsi toute philosophie est vaine. Ce grand univers nous apportera la joie ou la tristesse selon ses lois, comme l'hiver et l'été, comme la pluie et le soleil. Mon désir d'être heureux ne compte pas plus que mon désir de promenade ; je ne fais pas la pluie sur cette vallée ; je ne fais pas la mélancolie en moi ; je la subis, et je sais que je la subis ; belle consolation ! »

Ce n'est pas si simple. Il est clair qu'à remâcher des jugements sévères, des prédictions sinistres, des souvenirs noirs, on se présente sa propre tristesse ; on la déguste en quelque sorte. Mais si je sais bien qu'il y a des globules là-dessous, je ris de mes raisonnements ; je repousse la tristesse dans le corps, où elle n'est plus que fatigue ou maladie, sans aucun ornement. On supporte mieux un mal d'estomac qu'une trahison. Et n'est-il pas mieux de dire que les globules manquent au lieu de dire que les vrais amis manquent ? Le passionné repousse à la fois les raisons et le bromure. N'est-il pas remarquable que, par cette méthode que je dis, on ouvre en même temps la porte aux deux remèdes ?

XLVI

On ne comprend pas bien la force des passions tant que l'on s'amuse à en peser les motifs. Mais l'agitation du corps est une maladie insupportable qui ne peut se guérir que par l'action. Un homme assez tranquille pour l'ordinaire, et bon juge des biens et des maux, disait souvent : « Je ne puis éprouver la passion de l'amour à la seule vue d'une femme qui ne m'a encore rien promis ; si elle m'a tout donné, je tombe facilement dans une rêverie douce, toute pleine d'abandon et de confiance ; j'ai le bonheur de n'être point jaloux, j'entends de croire ce qu'elle me dit, et de ne point croire ce qu'on me dit d'elle. Mais la femme la plus ordinaire me jettera bientôt dans l'enfer des passions pourvu qu'elle se fasse attendre. L'attention, les mouvements commencés et retenus, les faux départs, la sensibilité aux bruits, les réactions, les sauts, toute cette activité sans objet et perpétuellement contrariée, me jette bientôt dans l'espoir et le désespoir ; j'arrive bientôt à cette folie, de délibérer sur ce qui ne dépend pas de moi. Par cette agitation, les opinions les moins vraisemblables trouvent créance ; tout l'univers m'atteint et me trouble par ses bruits. Celle qui apaise toute cette tempête en se montrant est alors bien belle ».

Si vous voulez comprendre le mécanisme des passions, pensez à cette émotion bien connue, et si désagréable, qui saisit n'importe quel conférencier lorsqu'il n'a plus qu'à attendre. Il retient les mots et les gestes ; et cette agitation sans mouvement est bien réellement une maladie, qui trouble même les fonctions vitales les plus profondes, comme chacun sait. Dès que l'organisme parle ainsi sans qu'on l'interroge, comme une Sybille enchaînée, l'esprit ne peut même plus imaginer ; il pressent, sans savoir quoi ; il défait aussi vite qu'il fait, comme dans les rêves. On sent alors une humiliation amère, ce qui fait que, dans le feu de la passion, on se croit toujours bien méprisé ; ce sentiment immédiat, et dont la cause n'est pas loin, est imputé à quelque ennemi imaginaire. On se venge toujours de sa propre passion, et sur l'autre, et toujours injustement.

Oui, selon ce mécanisme, chacun s'irrite de sa propre colère, est anxieux de sa propre anxiété, a peur de sa propre peur. De quoi l'action

délivre. Je conçois qu'un soldat marche à la mort par peur de l'attendre ; c'est que l'attente est ici le vrai mal, car la mort n'est rien pour personne ; aussi l'action est le vrai bien ; c'est joie et soulagement. De même la vengeance, qui n'est que passage de la passion à l'action ; besoin physique, qui serait calmé, sans doute, tout aussi bien par une marche dure, ou par un travail écrasant ; mais on n'y pense point. C'est pourquoi quand vous voulez prouver qu'une vengeance est absurde et va même contre sa propre fin, vous êtes à côté. Comme après un grand coup de foudre il y a une douceur inexprimable partout, ainsi, après le crime, une espèce de sommeil survient toujours ; de même après la guerre, la paix. Je dis la paix avec soi, qui seule importe. Et la guerre, considérée dans son fond, est toujours l'effet d'une fureur contre soi.

XLVII

Un homme de six pieds, de grands bras, de fortes mains, les jambes comme des piliers, il est clair que cette machine n'est pas faite pour penser seulement. Il faudrait donc endormir tous ces puissants animaux, et penser au lit, mais la structure du corps ne le permet point ; si la petite lumière d'en haut s'allume, tout s'éveille et s'étire, attendant les ordres. Voilà sans doute pourquoi l'insomnie est si pénible ; car le gros animal, inoccupé, suit toutes les pensées de la tête, et esquisse aussitôt les actions qui y répondraient. De là une agitation sans résultat, et perpétuellement contrariée.

La loi du corps, c'est l'action immédiate ; mais une pensée d'action, sans hésitation, sans contradiction intérieure, ce n'est plus du tout une pensée. Ainsi quand je pense à marcher et que je marche, la pensée est aussitôt noyée dans l'action. Penser, a dit quelqu'un, c'est se retenir d'agir. Mais voilà ce que la machine du corps sait très mal faire : elle se contracte alors contre elle-même, et se raidit. A celui qui n'en a point l'habitude, penser est bientôt une rage et une colère.

Voilà le supplice des passions. Ce sont des pensées qui se contrarient, des résolutions prises et aussitôt annulées par d'autres, enfin tout le mal de l'hésitation avec un violent désir d'action. Chez un homme engourdi d'ordinaire, ce n'est que le supplice de penser. Chez

l'autre, c'est le supplice de penser avec ses bras et ses jambes, et par conséquent avec ses poumons, son cœur et son ventre, car tout se tient. Seulement il est juste de remarquer que cette pensée par contracture survient moins vite chez celui-ci que chez l'autre ; son chagrin, par l'habitude qu'il a de penser, est d'abord pensée seulement. Se calmer, c'est le ramener là.

Méthode, un travail des mains. Une femme, se sentant devenir folle de chagrin, vida son armoire sur le plancher et remit toutes les choses à leur place. Heureux encore l'homme malheureux, s'il a un arbre à déraciner. Car il se produit deux effets également désirables. Ou bien la pensée suit les mains, et s'engage dans les fentes du bois. Ou bien, si la pensée s'occupe encore à ses peines, du moins l'animal est discipliné par un travail machinal ; les mouvements sont comme un massage pour l'étranglement de soi-même ; la pensée est délivrée et comme délestée. Un vieux Sage disait que le matin, pendant qu'il faisait son lit, c'était l'heure de la justice. C'est que ses forces étaient à faire son lit, non à nouer les pensées par des mouvements de passion. Je plains un colosse qui n'a rien à faire, que de penser ; il pensera avec tout son corps, et sans bonheur je le crains. C'est peut-être par ce mécanisme que les oisifs sont souvent méchants, et, par ce détour, guerriers. Pour moi je ne réfléchis convenablement qu'en faisant autre chose, comme bêcher, sarcler, clouer. C'est un os jeté au chien.

XLVIII

Chacun connaît la force d'âme des Stoïciens. Ils raisonnaient sur les passions, haine, jalousie, crainte, désespoir, et ils arrivaient ainsi à les tenir en bride, comme un bon cocher tient ses chevaux.

Un de leurs raisonnements, qui m'a toujours plu et qui m'a été utile plus d'une fois, est celui qu'ils font sur le passé et l'avenir. « Nous n'avons, disent-ils, que le présent à supporter. Ni le passé ni l'avenir ne peuvent nous accabler, puisque l'un n'existe plus, et que l'autre n'existe pas encore. »

C'est pourtant vrai. Le passé et l'avenir n'existent que lorsque nous y pensons ; ce sont des opinions, non des faits. Nous nous donnons bien du mal pour fabriquer nos regrets et nos craintes. J'ai vu

un équilibriste qui ajustait une quantité de poignards les uns sur les autres ; cela faisait une espèce d'arbre effrayant qu'il tenait en équilibre sur son front. C'est ainsi que nous ajustons et portons nos regrets et nos craintes, en imprudents artistes. Au lieu de porter une minute, nous portons une heure ; au lieu de porter une heure, nous portons une journée, dix journées, des mois, des années. L'un, qui a mal à la jambe, pense qu'il souffrait hier, qu'il a souffert déjà autrefois, qu'il souffrira demain ; il gémit sur sa vie tout entière. Il est évident qu'ici la sagesse ne peut pas beaucoup ; car on ne peut toujours pas supprimer la douleur présente. Mais s'il s'agit d'une douleur morale, qu'en restera-t-il si l'on se guérit de regretter et de prévoir ?

Cet amoureux maltraité, qui se tortille sur son lit au lieu de dormir, et qui médite des vengeances corses, que resterait-il de son chagrin s'il ne pensait ni au passé, ni à l'avenir ? Cet ambitieux, mordu au cœur par un échec, où va-t-il chercher sa douleur, sinon dans un passé qu'il ressuscite et dans un avenir qu'il invente ? On croit voir le Sysiphe de la légende, qui soulève son rocher et renouvelle ainsi son supplice.

Je dirais à tous ceux qui se torturent ainsi : Pense au présent ; pense à ta vie qui se continue de minute en minute ; chaque minute vient après l'autre ; il est donc possible de vivre comme tu vis, puisque tu vis. Mais l'avenir m'effraie, dis-tu. Tu parles de ce que tu ignores. Les événements ne sont jamais ceux que nous attendions ; et quant à la peine présente, justement parce qu'elle est très vive, tu peux être sûr qu'elle diminuera. Tout change, tout passe. Cette maxime nous a attristés assez souvent ; c'est bien le moins qu'elle nous console quelquefois.

XLIX

Les feuilles poussent. Bientôt la galéruque, qui est une petite chenille verte, s'installera sur les feuilles de l'ormeau et les dévorera. L'arbre sera comme privé de ses poumons. Vous le verrez, pour résister à l'asphyxie, pousser de nouvelles feuilles et vivre une seconde fois le printemps. Mais ces efforts l'épuiseront. Une année ou l'autre, il n'arrivera point à déplier ses nouvelles feuilles, et il mourra.

Ainsi gémissait un ami des arbres, comme nous nous promenions dans son parc. Il me montrait des ormeaux centenaires et m'annonçait leur fin prochaine. Je lui dis : « Il faut lutter. Cette petite chenille est sans force. Si l'on en peut tuer une, on en peut tuer cent et mille ».

« Qu'est-ce qu'un millier de chenilles ? répondit-il. Il y en a des millions. J'aime mieux n'y pas penser ».

Mais, lui dis-je, vous avez de l'argent. Avec de l'argent on achète des journées de travail. Dix ouvriers travaillant dix jours tueront plus d'un millier de chenilles. Ne sacrifieriez-vous pas quelques centaines de francs pour conserver ces beaux arbres ? »

« J'en ai trop, dit-il ; et j'ai trop peu d'ouvriers. Comment atteindront-ils les hautes branches ? Il faudrait des émondeurs. Je n'en connais que deux dans le pays ».

« Deux, lui dis-je, c'est déjà quelque chose. Ils s'occuperont des hautes branches. D'autres, moins habiles, se serviront d'échelles. Et si vous ne sauvez pas tous vos arbres, vous en sauverez du moins deux ou trois ».

« Le courage me manque, dit-il enfin. Je sais ce que je ferai. Je m'en irai pendant quelque temps, pour ne pas voir cette invasion de chenilles ».

« O puissance de l'imagination, lui répondis-je. Vous voilà en déroute avant d'avoir combattu. Ne regardez pas au delà de vos mains. On n'agirait jamais, si l'on considérait le poids immense des choses, et la faiblesse de l'homme. C'est pourquoi il faut agir, et penser son action. Voyez ce maçon ; il tourne tranquillement sa manivelle ; c'est à peine si la grosse pierre remue. Pourtant la maison sera achevée, et des enfants gambaderont dans les escaliers. J'ai admiré une fois un ouvrier qui s'installait avec son vilebrequin, pour percer une muraille d'acier qui avait bien quinze centimètres d'épaisseur. Il tournait son outil en sifflant ; les fins copeaux d'acier tombaient comme une neige. L'audace de cet homme me saisit. Il y a dix ans de cela. Soyez sûr qu'il a percé ce trou-là et bien d'autres. Les chenilles elles-mêmes vous font la leçon. Qu'est-ce qu'une chenille auprès d'un ormeau ? Mais tous ces menus coups de dents dévoreront une forêt. Il faut avoir foi dans les petis efforts et lutter en insecte contre l'insecte. Mille causes travaillent pour vous. sans quoi il n'y aurait point d'ormeaux. La destinée est instable ; une chiquenaude crée un monde nouveau. Le plus petit effort entraîne des suites sans fin. Celui qui a planté ces ormes n'a pas délibéré sur la brièveté de la vie. Jetez-vous

comme lui dans l'action sans regarder plus loin que vos pieds ; et vous sauverez vos ormeaux ».

L

Quelquefois on rencontre sur la route un spectre humain qui se chauffe au soleil ou qui se traîne vers sa maison ; cette vue de l'extrême décrépitude et de la mort imminente nous inspire une horreur insurmontable au premier moment ; nous fuyons en disant : « Pourquoi cette chose humaine n'est-elle pas morte ? » Elle aime encore la vie, pourtant ; elle se chauffe au soleil ; elle ne veut pas mourir. Dur chemin pour nos pensées ; la réflexion souvent y trébuche, se blesse, s'irrite, se jette dans un mauvais sentier. C'est bientôt fait.

Comme je cherchais la bonne route, après une vue de ce genre, par discours prudents et tâtonnants, je voyais devant moi un ami tout tremblant de mauvaise éloquence, avec des feux d'enfer dans les yeux. Enfin il éclata : « Tout est misère, dit-il. Ceux qui se portent bien craignent la maladie et la mort ; ils y mettent toutes leurs forces ; ils ne perdent rien de leur terreur ; ils la goûtent tout entière. Et voyez ces malades ; ils devraient appeler la mort ; mais point du tout ; ils la repoussent ; cette crainte s'ajoute à leurs maux. Vous dites : comment peut-on craindre la mort quand la vie est atroce à ce point-là : Vous voyez pourtant qu'on peut haïr la mort en même temps ; et voilà comment nous finirons ».

Ce qu'il disait lui semblait évident absolument ; et, ma foi, j'en croirais bien autant, si je voulais. Il n'est pas difficile d'être malheureux ; ce qui est difficile c'est d'être heureux ; ce n'est pas une raison pour ne pas l'essayer ; au contraire ; le proverbe dit que toutes les belles choses sont difficiles.

J'ai des raisons aussi de me garder de cette éloquence d'enfer, qui me trompe par une fausse lumière d'évidence. Combien de fois me suis-je prouvé à moi-même que j'étais dans un malheur sans remède ; et pourquoi ? Pour des yeux de femme, peut-être éblouis ou fatigués, ou assombris par un nuage du ciel ; tout au plus pour quelque pensée médiocre, pour quelque mouvement de bile, pour quelque calcul de vanité que je supposais d'après des mines et des paroles ; car nous

avons tous connu cette étrange folie ; et nous en rions de bon cœur un an après. J'en retiens que la passion nous trompe, dès que les larmes, les sanglots tout proches, l'estomac, le cœur, le ventre, les gestes violents, la contraction inutile des muscles se mêlent au raisonnement. Les naïfs y sont pris à chaque fois ; mais je sais que cette mauvaise lumière s'éteint bientôt. Je sais aussi que la maladie et la mort sont des choses communes et naturelles, et que cette révolte est certainement une pensée fausse et inhumaine ; car une pensée vraie et humaine doit toujours, il me semble, être adaptée en quelque façon à la condition humaine et au cours des choses. Et c'est déjà une raison assez forte pour ne pas se jeter en étourdi dans ces plaintes qui nourrissent la colère, et que la colère nourrit. Cercle d'enfer ; mais c'est moi qui suis le diable, et qui tiens la fourche.

LI

Le bonheur et le malheur sont impossibles à imaginer. Je ne parle pas des plaisirs proprement dits, ni des douleurs, comme rhumatismes, maux de dents, ou supplices d'inquisition ; cela, on peut s'en faire une idée en évoquant les causes, parce que les causes ont une action certaine ; par exemple si l'eau bouillante jaillit sur ma main ; si je suis renversé par une automobile ; si j'ai la main prise dans une porte ; dans tous ces cas-là j'évalue à peu près ma douleur, ou, autant qu'on peut savoir, la douleur d'un autre.

Mais dès qu'il s'agit de cette couleur des opinions qui fait le bonheur ou le malheur, on ne peut rien prévoir ni rien imaginer, ni pour les autres, ni pour soi. Tout dépend du cours des pensées, et l'on ne pense pas comme on veut ; à bien plus forte raison peut-on être délivré, sans savoir pourquoi, de pensées qui ne sont nullement agréables. Le théâtre, par exemple, nous occupe et nous détourne avec une violence qui est risible, si l'on fait attention aux pauvres causes, une toile peinte, un braillard, une femme qui fait semblant de pleurer ; mais ces singeries vous tireront des larmes ; de vraies larmes ; vous porterez un moment toutes les peines de tous les hommes, par la vertu d'une mauvaise déclamation. L'instant d'après vous serez à mille lieues de vous-même et de toutes les peines, en plein voyage.

Le chagrin et la consolation se posent et s'envolent comme des oiseaux. On en rougirait ; on rougirait de dire comme Montesquieu : « Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé » ; il est pourtant clair que, si on lit vraiment, on sera à ce qu'on lit.

Un homme qui va à la guillotine, dans un fourgon, est à plaindre ; pourtant, s'il pensait à autre chose, il ne serait pas plus malheureux dans son fourgon que je ne suis maintenant. S'il compte les tournants ou les cahots, il pense aux tournants et aux cahots. Une affiche vue de loin, et qu'il essaierait de lire, pourrait bien l'occuper au dernier moment ; qu'en savons-nous ? Et qu'en sait-il ?

J'ai eu le récit d'un camarade qui s'est noyé. Il était tombé entre un bateau et le quai, et resta sous la coque un bon moment ; on le retira inanimé ; il revint donc de la mort, on peut le dire. Voici ses souvenirs ; il se trouva dans l'eau les yeux ouverts, et il voyait devant lui flotter un cable ; il se disait qu'il aurait pu le saisir ; mais il n'en avait point l'envie ; cette vue d'eau verte et de cable flottant emplissait sa pensée. Tels furent ses derniers moments, d'après ce qu'il m'a raconté.

LII

Dès qu'un homme cherche le bonheur, il est condamné à ne pas le trouver ; et il n'y a point de mystère là-dedans. Le bonheur n'est point comme cet objet en vitrine, que vous pouvez choisir, payer, emporter. Si vous l'avez bien regardé, il sera bleu ou rouge chez vous comme dans la vitrine ; tandis que le bonheur n'est bonheur que quand vous le tenez ; si vous le cherchez dans le monde, hors de vous-même, jamais rien n'aura l'aspect du bonheur. En somme, on ne peut raisonner ni prévoir au sujet du bonheur ; il faut l'avoir maintenant ; quand il paraît être dans l'avenir, songez-y bien, c'est que vous l'avez déjà. Espérer c'est être heureux.

Les poètes expliquent souvent mal les choses ; et je le comprends bien ; ils ont tant de mal à ajuster les syllabes et les rimes qu'ils sont condamnés à rester dans les lieux communs. Ils disent que le bonheur resplendit tant qu'il est au loin et dans l'avenir, et que, lorsqu'on le tient, ce n'est plus rien de bon ; comme si on voulait saisir l'arc-en-ciel, ou tenir la source dans le creux de sa main. Mais c'est parler

grossièrement. Il est impossible de poursuivre le bonheur, sinon en paroles ; et ce qui attriste surtout ceux qui cherchent le bonheur autour d'eux, c'est qu'ils n'arrivent pas du tout à le désirer. Jouer au bridge, cela ne me dit rien, parce que je n'y joue pas. La boxe et l'escrime, de même ; la musique, de même ; la lecture, de même. La science ne plaît pas en perspective ; il faut y entrer. Et il faut une contrainte au commencement, et une difficulté toujours. Un travail réglé et des victoires après des victoires, voilà sans doute la formule du bonheur. Et quand l'action est commune, comme dans le jeu de cartes, ou dans la musique, ou dans la guerre, c'est alors que le bonheur est vif.

Mais il y a des bonheurs solitaires, qui portent toujours les mêmes marques, action, travail, victoire ; ainsi le bonheur de l'avare ou du collectionneur, qui du reste se ressemblent beaucoup. D'où vient que l'avarice est prise pour un vice, surtout si l'avare en vient à s'attacher aux vieilles pièces d'or, tandis que l'on admire plutôt celui qui met en vitrine des émaux, ou des ivoires, ou des peintures, ou des livres rares ? On se moque de l'avare, qui ne veut pas changer son or pour d'autres plaisirs, alors qu'il y a des collectionneurs de livres qui n'y lisent jamais de peur de les salir. Dans le vrai, ces bonheurs-là, comme tous les bonheurs, sont impossibles à goûter de loin. C'est le collectionneur qui aime les timbres-poste, et je n'y comprends rien. De même c'est le boxeur qui aime la boxe, et le chasseur qui aime la chasse, et le politique qui aime la politique. C'est dans l'action libre qu'on est heureux ; c'est par la règle que l'on se donne qu'on est heureux ; par la discipline acceptée en un mot, soit au jeu de football, soit à l'étude des sciences. Et ces obligations, vues de loin, ne plaisent pas, mais au contraire déplaisent. Le bonheur est une récompense qui vient à ceux qui ne l'ont pas cherchée.

LIII

Un préfet de police est, pour mon goût, l'homme le plus heureux. Pourquoi ? Parce qu'il agit toujours, et toujours dans des conditions nouvelles et imprévisibles ; tantôt contre le feu ; tantôt contre l'eau ; tantôt contre l'éboulement, tantôt contre l'écrasement ; aussi contre

la boue, la poussière, les maladies, la pauvreté ; enfin souvent aussi contre la colère, et quelquefois contre l'enthousiasme. Ainsi, à chaque minute de sa vie, cet homme heureux se trouve en présence d'un problème bien déterminé, qui exige une action bien déterminée. Donc, point de règles générales ; point de paperasses ; point de récriminations ni de consolations en forme de rapport administratif ; il laisse cela à quelques bureaucrates. Lui, il est perception et action. Or, quand ces deux vannes, perception et action, sont ouvertes, un fleuve de vie porte le cœur de l'homme comme une plume légère.

Là est le secret des jeux. Jouer au bridge, c'est faire couler la vie de la perception à l'action ; jouer au foot-ball, encore mieux. Sur une donnée nouvelle, imprévisible, dessiner promptement une action, et, tout de suite, la faire, cela remplit la vie humaine à souhait. Que voulez-vous désirer, alors ? Que voulez-vous craindre ? Le temps dévore le regret. On se demande souvent quelle peut être la vie intérieure d'un voleur et d'un bandit. Je crois qu'il n'en a point. Toujours à l'affût, ou dormant. Toute sa puissance de prévoir est en éclaireur, devant ses pieds et ses mains. C'est pourquoi l'idée de la punition ne lui vient point, ni aucune autre.

Pourquoi la guerre ? Parce que les hommes se noient alors dans l'action. Leur pensée est comme ces lampes électriques du tramway, qui baissent au démarrage ; je dis leur pensée réfléchie. D'où une puissance redoutable de l'action ; elle se justifie à sa manière, parce qu'elle éteint la lampe intérieure. Par quoi une foule de passions viles sont éteintes, toutes celles que la réflexion nourrit, comme mélancolie, dégoût de la vie, ou bien intrigue, hypocrisie, rancune, ou bien amour romanesque, ou bien vice raffiné. Mais aussi s'éteint la justice, dans le courant de l'action. Le préfet de police se bat contre l'émeute de la même manière qu'il se bat contre l'eau et le feu. L'émeutier éteint sa lampe aussi. Nuit barbare. C'est pourquoi il y eut des tortionnaires qui enfonçaient les coins, et des juges qui recevaient les aveux. C'est pourquoi il y eut des galériens attachés sur les bancs, et qui agonisaient là, qui mouraient là, en suivant le mouvement des rames ; et d'autres hommes qui fouettaient. Ceux qui fouettaient ne pensaient qu'à leur fouet. N'importe quel état de barbarie durera, s'il s'établit. Un préfet de police est l'homme le plus heureux ; je ne dirais pas qu'il est le plus utile des hommes. L'oisiveté est mère de tous les vices, mais de toutes les vertus aussi.

LIV

Vous voulez savoir, me dit Jim, pourquoi je préfère le pari sur des vrais chevaux à tous les jeux de hasard ? D'abord je puis vous jurer que les vraies courses, entre chevaux bien vivants, ne sont point du tout des jeux de hasard. Les causes sont sous mes yeux, si je sais voir. Si je suivais chaque entraîneur dans son travail, si je palpais tous les chevaux avant la course, si je savais quels poids ils portaient à leur dernier essai, et comment on avait chargé le vieux cheval qui servait à compter la vitesse, alors il ne resterait plus au hasard qu'une toute petite part. Mais ces diables nous cachent tout ; c'est par hasard qu'on peut surprendre un essai sur la piste d'entraînement ; il faut écouter ce qu'on en dit, et filtrer tous ces propos en essayant de retenir un bout de vérité ; le reste, il faut que je le devine en regardant comment mon cheval se secoue, comment il ouvre l'œil et la narine, comment il porte l'oreille. Ce n'est pas comme à vos bêtes de jeux où vous me jetez les cartes ; ici je fais mon jeu et ma chance ; vous ne trouverez pas un endroit au monde où l'intelligence et l'attention soient mieux payées que sur cette pelouse.

« Quand votre choix est fait et quand le départ est donné, j'avoue que c'est maintenant une roulette qui tourne. Les voilà qui bondissent dans les feuillages, comme des ballons rouges, jaunes et verts. C'est maintenant que mille causes imprévisibles vont agir. Seulement, remarquez-le bien, ce n'est plus une bille qui roule d'une case à l'autre ; ce ne sont plus des cartes que l'on tire d'une portée ; c'est un hasard vivant, que je lis à mesure qu'il se fait. Je vois les imprudences, je vois les fautes ; ils se resserrent, ils se bousculent ; mon cheval va-t-il se dégager ? Quand sa tête fine se porte à gauche, et que sa hanche suit, il me semble que je le tire ; j'ai bien compris ce mouvement de jockey ; la cravache se lève ; je mesure le ruban de piste qui reste à parcourir ; je m'allonge, j'avale le vent, je trépigne, je crie ; ma fortune m'entend ; elle a des oreilles, des pattes et une cravache. Mes raisonnements se battent contre le hasard ; je puis tout craindre et tout espérer jusqu'à la fin. C'est vivre, cela. »

« Mais, lui dis-je, maître Jim, tous ceux qui font des affaires emploient

leur intelligence contre le hasard ; ils ont les mêmes plaisirs que vous, et plus de profit. »

« Oui, dit-il ; mais il n'y a alors qu'une course pour toute la vie. Ici vous perdez, je suppose ; eh bien, c'est réglé ; vos chances restent les mêmes pour la course suivante. Mais dans votre diablesse de vie, il n'y a qu'un départ ; une perte entraîne une perte. Ainsi moi qui vous parle... »

A partir de ce moment, Jim devint ennuyeux ; et je m'aperçus qu'il avait un peu trop bu.

LV

J'observais hier un joli piège à prendre les femmes. Vous n'ignorez pas qu'elles vont s'habiller cet été, si le soleil tient ses promesses, avec de grosses toiles bleues, roses, vertes, jaunes ou brunes ; et les plus fières seront celles dont la longue jaquette ressemblera le plus à un sac de pommes de terre bien chiffonné.

Avec des vêtements de ce genre, l'habile vendeur avait disposé, tout près des portes et presque dans la rue, un appât tout à fait alléchant. Représentez-vous un immense comptoir et sur ce comptoir, un entassement de jaquettes et de jupes de toutes les couleurs. Le costume complet était annoncé à des prix tels que les abeilles butineuses bourdonnaient autour de ce champ de carnage qu'on leur abandonnait. Je les observai pendant qu'elles retournaient cette salade de vêtements ; chacune des abeilles avait une pièce d'une certaine couleur, celle-ci une jaquette, celle-là une jupe, et cherchait la pièce correspondante, sans succès autant que je pus voir, mais non sans discours et réclamations passionnées. Un bel homme, cravaté de blanc, leur répondait avec une tranquillité et une assurance admirables : « cherchez bien ; tous nos costumes sont complets ».

Ce désordre et ces scènes de pillage m'étonnaient. D'autant qu'à quelques mètres de là, c'était un ordre admirable ; des costumes du même genre s'alignaient sagement sous les tringles comme des pensionnaires à la procession.

Un vieil inspecteur, que je connais, m'expliqua cette ruse de vendeur : « Elles peuvent chercher, me dit-il, deux pièces qui aillent

ensemble ; il n'y en a point. Aussi, de ces costumes à bas prix, nous n'en vendons guère. Mais observez bien ce qui se passe. Elles s'approchent, attirées par ces étiquettes, et surtout par cette belle rumeur ; elles touchent, elles tirent une manche ; elles essaient ; cette recherche passionnée et sans fin fait naître un vif désir ; elles se voient ainsi, elles se veulent ainsi, en bleu, en vert, ou en jaune ; chacune d'elles se croit victime d'un mauvais sort ; ce commis imperturbable les exaspère encore. Voyez de quel air elles rejettent un bleu foncé ; comme elles s'en prennent au jaune ou au brun tout d'un coup ; et quels discours elles font aux deux ou trois vendeuses introuvables, on les dirait sourdes et muettes, que je leur livre comme victimes. Nous enregistrons deux cents réclamations à l'heure. Tout ce travail, tout ce mouvement inutile, transforme enfin la curiosité en désir ; le désir, après une heure d'abrutissement, devient idée fixe. C'est pourquoi elles tomberont enfin sur ces honnêtes costumes bien rangés, qui sont du même genre que les autres, à peu près, mais que nous vendons beaucoup plus cher. C'est là que nous les attendons ».

LVI

Il y a pourtant assez de maux réels ; cela n'empêche pas que les gens y ajoutent, par une sorte d'entraînement de l'imagination. Vous rencontrez tous les jours un homme au moins qui se plaindra du métier qu'il fait, et ses discours vous paraîtront toujours assez forts, car il y a à dire sur tout, et rien n'est parfait.

Vous, professeur, vous avez, dites-vous, à instruire de jeunes brutes qui ne savent rien et qui ne s'intéressent à rien ; vous, ingénieur, vous êtes plongé dans un océan de paperasses ; vous, avocat, vous plaidez devant des juges qui digèrent en somnolant au lieu de vous écouter. Ce que vous dites est sans doute vrai, et je le prends pour tel ; ces choses-là sont toujours assez vraies pour qu'on puisse les dire. Si avec cela vous avez un mauvais estomac, ou des chaussures qui prennent l'eau, je vous comprends très bien ; voilà de quoi maudire la vie, les hommes, et même Dieu, si vous croyez qu'il existe.

Cependant, remarquez une chose ; c'est que cela est sans fin, et que tristesse engendre tristesse. Car, à vous plaindre ainsi de la des-

tinée, vous augmentez vos maux, vous vous enlevez d'avance tout espoir de rire, et votre estomac lui-même s'en trouve encore plus mal. Si vous aviez un ami, et s'il se plaignait amèrement de toutes choses, vous essaieriez sans doute de le calmer et de lui faire voir le monde sous un autre aspect. Pourquoi ne seriez-vous pas un précieux ami pour vous-même ? Mais oui, sérieusement, je dis qu'il faut s'aimer un peu et être bon avec soi. Car tout dépend souvent d'une première attitude que l'on prend.

Voici une petite pluie ; vous êtes dans la rue, vous ouvrez votre parapluie ; c'est assez. A quoi bon dire : « Encore cette sale pluie » ; cela ne leur fait rien du tout aux gouttes d'eau ni au nuage, ni au vent. Pourquoi ne dites-vous pas aussi bien : « Oh, la bonne petite pluie ! » Je vous entends, cela ne fera rien du tout aux gouttes d'eau ; c'est vrai ; mais cela vous sera bon à vous ; tout votre corps se secouera et véritablement s'échauffera, car tel est l'effet du plus petit mouvement de joie ; et vous voilà comme il faut être pour recevoir la pluie sans prendre un rhume.

Et prenez aussi les hommes comme la pluie. Cela n'est pas facile, dites-vous. Mais si ; c'est bien plus facile que pour la pluie. Car votre sourire ne fait rien à la pluie, mais il fait beaucoup aux hommes, et, simplement par imitation, il les rend déjà moins tristes et moins ennuyeux. Sans compter que vous leur trouverez aisément des excuses, si vous regardez en vous. Marc-Aurèle disait tous les matins : « Je vais rencontrer aujourd'hui un vaniteux, un menteur, un injuste, un ennuyeux bavard : ils sont ainsi à cause de leur ignorance ».

LVII

Je suis forcé de le constater, il n'y a pas beaucoup d'amitié réelle entre les hommes. Je n'entends que des récriminations : « Alors, dit l'un, il faudra que je sois privé de pain frais un jour par semaine ? » et l'autre : « Quand j'irai me promener le dimanche à la campagne, je trouverai les auberges fermées ? » Et un troisième : « Tous les magasins fermés le dimanche, ça va être agréable ; et si j'ai besoin de gants frais ? » Ainsi parlent ceux auxquels la loi nouvelle n'impose qu'un changement dans leurs habitudes, et encore bien moins important

qu'ils ne le disent. Et l'on s'étonne, après cela, que les commerçants, qui risquent d'y perdre quelque chose, se plaignent, s'agitent et menaçent.

Il est trop clair que pour beaucoup de gens, le bien-être des autres pèse réellement fort peu. Les travailleurs ne manquent pas d'amis, tant qu'il n'en coûte rien ; aussitôt qu'il faudrait seulement sacrifier un café au lait ou une partie de manille, tous crient comme les corneilles du clocher.

Vrai, on dirait qu'ils ont au cœur une vieille haine, endormie par l'habitude, mais que le plus petit changement réveille. Vous avez entendu souvent la plus douce des femmes, au sujet d'un verre cassé, ou d'un coup de balai négligent ; ce qui est dit alors à la bonne ou au petit groom n'est pas agréable à entendre. Mais je passe sur les discours, c'est l'accent qui me blesse, toutes les passions s'y montrent ; on sent que la gorge est serrée et la poitrine frémissante ; la brute homérique devait avoir de ces accents là lorsqu'elle disait à son ennemi blessé : « Je vais faire de toi un cadavre bleu et vert ; et il y aura autour de ton beau visage plus de mouches que de jolies femmes. »

Vous dites que j'exagère, que l'autre colère n'est point homicide. Je ne sais. Elle frappe souvent ; souvent la gifle suit de près le discours. Beaucoup même, parmi ceux ou celles qui ne frappent pas, osent dire : « Il y a des moments où cela ferait du bien de donner une gifle. » Voilà qui me fait comprendre les apaches. Entre une gifle et un coup de couteau, c'est l'éducation qui fait la différence : la colère est toujours la même, toujours aussi laide.

Il est nécessaire que tous les hommes et que toutes les femmes se répètent à eux-mêmes, à tout propos : « La colère est une maladie ; la colère est une courte folie ; la colère est aussi avilissante que l'ivrognerie. » Il faut que chacun, avant de prendre feu, mesure le faible dommage qu'il supporte, le faible travail qu'il a à faire pour tout réparer, le chagrin qu'il cause à autrui, et le mal qu'il se fait à lui-même.

Souvent la plus simple parole d'un homme sage fait l'effet d'une douche froide. Un ouvrier, discutant sur la guerre, disait, non sans force : « J'ai bien travaillé, j'ai préparé ma soupe, et un Prussien viendra la manger ! » Un autre lui répondit : « Camarade, vous n'allez pas tuer un homme pour une soupe ? »

LVIII

Il y a une politesse de courtisan, qui n'est pas belle. Mais aussi ce n'est point de la politesse. Et il me semble que tout ce qui est voulu est hors de la politesse. Par exemple un homme réellement poli pourra traiter durement et jusqu'à la violence un homme méprisable ou méchant ; ce n'est point de l'impolitesse. La bienveillance délibérée n'est pas de la politesse ; la flatterie calculée n'est pas non plus de la politesse. La politesse se rapporte seulement aux actions que l'on fait sans y penser, et qui expriment quelque chose que nous n'avons pas l'intention d'exprimer.

Un homme de premier mouvement, qui dit tout ce qui lui vient, qui s'abandonne au premier sentiment, qui marque sans retenue de l'étonnement, du dégoût, du plaisir, avant même de savoir ce qu'il éprouve, est un homme impoli ; il aura toujours à s'excuser, parce qu'il aura troublé et inquiété les autres sans intention, contre son intention.

Il est pénible de blesser quelqu'un sans l'avoir voulu, par un récit à l'étourdie. L'homme poli est celui qui sent la gêne avant que le mal soit sans remède et qui change de route élégamment ; mais il y a plus de politesse encore à deviner d'avance ce qu'il faut dire et ce qu'il ne faut pas dire, et, dans le doute, à laisser au maître de la maison la direction des propos. Tout cela pour éviter de nuire sans l'avoir voulu ; car, s'il juge nécessaire de piquer un dangereux personnage au bon endroit, libre à lui ; son acte relève alors de la morale à proprement parler, et non plus de la politesse.

Impolitesse est toujours maladresse. Il est méchant de faire sentir à quelqu'un l'âge qu'il a ; mais si on le fait sans le vouloir, par geste ou physionomie, ou parole trop peu méditée, on est impoli. Marcher sur le pied de quelqu'un est violence si on le fait volontairement ; si c'est involontairement, c'est impolitesse. Les impolitesses sont des ricochets imprévus ; un homme poli les évite, et ne touche qu'où il veut toucher ; il n'en touche que mieux. Poli ne veut pas dire flatteur nécessairement.

La politesse est donc une habitude et une aisance. L'impoli c'est

celui qui fait autre chose que ce qu'il veut faire, comme s'il accroche des vaisselles ou des bibelots ; c'est celui qui dit autre chose que ce qu'il veut dire, ou qui signifie par le ton brusque, par la voix forte inutilement, par l'hésitation, par le bredouillement, autre chose que ce qu'il veut signifier. La politesse peut donc s'apprendre comme l'escrime. Un fat est un homme qui signifie sans savoir quoi, par extravagance voulue. Un timide est un homme qui voudrait bien ne pas être fat, mais qui ne sait comment faire parce qu'il aperçoit l'importance des actes et des paroles ; aussi le voyez-vous se resserrer et se contracter, afin de s'empêcher d'agir ou de parler ; effort prodigieux sur lui-même, qui le rend tremblant, suant, et rouge, et encore plus maladroit qu'il ne serait au naturel. La grâce au contraire est un bonheur d'expression et de mouvement, qui n'inquiète et ne blesse personne. Et les qualités de ce genre importent beaucoup pour le bonheur. Un art de vivre ne doit point les négliger.

LIX

« En reprochant à l'amour de devenir souvent aveugle, on oublie que la haine reste toujours telle, et à un degré bien plus funeste. » C'est le temps de transcrire cette pensée d'Auguste Comte, qui est parmi les plus belles que je connaisse. Spinoza avait déjà dit que l'amour doit toujours vaincre la haine, comme plus naturel, et meilleur pour la santé. Mais le Positiviste ingénu y ajoute quelque chose de plus profond, c'est que l'amour seul éclaire un caractère comme il faut, toujours d'après cette idée directrice que les affections sympathiques sont naturellement bien dessinées, mais manquent toujours de force contre la passion de défense personnelle, et par conséquent peuvent toujours être niées sans que l'expérience témoigne assez pour elles. Si je crois qu'un homme est vendu, il se vendra ; si je me défie, l'on me mentira ; enfin une condamnation est toujours assez juste selon les faits, mais toujours injuste dans le fond. Bref si l'on ne fait crédit à la vertu, elle meurt comme une plante sans soleil.

L'optimisme est niais lorsqu'il veut adorer l'ordre extérieur ; et Voltaire a révélé toute la force de son génie destructeur lorsqu'il l'a montré dans *Candide*. Mais en ce qui concerne l'ordre humain, on

ne peut le juger sainement que si on l'aime d'abord par préjugé ; car il répond à chaque injure par un vice défini et consolidé. C'est pourquoi les satiriques font plus de mal que de bien, tout compté.

Si je dis et montre que tous les commerçants sont des voleurs, qu'arrivera-t-il d'une probité naturellement chancelante, et toujours battue en brèche par les passions et les occasions ? « Ma foi soyons voleur, puisqu'on dit que tout le monde l'est. » Pareillement ce monde parlementaire, sous les injures anarchistes ; il se croit pire qu'il n'est. Et le mal est à son comble, s'ils viennent à croire que le désordre, la frivolité, la corruption sont des fruits humains naturels.

On accepte aisément la guerre, dès qu'elle est éclairée par la haine seulement. Si l'on y voyait au contraire l'amour encore, la fraternité, toutes les forces de la paix, alors on serait mieux disposé à redresser cette prétendue nécessité, de façon que les vertus guerrières triomphent de la guerre.

C'est pourquoi notre auteur est bien touchant lorsqu'il propose, comme emblême de l'Humanité future, une mère portant son fils. L'instinct des foules avait déjà divinisé cette image, malgré une sauvage théologie, qui maudissait la nature humaine. Car c'est sous le regard de la mère que l'enfant grandit et se développe comme il faut. Le courage répond alors à l'espérance. Au lieu que celui qui se sent haï ou méprisé s'organise d'après cela, et justifie le calomniateur. Celui qui a bien saisi ce mécanisme des passions tient un grand et beau secret. Voilà, lecteur, pour tes étrennes.

LX

Il y a deux espèces d'hommes, ceux qui s'habituent au bruit et ceux qui essaient de faire taire les autres. J'en ai connu beaucoup qui, lorsqu'ils travaillent ou lorsqu'ils attendent le sommeil, entrent en fureur pour une voix qui murmure ou pour une chaise un peu vivement remuée ; j'en ai connu d'autres qui s'interdisent absolument de régler les actions d'autrui ; ils aimeraient mieux perdre une précieuse idée ou deux heures de sommeil que d'arrêter les conversations, les rires et les chants du voisin.

Ces deux espèces de gens fuient leurs contraires et cherchent leurs

semblables par le monde. C'est pourquoi on rencontre des familles qui diffèrent beaucoup les unes des autres par les règles et les maximes de la vie en commun.

Il y a des familles où il est tacitement convenu que ce qui déplaît à l'un est interdit à tous les autres. L'un est gêné par le parfum des fleurs, l'autre par les éclats de voix ; l'un exige le silence du soir et l'autre le silence du matin. Celui-ci ne veut pas qu'on touche à la religion ; celui-là grince des dents dès que l'on parle politique. Tous s'accordent les uns aux autres un droit de « veto » ; tous exercent ce droit avec majesté. L'un dit : « J'aurai la migraine toute la journée, à cause de ces fleurs » ; et l'autre : « Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit, à cause de cette porte qui a été poussée un peu trop vivement vers onze heures. » C'est à l'heure du repas, comme à une sorte de Parlement, que chacun fait ses doléances. Tous connaissent bientôt cette charte compliquée, et l'éducation n'a pas d'autre objet que de l'apprendre aux enfants. Finalement, tous sont immobiles, et se regardent, et disent des pauvretés. Cela fait une paix morne et un bonheur ennuyé. Seulement comme, tout compte fait, chacun est plus gêné par tous les autres qu'il ne les gêne, tous se croient généreux et répètent avec conviction : « Il ne faut pas vivre pour soi ; il faut penser aux autres. »

Il y a aussi d'autres familles où la fantaisie de chacun est chose sacrée, chose aimée, et où nul ne songe jamais que sa joie puisse être importune aux autres. Mais ne parlons point de ceux-là ; ce sont des égoïstes.

LXI

Agénor a manqué le bateau. Cela s'est fait par un concours de petites et stupides circonstances. Pourquoi n'a-t-il pas redit l'heure du départ à l'hôtesse et au garçon lui-même ? Pourquoi n'a-t-il pas pris une voiture, comme il fait d'ordinaire ? Belle économie ! Pourquoi, un quart d'heure avant le coup de sirène, alors qu'il attendait comme sœur Anne, n'a-t-il pas couru ? Hélas ! La confiance nous vient justement à l'approche du malheur. Et la chose s'est faite. La sirène a mugi deux fois ; le capitaine a sonné aux machines ; les roues ont battu l'eau, et le petit orchestre a lancé sa marche triomphale,

oui, juste au moment où le tablier vert du garçon apparaissait à travers les voitures. Oui, les Dieux ont permis cela.

Mais Agénor ne l'a point permis. Après un discours vif au garçon, il va de long en large, les yeux tantôt à l'horloge, tantôt au bateau qui s'éloigne ; et toujours il remet devant ses yeux l'instant fatal. Il se voit sur le bateau, écoutant les musiciens, et les coups de la machine ; puis tout à coup il se revoit sur le bord, et le bateau s'en allant. C'est un cercle dont il ne peut point sortir, dont il ne veut point sortir.

Quand même, Agénor, ta fortune dépendrait de ce départ manqué, il faudrait pourtant accepter la chose, et tourner cette page de la vie. Car il faut bien se soumettre à la nécessité ; et pèse bien ce mot : il faut ; car tu n'es point consulté ; tu n'y peux rien. Ce qui te met en colère, c'est que tu crois que ces triviales circonstances auraient pu être autres qu'elles n'ont été. Mais tu sais bien que cela n'a point de sens. Les pas d'un garçon d'hôtel sont déterminés comme le vent, la pluie, et l'avalanche ; et tes oublis mêmes dépendent des choses que tu vois, de celles que tu as vues, de tes lectures, de ton éducation, de toute ta vie. Si tu pensais bien, tu jugerais qu'il est aussi impossible que tu aies pris ce bateau qu'il l'est que tu sois dans la planète Mars ou au Pôle Nord. Car il n'y a point de degrés dans l'impossible.

Mais, bien mieux, tu n'avais point de raison pressante pour partir à cette heure-là. Tu voulais seulement te promener. Il y aura un autre départ dans deux heures. Tu éviteras la chaleur du jour ; tu verras un soleil couchant sur l'eau. Toute chose a deux anses, comme dirait cet ancien ; prends donc l'événement par son bon côté. Ta vie coule ici aussi bien que là-bas. Je ne te vois qu'un malheur réel, c'est cette mauvaise humeur que tu nourris de déclamations, comme un poète tragique.

LXII

Comme j'expliquais ce que réellement j'essaie de mettre moi-même en pratique, c'est-à-dire qu'il faut prendre les discours passionnés comme des bruits seulement, sans y chercher un sens, un ami me disait : « Ce n'est pas toujours possible. La passion rend éloquent ; souvent elle trouve un mot piquant et empoisonné ; plus on y pense, plus on est irrité et humilié. Il est difficile de prendre comme

un simple bruit des injures si bien calculées. Elles sont pensées ; elles sont méditées ; la passion ne fait que leur ouvrir un passage ; nous connaissons une pensée fort désagréable, et jusque-là secrète, on n'y peut pas rester indifférent. » Cet Ami est un homme vif, qui aime ses passions.

Pour moi, dans ces cas-là, je tiens pour l'animal-machine. Je me dis que l'automatisme pur peut bien avoir du talent et de l'éloquence, comme on voit souvent chez les malheureuses femmes que l'on endort et à qui l'on suggère ceci ou cela. Elles sont comédiennes ou tragédiennes comme une boîte à musique joue un air ou un autre ; bref elles ne pensent point ce qu'elles disent. Aussi je choisis toujours de penser que, dans la colère, mon semblable parle sans savoir.

Et, quant aux opinions cachées, que la colère délivrerait soudain, je n'y crois pas beaucoup. Il faut se défier ici de l'imagination rétrospective : « Je le pensais, puisque je l'ai dit. » Les pensées concernant les autres, tant qu'elles ne sont pas exprimées au dehors, ce ne sont que des essais, des esquisses, que l'on corrige, que l'on adoucit, que l'on tempère par des vues opposées l'instant d'après. Diable, ce n'est pas une petite affaire que de tracer pour soi-même le portrait moral de quelqu'un. La parole passionnée ne fait que jeter au nez des gens les morceaux de ce travail compliqué ; elle est menteuse en cela ; elle trompe les autres et nous trompe nous-mêmes. Car il n'est pas rare que nous soyons persuadés par notre propre éloquence, aussi bien qu'engagés d'honneur par nos injures. Par ces motifs, il est toujours sage d'attribuer au seul mécanisme de l'automate bavard les injures bien dirigées tout aussi bien que les cris inarticulés et les jurons.

Lorsque quelqu'un me dit d'un autre : « Il me méprise ; il a voulu m'humilier ; il a voulu me faire entendre, etc. », je ne me trompe jamais en disant : « Il n'en pense pas si long. C'est peut-être un homme qui a mal à l'estomac. » En bref, la vie intérieure n'est jamais si riche qu'on le croit. Les paroles y ajoutent beaucoup, et, en tout cas, la traduisent très mal. Mais les psychologues sont bien loin de cette sagesse, eux qui veulent toujours chercher ce qu'un fou peut bien penser quand il dit : « Je suis mort, je suis un autre que moi ; je suis de beurre, je vais fondre ; je suis de verre, je vais me casser. »

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

LXIII

Je cherche, au sujet d'un suicide, qui sera longtemps présent à nos mémoires, ce qui fait que l'homme qui veut être juste et raisonnable semble souvent n'avoir dompté certaines passions que pour être attaqué et vaincu par d'autres, et aussi par quelles pensées il pourrait combattre le désespoir.

Juger d'une situation, poser un problème difficile, en chercher la solution, ne la point trouver, ne savoir à quoi se résoudre, tourner dans les mêmes pensées comme un cheval au manège, cela seul, direz-vous, est un tourment, et l'intelligence a des pointes aussi pour nous piquer. Non, point du tout. Il faut justement commencer par ne point tomber dans cette erreur-là .Il y a beaucoup de problèmes où l'on ne voit rien ; et l'on s'en console aisément. Un conseil, un liquidateur, un juge peuvent très bien décider qu'une affaire est sans espérance, ou même ne rien pouvoir décider, sans perdre l'appétit ni le sommeil. Ce qui nous blesse, dans des pensées inextricables, ce ne sont pas les pensées inextricables, c'est plutôt une espèce de lutte et de résistance contre cela même, ou, si vous voulez, un désir que les choses ne soient pas comme elles sont. Dans tout mouvement de passion, je crois qu'il y a une résistance contre l'irréparable. Par exemple, si quelqu'un souffre d'aimer une femme sotte, ou vaniteuse, ou froide, c'est qu'il s'obstine à vouloir qu'elle ne soit pas comme elle est. De même, lorsqu'une ruine est inévitable, et qu'on le sait bien, la passion veut espérer, et ordonne en quelque sorte à la pensée de refaire encore une fois la même route, afin de trouver quelque bifurcation qui conduise autre part. Mais le chemin est fait ; l'on en est justement où l'on en est ; et, dans les chemins du Temps, on ne peut ni retourner en arrière, ni refaire deux fois la même route. Aussi je tiens qu'un caractère fort est celui qui se dit à lui-même où il en est, quels sont les faits, quel est au juste l'irréparable, et qui part de là vers l'avenir. Mais ce n'est pas facile, et il faut s'y exercer dans les petites choses ; sans quoi la passion sera comme le lion en cage, qui pendant des heures piétine devant la grille, comme s'il espérait toujours, quand il est à un bout, qu'il n'a pas bien regardé à l'autre. Bref, cette tristesse

qui naît de la contemplation du passé ne sert à rien, et même est très nuisible, parce qu'elle nous fait réfléchir vainement et chercher vainement. Spinoza dit que le repentir est une seconde faute.

« Mais, dit l'homme triste, s'il a lu Spinoza, je ne puis toujours pas être gai si je suis triste ; cela dépend de mes humeurs, de ma fatigue, de mon âge et du temps qu'il fait. » Bon. Dites-vous cela à vous-même, dites-vous sérieusement cela, renvoyez la tristesse à ses vraies causes ; il me semble que vos lourdes pensées seront chassées par là, comme des nuages par le vent. La terre sera chargée de maux, mais le ciel sera clair ; c'est toujours cela de gagné ; vous aurez renvoyé la tristesse dans le corps ; vos pensées en seront comme nettoyées. Ou disons, si vous voulez, que la pensée donne des ailes à la tristesse, et en fait un chagrin planant ; tandis que par ma réflexion, si elle vise bien, je lui casse les ailes, et je n'ai plus qu'un chagrin rampant. Il est toujours devant mes pieds, mais il n'est plus devant mes yeux. Mais, voilà le diable, nous voulons toujours un chagrin qui vole bien haut.

LXIV

Comme nous parlions de ce canon qui a sauté, quelqu'un dit : « Comment trouve-t-on des hommes qui osent manier de tels engins ? Comment ne s'enfuient-ils pas au moment où l'on va fermer la culasse ? Je comprends qu'on soit courageux par colère, et contre des hommes ; mais comment tenir de sang-froid en présence d'un monstre d'acier poli, inflexible et invincible ? »

Le philosophe répondit : « On n'éprouve pas la peur par raison, sans quoi la vie serait impossible ; car il y a toujours d'assez bonnes raisons d'avoir peur de n'importe quoi. Cette maison peut s'écrouler. La terre peut se mettre à trembler ici ; elle tremble bien à Constantine. Ce chien, que je caresse, peut être enragé, et se jeter sur moi dans un accès imprévisible. Cet homme, qui me suit, peut devenir subitement fou. Voilà des suppositions raisonnables, qui me laissent pourtant le cœur et l'estomac parfaitement tranquilles. Dès qu'il est endurci par la coutume, et qu'il ne rencontre que des objets familiers, n'importe qui est un héros pour celui qui raisonne ; mais non pour lui-même, car il n'a rien à vaincre. »

« La peur, dit un autre, viendrait donc des objets nouveaux. Mais fort souvent ils excitent plutôt la curiosité que la peur. J'ai traversé un orage en montagne ; le jour s'était changé en nuit ; les éclairs montraient seuls les gorges profondes où j'étais, et le torrent subitement grossi ; le bruit assourdissait ; de grosses pierres tombaient sur le chemin. Le danger était nouveau pour moi et très réel ; mais ce spectacle sauvage m'occupait trop, et je n'eus pas un mouvement de peur. J'aurais plutôt dit à toutes ces forces : Hardi ! Empoignez-vous ! Et pourtant je suis bien loin d'être à l'abri de la peur. »

« On n'a peur, répondit le philosophe, que si l'on fait attention à soi ; je l'entends au sens précis, faire attention à ce que l'on éprouve dans son corps. Le commencement de la peur est un sentiment d'anxiété, qui ne naît point du tout des idées que l'on a, mais bien de ce que l'on perçoit confusément dans sa propre poitrine. Ce qui me fait peur, c'est que je sens un commencement de peur. Il n'y a point de différence entre un homme qui a peur, et un homme qui sent qu'il s'étrangle en avalant. Tout ce qui fixe notre attention au dehors guérit la peur ; c'est pourquoi la perception d'un danger, bien loin d'augmenter la peur, au contraire la chasse. D'où vient le premier choc de la peur ? Souvent d'une impression vive et inattendue. Souvent aussi d'imitation, comme dans les terreurs paniques ; car notre corps, instinctivement, imite celui du voisin ; nous bâillons de voir bâiller. C'est pourquoi une peur qui naît dans une assemblée, hors même de tout danger, peut rendre fou l'homme le plus tranquille. »

« Je me souviens, dit l'autre, moi qui n'ai pas eu peur d'un terrible orage, d'avoir senti une belle peur au spectacle, un soir que tous les spectateurs se levèrent ensemble. Et il ne m'arriva pourtant rien autre chose que de me lever sans l'avoir prévu. J'eus peur de moi. »

LXV

Je ne sais si la pitié est aussi bonne qu'on le dit. Evidemment la pitié, chez un homme injuste ou tout à fait irréfléchi, vaut mieux qu'une insensibilité de brute. Mais faire de la pitié une espèce de vertu et un remède aux maux humains, je crois que c'est trop dire.

Qu'est-ce que la pitié ? C'est une imitation automatique des souf-

frances d'autrui. Comme je bâille quand je vois bâiller, comme je fuis quand je vois fuir, ainsi je pâlis quand je vois pâlir, je pleure quand je vois pleurer, je tremble quand je vois trembler. A quoi cela tient-il ? Non seulement à un raisonnement très simple, qui nous présente les malheurs de nos semblables comme possibles aussi pour nous, et même probables, s'ils tiennent à des causes extérieures, mais aussi à quelque vieille habitude, plus vieille que nous, et qui semble cachée aux sources de la vie. La première fois que je vis, tout à fait par hasard, un chirurgien tailler dans la chair vivante, j'avais autant que je m'en rendais compte, plus de curiosité que de peine ; cela n'empêcha pas qu'après deux minutes, sans savoir du tout pourquoi, j'avais la sueur au front et j'étais sur le point de perdre le sentiment. C'est d'autant plus remarquable qu'un autre jour, où j'étais, cette fois, le patient, je me tins fort convenablement, et ce fut le spectateur qui but le cordial préparé pour moi. Chacun peut citer des faits de ce genre ; d'où l'on pourrait conclure qu'en un certain sens, le spectacle de la douleur humaine n'est pas mieux supportable que la douleur même.

Seulement je ferai là-dessus trois remarques. La première, c'est que cette pitié automatique s'use très vite, comme on peut voir chez les médecins, chez les infirmiers, chez les militaires, et aussi chez les criminels d'habitude. De là ces métiers atroces de juge et de tortionnaire au temps passé. Par où l'on voit que la pitié fait défaut justement là où elle serait le plus nécessaire, si du moins on ne comptait que sur elle pour rendre l'homme plus doux à l'homme.

La seconde remarque, c'est que la pitié suppose la présence, ou encore une imitation vive de la chose. Hors de quoi nous n'arrivons guère qu'à une pitié en paroles. La femme parée ne voit point l'ouvrière.

Et, enfin, j'ai à dire que la pitié est tristesse, et que toute tristesse est déjà maladie, c'est-à-dire dépression, découragement, abandon de soi. Aussi est-il bon que le médecin n'ait point trop de pitié. Ajoutons que, par la contagion, celui qui voit votre pitié pour lui est encore attristé par là, c'est-à-dire plus malheureux par là. Une des grandes souffrances morales, c'est de faire pitié à quelqu'un. C'est pourquoi je disais ces jours-ci, mais assez obscurément, que la justice nous délivrait de la pitié, et que c'était bien. Car, dès que je vois par où passent et filtrent les maux, comme une eau perfide, aussitôt me voilà à boucher les fissures, et, pendant que je travaille, à chercher mille remèdes en imagination ; ce qui dispose mon corps à la joie ; car c'est

l'agir qui est agréable, non le pâtir. Travaillons donc à penser les maux d'autrui, et le mécanisme de leurs causes, au lieu de verser larmes sur larmes. Il faut que la Fraternité sourie.

LXVI

Zadig, dans Voltaire, devient amoureux de la reine ; dans sa détresse il appelle à son secours la philosophie ; il en reçoit des lumières, mais sans aucun soulagement. Beaucoup d'hommes en diraient autant, et jetteraient impatiemment le livre. Mais n'est-ce pas attendre trop d'un livre ? Les maximes générales sont surtout bonnes contre les peines et les erreurs du voisin. Mais contre une fureur d'amour trompé ou d'ambition, ou d'envie, que pourrait une maxime ? Autant vaudrait, contre la fièvre, lire l'ordonnance du médecin.

Savoir de vraie science, c'est percevoir clairement les choses présentes. On raconte qu'un général formé par la guerre, et qui passait pour n'avoir peur de rien, s'enfuit un jour pour avoir rencontré, dans un escalier noir, un fantôme blanc qui levait les bras ; ce n'était qu'une statue. Il ne manqua à cet homme, dans cette circonstance, qu'une perception nette de la chose ; les meilleures maximes ne valaient pas le plus petit commencement de connaissance vraie. On a sans doute travesti cette forte doctrine morale des Stoïciens en supposant toujours qu'ils proposaient à la volonté des règles vides au lieu d'objets. Epictète disait : « Au lieu de vouloir que les événements soient comme tu veux, il faut vouloir que les événements soient comme ils sont » ; c'est fort bien ; mais je n'arrive pas à vouloir sans raisons ; et ce n'est pas pour rien que les mêmes auteurs nous répètent : « Considère avec attention la vraie nature et la nécessité de chaque chose. » Par exemple, si je veux vouloir que les choses soient comme elles sont en effet, il faut que je saisisse comment elles sont arrivées, une cause poussant l'autre ; alors, par la perception claire de ce mécanisme-là, de ces causes-là, on arrivera à ne plus vouloir qu'elles soient autrement ; c'est la connaissance vraie de l'objet qui nous sauvera.

Je reviens à Zadig et aux passions de l'amour. Toute passion se nourrit de fantômes et de notions confuses ; mais quand je me répèterais cela, quand je retrouverais dans ma mémoire tous les conseils

de la philosophie et les meilleurs préceptes de la morale, cela ne me dispense toujours pas d'aller au fantôme, et de voir ce que c'est. Aux yeux de Zadig, la reine avait toutes les perfections ; c'est là qu'était sans doute l'erreur cachée. Son courage s'exerçait dans le vide au lieu de percevoir exactement la chose avec tous ses ressorts. Il y a des regards qui jettent un pauvre amoureux hors de lui-même ; et fort souvent ce n'est qu'un jeu des paupières qui manquent d'eau, ou un mouvement des sourcils contre une lumière plus vive, ou tout simplement des jeux de lumière et d'ombres venant d'une cause extérieure. La largeur de l'iris donne au regard une profondeur d'énigme ; mais cette largeur dépend de l'éclairement. Tout le jeu des passions vient sans doute de l'idolâtrie, qui suppose des pensées dans les objets : et les yeux humains en sont un bel exemple. La fatigue, un corset un peu trop neuf, ou des chaussures étroites, peuvent donner aux traits d'une femme une expression de dédain ou de mépris ; une coiffure compliquée plus qu'à l'ordinaire occupe la femme la moins coquette, gêne les mouvements de la tête et du cou, et dirige un entretien jusqu'à une froide et majestueuse sagesse dont il faut accuser le coiffeur. Ne dites pas que la perception de ces petites causes rendrait enfin la vie insupportable ; car on se laisse toujours assez prendre aux apparences ; et il n'est pas à craindre qu'on triomphe tout à fait des passions ; il ne s'agit que de les modérer, et d'amortir en quelque sorte une imagination qui vibre trop d'une erreur à l'autre. Un chanteur peut briser une coupe de cristal par les vibrations de sa voix ; mais, si vous posez le doigt sur le bord de la coupe, non.

LXVII

Si je fais le compte de ceux que j'ai connus, et dont l'alcool a fait des brutes, j'en trouve un assez grand nombre. Et ce ne sont pas, il me semble, les plus viles, les plus épaisses, les plus crasseuses natures, qui tombent ainsi au-dessous du mépris. Souvent même j'ai pu reconnaître dans ces caractères, au moment où ils commençaient à glisser sur la berge du fleuve Alcool, sans y tomber encore, j'ai pu reconnaître en eux souvent une espèce de noblesse Quelquefois il en reste des traces, faites-y attention, dans ces trognes barbues enluminées par le vin.

Oui ; il arrive qu'une nature médiocre soit protégée contre ce vice-là par une certaine prudence toujours éveillée, par un esprit de ruse, par une peur de l'opinion, par l'hypocrisie enfin. Car l'ivresse n'est pas hypocrite ; elle a le cœur sur la main. Plus d'un mauvais diable imbibé de fiel a mouillé prudemment son vin, par crainte de se découvrir aux autres et de s'enlever le moyen de les tromper.

En revanche il arrive souvent que celui qui tombe à l'ivrognerie montrait déjà par caractère une indifférence à l'opinion, une espèce d'effronterie faite d'audace certainement, et de pénétration aussi, qui, conduite autrement, aurait pu tourner en éloquence, en invention, en sagesse, en philosophie. C'est pourtant vrai, songez-y. Il y a un laisser-aller, un art de ne s'étonner de rien et de vivre au jour le jour, qui n'est pas si contraire à la culture de l'intelligence et à la pratique des beaux-arts. Tout est gâté par la faiblesse ; mais la faiblesse aurait tourné en douceur peut-être. Il est sûr qu'un verre d'alcool peut changer toute une vie.

Et je dis même qu'il la jettera d'autant plus bas qu'elle aurait plus de germes de noblesse. L'homme qui sent qu'il aurait pu vivre réellement et sincèrement comme il faut est plus sujet à désespérer de lui-même, et à se punir lui-même en quelque sorte, en se laissant aller tout à fait. Un cœur sec oublie ses fautes ; il n'y voit que des imprudences. Un noble cœur, trop souvent, les aggrave en y pensant trop, de façon que la vie lui devient trop lourde. Et c'est là que l'alcool le guette. Car c'est le remède justement contre les scrûpules. L'on peut s'enivrer pour oublier qu'on s'est enivré. Cela tue jusqu'à la pensée de ce qu'on aurait pu être. Et le remords fait souvent l'ivrogne. Ainsi celui qui était fait pour s'élever tombera plus bas qu'un autre, s'il tombe. Et sans remède ; car il s'est jugé, il s'est méprisé, il s'est condamné. Que lui fait maintenant l'opinion des autres, à côté de la sienne ? Telle est la tragédie du déclassé. C'est le fond de l'enfer ; et sans qu'aucun dieu ou diable s'en mêle.

LXVIII

« Il y a, dit le psychologue, des sentiments troubles. L'homme ne voit pas la souffrance humaine sans plaisir ; quelquefois même ce

plaisir s'étale, comme aux échafauds, ou aux combats contre les bêtes, ou à la boxe anglaise, ou, tout simplement, aux accidents de la rue. Tous tendent le cou, pour voir le sang et les blessures, et les tendres femmes plus encore que les autres, peut-être, quand elles devraient en perdre le sentiment. Cela fait voir que la bête féroce n'est pas loin. »

Ce discours est niais ; il donne la mesure de la psychologie, qui n'est qu'une littérature de seconde main. Il n'y a point de bêtes féroces ; il y a des bêtes très pacifiques, aussi peureuses que les lièvres, mais qui ont faim. Elles lèchent le sang parce que le sang les nourrit. Pourquoi supposer dans le tigre l'âme de Néron ?

Et pourquoi supposer dans Néron une âme de tigre ? Les métaphores n'expliquent rien. Mais laissons Néron, puisqu'il n'est plus que littérature. Laissons les spectacles romains et les combats de gladiateurs ; ce n'est plus qu'un thème dont les romanciers font ce qu'ils veulent. J'ai vu récemment un accident mortel, un homme broyé par un train. Peu de gens osaient regarder ; ceux qui osaient et ceux qui devaient regarder avaient des visages décomposés ; j'affirme que je n'y ai pas surpris autre chose que la pitié et l'horreur. Ce que j'ai vu là vaut pourtant bien un livre. Oui, toute souffrance humaine atteint le spectateur au plus profond de lui.

Quant aux faits qui semblent prouver le contraire, il est facile de les expliquer sans aller supposer je ne sais quel mauvais ferment. D'abord, il est connu que l'on s'habitue vite à voir le sang et la souffrance ; cela arrive au boucher, au chirurgien, au soldat. Je l'ai éprouvé pour la boxe anglaise, et c'est seulement quand j'ai été endurci (car je n'avais pas voulu céder devant la première émotion), que j'y ai trouvé du plaisir.

Disons aussi que tout homme est un chercheur de spectacles. Tout ce qui est nouveau, nous le buvons par les yeux. Et, si c'est horrible à voir, nous sommes tirés en deux sens ; et souvent la curiosité l'emporte. Comment entendre dire sans aller voir ? C'est presque au-dessus des forces, et c'est ce qu'il y a de plus humain dans l'homme, peut-être, ce besoin de voir ; les animaux ne le montrent point. Regarder autre chose que la pâtée, c'est déjà la science.

Pour les enfants qui torturent les bêtes, je dis qu'ils ignorent la souffrance, et qu'ils aiment la puissance, justement parce qu'ils sont faibles. Le fond du sadisme est là, et non point trouble comme l'enfer, mais plutôt puéril. Quant aux hommes brutes, ils ont le cuir épais ;

nous en jugeons trop d'après notre propre épiderme et notre propre cœur. Que l'homme aime la souffrance d'autrui, c'est un misérable lieu commun, qu'il faut laisser aux sermons de curé.

LXIX

Au sujet de ces exhibitions de femmes nues, une question se pose, question assez importante pour tout homme raisonnable, et dont personne, que je sache, n'a rien dit. Il s'agit de savoir comment saint Antoine arrivera le mieux à dresser son compagnon.

Reprenant une belle image de Platon, je dirais que l'homme (je dis l'homme et non pas la femme) ressemble à un sac dans lequel vous auriez enfermé un sage, un lion et un cochon. Le sage aime l'ordre et la paix, et il conçoit des plans merveilleux pour y arriver. Cela va bien tant que ses deux compagnons dorment ; mais, dès qu'ils s'éveillent, le sac est vivement secoué, et le sage aussi. Il veut l'ordre, et le voilà entraîné par le lion ; le voilà en colère ; le voilà qui rugit et qui mord. Il veut la tranquillité ; et le voilà entraîné par le cochon, et dans quels ruisseaux !

Il y a une méthode simple, qui consiste à laisser rouler le sac ; c'est celle de beaucoup d'hommes, quoique la plupart ne l'avouent pas. Alors le lion et le cochon se disputent ou s'allient, selon les cas. Seulement, par l'effet des lois et de la paix publique, notre lion ressemble assez, pour l'ordinaire, à un vieux lion de ménagerie ; il rugit très fort et ne fait de mal à personne. Dans ce cas-là, c'est le cochon qui est roi. Si on osait observer, on en verrait plus qu'on ne voudrait, de ces cochons à deux pattes, qui ne pensent jamais qu'à une seule chose.

On peut se résigner à vivre ainsi. Mais j'en connais qui ne se résigneraient point, qui n'accepteraient point cet esclavage, et qui s'appliquent sincèrement à dresser leur cochon. Ceux-là, s'ils ne sont pas de ces héros fameux, dompteurs de monstres à coups de massue, agissent en bons politiques ; ils donnent au cochon une ration mesurée, puis le laissent dormir. Heureux celui qui sait remplir sa vie de mille autres choses, science, musique, peinture, lecture, voyages ; je ne compte pas le métier ordinaire ; car se plaire à son métier, c'est sans doute la plus haute sagesse, mais c'est aussi la plus rare.

Sa vie étant ainsi réglée, notre sage, qui n'est pas un héros, craint les surprises. S'il voulait voir un troupeau de femmes nues, il irait chez un marchand de femmes nues ; il n'en manque pas. Mais s'il s'en va en curieux, observant les choses et les gens, il n'aime pas que le nu s'embusque au coin des rues et vienne troubler ses paisibles rêveries, ses nobles utopies, conquêtes de l'homme sur le cochon. C'est pourquoi, sans être un saint, et justement parce que l'on n'est pas un saint, on peut désirer qu'il n'y ait pas de photographies obscènes à toutes les vitrines et de femmes nues dans tous les spectacles. Hercule cherchait des monstres à écraser et des victoires. Je ne me sens point si fort, et je ferai volontiers un petit détour pour éviter l'hydre de Lerne.

LXX

Platon raconte qu'un certain Gygès, qui était berger en Lydie, trouva dans une caverne une foule de choses merveilleuses, parmi lesquelles un anneau d'or qui rendait invisible celui qui le portait, dès qu'il tournait le chaton vers la paume de la main. Gygès fit cette découverte par hasard, et s'assura qu'il devenait à volonté tantôt visible, tantôt invisible. Aussitôt qu'il connut sa puissance, sans délibérer, il s'en servit pour faire le mal. Il se rendit à la cour, pénétra jusqu'aux appartements secrets, séduisit la reine, tua le roi, et prit la couronne.

Cette fable veut montrer que tout homme risque de nuire à ses semblables, dès qu'il peut le faire sans risque. Et cette conclusion nous paraît un peu forcée. Car je crois bien que je n'ai nullement l'envie de devenir roi, par meurtre ou autrement. Et vous, qui me lisez, vous avez sans doute la même opinion sur vous-même. Seulement il faut voir d'où vient cette opinion-là et cette sagesse-là. Dès nos premières années, nous avons pris l'habitude de céder devant des forces supérieures. Déjà à l'école l'opinion commune, je dis celle des moutards, a une puissance irrésistible. J'ai vu des lycéens ligués contre un de leurs camarades, qui les avait trahis ; il s'en alla ; les puissances ne parvinrent pas à le protéger. C'est ainsi que nous avons grandi, modelés par les hommes comme l'argile par le sculpteur.

Et qu'est-il arrivé ? C'est que le dedans s'est trouvé modelé en

même temps que le dehors. Il est très vrai qu'il y a des révoltes intérieures et des convoitises longtemps dissimulées. Pourtant qu'est-ce qu'une pensée qui ne passe jamais ni dans les actes, ni dans les paroles ? C'est comme une plante sans soleil. Cela devient bientôt une pensée décolorée. En somme ce sont nos actes qui nourrissent nos désirs. Et, comme une mauvaise pratique rend vicieux, il est naturel qu'une bonne pratique nous rende vertueux, même en intention.

Voilà pourquoi Jean-Jacques disait qu'il fallait fuir les occasions. Par exemple, dit-il, peu d'hommes seront capables de préférer l'amitié à l'intérêt, si les deux se trouvent en conflit ; c'est pourquoi le sage évitera d'avoir jamais à choisir. En résumé il est imprudent de compter trop sur soi-même. Il faut aimer l'esclavage utile dans lequel nous tiennent les lois et les mœurs. C'est ce qui fait que je compterais beaucoup plus sur une police préventive, qui empêcherait les crimes, que sur les plus terribles châtiments. La Rochefoucauld a voulu être amer lorsqu'il a écrit : « Pendant que la paresse nous retient dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur. » Considérée autrement, cette pensée est plutôt consolante. Il est bon que le métier de voleur soit le plus difficile des métiers. Si l'on me donnait l'anneau de Gygès, j'irais tout de suite le jeter dans la Seine.

LXXI

Quand un jardinier veut faire un jardin, il commence par arracher les herbes folles, les prunelliers sauvages, les ronces recourbées ; il met les oiseaux en fuite ; il défonce la terre ; il poursuit les racines, il les extirpe, il les jette au feu. Après quoi il trace des allées, dessine des carrés, y plante des choux, des artichauts et des rosiers. Alors seulement il s'appuie noblement sur son râteau et dit : « Voilà un beau jardin. »

Le pédagogue est un jardinier de cette espèce-là ; il ratisse dans les jeunes esprits ; son idéal est d'en arracher les plantes folles qui y poussent naturellement, et d'y faire venir des plantes qu'il a prises ailleurs. Alors il fait visiter ses jardins par les chefs jardiniers, et il récolte des éloges. Il cultive le jardin, non pour le jardin, mais pour le jardinier. Tous ces jeunes esprits qu'on lui confie, il y sème ses idées

à lui ; il est content lorsqu'elles poussent en eux comme en lui. Voilà des esprits bien cultivés, qui seront sages et heureux.

Seulement il arrive une chose, c'est que le jardin est bientôt laissé à lui-même. Il se venge alors du jardinier et du jardinage. Les vieilles racines, dont il reste toujours quelque chose, poussent de vigoureux jets. Les oiseaux, qui n'étaient pas loin, apportent des graines sauvages. Tout cela refait bientôt la broussaille des premières années. Non sans fleurs, non sans nids joyeux, non sans vols d'oiseaux, non sans reptiles aussi. Et que pourraient faire, contre cette invasion de plantes barbares, de pauvres légumes à peine enfoncés dans le sol ?

Le jardinage des esprits veut plus de prudence ; il faudrait garder les produits du sol ; élaguer et greffer, non arracher ; transformer la nature, au lieu d'en vouloir créer une autre. Une petite fille expliquait à son jeune frère ce que c'est que le vent : « Il y a du vent, disait-elle, parce que les arbres remuent. » Un pédagogue aurait tout de suite arraché et jeté au feu cette plante sauvage. Mais heureusement il n'y avait point de pédagogue là autour ; il n'y avait qu'un père très raisonnable qui écoutait ces propos d'enfants, et qui admirait l'éveil des premières idées. Car il faut bien que la vérité naisse de l'erreur ; et nos idées ne sont bien à nous que si nous y reconnaissons nos premiers rêves.

LXXII

Tout change, et même assez vite, dans la société des hommes ; mais les jeux des enfants ne changent guère plus que les mœurs des abeilles. Il y a là quelque chose qui est comme sacré, et c'est peut-être parmi nous ce qui peut nous donner l'idée la plus exacte de ce qu'était la religion il y a quelques mille ans.

Successivement, selon les saisons, dans un ordre immuable, à des époques fixes, apparaissent la corde à sauter, la toupie, les billes, la marelle. Personne n'en parle ; on ne délibère point ; on ne décide point. La chose se fait toute seule ; nul n'en pourrait donner la raison ; nul ne la demande ; les migrations d'oiseaux doivent se faire ainsi.

Pendant que l'adolescent oublie les traditions et entre dans la vie humaine, qui est invention et changement, les petits apprennent la tradition et la maintiennent, sans même y penser : et il y a là quelque

chose de plus extraordinaire que la mode et que l'imitation ; la même idée vient en même temps à tous, et les jeux apparaissent comme les fleurs sur les arbres.

Pendant une certaine période les enfants emploient toute leur attention à un jeu ; un mois après, ils n'y pensent plus ; vous diriez : ils n'y joueront plus jamais.

Les idées des jeux sont dans l'enfant comme des insectes à métamorphoses : les unes s'agitent comme des papillons ; d'autres filent et s'emprisonnent ; d'autres sont à l'état de chrysalide ; elles dorment si profondément qu'on dirait des cadavres.

Le pédagogue, au lieu de semer à contresens dans cette petite tête, devrait suivre ce mouvement naturel, et greffer son enseignement sur les jeux, au moment où la sève va monter dans chaque tige ; parler d'arithmétique dans la saison des billes, de géométrie à l'époque où l'on dessine les marelles, et de mécanique lorsque les toupies ronflent.

LXXIII

Il est assez connu que notre Raison ne nous sert pas à grand chose ; nous avons des idées qui restent en l'air, et, pendant ce temps-là, les passions aveugles mènent tout. Un homme un peu cultivé vous dit et vous prouve qu'il ne faut jamais mentir ; l'instant d'après il ment avec tranquillité. Un homme prudent vous explique pourquoi il ne faut pas descendre avant l'arrêt ; le lendemain, si quelque passion le presse, il saute par terre en vitesse, au risque de passer sous les roues. Un autre se dit qu'il fume trop de cigarettes et que cela lui brouille l'estomac ; tout en roulant ces sages pensées, il roule une cigarette. Même l'arithmétique ne sert pas beaucoup ; on peut savoir très bien compter, et se ruiner par imprévoyance. Aussi notre intelligence est comme séparée de nous. Il y a des gens qui montent un petit moulin sur leur maison, un léger petit moulin qui tourne très bien, et ne sert à rien du tout.

Cela tient à ce qu'on veut nous rendre trop savants, et trop tôt, et trop vite. Il y a deux espèces d'erreurs de jugement qui sont naturelles à l'enfant, trop espérer et trop craindre. L'enfant qui désire croit facilement que sa puissance est sans limites ; l'enfant qui craint

croit facilement que la puissance des choses est sans limites ; il faudrait partir de là, et installer la science à la place de cette religion. Par exemple, comme veut Rousseau, le faire compter à propos de fruits, et mesurer lorsqu'il fabrique un cerf-volant ou lance son diabolo. Mais point du tout ; on l'enlève à ses jeux, qui allaient l'instruire ; on l'enferme dans une triste salle, et on le force à rester assis et les bras croisés, ce qui suffit pour endormir ses jeunes passions. Alors on raisonne sur des figures qui tombent de la lune ; et lui, s'il n'a pas la cervelle racornie, il retient cela comme il retient une fable ou une leçon de catéchisme. Ensuite il retourne à ses jeux. Sa vie est séparée de sa pensée.

De là il tire deux idées fausses, au moins, c'est que la réflexion est un travail ennuyeux, et qu'elle ne s'applique qu'au tableau noir. Presque jamais son arithmétique ne pénétrera dans sa bourse, et la carte géographique sera toujours pour lui un autre monde. C'est pourquoi on voit tant de gens qui ont l'intelligence cultivée et qui manquent pourtant de jugement. Le comptable fait très bien les comptes de son patron, et même les siens. Mais quand il entend sonner trois pièces d'or dans son gousset, ce n'est plus l'arithmétique qui règle les dépenses ; son désir compte d'une autre manière : le voilà riche ; deux et deux font cinq. Au rebours, la crainte de l'avare compte deux et deux font trois, en dépit de l'arithmétique.

LXXIV

Le grand maître de l'Université a dit, sur l'émulation, sur les distinctions, sur l'élite, des choses qui ne seront pas perdues. Comme hier je considérais une de ces estrades rouge et or qui fleurissent à la fin de juillet, et les têtes bien faites, lumineuses, saines, résolues, que l'on couronnait, j'entendis un curé qui se trouvait là dire d'un air fin : « Nous voilà assez loin de l'égalité démocratique » ; et il y eut autour de lui de triomphants sourires.

Oh, mes amis, la triste chose, de voir que l'égalité ait si peu d'amis. Gloire aux victorieux, gloire aux forts, ils ne chantent que cela. Et que voit-on dans l'histoire ? Les forts encore plus forts par leur force ; les faibles encore plus faibles par leur faiblesse. Le droit cou-

ronnant le fait. Des conquérants, des audacieux, des hommes qui marchent sur des hommes. C'est une vieille histoire. J'ai lu que le lion étant devenu vieux, reçut un coup de pied de l'âne ; mais un autre lion plus jeune a mangé l'âne après cela. Voilà donc l'histoire humaine ? Non pas ; mais l'histoire animale, purement animale. Et voici le beau programme qu'ils nous offrent : distinguer les plus forts, et leur donner le pouvoir. Niaiserie. Si la société humaine n'a pour objet que d'assurer le triomphe des plus forts, elle est bien inutile ; la nature s'en charge. Et sans erreur, remarquez-le bien ; sans se tromper d'un cheveu. Car il y a force et force ; et justement les hasards du combat montrent toujours, sans erreur possible, la meilleure combinaison de ruse et de force, qui est enfin la vraie force. La couronne est toujours où elle doit être ; car la force prend la couronne.

Mais non. Il n'y a rien d'humain là-dedans. C'est l'injustice toute pure. Je ne vois qu'une idée humaine dans ce monde, c'est qu'il faut instruire celui qui ignore, protéger celui qui est faible, maintenir enfin l'égalité des personnes humaines, respecter le vieillard, respecter l'enfant, respecter le fou, à cause de la seule effigie humaine. Marquer les produits humains comme inviolables ; employer toute la force des forts à maintenir le droit des faibles. Je ne dis pas aimer ; car on aime un chien, on caresse un chien. Je dis respecter. Et comme disent les moralistes de l'avenir, prendre la personne humaine toujours comme fin ; ne la prendre jamais comme moyen et outil. Enfin ne pas plus adorer une belle intelligence qu'un beau visage, tel est le tracé du droit. Tout le reste est animalité. La pudeur de l'avenir cachera aussi la bonté.

LXXV

Il faut savoir un métier ; c'est évident. Le manœuvre, qui ne sait qu'offrir ses muscles pour soulever, porter, pousser n'importe quoi, est esclave par cela même. J'ai connu un habile cordonnier, artiste dans la chaussure de femme ; il était ivrogne, bambocheur et voyageur ; cela ne l'empêchait pas de trouver du travail dès qu'il le voulait, et bien payé. Les électriciens sont puissants justement parce qu'ils savent un métier difficile. Donc, organisons l'apprentissage. Mais n'allons pas confondre l'apprentissage et l'instruction.

L'apprentissage est une vieille chose, qui s'accordait très bien avec l'esclavage. Les esclaves, à Rome, savaient chacun un métier ; quelques-uns même étaient maîtres de grammaire ; d'autres savaient la musique. Mais il y a savoir et savoir. L'abeille sait très bien construire des cellules hexagonales ; l'araignée des jardins est un prodigieux ingénieur pour tendre ses fils d'un arbre à l'autre ; les castors font très bien une digue. Etrange savoir ! Savoir qui est dans les pieds, dans les mains, partout excepté dans la tête. Savoir de somnambule, savoir animal, savoir qui n'éclaire point.

Comment comprendre ce que c'est que ce savoir d'abeille ? C'est pourtant un fait. Un artisan sait des choses merveilleuses dans son métier. Le menuisier reconnaît les bois, mesure les angles, et sait si la colle se refroidit ; un nègre forgeron vous fabrique une épée qui vaut les fameuses lames de Tolède. Le paysan interroge le ciel et prévoit la pluie. Il n'est pas d'homme cultivé qui ne trouve à s'instruire dans la compagnie des praticiens. Malgré tout, c'est l'homme cultivé qui juge, qui compare, qui invente, qui critique, qui a l'esprit libre ; eux, non. En vérité leur métier est comme une chaîne de plus.

D'où vient cela ? Sans doute de ce qu'un métier exige des actions cent fois recommencées, et une espèce d'entraînement qui abrutit, comme celui du coureur autour de la piste. Pour apprendre un métier, il faut croire et obéir. Songez aux exercices du pianiste ? Peut-on dire qu'il est musicien quand il les fait ? Non. Il est cheval de manège, ou chien savant. Il agit, il ne pense pas. Il sait pour les autres, non pour lui. Il m'éclairera peut-être, comme fait la torche, qui éclaire et ne voit point. Torche humaine, comme aux festins de Néron.

Qu'est-ce donc que savoir pour soi ? Je réponds : c'est savoir tout. Je n'entends pas par là une vague science, toute en paroles ; non, mais tout au contraire la science précise d'une chose, qui rattache cette chose à tout le reste. Le paysan, par métier, prévoit la rosée ; l'insecte sans doute aussi. Mais savoir la rosée, c'est comprendre que le paysan peut la prévoir. C'est apercevoir comment elle tient à l'évaporation, à la conductibilité, au rayonnement, à la pureté du ciel, aux saisons, à tout. Qui sait bien la rosée sait tout. Seulement, c'est long. Le paysan dirait que c'est du temps perdu ; l'abeille dirait la même chose. C'est pourtant par la contemplation que l'homme est homme ; et il faut bien, contre le proverbe, que le cordonnier juge au delà de son cuir. Ou bien alors, laissons dormir la ruche ; laissons

dormir les hommes-abeilles. Que les ingénieux métiers ronflent, et tissent une royale tunique pour Néron.

LXXVI

Un ami des « Jardins d'Enfants » a jugé que j'étais trop sévère pour cette méthode qui veut instruire en amusant. Je l'ai défendue moi-même plus d'une fois contre les pédants ; mais il y a plus d'un genre de pédants, et ce que j'ai lu sur les Jardins d'Enfants m'a fait voir un autre danger. Dans les conférences populaires aussi, il arrive que l'on passe trop vite sur ce qui demande un peu de peine ; et ce n'est plus que de l'imagerie. Par exemple l'astronomie amusante me paraît aussi méprisable que la physique amusante. On mettra tout son effort à étonner l'imagination par la distance de la terre aux étoiles, ou par la grosseur du soleil, sans expliquer par quels moyens indirects on a pu parvenir à évaluer l'une et l'autre. Et, par ces moyens, l'esprit est frappé et écrasé. Or, penser c'est dominer. L'admiration n'est que le commencement ; et il faut que l'enfant en soit bientôt guéri. Les Merveilles de la science sont pour faire des niais. Même si l'on revient des découvertes les plus étonnantes jusqu'à honorer les hommes extraordinaires qui ont su les faire, ce n'est toujours qu'adorer quelque chose ou quelqu'un. Croire. Chanter à la messe. J'aime mieux une multiplication bien claire, ou les pénibles essais d'une division. L'enfant peut saisir alors deux choses, la fonction législatrice de l'homme, compteur et mesureur de choses, et cette même puissance en lui-même. C'est ainsi qu'il passe de l'adoration au respect, et qu'il s'honore lui-même ; c'est la première vue de l'égalité et du droit.

Si vous agitez un petit drapeau, l'enfant suit des yeux cette chose nouvelle, si vivement colorée ; je ne dirai jamais qu'il fait attention ; non, pas plus que le chien ne fait attention au lièvre. L'attention, prise dans tout son sens, c'est la volonté de sortir de l'enfance, et d'exercer la fonction virile. L'enfant est partagé entre les deux ; faible devant les images, il suit la plus brillante ; mais il n'en est pas relevé ; il sent qu'il s'amuse en cela, qu'il fait le chien en cela. Mais l'ordre plus sévère de l'abstraction lui plaît d'une autre manière : c'est un plaisir conquis par peine ; il y reconnaît son métier d'homme. Un

jeu de cubes c'est déjà un autre univers, et des étendues sans miracle. Il est très vrai que l'enfant y prend plaisir, comme à des outils d'entendement ; mais l'erreur serait de lui faire croire qu'il s'amuse encore quand il construit un cube d'arête double, et qu'il cherche combien de fois le cube d'arête simple y est contenu. Car il doit apprendre à respecter le vrai travail, et, tout de suite, à mépriser le plaisir. C'est ainsi qu'il s'élèvera à un plaisir plus haut.

L'enfant est un petit homme. Il distingue très bien ce qui est puéril et ce qui est viril. Je pense que, dès les premières années, il y a avantage à bien séparer les deux, de façon que le seuil de la classe marque le passage de l'un à l'autre. Que les jeux soient une concession que l'on fait à cet âge remuant ; mais qu'aussi l'enfant le sache bien ; et que la leçon contraste avec le jeu ; car l'enfant n'est pas sérieux longtemps ; mais quand il est sérieux, il l'est bien ; il n'a aucune frivolité. Il faut respecter ce sérieux de l'enfant ; c'est tout l'avenir humain.

LXXVII

Il y a un livre stupide entre tous, c'est la fameuse géométrie d'Euclide. Pourquoi stupide ? Parce qu'elle est parfaite ; parce que la vérité y est débitée en tranches ; parce que l'ordre des propositions et la clarté des définitions enlèvent à l'esprit toute occasion de s'interroger lui-même, de douter, de chercher.

Quand on sait quelque chose, cela a un très grand inconvénient, c'est qu'on ne peut plus l'apprendre. Quand quelque proposition est prouvée, cela a un très grand inconvénient, c'est qu'on ne pourra plus en être sûr.

Aussi je voudrais qu'on brûlât en place publique, solennellement tous ces livres bien faits qui sont cause qu'il y a tant d'esprits mal faits. Oui, on nourrit les jeunes gens avec des pastilles de science concentrée, si je puis dire ; cela fait qu'ils perdent l'habitude de digérer.

Et comment feraient-ils, direz-vous, pour apprendre la géométrie ? Ils feraient comme ceux qui l'ont découverte. D'abord ils s'exerceraient à faire de beaux plans, c'est-à-dire à imiter les objets naturels en les simplifiant, sans altérer le rapport des distances.

Ensuite ils apprendraient à comparer des longueurs. Pour les surfaces, tantôt ils les superposeraient tant bien que mal en les découpant ; tantôt ils les diviseraient en petits carrés égaux, et ils compteraient les carrés. Pour les volumes, ce serait plus simple : ils verseraient de l'eau d'un cube dans un cylindre, d'un cylindre dans une demi-sphère, et ils auraient ainsi l'occasion de faire de belles remarques. Après quoi ils réuniraient ces remarques en lois qu'ils vérifieraient de nouveau. Et enfin, ils rattacheraient élégamment ces lois les unes aux autres, s'ils en étaient capables.

Car c'est ainsi qu'on apprend la physique. Et qu'est-ce donc que la géométrie, sinon la physique des surfaces et des volumes ?

LXXVIII

Tous les petits garçons regardent avidement les locomotives. Tous remarquent le piston et la bielle ; tous essaient de se figurer la puissance motrice des roues. Parmi tous les faits humains, ils vont chercher tout de suite un des plus importants et le plus facile de tous à comprendre, la machine.

Quand j'étais petit, et que j'étais maître de choisir mes promenades, j'allais voir passer les trains. La première chose que je compris, ce fut le mécanisme de l'aiguillage. Entre temps, j'allais au collège, où l'on m'apprenait du latin et du grec ; et comme j'avais une bonne mémoire, je passais pour intelligent ; en réalité mon intelligence ne s'exerçait qu'en dehors du collège, et toujours sur les mécaniques. Chacun a des souvenirs de ce genre à rappeler.

Un tel fait devrait éclairer les pédagogues. Que l'on commence par apprendre aux enfants à lire et à écrire, qu'on les exerce aussi à compter, ce qui n'est toujours que lire et écrire des nombres, il le faut bien ; mais, si l'on veut ajouter à cela quelque connaissance positive qui décrasse les intelligences, il faut que les instituteurs démontent et remontent des machines, qu'ils fassent dessiner des machines, ajuster, fabriquer des machines ; toutes nos idées claires viennent de là.

Les leçons de choses écrasent l'esprit au lieu de l'éclairer. Je fais l'histoire du blé ; je décris le chien ou le canard : ce ne sont que des

anecdotes ; il n'y a là rien du tout à comprendre, ni pour l'enfant, ni pour l'homme qui n'y a pas pensé pendant de longues années. J'en dirai autant de ces historiettes où l'on voit un père, une mère, un gendarme, un enfant sage, un polisson. Le plus simple de ces récits suppose tous les rouages du cœur humain ; et quel est l'homme de génie qui ait su démonter et remonter ce prodigieux tourne-broche, expliquer les désirs, les passions, les colères ? L'enfant n'y voit rien. Seulement il dit comme vous, pour vous faire plaisir ; il prononce sur le juste et l'injuste absolument comme il réciterait son catéchisme.

Que dire alors de l'histoire ? Que dire de ce Guignol dont les personnages sont la France, l'Angleterre, la Maison d'Autriche, le peuple, le roi, les grands vassaux ? Allez-vous leur faire comprendre ce que fut Louis XI ? Vous ne le savez pas vous-même. Hélas ! Voyez-vous clair seulement dans l'humeur de votre concierge ? Nigauds, vous ne savez donc pas que c'est la politique que vous leur enseignez ! La politique, science encore impénétrable ; art profond qui se dérobe à des apprentis de soixante ans !

Au contraire, dans les machines, on comprend déjà bien des choses si l'on voit les rouages au repos et si on les met soi-même en marche. Une dent pousse l'autre ; une corde soulève la poulie ; une courroie entraîne une roue. Une horloge à poids, c'est comme un univers transparent. Cette boîte qui fait tic-tac enferme de petits et de grands secrets. L'enfant s'élèvera des uns aux autres, par degrés, en exerçant à la fois son esprit, ses yeux et ses mains. Mais qui songe à cela ? Heureusement l'enfant y songe. Un de ces jours, vous le verrez grimpé sur une chaise et travaillant à épeler le destin dans les entrailles de votre pendule.

LXXIX

Un petit garçon demandait : « Pourquoi le couteau coupe-t-il la table, et pourquoi mon doigt ne coupe-t-il pas la table ? » On peut hausser les épaules, et dire qu'il y a une manie d'interroger, chez les enfants. Il est hors de doute que cette question est niaise dans la forme. Mais, quand elle serait niaise aussi dans le fond, où prenez-vous que les premières raisons de douter n'enfermeront pas toujours une extrême confusion d'idées ? J'ai enseigné la mécanique à de

jeunes enfants, par goût et dans une entière liberté ; or j'ai observé souvent que le premier mouvement de réflexion produisait des remarques ridicules. Mais ne trouve-t-on pas aussi, dans l'histoire des sciences, des sottises qui étonnent ?

Donc je ferai voir à cet enfant que sa question est très mal posée, par cette remarque que mon doigt est moins dur que du fer, et que le couteau ne change point de forme et ne s'écrase point sur du bois, tandis que mon doigt s'écraserait bientôt, si quelque forte pression l'appuyait sur une planche. Il faudrait donc comparer un doigt de fer à un couteau de fer ; je crois bien que c'est justement à cela qu'il pensait. Et voilà une question qui n'est plus niaise du tout.

Changeons donc d'objet, et travaillons à soulever quelque objet lourd au moyen d'un coin. Il est clair que l'objet lourd est difficile à séparer du plancher, et que le coin va nous y aider. Il est clair aussi que l'analogie entre le coin et le couteau sera aperçue par l'enfant. Mais qu'est-ce qu'un coin ? C'est une pente ; quand j'enfonce le coin, l'objet lourd monte le long d'une pente. L'analogie de la pente du coin avec une route en pente est déjà difficile à saisir, parce que la route est immobile, tandis que le coin est en mouvement. Aussi sera-t-il bon que j'aie quelque coin de bois assez long, qui fasse comme une route en pente, et une petite voiture qui puisse y rouler. Si je pousse la voiture, le coin restant fixe, la voiture montera ; mais si je pousse le coin, la voiture restant fixe, il est clair que la voiture montera encore ; je dis les choses sans art ; la voiture n'est pas fixe absolument puisqu'elle monte ; mais avec vos deux mains, et sans paroles, vous ferez une expérience très claire, et l'enfant y prendra une importante notion.

Nous voilà arrivés au plan incliné, comme machine à élever les fardeaux. Et je pose le problème suivant. Une voiture après avoir fait un kilomètre sur une route inclinée, s'est élevée de deux mètres ; serait-il aussi facile de l'élever de deux mètres verticalement, en tirant sur un câble ? on voit bien tout de suite que non ; mais on peut essayer ; avec une petite voiture d'une demi-livre la différence sera sensible aux doigts. Nous touchons à de profondes théories, que l'enfant pourra commencer à entrevoir, si l'on fait varier la pente, et ainsi le chemin parcouru, car tout le monde sait qu'une route qui monte de deux mètres sur une longueur moindre donne plus de peine au cheval, mais qu'il tire alors moins longtemps ; il ne s'agit que d'amener ces notions à une plus grande clarté.

Sans le pousser trop loin de ce côté-là, je reviens au coin d'abord, qui est plus ou moins difficile à pousser selon que la pente est plus ou moins rapide ; et au couteau, qui n'est qu'une espèce de coin, employé pour séparer les parties du bois, et un coin à pente douce. D'où nous viendrons aussi à parler du clou, qui est une espèce de coin aussi, la pointe n'étant qu'une pente de tous les côtés. Cette analogie n'est pas seulement bonne à considérer pour les enfants, et nous touchons ici aux plus funestes erreurs de l'esprit grossier, j'entends qui n'analyse point. Car, quand il a dit en riant que si le clou entre dans le bois c'est qu'il est plus dur que le bois, il se croit très fort ; mais il n'en est pourtant qu'à la « vertu dormitive » dont beaucoup se moquent, dont peu se gardent autant qu'il faudrait.

LXXX

On voit maintenant Vénus le soir au couchant. Il n'est pas d'enfant qui ne remarque cette brillante étoile qui l'emporte sur Sirius que l'on voit à la même heure à peu près au midi, à gauche et au-dessous d'Orion. Voilà de quoi exercer une intelligence qui s'éveille. Sirius voyage en même temps que toutes les autres étoiles ; tous les ans à la même saison nous le voyons suivre Orion, qui suit les Pléïades, et toutes, d'un même mouvement, rattrapent peu à peu le Soleil. A neuf heures du soir en janvier Sirius est encore près de son lever ; en mars, à la même heure, il descend déjà vers l'ouest ; en mai, à la même heure, il est au-dessous de l'horizon occidental. Ces retours, qui coïncident avec les mêmes saisons, définissent l'année.

Mais Vénus est un astre plus capricieux. L'an dernier, à cette époque, on ne la voyait pas au couchant ; en revanche on voyait une autre étoile, aussi brillante, à l'est, avant le lever du soleil ; je dis une autre étoile, parce que les peuples anciens ont cru assez longtemps que l'étoile du matin et l'étoile du soir étaient deux astres différents. Et l'enfant devrait d'abord observer les apparences, et rester quelque temps dans le même doute. Quand il aurait remarqué que ces deux étoiles ne se montrent jamais au ciel dans la même saison, quand vous auriez confirmé ses observations, par celles que l'on a pu faire depuis tant d'années, quand il saurait que l'astre du matin s'éloigne d'abord

du soleil, puis s'en rapproche et se perd dans les clartés de l'aurore, et que c'est toujours après cette disparition que l'on revoit l'étoile du soir, d'abord suivant de près le soleil, puis s'en écartant, puis s'en rapprochant, sans doute l'enfant arriverait de lui-même à cette idée que ces deux astres n'en font qu'un. Je le ferais profiter des observations des autres hommes en d'autres temps, qui complèteraient les siennes ; mais, en revanche, je voudrais lui laisser à faire ce travail du jugement qui interprète les apparences. Car on peut sans inconvénient voir quelquefois par les yeux d'autrui ; mais il faut penser par soi-même ; sans quoi l'on est un sot.

Je veux donc que l'enfant invente quelque cosmographie naïve, et qu'il essaie de concevoir que Vénus, dans son va et vient, traverse le soleil. Longtemps après cela, quand il saurait bien, et par ses inventions aussi, que la lune tourne autour de la terre, et la terre autour du soleil, alors il trouverait que Vénus tourne aussi autour du soleil, et que ce mouvement de va et vient est une illusion de perspective. A quoi je l'amènerais en lui faisant voir par la tranche une roue de bicyclette en mouvement, avec un morceau de papier collé à la jante. Mais que vais-je chercher là ? Qui pense à ces choses. On lui apprend l'histoire, et il ne sait seulement pas ce que c'est qu'une année, et ce que c'est que le calendrier.

LXXXI

Pour un gamin de Dieppe ou du Havre, les retours de la marée sont aussi familiers que la succession des jours de la semaine. Si j'avais à instruire ce petit monde qui barbotte et qui pêche des crabes, je prendrais la plupart de mes problèmes d'arithmétique dans l'observation de ces périodes entrecroisées. « A quelle heure la pleine mer dans dix jours ? » L'observation directe fournirait les données du problème, et permettrait encore de vérifier les solutions, chose que l'on oublie souvent, et qui, du reste, n'est pas toujours facile, par exemple pour les surfaces ou pour les mélanges. Et pourtant cette rencontre du calcul et de l'expérience produit toujours, même chez les plus endormis, une attente et un ravissement. C'est par là qu'est sensible la puissance des mathématiques, même dans les choses les plus simples ; et c'est un moyen d'intéresser les passions au calcul.

Immense profit, si l'on y pensait ; car l'expérience toute seule est trop facile, et le calcul tout seul est trop ennuyeux.

Il est impossible aussi que ces fils de marins, accoutumés à interroger le ciel, ne sachent pas toujours à peu près où en est la lune, dans ses phases et dans ses heures. D'où je tirerais de beaux problèmes aussi, sur le retour du joli croissant crépusculaire ou de la pleine lune. Or il arrivera certainement qu'ils remarqueront que les marées glissent sur les jours absolument selon la même loi que la lune. La marée retarde sur le soleil de cinquante minutes par jour, et la lune aussi. En sorte que chaque phase de la lune annonce une croissance ou décroissance des marées, de même que, dans un certain lieu, une certaine hauteur de la lune coïncide toujours avec l'heure de la pleine mer. Toutes ces choses, ils les savent à peu près ; mais, faute de s'exercer à la prévision par calcul, ils utilisent ces connexions sans y penser. Ce sont les problèmes posés sur le papier qui tracent des chemins dans le ciel, malgré les nuages et la lune nouvelle ; et c'est par le secours de la loi mathématique que nous retrouverons la lune invisible. Mais l'erreur est de croire qu'il y faut d'abord Képler, Copernic et Newton ; la loi numérique de tous ces tours et retours le long des semaines et des mois, telle qu'on peut la formuler à l'école primaire, suffit déjà ; et c'est par là que les astronomes ont commencé.

Par ces moyens si simples, la connexion entre la lune et la marée apparaîtra ; l'instinct porte déjà par lui-même, à admettre de telles connexions, et sur des indices bien plus faibles, comme les superstitions le prouvent. Et je serais déjà assez fier si mes bambins étaient en mesure de décrire la liaison constante entre la lunaison et la marée ; car c'est la première preuve de toutes, si l'on veut aborder comme il faut les théories. Et je ne vois pas d'autre exemple qui rende sensible l'action mutuelle des astres les uns sur les autres, malgré la distance. Si les Méditerranéens, si ingénieux en ces matières, n'ont point form cette idée, c'est faute de marées sensibles peut-être.

LXXXII

Les écoliers étaient au bord de l'eau ; ils attendent l'heure d'y retourner. Leur souvenir est plein de remous, de tourbillons, de

débris flottants, de barques, de plages. Vous ne pouvez pas plus contre le cours de leurs idées que contre le cours de la Seine. Ils s'instruisaient tout à l'heure ; maintenant ils vont s'ennuyer.

Mais Monsieur Benoît, l'instituteur, est un habile homme, et un brave homme. Lui aussi il était au bord de l'eau ; lui aussi il regarde flotter ses idées comme des épaves ; et comme toutes ces images ont mordu sur son cœur, il est un plus mauvais écolier que ses écoliers. Le tableau des mesures, et l'histoire de l'enfant sage qui met le couvert ou qui tient l'écheveau, sont de pauvres images, qui ne s'accrochent à rien. Monsieur Benoît n'en est point étonné ; il a remarqué souvent que les perceptions vives sont les reines de la pensée, encore plus si le cœur est touché.

Hé bien donc, sur les pensées qui vous viennent, se dit-il, travaillons, comme broute la chèvre autour de son piquet. Voyons, qui va me décrire convenablement le courant du fleuve. Est-ce que l'eau court également vite dans toutes les parties du courant ? Non, certainement. Tous savent que, vers le milieu du fleuve, l'eau file comme une flèche. Et pourquoi cela ?

Voyons, à quoi allons-nous comparer ce courant d'eau ? A une foule d'hommes, peut-être, qui descendent du train et se poussent vers la sortie. Quels sont ceux qui vont le plus vite ? Quels sont ceux qui sont arrêtés ? Par quoi le sont-ils ? Où sont les frottements ? Est-ce la même chose, de frotter contre un homme qui marche ainsi vers la sortie, ou de frotter contre le mur ? Revenons au fleuve. Représentons-nous toutes ces gouttes d'eau qui se précipitent, non plus par le désir d'arriver, mais par la pesanteur, qui les fait rouler sur la pente. Voici des grains de plomb ; nous allons les faire rouler. Par où s'échappent-ils le mieux ?

Mais n'y en a-t-il pas aussi qui vont tourner sur eux-mêmes ? N'y a-t-il pas, dans une foule, des gens qui tournent sur eux-mêmes au lieu d'avancer ? Oui. Ceux qui frottent contre le mur. Ils roulent sur le mur, comme ferait une roue. Bon. Quelqu'un n'a-t-il pas vu des parties d'eau qui tournaient ? Oui, des tourbillons. Comment étaient-ils ? Creux comme des entonnoirs. Pourquoi cela ? Dans quel sens tournaient-ils ? Vous ne l'avez pas remarqué ? Ecrivez un sujet de devoir pour demain. Vous dessinerez le fleuve vu du pont. Vous marquerez les piles et les arches, ainsi que les régions où le courant est le plus rapide ; puis la position, le sens, le déplacement des tourbillons. Vous estimerez la plus grande vitesse, en mètres par seconde,

d'après le mouvement des épaves, et vous calculerez d'après cela, à quelques heures près, le temps que peut mettre l'eau, dans la partie la plus rapide du courant, pour aller de Paris au Havre. Vous comparerez cette vitesse à celle de l'express. Allez-vous-en ; la classe est finie.

Monsieur Benoît se frotte les mains. Et, comme ses yeux tombent sur l'Emploi du Temps, qui est collé au mur, et qui porte : « Calcul d'intérêts. Morale individuelle », il a un bon rire. Prenez garde, Monsieur Benoît ; l'administration a les yeux sur vous.

LXXXIII

La plupart des enfants dessinent avant d'écrire. Le dessin est leur écriture naturelle, comme il a été certainement l'écriture naturelle des hommes autrefois. Seulement cette aptitude de l'enfant à dessiner se perd généralement dès qu'on lui apprend le dessin. Il y a quelque mystère là-dessous.

Un vieil homme très raisonnable, devant qui je disais ces choses, me répondit : « Oui, un grand mystère, et qui n'est pas seul de son espèce. L'enfant est naturellement porté non seulement au dessin, mais à toute espèce de science et d'art. Mais les professeurs y mettent bon ordre. »

« Il faut sans doute, lui dis-je, y mettre bon ordre, et nettoyer tous les barbouillages de l'enfant, qu'il les exprime en dessins ou en paroles Et quoi de plus raisonnable que de revenir aux éléments et aux principes, simples traits pour le dessin, points ou lignes pour la géométrie, forces simples pour le mécanisme, et ainsi du reste. Par ce moyen l'enfant ne formera que des notions claires. En toutes choses, il faut épeler avant de lire. »

« J'ai eu de ces opinions-là autrefois, me dit le vieil homme. Il est clair qu'avec cette méthode sublime on forme quelques puissants esprits, qui sont ensuite ingénieurs, architectes ou prix de Rome, peut-être, pour la peinture. Encore ne suis-je pas bien sûr qu'ils ne se montrent pas toujours un peu trop perroquets, pour avoir toujours pensé avec les idées d'autrui. Mais pour les autres, je me demande si nous ne les laissons pas, par cette belle méthode, dans leur confusion

première. Car le petit gribouilleur, qui dessinait des soldats et des locomotives, ne reconnaît plus le dessin académique ; et le petit chimiste, qui faisait couler l'eau et jouait avec le feu, ne fait que bâiller aux leçons de chimie. Assurément cela n'arriverait pas si le maître, au lieu d'enseigner son propre dessin ou sa propre chimie, se plaçait au point de vue de l'enfant, partait des idées confuses qui se battent dans cette petite tête, et y mettait l'ordre peu à peu, redressant au lieu de remplacer. »

Ce discours m'a fait penser. C'est pourquoi je n'ai pas trouvé ridicule une exposition de dessins d'enfants que l'on m'a montrée l'autre jour. On les laisse libre de représenter à leur guise une scène de la vie ordinaire ; et cela n'est pas beau. Mais les idées naïves de l'enfant s'y découvrent ; le maître ne déclamera plus à côté. Pour peu que tous les professeurs imitent les maîtres de dessin, et veuillent bien partir, en toute chose, des erreurs de leurs élèves, nous aurons peut-être un enseignement. Car les idées vraies ne se versent point dans les esprits comme l'eau dans les cruches ; et il faut que mes vérités soient des erreurs redressées. Sans quoi elles ne seront pas plus réellement miennes que mon chapeau ou mon pardessus.

LXXXIV

Maître Aliboron ; c'est ainsi que l'élégant Barrès appelle l'instituteur. C'est bientôt dit. Encore faut-il rechercher ce que Barrès entend par là. Il ne veut point dire, assurément, que l'instituteur soit incapable d'apprendre à lire aux gosses, ni qu'il ignore l'arithmétique ou le système des poids et mesures. Là-dessus, il n'y a pas à disputer. Cet enseignement est très difficile à donner comme il faut ; les instituteurs de notre pays y réfléchissent depuis trente ans, tâtonnent, s'adaptent à la nature des élèves et aux habitudes du pays ; la fameuse « Correspondance générale de l'Enseignement primaire » le prouve assez ; et il y a vingt Revues de pédagogie qui valent bien celle-là. Qu'on trouve encore à critiquer, c'est inévitable ; les notions les plus simples sont très difficiles à présenter. Je donne à l'académicien Barrès un mois pour préparer une leçon sur la mesure des volumes ; il la manquera, et on lui mettra le bonnet d'âne.

Non. C'est l'histoire qui est en cause. L'histoire traîne après elle des discussions sans fin. Elle se donne comme une science et n'est qu'une pauvre rhétorique, bonne à tout faire pour tous les partis. La meilleure histoire n'est jamais qu'un pamphlet. On se donne l'air de fonder les idées sur des faits, et on fait justement le contraire ; on choisit, on groupe, on éclaire les faits d'après les idées que l'on a. Ils disent que l'histoire soutient l'éloquence ; mais c'est plutôt l'éloquence qui soutient l'histoire. Jeanne d'Arc est ce que l'on veut qu'elle soit.

Voilà pourquoi l'enseignement de l'histoire est toujours un enseignement trompeur, et souvent un enseignement menteur. Il l'est deux fois quand on n'expose pas les documents en détail, et quand les élèves n'en font pas eux-mêmes la critique. Les raisonnements qu'on y fait sont pour empoisonner l'esprit. Vous dites que les rois ont fait l'Unité française ; vous n'en savez rien. Vous dites qu'avant la Révolution le peuple n'avait point de droits ; vous n'en savez rien. En tout temps, les peuples vivent vraisemblablement comme ils vivent maintenant, mangent, boivent et font l'amour. Ce torrent de passions vraies coule depuis des siècles de siècles et tombe dans un abîme d'oubli. La vraie histoire est indéchiffrable. Nos leçons d'histoire sont des pamphlets. Tout historien est Aliboron.

La vraie histoire, savez-vous où l'on peut la lire ? Dans la vie présente, qui exprime tout ce qui en reste. La vraie histoire vit en nous et autour de nous ; disons mieux, elle se dessine dans l'avenir. L'avenir, c'est le passé qui s'exprime en raisons. Les ombres des morts nous conduisent vers la lumière, par-dessus les eaux du Styx. Nous suivons Newton, Archimède et Socrate ; et la justice de saint Louis nous attend sous le chêne.

LXXXV

Ce ne sont que des querelles byzantines, entre les évêques et les auteurs de manuels scolaires. C'est toujours l'enseignement historique qui est en question ; et j'avoue que rien ne me pousse à prendre parti. Que l'Eglise ait eu un rôle utile au temps de Clovis, je n'en sais rien, et cela ne m'intéresse pas du tout. Que Louis XIV ait été un imbécile, et que la révocation de l'édit de Nantes ait été une grande faute poli-

tique, cela n'intéresse que quelques compilateurs. Avouons que des jugements aussi sommaires que ceux-là sont tout à fait ridicules ; ils ont peut-être un sens pour celui qui les écrit ; mais pourquoi faire réciter aux enfants de nos écoles ces opinions sans racines ? C'est se moquer du monde.

Voici comment je conçois l'enseignement de l'histoire. Racontez l'histoire des sciences et de l'industrie humaine ; tracez par grandes époques ces progrès parallèles de la connaissance et de l'action, le feu, le blé, les nombres, l'arpentage, les leviers, la brouette, l'astronomie, le bateau, le baromètre, les bulletins météorologiques, la chimie, les engrais, la monnaie et les contrats, les délits et les peines, les dieux et les cultes, racontez tout cela, de façon que les générations apparaissent comme formant une seule vie humaine. Et remarquez, à ce propos, que la partie la plus importante de cette histoire doit être imaginée ; nous ne savons pas qui a inventé le feu, ni qui a inventé la roue ; mais leur esprit est bien vivant en des milliers d'hommes sur la planète ; en sorte que les mieux éveillés peuvent expliquer à d'autres que par mémoire, par essais, par conjectures bien liées, ces découvertes ont été faites sans le secours d'aucun Dieu. Mettez, comme des jalons sur cette route, quelques noms illustres, je le veux bien, mais plus d'Archimèdes que de Louis XIV. Car ce qui ne fut pas penseur est bien mort, et poussière pour toujours ; mais ce qui fut penseur est maintenant pensée commune. L'histoire vivante, s'il vous plaît.

Mais nos historiens sont des croque-morts. Ils ne se passionnent que pour ce qui n'est plus ; leur histoire est histoire des erreurs, non des vérités de l'esclavage, non de la puissance ; ce sont propos d'esclaves qui remuent leurs chaînes. Et comment en serait-il autrement ? Nos historiens sont des rats de bibliothèque, qui ne savent seulement pas comment est faite une locomotive, ou comment sont enroulés les fils dans une dynamo. Ils ne savent que ce qui n'est plus. Ma foi, je les renvoie dos à dos avec les évêques. Qu'ils récriminent chacun à leur plaisir, et qu'ils nous laissent en paix. Nous avons assez à apprendre.

Mais cette histoire vivante, que je veux, sera mise à l'Index aussi ? Je n'en doute point, citoyens. Mais ce qui sera dit dans cette histoire, des milliers d'hommes se lèveront pour le soutenir, des milliers de fils d'Archimède. Mais vais-je prouver à ce curé que Louis XIV était un imbécile ? Je n'en sais rien ; et l'habile curé sait bien que ce prône-

là ne vaut pas mieux que le sien. Cet aveugle m'entraîne dans une cave, afin d'avoir au moins partie nulle.

LXXXVI

Vous savez ce que c'est qu'un taupin ? c'est un adolescent qui suit les cours de mathématiques spéciales.

Le taupin se lève au premier chant des moineaux. Tout en s'arrosant d'eau froide, il organise en pensée les plaisirs de sa journée.

D'abord lire quatre-vingt-dix pages de mécanique ; et c'est une austère mécanique : il n'y est question ni de locomotives, ni d'automobiles, ni de turbines, ni d'aucune autre machine ; c'est de la mécanique sans mécaniques : des lignes de symboles algébriques ; figurez-vous un sourd-muet condamné à lire des pages de musique, sans pouvoir penser à la musique, et vous aurez une faible idée du plaisir de notre taupin.

Après cela, s'installer, avec cinquante infortunés de son espèce, dans une salle nue et triste, et écrire pendant une heure et demie, sous la dictée d'un homme qui, après quinze ans d'efforts, est arrivé à faire tenir trois pages en deux. Cela fait penser à ces patients professeurs d'écriture, qui font tenir une grande page dans un rond de papier de la grandeur d'un sou.

Ensuite, passer à la planche, et faire du quatre-vingt-dix à l'heure, sur une route semée de pièges. A la première panne, on le remercie, d'un air qui veut dire : « Vous n'êtes pas assez intelligent pour faire des spéciales. »

Puis le taupin se rend dans une autre salle, et se repose de la mathématique par la physique. Vous vous dites, homme naïf : « Voilà un garçon qui va enfin respirer, observer, manier des appareils, s'approcher de la Nature. » Homme naïf, vous vous trompez. Il va écrire encore un peu plus vite, il va décrire et interpréter des expériences qu'il n'a jamais vues, qu'il ne verra jamais. A côté, dans le cabinet de physique, les appareils dorment dans les vitrines ; un garçon sommeille, et sa main laisse échapper son plumeau ; le taupin ne résiste plus ; sa main laisse échapper sa plume.

Réveil. Récréation. Hurlements et courses folles, pendant cinq

minutes seulement. Car pendant que les jeunes se reposent, le taupin subit une « colle », qui a pour objet de tuer définitivement en lui la faculté d'être étonné de quelque chose.

Courage, taupin, courage ! Bientôt ton supplice cessera. Tu seras ingénieur. Alors, pourvu que tu consentes à donner quelques signatures, tu auras le droit de ne plus jamais réfléchir : tu goûteras enfin le repos, et tu l'auras bien gagné.

LXXXVII

Le Polytechnicien m'attire et me repousse. Je ne puis m'empêcher d'observer cet insecte noir ; je crois le deviner ; mais par d'autres côtés il m'échappe. Ceux que j'ai un peu connus, j'ai toujours surpris dans leur pensée quelque chose de réglé et de discipliné, mais violent ; fanatisme et ascétisme mêlés. Ils se connaissent mal ; mais par un ascétisme d'esprit. Peut-être iraient-ils trop loin ; je sens une colère toute prête dès que l'on essaie de tirer d'eux les idées qu'ils devraient avoir sur l'ordre humain et sur la justice. Comme un roi que son pouvoir même rendrait prudent, sourd et muet. Il faut peut-être lire Descartes avec application pour comprendre assez ces Pythagoriciens tristes. Révolutionnaires au fond tous, absolus et inflexibles dans leurs pensées, et conservateurs dans le fait, et souvent catholiques, mais alors sans aucune théologie. « Suivre la religion dans laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance » ; c'est une des règles « provisoires » de Descartes. Cela est assez administratif. Peut-être tous ces Pythagoriciens ont-ils trop peu de peine à obéir. Peut-être, par l'habitude qu'ils ont prise de mépriser dans le fond la règle qu'ils suivent, sont-ils trop disposés à suivre toute règle. Il ne faut point trop mépriser le fait ; ce mépris soumet l'esprit au fait. Il se fait enfin une coupure profonde entre l'esprit juste et la justice. Ainsi l'esprit révolutionnaire du peuple, du peuple où ils ont presque tous leurs racines, l'esprit révolutionnaire est comme fauché et fané ; mis en grange après cela, encore parfumé des essences terrestres ; mais il ne fermente plus.

La jeunesse juge trop vite ; elle jette des ponts sur des abîmes. L'âge mûr y revient, et son plus beau travail est de ne point trop

mépriser sa jeunesse d'esprit ; c'est la naïveté qui doit mûrir. Mais la discipline mathématique dépasse la jeunesse et l'âge mûr dès son premier mouvement. Simplifier, dépouiller, dénuder l'objet, et former des preuves parfaites, c'est rejeter l'univers. Leur pensée est comme un monastère fermé, sur une haute montagne. Revenus dans le monde, ils ne sont plus que prudence et politesse souvent, non par estime du monde, mais par mépris du monde. On s'étonne de voir qu'un Pascal développe de faibles preuves ; c'est par trop d'amour pour les preuves parfaites. L'esprit ne daigne plus, et les forces sociales le prennent. Bref il n'est point bon de mépriser à vingt ans ce qui n'est pas en équation; mépriser trop, c'est accepter. Le corps est trop seul, l'esprit est trop loin des passions, peut-être. Il s'est trop privé de sottise. « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Qui sait si Pascal ne l'entendait pas ainsi ? Ce serait le mépris du mépris. Mais quel désert du cœur ! Sans doute nos ingénieurs administrent comme Pascal croyait. Ils gagnent cent mille francs ; ils accordent cela à leur femme peut-être ; et ils récitent des lieux communs comme des prières, en méditant peut-être sur quelque curieuse probabilité qui ne sert à rien. Et sans même le savoir. Insectes noirs.

LXXXVIII

Il y a à peu près deux mois, on inaugurait, à Bourg-la-Reine, une plaque de marbre à la mémoire d'Evariste Gallois. Cet homme, qui est mort à vingt ans, a laissé, sur la Mathématique pure, des mémoires qui ont été publiés depuis, et qui ont éclairé une des routes les plus difficiles que l'on ait tracées à travers les idées pures. C'est à peu près tout ce que je puis dire là-dessus. Mais je livre sa biographie aux moralistes et aux fabricants d'images édifiantes.

A quinze ans, il dévore la Géométrie de Legendre. Il rejette les traités élémentaires d'algèbre, qui l'ennuient, et apprend l'algèbre dans Lagrange ; à seize ans il commence à inventer. Il envoie mémoires sur mémoires à l'académie des sciences. Les académiciens n'y voient goutte. Il se présente deux fois à l'école Polytechnique, et est refusé deux fois. Il en conclut que les savants officiels sont des crétins ou des paresseux.

Il entre pourtant à l'Ecole Normale. Il y était en 1830, et fut tenu sous clef pendant les trois journées de juillet par un directeur prudent. Comme il aimait ardemment la République, en bon idéaliste qu'il était, il entra dans une belle fureur lorsqu'il connut les événements, et la gloire qu'on lui avait volée. Pour ses discours vifs, il fut mis à la porte.

Pour d'autres discours encore plus vifs, qui visaient bel et bien le roi, il fut mis en prison l'année suivante, avec de terribles compagnons. Comme il contemplait de profondes vérités, les autres se crurent méprisés, et lui offrirent à boire, avec des injures. On raconte qu'il but un jour un litre d'eau-de-vie, pour avoir la paix. Essayez de penser à ce roi ivre. Shakespeare n'a pas été jusque-là.

Il sort de prison, et devient amoureux. Ce fut sans doute comme un orage sans pluie. Après quelques semaines il écrivait (je prends cette citation dans le discours officiel) : « Comment se consoler d'avoir épuisé en un mois la plus belle source de bonheur qui soit dans l'homme, de l'avoir épuisée sans bonheur, sans espoir, sûr qu'on est de l'avoir mise à sec pour la vie ? » Cet amour lui valut un duel, et il y fut tué. Il n'avait pas vingt ans.

Il passa le jour et la nuit, avant ce duel, à revoir son grand mémoire sur les équations. Il paraît qu'il avait affaire à un spadassin ; il fallait donc mourir. Quels paysages d'idées contempla-t-il, pendant ces heures-là ? Mais la plume n'allait pas assez vite. Ce ne fut qu'une fusée sur la mer. Cet éclair fait voir pourtant plus d'une barque, et plus d'un naufrage. Car il n'est pas vraisemblable qu'il ne naisse qu'un homme de temps en temps. Je croirais plutôt que tous les hommes pensent et veulent une fois ce que celui-là a pensé et voulu ; mais ils n'ont pas seulement le temps de prendre la plume. Prison, alcool, femmes, cela ne manque jamais à personne. Douce prison, souvent, prison d'opinions et d'habitudes. Alcool dilué. Flatteries, fiançailles, succès, intrigues, traitements, décorations, conversations. L'injustice et l'opinion sont lourdes ; et il y a plus d'une manière de mourir à vingt ans. Que d'ombres dans les antichambres ! Que de fusées sur la mer !

LXXXIX

Il y a deux familles d'esprits. Il y en a qui, dès qu'ils lisent, tout de suite pensent l'œuvre dans l'histoire, comme venant avant d'autres et après d'autres. Par exemple un roman de Balzac est pour eux un bibelot de ce temps-là, comme serait une commode ou une armoire. D'autres prennent Balzac comme une nourriture, pour penser maintenant, pour vivre maintenant. J'avoue que je ne puis m'empêcher de penser ainsi hors de l'histoire ; et, par exemple, si je trouve chez le bouquiniste une Astronomie de Lalande, je la lis avec bonheur, non pas avec l'idée d'y trouver l'état de l'astronomie à cette époque-là, mais bien pour m'instruire ; et, justement parce que la science était alors moins avancée, moins surchargée, j'y trouve ce qu'il me faut, et des explications que je rencontrerais rarement dans les livres d'aujourd'hui. Un autre fait l'histoire ; mais je cherche plutôt à ressusciter l'histoire, en ce qu'elle a de vivant et d'utile encore aujourd'hui. Le reste, ce qui n'est que tâtonnement et œuvres manquées, ne m'intéresse pas du tout. Je ressemble à une ménagère qui, ayant reçu en héritage une armoire de style, y met son linge sans égards pour le style, et fera très bien changer la serrure, si la serrure est usée.

Il est remarquable que l'esprit historien en use avec le temps présent comme il fait avec le passé ; et moi aussi, à ma mode. Lui lit tout ; revues, brochures et méchants livres, tout lui est bon ; « car, dit-il, je n'y trouve pas assurément beaucoup d'idées qui me rendent plus savant ; mais aussi ce n'est point cela que j'y cherche ; j'y cherche mon temps ; je le prends comme il est ; il s'exprime tout autant, à mes yeux, dans un mauvais roman que dans un bon roman. Mieux peut-être ; car les œuvres médiocres expriment la manière de penser d'un grand nombre ; tandis qu'un grand artiste peut être un solitaire qui retarde de quarante ans. » Il lit, il lit, et dans le fond méprise tout.

Pour moi je n'agis pas autrement avec mon temps qu'avec les siècles passés ; je ne lis que sur bonne recommandation, et après que la première curiosité des hommes a passé. J'essaie en somme de deviner ce qui sera oublié, afin de ne pas m'en charger l'esprit. De même pour

les sciences ; je pense que beaucoup de théories tomberont dans l'oubli, et j'aime à retarder un peu sur les physiciens du jour. En quoi je vis sans doute selon l'histoire plus que l'historien ne pense ; car l'histoire avance à travers les ruines, par le mouvement des vivants, et non par la poussière des morts. Mais, lui, il double l'histoire qui se fait par l'histoire qu'il fait. Je lui dis qu'il est né vieux ; et il me répond que je mourrai enfant.

XC

Tous ces pédagogues en robe ont encore, les uns, des rubans jaunes, les autres des rubans rouges, ce qui signifie lettres et sciences. Les uns savent penser, mais non parler ; les autres savent parler, mais non penser ; voilà des fonctions chinoises. Pour moi, je n'arrive pas à comprendre qu'il y ait là deux ordres d'études. Comprendre et expliquer, cela me paraît une seule et même fonction. Qu'elles soient séparées dans l'enseignement, et aussi différentes que le rouge et le jaune, je ne l'ignore point. Mais aussi, il faut voir ce que c'est que leur science et leur rhétorique.

La science n'est qu'un recueil de formules. Mettez un bon élève au tableau noir, et posez-lui une question de physique, par exemple celle-ci : Comment tombe une goutte d'eau dans l'air ? Tout de suite, il définira son langage, remplaçant les mots ordinaires par des V, des T, des X, et, en un tour de manivelle, il vous donnera le résultat, comme ferait un distributeur automatique. Je conviens qu'il n'en faut pas plus pour la pratique ; l'algèbre est essentiellement un outil ou une machine, comme on voudra, qui réduit l'effort de pensée au minimum. Mais tout le monde reconnaîtra que le but de l'enseignement des sciences, est au contraire, de faire penser et de former le jugement. Comment s'y reconnaître ? Toutes les notions sont confondues. On appellera théories les procédés d'algèbre, qui me semblent justement pratiques au plus haut degré. Voilà comment la science est de plus en plus étrangère au langage commun. De sorte qu'il faut, ou parler cosinus, ou ne rien dire.

Ne rien dire, voilà ce qui est laissé aux belles-lettres ; et elles s'en emparent, comme d'un précieux trésor. On exercera d'abord l'enfant

à raconter ses plus anciens souvenirs, ou à analyser ses sentiments de plaisir et de peine. Lui fera, naturellement, une petite tapisserie avec les mots qu'il connaît. Comment jugera le professeur ? Il ne sait pas, il ne peut pas savoir, sinon d'après les mots, ce que l'enfant a voulu dire. Aussi, la règle du langage n'est plus la vérité, c'est-à-dire l'accord du langage avec la chose, mais bien l'accord du langage avec le langage : « Cela ne se dit pas » ; « Voilà une expression vulgaire » ; « Mauvais goût ! Emphase ! Platitude ! »

En somme, ce que l'on reproche à l'enfant, c'est de ne pas écrire comme son professeur. Mais l'enfant se forme très vite. Ainsi se cultive une espèce de style dit élégant, qui n'exprime rien, et habille décemment les sots.

Que faudrait-il ? Une chose à décrire. On pourrait dire, alors, si l'enfant décrit bien ; la chose corrigerait le discours. Il s'agirait d'abord de ne pas brouiller la droite et la gauche, et de commencer par un bout. Mais qui ne voit qu'une bonne description d'une chose présente, serait justement la première leçon réelle de vraie science. Qu'est-ce que savoir, sinon être en mesure de bien décrire ? Ainsi la première leçon de Science devrait être, en même temps, la première leçon de rhétorique.

XCI

Un professeur me disait hier, en levant les bras au ciel : « Tout s'en va. Je me mettais à lire du Platon devant des élèves de premier choix, et destinés eux-mêmes à l'enseignement des belles-lettres ; et comme j'expliquais, à mon ordinaire, le français par le grec, parce que le grec est plus nu et fort et rustique, je me rappelai, à quelques mines étonnées, qu'un bon nombre d'entre eux n'avaient jamais appris le grec. Des barbares, enfin. »

Il était un peu ridicule, j'en conviens. Car les mots n'importent pas tant qu'on ne puisse forger une traduction de Platon, peut-être un peu raboteuse, mais qui, avec les gestes et l'intonation, portera tout de même cette pensée directe et jeune. Et pour ma part j'ai souvent remercié Platon de ce qu'il donnait des contours plus nets et une marche aussi plus naturelle à mon style français. Et puis les « Alle-

mands » auront Gœthe, Kant, Hegel ; les « Anglais » auront Carlyle ou Emerson. Tous liront Descartes, Renouvier, Cournot, s'ils y ont goût. Enfin je crois que tous les programmes sont bons si on les prend de bonne humeur, et mauvais si l'on récrimine.

Mais, dans le fond, je regrette pourtant qu'on ait exilé le grec de Platon. Pourquoi ? Parce que la pensée chrétienne ne nous tient que trop. Descartes est à moitié théologien ; d'autres modernes, comme Renouvier, s'efforcent contre l'esprit clérical ce qui est encore une manière d'en rendre l'empreinte, comme le moule représente l'objet, creux pour relief, relief pour creux. Ce n'est pas mortel ; notre monde laïque est né de théologie, et finira par dominer toute théologie. Mais, enfin, nous trouvons dans les anciens une pensée qui a grandi autrement en partant d'autres rêves, moins abstraits, moins trompeurs ; les dieux du paganisme n'ont jamais eu apparence de raison. Et il est bon de savoir, par lecture familière, qu'un Platon s'est élevé à la grandeur morale sans reproche, à la forte dialectique, à la grande poésie, par la seule puissance d'une Raison qui ne devait aucun respect à une foi quelconque ; ici la religion a pris sans effort la forme d'un mythe, illustrant seulement les preuves, au lieu d'accoutumer aux arguments de prédicateur, comme il arrive chez nous.

D'où j'ai remarqué que des esprits cultivés, et d'ailleurs suivant la messe avec application, étaient néanmoins païens dans les discours et dans les discussions, par la force de cet esprit laïque de Platon, d'Aristote, de Marc-Aurèle, de Sénèque, dont ils s'étaient nourris sur les bancs. Par la décadence de cette forte culture, peut-être verrons-nous et voyons-nous déjà des athées qui raisonneront en théologiens, parce qu'ils ne savent forger que cette raison pesante, chargée de trop d'amour, de trop de haine, de trop de crainte. Il y a un sérieux qui appuie trop sur l'outil, et qui marque l'esprit moderne, dès qu'il laisse le badinage. Mais la grâce de la raison libre est chez les anciens seulement, et un peu chez ceux qui en sont nourris. J'aime le sourire de Platon.

XCII

« Il faut définir la culture ; il faut sauver la culture. » On n'entend que cela. Mais qu'est-ce qu'un esprit cultivé ? On peut tout y mettre,

l'instruction, le goût, la politesse, la moralité. Mais c'est trop de choses pour un mot. Un maître que j'aimais bien nous citait volontiers cette définition : « La marine est la science des responsabilités acceptées et satisfaites. » Mais la marine est précisément autre chose, et vaguement cela. La culture est aussi tout ce qu'il y a de bon ; mais à partir de quelle idée ? Je le perçois assez bien pour mon usage ; mais par préjugé ; et cela même me jette au centre de la question. Le préjugé est le corps même de la culture. Balzac a écrit quelque chose de lumineux : « Il n'y a point de grand écrivain sans un parti pris. » Le sien était de rester monarchiste et catholique, et cela n'allait pas tout seul. Voilà un trait de la culture ; ce qui va tout seul n'est pas culture.

L'astronomie, cela va tout seul si l'on se propose de la savoir ; il ne faut que suivre l'ordre des notions, à partir des quatre règles et de la géométrie d'Euclide ; ce sont des outils, ou, encore mieux, des machines-outils pour vous découper une astronomie bien propre, avec les lois de Képler, la gravitation de Newton, les X et Y de Lagrange, les grandes hypothèses, enfin tout ce qu'un polytechnicien écrit sur une des pages de son esprit. Cela va tout seul, et c'est étranger à la culture. L'homme cultivé n'aime point ce répertoire, qui n'est pas à lui ; s'il l'a dévoré, il le rejette. Une des forces de l'homme cultivé, c'est qu'il oublie parfaitement ; il se nettoie, il se baigne, il se décrotte. Il y a du cynisme dans tout homme cultivé ; du cynisme et de la résistance. Il ne veut point penser à tour de bras. Il marche, il voit courir la lune dans les feuillages encore légers ; voilà son livre d'astronomie ; et si vous commencez par lui dire qu'il faut se délivrer des apparences, et prendre un poste d'observation dans le soleil, il n'écoute seulement pas. Le pédant y perd son algèbre, comme autrefois il perdait son latin.

Si vous voulez définir la culture, définissez le pédant. Les modèles ne manquent pas. Il y a un pédant pour chaque science, pour chaque version latine, pour tout art, pour tout métier. Et le pédant c'est celui qui a appris et qui sait. C'est l'homme qui me dit, quand il me trouve avec des poulies et des ficelles : « Que cherchez-vous dans la mécanique ? Les notions sont maintenant purifiées et nettoyées, sans aucune ambiguité. Instruisez-vous au lieu de faire l'enfant. » Mais je retourne à mes poulies ; je veux que le grincement soit dans ma notion. Bref, il y a deux hommes dans le pédant ; un homme qui conduit des discours sans erreur et sans passion, et puis un sauvage qui tire sur la corde.

Me voilà arrivé, par ce sentier, à l'art d'écrire, qui dépend des mêmes choses. Car une phrase bien claire ne vaut rien. Il a été écrit des millions de dissertations bien faites et qui ennuient. Je veux des mots qui labourent profondément. Là se trouve toute la puissance des anciens. Tacite est mon frère ; Montaigne de même ; leurs idées sont chargées de passion et de terre ; me voilà, quand je les lis, affairé comme une poule qui suit la charrue. Dans la *Henriade* ou dans *Zaïre*, Voltaire ratisse, et m'ennuie ; mais, dans *Candide*, il laboure aussi. Des idées nouées aux plaisirs, aux peines, aux passions, aux actions, voilà la culture. Des abrégés. voilà le pédant. L'idée vivante ne va pas loin, ni vite ; mais elle traîne tout l'homme.

XCIII

Platon a dit des choses merveilleuses sur le gouvernement de soi-même, montrant que ce gouvernement intérieur doit être aristocratique, c'est-à-dire par ce qu'il y a de meilleur, sur ce qu'il y a de pire. Par le meilleur il entend ce qui en chacun de nous sait et comprend. Le peuple, en nous-mêmes, ce sont les colères, les désirs et les besoins. Je voudrais qu'on lise « la République » de Platon, non pas pour en parler, c'est-à-dire pour y retrouver ce qu'on en dit communément, mais pour apprendre l'art de se gouverner soi-même, et d'établir la justice à l'intérieur de soi.

Son idée principale, c'est que, dès qu'un homme se gouverne bien lui-même, il se trouve bon et utile aux autres sans avoir seulement à y penser. C'est l'idée de toute morale ; le reste n'est que police de Barbares. Quand vous avez rendu les hommes pacifiques et secourables les uns aux autres, seulement par peur, vous établissez bien, il est vrai, une espèce d'ordre dans l'état ; mais en chacun d'eux, ce n'est qu'anarchie ; un tyran s'installe à la place d'un autre ; la peur tient la convoitise en prison. Tous les maux fermentent au dedans ; l'ordre extérieur est instable. Vienne l'émeute, la guerre, ou le tremblement de terre, de même que les prisons vomissent alors les condamnés, ainsi, en chacun de nous, les prisons sont ouvertes et les monstrueux désirs s'emparent de la citadelle.

C'est pourquoi je juge médiocres, pour ne pas dire plus, ces leçons

de morale fondées sur le calcul et la prudence. Sois charitable, si tu veux être aimé. Aime tes semblables afin qu'ils te le rendent. Respecte tes parents si tu veux que tes enfants te respectent. Ce n'est là que police des rues. Chacun attend toujours la bonne occasion, l'occasion d'être injuste impunément.

Je parlerais tout à fait autrement aux jeunes lionceaux, dès qu'ils commencent à aiguiser leurs griffes sur les manuels de morale, sur les catéchismes, sur toutes coutumes, sur tous barreaux ; je leur dirais : n'ayez peur de rien, faites ce que vous voulez. N'acceptez aucun esclavage, ni chaîne dorée, ni chaîne fleurie. Seulement, mes amis, soyez rois en vous-mêmes. N'abdiquez pas. Soyez maîtres des désirs et de la colère aussi bien que de la peur. Exercez-vous à rappeler la colère, comme un berger rappelle son chien. Soyez rois sur vos désirs. Si vous avez peur, marchez tranquillement à ce qui vous fait peur. Si vous êtes paresseux, donnez-vous une tâche. Si vous êtes indolent, pliez-vous aux jeux athlétiques. Si vous êtes impatient, donnez-vous des pelotons de ficelle à démêler. Si le ragoût est brûlé, donnez-vous le luxe royal de le manger de bon appétit. Si la tristesse vous prend, décrétez la joie en vous-même. Si l'insomnie vous retourne comme une carpe sur l'herbe, exercez-vous à rester immobile, et à dormir au commandement. Après cela, mes bons amis, puisque vous serez rois en vous, agissez royalement, et faites ce qui vous semblera bon.

XCIV

Toute vertu est courage ; c'est pourquoi le mot « lâche » est la plus grave des injures. Toute vertu consiste à se diriger soi-même ; j'entends par là que ce soit la tête qui conduise le reste. Et cela ne va pas toujours sans peine, parce que nous traînons, comme enfermés dans un sac, un paquet d'animaux rebelles, qui, semblables à des chevaux rétifs, nous entraînent souvent à l'opposé de notre vouloir, quelquefois à côté, quelquefois au delà. Être homme, c'est mener le troupeau des muscles, en bon ordre, justement là où l'on veut aller.

Quand on se tient éveillé, et le corps immobile, comme Socrate réfléchissant, la vertu est sagesse. Quand on maintient le troupeau dans l'obéissance et que l'on retient même le cœur ambitieux en

pensant au bien d'autrui, la vertu est justice. Quand on résiste au plaisir, quand on dit au ventre, à l'estomac, au gosier : assez joui, assez bu, assez mangé, la vertu est tempérance. Et c'est toujours courage. Mais quand c'est la douleur, la Souveraine, qui fouette le troupeau, et quand le troupeau reste en ordre, c'est alors surtout que la vertu est courage.

L'Intelligence est une lumière utile. Je crois qu'elle n'aurait point étendu notre pouvoir sur les bêtes et sur les choses. Les bêtes, c'est le courage qui leur manque. Non pas la colère. La colère ne manque à aucune espèce de bête, dès qu'elle est prise et qu'elle sent la douleur. Mais c'est toujours colère ; c'est toujours débandade des bêtes dont la bête est faite ; c'est fuite en avant, mais c'est toujours fuite. L'homme aussi a ce courage-là. Il a la fureur du lion. Comme il prévoit plus loin, il s'en sert mieux. Il y a un art de nourrir la haine et la colère, et d'entraîner une troupe d'hommes contre les hommes. Le fou est courageux en ce sens-là. Voilà pourquoi je résisterai toujours un peu à l'entraînement, à la contagion de ce courage-là. La Sagesse le couronne en détournant la tête. Pourtant, dans la fureur des batailles, si quelqu'un ordonne, surveille, et frappe sans trembler et sans haïr, comme taille le chirurgien, voilà mon héros. Je veux bien le saluer. Pourquoi faut-il que j'aie à saluer la guerre ? La guerre n'est jamais tout à fait belle.

Mais voici d'autres héros. Ceux-là n'ont point de haine ni de colère. Contre qui et contre quoi ? C'est le feu qui est leur ennemi. Ceux-là ne frappent point en aveugles. Ils ne s'imitent point les uns les autres ; chacun d'eux est ingénieux, adroit, prudent. Chacun d'eux ajuste son action à la chose, comme à l'atelier. La douleur est sur eux ; la mort est sur eux ; le danger est plus visible encore pour eux que pour d'autres. Cependant ils mesurent de l'œil ce qu'ils ont à faire. Et leur corps suit leur volonté, comme un régiment à la parade. Voilà les vrais héros. Voilà les vrais rois de ce monde. Vous leur avez fait des funérailles royales. Laissez-moi apporter cette offrande ; c'est une couronne de définitions. Il est juste que, sur la tombe des héros, chacun porte les fleurs de son jardin.

XCV

« La morale sociale est cette partie de la morale qui traite de nos devoirs envers la société ; cette partie-là prend de plus en plus d'importance, et à juste titre ; en effet, il est très facile de savoir ce que l'on doit aux autres, et les lois servent ici à mieux éclairer notre conscience. La solidarité... » Ainsi pérorait à toute vapeur un jeune marchand de philosophie.

Mais un vieux sage l'interrompit, disant : « Quels paradoxes nous faites-vous là ? Et dans quelle confusion de toutes choses allez-vous nous jeter ? J'ai toujours pensé que les devoirs envers autrui dépendent de la morale individuelle, et non de la morale sociale. »

« Question de mots », dit quelqu'un.

« Non point de mots, dit le vieux sage, question bien réelle au contraire. Je dis que le respect de la vie d'autrui n'est pas un devoir social, attendu qu'il existe indépendamment de l'existence ou de la nature d'une société quelconque. Quand un homme tomberait de la lune, vous n'auriez pas le droit de le torturer ni de le tuer. De même pour le vol ; je m'interdis de voler qui que ce soit ; j'ai la ferme volonté d'être juste et charitable envers mes semblables, et non pas seulement envers mes concitoyens ; et je rougirais d'avoir augmenté injustement la note à payer, qu'il s'agisse d'un chinois ou d'un nègre. La société n'a donc rien à faire ici ; elle ne doit pas être considérée.

« Ou alors, si je la considère, qu'exige-t-elle de moi, au nom de la solidarité ? Elle exige que j'approuve en certains cas le vol, l'injustice, le mensonge, la violence, la vengeance, en deux mots les châtiments et la guerre. Oui, la société, comme telle, ne me demande que de mauvaises actions. Elle me demande d'oublier pour un temps les devoirs de justice et de charité, seulement elle me le demande au nom du salut public, et cela vaut d'être considéré. C'est pourquoi je veux bien que l'on traite de la morale sociale, à condition qu'on définisse son objet ainsi : étude réfléchie des mauvaises actions que le Salut Public ou la Raison d'Etat peut nous ordonner d'accomplir. »

Ainsi le vieux sage s'amusait à secouer les formules habituelles, afin de réveiller l'attention. Pendant ce temps le petit marchand de

philosophie montrait une figure ahurie, comme un curé qui s'aperçoit qu'une page de son bréviaire a été arrachée.

XCVI

Le moraliste qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres » n'a pas trouvé là un grand secret. J'accorde bien que l'amour est la vraie richesse vitale ; c'est un merveilleux mouvement pour sortir de soi, pour se jeter dans l'action, et s'y dépenser, et s'y perdre, sans petits calculs. Je sais aussi que lorsque l'amour manque, comme il arrive dans l'extrême fatigue ou dans l'extrême vieillesse, qui ne sont qu'extrême avarice, il n'y a plus rien à espérer de bon, ni même de mauvais. Mais ce régime de parfaite prudence nous approche de la mort, et il ne dure guère. L'ordinaire de la vie est un furieux amour de n'importe quoi ; chez les bêtes aussi. Car le cheval galope pour galoper ; et le moment où il va partir, le beau moment où il sent en lui-même la pression de la vie, c'est l'amour, créateur de tout. On ne verrait plus du tout de plaine, si l'on n'avait plus du tout l'envie de galoper. C'est encore plus vrai pour l'homme, parce que, autant qu'on sait, il sent mieux et perçoit mieux. Amour est poésie.

Je veux donc bien que toute règle de justice est vaine, si l'on n'aime point ; pourquoi mettre une bride à un cheval mort ? Mais suffit-il aussi d'aimer sans règle ? L'homme le plus vivant serait le plus juste à ce compte. Or, ce n'est pas vrai. L'avarice, qui est comme la haine repliée, n'explique ni les batailles ni les supplices, ni les conquêtes d'Alexandre, ni le bûcher de Jeanne. Dans l'histoire, c'est l'amour qui galope. L'amour enlace ; l'amour étrangle aussi bien, c'est le même mouvement. L'amour est paix, l'amour est guerre. Le fanatisme, dans son fond, est aussi bien amour que l'enthousiasme ; il y a de la générosité dans tout carnage, et dans toute cruauté active. Les amants éprouvent la même chose. Les héros qui se sacrifient le mieux sont ceux aussi qui tuent le mieux.

« Aime ton prochain comme toi-même. » Voilà une espèce de règle ; et ce n'est déjà plus l'amour tout nu. Mais cette règle n'est point bonne. On ne s'aime point soi-même ; ou bien ce n'est plus amour, c'est pauvreté, sécheresse, avarice, comme je disais. Le conquérant

ne s'aime point tant lui-même ; et, ce qui le prouve, c'est qu'il se fait très bien tuer. L'inquisiteur ne s'aime point lui-même ; sans quoi il ne serait pas redoutable. L'avare même ne s'aime pas lui-même ; il n'aime rien ; et il meurt lentement, parce qu'il n'aime rien.

L'amour ne distingue point ; celui qui aime et ce qu'il aime, c'est tout un ; telle est la marque de l'amour. Si l'on oublie cela, toute vie humaine est impossible à comprendre. L'amant qui tue une maîtresse adorée se tue aussi bien du même coup. Il aime son prochain comme lui-même. Qui est doux aux autres est doux à lui-même ; qui est méchant aux autres est méchant à lui-même, du même mouvement. L'amour, comme on dit, est aveugle.

C'est pourquoi nous suivons de préférence les grandes ombres de Platon et de Marc-Aurèle, et de Kant et de tous ceux qui ont cherché quelque règle dans les idées, quelque règle contre l'amour et la guerre, dieux jumeaux.

XCVII

L'industriel me dit : « Je viens de lire quelques pages des cahiers de morale de mon fils. Ma foi, cela n'est pas plus clair que le catéchisme. J'expliquerais aussi bien le dogme de la Trinité que cette formule traduite de l'allemand, et qui n'est pas plus claire en français qu'en allemand. Lisez vous même : Agis toujours comme si tu étais à la fois citoyen et législateur dans une cité des fins. Voilà une morale qui ne casse rien. »

« Hé ! hé ! Méfiez-vous de la morale, lui dis-je, comme d'un obus enterré. N'allez pas essayer de l'ouvrir pour voir ce qu'il y a dedans. N'avez-vous point entendu dire que, selon la Raison, l'Individu humain doit être pris toujours comme fin, et non comme moyen ? »

« Mais si, j'ai lu ce galimatias. Le citoyen Pataud a une morale plus claire, et c'est celle des lutteurs, vous savez : prends-moi par où tu pourras, comme ils disent dès qu'ils luttent réellement, et non pour jouer. »

Je lui répondis : « La guerre appelle la guerre. Depuis que le règne des machines est venu, nous avons pris l'habitude d'acheter des journées de travail comme nous achetons du coton, des métiers à

tisser, ou des bœufs de labour. Si le travail est à vil prix, l'employeur se frotte les mains, sans se demander comment les travailleurs se nourrissent, s'habillent, se logent, s'instruisent et élèvent leurs enfants pour ce prix-là. C'est la guerre ; et tant pis pour les vaincus. L'homme est alors moyen et instrument pour l'homme. J'ai une pioche ; si le sol est dur, j'use ma pioche plus vite ; quand elle sera usée, j'en achèterai une autre. C'est ainsi que vous usez d'un salarié, comme d'une pioche, et avec moins de souci encore ; car les pioches ne font point d'enfants, tandis que les salariés en font. »

« Que veulent-ils donc ? N'être plus des outils ni des moyens, mais être des fins. Que le salaire juste soit défini, non comme le prix du travail sur le marché, mais comme la condition d'une vie humaine, où soient comptés tous les besoins, tous les loisirs qu'il faut à un homme ; les soins s'il est malade ; le repos s'il est fatigué ou vieux. Entendez par là qu'il y a des salaires que l'employeur n'a pas le droit d'offrir, et que le travailleur n'a pas le droit d'accepter. Cela mène loin. »

« Hé ! diable ! dit-il, c'est donc la doctrine de la C. G. T. que l'on enseigne à mon fils ? J'aime mieux la théologie. »

« Défiez-vous, lui dis-je, de la théologie aussi, et assurez-vous d'abord que le curé qui la prêche n'y comprend rien. Toutes les idées sont dangereuses, et tous les idéologues sont à pendre. »

XCVIII

Je crois que les forces morales l'emporteront ; j'entends par là que tous les hommes, ou peu s'en faut, aiment la justice plus que n'importe quoi au monde. Quand je dis des choses de ce genre devant des hommes qui passent pour supérieurs, ils se moquent de moi. Si je les presse, ils vont chercher alors quelque lieu commun sur le règne de la force, montrant que tout droit au monde a sa source dans une guerre et une victoire. Les plus habiles expliquent pourquoi on a habillé la force en justice. Car, disent-ils, le plus fort ne voulait pas rester toujours sous les armes ; il voulait établir une certaine paix fondée sur la force. Or, ayant remarqué que les hommes sont conduits souvent par des opinions fausses, et qu'il est assez facile de répandre

une opinion fausse, surtout si l'on commence par s'adresser aux enfants et aux ignorants, ils ont donc fait prêcher à tous les carrefours que les lois établies par les plus forts étaient des lois justes ; que, par suite, elles devaient produire dans les cœurs, non pas seulement la crainte, mais aussi le respect et l'amour. Cette prédication n'a que trop bien réussi. Voilà d'où vient l'idée qu'une action est plus juste qu'une autre.

Voilà de ces discours qui vous cassent les jambes. Voyez, en effet, dans quelle situation difficile nous nous trouvons. D'un côté, nous craignons les préjugés, les idées confuses et la tyrannie des prêtres, ce qui nous pousse à critiquer vigoureusement tout ce qui se donne comme ancien et respectable. Nous approuvons donc toujours un peu les hommes courageux qui fouaillent la justice en même temps que les Dieux.

Mais, d'un autre côté, pourquoi cette noble colère contre les tyrans, mortels ou immortels, et contre les sermons, et contre les dogmes ? Est-ce par amour du plaisir, de la richesse, de la tyrannie pour nous-mêmes, que nous partons en guerre contre toutes les puissances ? Cela serait bien sot. Je remarque tous les jours que les ambitieux, après avoir mordu les puissances aux mollets, cessent bientôt même d'aboyer dès qu'on leur a jeté un petit morceau de puissance. C'est pourquoi je dis aux hommes supérieurs qui rient de moi : « Pourqoui aboyez-vous contre les puissances ? Vous voilà chiens de garde. Vous êtes rentés, ou appointés, ou décorés. Quelle rage vous tient ? S'il n'y a pas de justice, pourquoi le criez-vous sur les toits ? Vous ne pouvez qu'y perdre.

« Ou bien, alors, avouez donc qu'il y a quelque chose à quoi vous tenez plus encore qu'à votre argent ou à vos plaisirs. Quoi ? Disons l'ordre et la clarté dans les idées ; la sincérité dans les discours ; la liberté du jugement. Il y a donc des biens invisibles, et un bonheur hors de la puissance ? Oui, je vois ; vous voudriez mourir sur la barricade plutôt que d'adorer la justice par ordre ? C'est donc qu'il est injuste de vouloir enchaîner le jugement. Et, s'il y a de l'injustice contre quoi vous voulez vous battre, c'est donc qu'il y a du juste, pour quoi vous risqueriez vos privilèges et jusqu'à votre vie. Bons sophistes, je vous tiens. Et vous êtes bien aises d'être pris. »

XCIX

Il y a un dialogue de Platon qui s'appelle « Gorgias », et que chacun peut lire. On y trouvera l'essentiel de ce qu'il y a dans Nietzche, et la réplique du bon sens aussi, telle qu'on pourrait la faire maintenant, si l'on voulait réchauffer ceux que Nietzche a gelés. Ces gens-là pensaient comme nous et parlaient mieux.

Donc on y voit un Calliclès qui se moque de la justice et qui chante une espèce d'hymne à la force. Car, dit-il, ce sont les poltrons qui ont inventé la justice, afin d'avoir la paix ; et ce sont les niais qui adorent cette peur à figure de justice. En réalité, aucune justice ne nous oblige à rien. Il n'y a que lâcheté et faiblesse qui nous obligent : c'est pourquoi celui qui a courage et force a droit aussi par cela seul. Que de Calliclès aujourd'hui nous chantent la même chanson ; et que l'ouvrier n'a aucun droit tant qu'il n'a pas la force ; et que le patron et ses alliés ont tous les droits tant qu'ils ont une force indiscutable ; et qu'un état social n'est ainsi ni meilleur ni pire qu'un autre, mais toujours avantageux aux plus forts, qui, pour cela, l'appellent juste, et toujours dur pour les faibles, qui, à cause de cela, l'appellent injuste. Ainsi parlait Calliclès ; je change à peine quelques mots.

Quand il eut terminé ce foudroyant discours, tous firent comme vous feriez maintenant, si de semblables entretiens revenaient à la mode. Tous portèrent les yeux sur Socrate, parce que l'on soupçonnait assez qu'il se faisait une tout autre idée de la justice ; et aussi, sans doute, parce qu'on l'avait vu faire « non » de la tête à certains endroits. Lui se tut un bon moment, et trouva ceci à dire : « Tu oublies une chose, mon cher, c'est que la géométrie a une grande puissance chez les Dieux et chez les hommes. » Et là-dessus je dirai, comme les joueurs d'échecs : « Bravo ! c'est le coup juste. »

Toute la question est là. Dès que l'on a éveillé sa Raison, par géométrie et autres choses du même genre, on ne peut plus vivre ni penser comme si on ne l'avait pas éveillée. On doit des égards à sa raison, tout comme à son ventre. Et ce n'est pas parce que le ventre exige le pain du voisin, le mange, et dort content, que la raison doit être satisfaite. Même, chose remarquable, quand le ventre a mangé,

la Raison ne s'endort point pour cela ; tout au contraire, la voilà plus lucide que jamais, pendant que les désirs dorment les uns sur les autres comme une meute fatiguée. La voilà qui s'applique à comprendre ce que c'est qu'un homme et une société d'hommes, des échanges justes ou injustes, et ainsi de suite ; et aussi ce que c'est que sagesse et paix avec soi-même, et si cela peut être autre chose qu'une certaine modération des désirs par la raison gouvernante. A la suite de quoi elle se représente volontiers des échanges convenables et des désirs équilibrés, un idéal enfin, qui n'est autre que le droit et le juste. Par où il est inévitable que la raison des riches vienne à pousser dans le même sens que le désir des pauvres. C'est là le plus grand fait humain peut-être.

Quant à ceux qui répliquent là-dessus que la raison vient de l'expérience, comme le reste, et de l'intérêt, comme le reste, ils ne font toujours pas que la raison agisse comme le ventre agit. Car l'œil n'est pas le bras, quoiqu'ils soient tous deux fils de la terre.

C

Le Droit et la Force ne s'opposent point ; ce sont deux notions distinctes. Lorsqu'un garçon plus âgé et plus fort qu'un autre lui prend ses billes, en apparence il anéantit le droit de l'autre ; mais ce n'est qu'en apparence ; ce coup de force ne change rien au droit ; le jeune bandit est possesseur des billes ; il n'en est pas le propriétaire. Si maintenant un frère aîné prend la défense de son frère et lui rend ses billes après avoir rossé le petit voleur, les choses sont remises dans l'ordre ; mais l'ordre lui-même n'avait pas été touché ; il était toujours vrai que les billes appartenaient au plus faible.

Le droit est une opinion, un jugement, une pensée. Les batailles pour et contre un droit sont des batailles de thèses et d'arguments, en présence d'un arbitre qui décidera. Il faut alors des raisons, non des coups de poing. A quoi on objecte souvent la prescription, d'après laquelle trente ans de possession non contestée donnent un droit de propriété. Mais remarquez bien que ce n'est pas la force qui fonde cette occupation ; il ne s'agit pas d'une possession maintenue par tous moyens, mais d'une possession publique non contestée ; c'est cette

absence de réclamation qui fonde le droit. On suppose que si, durant trente années, aucun homme n'a eu un semblant de raison à opposer au possesseur devant le juge, ceux qui surgiraient dans la suite n'apporteraient que des revendications impossibles à vérifier. Ce n'est donc pas la possession victorieuse qui crée le droit, mais la possession non attaquée par arguments et raisons.

On dit souvent aussi que le droit du premier occupant résulte de la conquête et de la force. Mais ici la confusion des idées se fait voir en bonne lumière. Car le premier occupant n'est pas plus fort qu'un autre ou que dix autres. Au contraire, par la nature des choses, celui qui occupe et cultive est plus faible que celui qui le menace, et qui n'a que la guerre pour industrie. Et puis il s'agit d'un droit, c'est-à-dire d'une opinion, d'un jugement ; sans quoi le premier occupant n'aurait de droit qu'autant qu'il pourrait se maintenir par la force. Et, comme dit Jean-Jacques, le droit n'ajouterait rien, le droit ne signifierait rien. Le droit de l'occupant suppose qu'un arbitre a décidé, par raisons, que l'occupation était bien réelle, marquée par des travaux et des clôtures, affermie par la coutume et l'usage, c'est-à-dire par une expérience déjà longue ; et par ces raisons, après débats, il est décidé et déclaré, d'un commun accord, que cette possession est approuvée et désormais garantie, entendez par là que tout nouvel opposant devra apporter une nouvelle raison. Ainsi, ce que je puis revendiquer sous le nom de droit, c'est une approbation loyale, conforme à des promesses. Et ce qui va contre le droit c'est la duplicité, la mauvaise foi, le mensonge. On attaque un droit en le contestant devant arbitre ; on le viole par négations de mauvaise foi, par faux serments, par faux témoignages. Mais la force par elle-même n'est que grande ou petite ; irrésistible, contenue par une autre, ou écrasée. Sans erreur possible. Une pierre qui roule ne se trompe point ; elle écrase ce qu'elle écrase.

CI

Le droit a deux espèces de défenseurs, ceux qui le respectent et ceux qui le méprisent. Depuis qu'il y a des sociétés humaines, il s'est rencontré, en tout temps, quelques sages qui ont défini le droit comme

la loi idéale qui régnerait dans une cité d'êtres raisonnables. Puis, jetant les yeux sur la cité réelle, autour d'eux, ils ont eu bien de la peine à distinguer, dans cette mêlée de désirs et de haines, une espèce d'ombre du droit. Aussi ils ont gémi. Et d'autres gémiront encore dans l'avenir.

Pendant ce temps-là, les brutes sanguinaires mettaient, par nécessité, un peu d'ordre dans leurs batailles, formaient des alliances durables, tenaient leurs serments, afin d'être plus forts, et se sacrifiaient à leur patrie, afin de conquérir la patrie du voisin. Ainsi la vertu naissait là où on ne l'attendait guère, en vertu des axiomes : l'union fait la force ; la fidélité fait l'union ; la fidélité suppose l'oubli de soi.

Chose étrange, les hommes n'étaient capables d'être injustes à l'égard de l'étranger qu'à la condition d'être justes entre eux. Les Romains ne furent de puissants conquérants que parce qu'ils se dévouaient à l'œuvre commune et observaient religieusement leur loi. C'est pourquoi leur violence portait leur droit en croupe ; et l'on peut dire qu'ils apportaient au bout de leurs piques une espèce de justice.

Ainsi, par le jeu des forces brutales, les hommes devenaient plus vertueux ; ils apprenaient l'art de la paix en même temps que l'art de la guerre. Ce fut ainsi toujours, et ce sera ainsi toujours ; le plus juste des peuples, à nombre égal, sera aussi le plus fort. Les hommes violeront le droit, mais à la condition de le respecter d'abord. Les cités adoreront une Sagesse brutale, une Minerve armée en guerre. Et c'est ce phénomène étrange et nécessaire que j'appelle le Progrès. Voilà pourquoi je crois que le règne du Droit arrivera : la Justice et la Force nous y poussent.

CII

Un sophiste m'a dit : « La justice n'est qu'un mot. Il n'y a que des coutumes. La coutume du plus grand nombre est juste tant qu'elle est coutume. Vous ne pouvez pas le nier ; les faits sont contre vous. Vous respectez vos parents ; vous leur assurez, autant qu'il est en vous, une douce vieillesse ; vous dites que cela est juste. Le sauvage

fait cuire son père et le mange, afin de loger l'âme paternelle dans un corps plus jeune ; il dit que cela est juste. De même vous dites que la République est juste ; un autre dit que la monarchie est juste. Moi je dis, ce qui est juste c'est ce qui est communément admis ; tout état social, tant qu'il dure, est donc juste. C'est pourquoi je vous conseille, Alain, de ne pas tant vous échauffer sur les principes. »

Sans nous échauffer, examinons donc cet argument, qui traîne partout, l'argument du sauvage qui mange son père. Prenons-le comme un fait, ce sauvage embusqué dans les livres. Qu'est-ce que cela prouverait ? Que l'idée qu'il se fait de la justice, de la vertu et de toutes les choses du même genre, n'est pas si différente de l'idée que nous en avons. Car, remarquez-le bien, s'il mange son vieux père (quel coquin d'enfant), ce n'est pas pour son plaisir qu'il le mange ; s'il le mangeait pour son plaisir, ou par nécessité, il ne dirait plus qu'il agit bien. C'est par raison qu'il mange son vieux père, et afin, comme vous dites, de donner asile en lui-même, dans son propre corps, à l'âme de son vieux père, mal logée maintenant dans un corps décrépit. Or je dis que toute la vertu humaine est là ramassée. Car il s'efforce d'agir par raison, non par passion ; et il dit que cela est juste et louable ; nous disons de même. Nous pensons seulement que ce sauvage se trompe sur ce qui est raisonnable, et qu'en l'instruisant nous pourrions faire de lui un citoyen passable, s'il conservait seulement la belle règle qu'il applique de travers ; agir selon sa pensée, non selon son ventre.

Maintenant que l'argument est par terre, réfléchissons encore une fois à ce sauvage qui mange son père. Est-ce que vous ne trouvez pas ridicules les arguments de cette sorte ? Où a-t-on pris ce sauvage ? Allons-nous régler nos mœurs sur des anecdotes de missionnaire ? Ce ne sont que des récits de récits. Pour bien voir les faits, il faut déjà être un esprit puissant. Les voir, à travers les yeux d'autrui, c'est d'un sot ; c'est à cause de cette méthode-là que nous nous défions des prêtres ; eh bien, défions-nous de l'esprit prêtre, en toutes choses. Je nie donc le fait.

Mais quand j'accorderais le fait, qui donc est assez fort pour remonter des faits aux mœurs, dans un pays où il n'est point né ? Nous promenons un veau gras. L'étranger conclura-t-il bien en disant que nous l'adorons ? Nous avons des maisons de prostitution. L'étranger conclura-t-il bien en disant que cet esclavage nous semble naturel et juste ? Il y a des duels chez nous. Allez-vous conclure que ceux qui se battent en sont encore au jugement de Dieu ? Non. Je laisse tous

ces récits sur les sauvages aux historiens payés par les riches. Et si les riches ne peuvent rouler tranquillement dans leurs autos sans s'être endormis d'histoire comme d'un opium, je les plains. Ils paient leur luxe plus cher qu'il ne vaut.

CIII

Le Sophiste est revenu à la charge. Il m'a dit : « Ce qui est est ; ce qui n'est pas n'est pas. Moi je prétends régler mes actions sur ce qui est, et que tout homme en doit faire autant, s'il n'est pas un peu fou. Quand le charron fait une voiture, il la fait avec le bois qu'il a et avec le fer qu'il a. Pour tout dire, ce sont les faits qui règlent tout, et la morale comme le reste. Cela serait évident pour vous si vous n'étiez, sans le savoir, empoisonné de théologie. Car votre Justice Idéale, ce n'est pas autre chose qu'un Dieu masqué. Je dis donc qu'il y a une justice monarchique, comme il y a une justice républicaine ; et que la meilleure c'est celle qui existe et qui dure. »

« Et c'est par là, lui dis-je, que vous justifierez aussi n'importe quel pape, tant qu'il est pape, et n'importe quel bûcher, tant qu'il brûle. Car, c'est une chose remarquable, quand un homme ne croit plus à la Justice, il croit à tout le reste ; l'Eglise est le refuge des athées. Mais ne secouez point la tête ; je ne vais pas vous donner des injures pour des raisons. Je reprends votre exemple. Quand un charron fait une roue, il la fait aussi ronde qu'il peut. Si je lui demande ce que c'est que rond, il me répondra que le rond est ce en quoi toutes les distances sont égales à partir d'un centre. Et que, en faisant sa roue, il pense à la faire ronde le mieux qu'il peut, c'est-à-dire, approchant le plus qu'il se peut de cette égalité des distances à partir d'un centre. Et plus la roue approchera de ce rond parfait, mieux elle sera roue. »

« Mais, dit le sophiste, c'est qu'il a remarqué que la roue la plus ronde est aussi celle qui roule mieux, qui secoue le moins la voiture, qui s'use le moins, qui supporte les plus gros poids. C'est l'expérience qui l'a instruit. »

« Eh, lui dis-je, qui en doute ? Toujours est-il qu'il a l'idée d'un rond parfait, et qu'il sait très bien ce que c'est. En sorte que c'est sur ce rond parfait qu'il tourne ses yeux, comme sur un modèle, pendant

qu'il fait sa roue. Or, c'est là que je veux en venir, mon cher ; ce rond parfait n'existe pas et n'existera jamais ; c'est ce que j'appelle une Idée. Les hommes ont des Idées. Ils sont ainsi ; il faut les prendre comme ils sont. Le chien de chasse a de longues oreilles qui pendent ; le bœuf a un sabot coupé en deux ; le cheval en a un d'une seule pièce ; l'homme a des Idées ; il est même, autant qu'on peut savoir, le seul animal qui ait des Idées. L'histoire des Sciences n'est que l'histoire d'Idées ainsi laborieusement formées, d'où sont sorties toutes ces Inventions qui font que l'homme règne sur cette planète. »

« Eh bien, mon cher, dis-je au Sophiste pour finir, si vous espérez qu'il va renoncer à ces merveilleux outils justement quand il a à inventer une cité habitable, vous vous trompez. Comme il y a eu des roues plus ou moins grossières, qui grinçaient de cahot en cahot, ainsi il y a eu de grossières justices, justes en un sens, injustes en un autre ; d'où quelques sages ont cherché quel genre d'égalité pourrait les rendre plus justes, et tout à fait justes. Et, par exemple, ayant aperçu qu'un contrat était rendu plus injuste par l'ignorance, ou la faiblesse d'une des parties contractantes, ils ont formé l'idée d'un contrat juste, défini par l'égalité des connaissances et des forces ; et, depuis, ils ont les yeux fixés sur ce contrat parfait, qui n'existe pas, qui n'existera jamais ; et ils le prennent comme modèle, disant hardiment : l'esclavage était injuste, le servage était injuste et autres propos. Mon cher, vous qui aimez à bien décrire, quand vous décrirez l'animal humain, n'oubliez pas l'Idée. Voilà la griffe de l'homme, et son rugissement. »

CIV

Quelle étonnante ambiguité dans la notion de Justice. Cela vient sans doute principalement de ce que le même mot s'emploie pour désigner la Justice Distributive et la Justice Mutuelle. Or ces deux fonctions se ressemblent si peu, que la première enferme l'inégalité, et la seconde l'égalité.

Je fais un marché avec un autre homme ; et avant de conclure, je m'occupe à rechercher s'il n'y a point quelque inégalité entre nous, qui le détermine à faire contrat avec moi. Par exemple, si, au sujet du cheval que je lui vends, il ignore quelque chose que moi je

sais, je dois l'instruire avant qu'il signe. Egalité ; justice mutuelle.

Je suis membre d'un jury pour les chevaux ; j'ai à dire quel est l'éleveur qui mérite la récompense ; je la lui donne. Inégalité ; justice distributive.

J'enseigne les mathématiques. J'ai en face de moi des enfants que je juge également dignes d'être instruits, quoiqu'ils n'aient pas tous les mêmes aptitudes. Aussi je m'applique à aider justement ceux qui ont besoin de secours. J'emploie toute ma patience, toute ma puissance d'invention, à découvrir le moyen d'intéresser les plus paresseux et d'éclairer les moins ingénieux. Je comprends les erreurs, je les redresse en les expliquant ; je travaille à les rendre égaux et je les traite tous comme mes égaux malgré la nature, malgré les antécédents, contre les dures nécessités. Egalité ; justice mutuelle.

J'examine des candidats pour l'école Polytechnique. J'ai choisi des problèmes difficiles ; ce sont mes armes, ce sont mes pièges, et malheur aux vaincus. J'ai de bons postes à donner, mais en petit nombre. Aux plus forts. Et je donne des rangs. Inégalité ; justice distributive.

Un juge siège comme arbitre dans un procès au civil. Il ne veut pas savoir si l'un des plaideurs est riche et l'autre pauvre. Si l'un des contractants est évidemment naïf, ignorant, ou pauvre d'esprit, le juge annule ou redresse le contrat. Egalité ; justice mutuelle. Ici le pouvoir du juge n'est que pour établir l'égalité.

Le même juge, le lendemain, siège comme gardien de l'ordre et punisseur. Il pèse les actes, la sagesse, l'intention, la responsabilité de chacun ; il pardonne à l'un ; il écrase et annule l'autre, selon le démérite. Inégalité ; justice distributive.

Les deux fonctions sont nécessaires. Mais il me semble que la Justice Distributive a pour objet l'ordre, et n'est qu'un moyen ; tandis que la Justice Mutuelle est par elle-même un idéal, c'est-à-dire une fin pour toute volonté droite. Le vrai nom de la première serait Police ; et le beau nom de Justice ne conviendrait qu'à l'autre. Mais je vois que, dans le passé, la première fut adorée et implorée, tandis que l'autre est encore aujourd'hui méconnue. La loterie plaît, parce qu'elle tire l'inégalité de l'égalité ; l'assurance déplaît, parce qu'elle fait justement le contraire.

CV

Qu'est-ce que le droit ? C'est l'égalité. Dès qu'un contrat enferme quelque inégalité, vous soupçonnez aussitôt que ce contrat viole le droit. Vous vendez ; j'achète ; personne ne croira que le prix fixé après débat, et d'un commun accord, soit juste dans tous les cas ; si le vendeur est ivre tandis que l'acheteur est maître de son jugement, si l'un des deux est très riche et l'autre très pauvre, si le vendeur est en concurrence avec d'autres vendeurs tandis que l'acheteur est seul à vouloir acheter, si le vendeur ignore la nature de ce qu'il vend, livre rare ou tableau de maître, tandis que l'acheteur la connaît, dans tous les cas de ce genre je dirai que le prix qui est payé est un prix d'occasion, non un juste prix. Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait pas égalité entre les parties.

Qu'est-ce qu'un prix juste ? C'est un prix de marché public. Et pourquoi ? Parce que, dans le marché public, par la discussion publique des prix, l'acheteur et le vendeur se trouvent bientôt également instruits sur ce qu'ils veulent vendre ou acheter. Un marché, c'est un lieu de libre discussion.

Un tout petit enfant, qui connaît mal l'utilité relative des choses, et qui ne règle le prix que sur son désir présent, un tout petit enfant sera l'égal de l'acheteur le plus avisé, si seulement plusieurs marchands offrent publiquement à plusieurs acheteurs la chose que le petit enfant désire. Je n'en demande pas plus. Le droit règne là où le petit enfant, qui tient son sou dans sa main et regarde avidement les objets étalés, se trouve l'égal de la plus rusée ménagère.

On voit bien ici comment l'état de droit s'opposera au libre jeu de la force. Si nous laissons agir les puissances, l'enfant sera certainement trompé ; même si on ne lui prend pas son sou par force brutale, on lui fera croire sans peine qu'il doit échanger un vieux sou contre un centime neuf. C'est contre l'inégalité que le droit a été inventé. Et les lois justes sont celles qui s'ingénient à faire que les hommes, les femmes, les enfants, les malades, les ignorants soient tous égaux. Ceux qui disent, contre le droit, que l'inégalité est dans la nature des choses, disent donc des pauvretés.

CVI

Au sujet de l'égalité entre les hommes, je vois qu'on disserte assez confusément, peut-être parce qu'on ne distingue pas bien le fait et le droit. Par exemple quand je vois qu'on objecte, contre l'égalité républicaine, l'inégalité trop réelle des hommes, des femmes, des enfants, sous le rapport de la puissance, de la santé, de la mémoire, de la science, je me dis que ces discours sont assez inutiles ; car je ne pense pas qu'il se soit jamais trouvé un législateur qui veuille décréter qu'un enfant de deux ans portera un sac de blé sur son dos tout aussi bien qu'un fort de la halle le peut faire.

Disons qu'il y a une inégalité naturelle, ou de fait, assez visible, assez connue, et qui se montre dans tous les conflits où la force seule est en jeu. La loi n'y peut pas grand chose ; ou, pour mieux dire, elle n'y peut rien du tout ; car chacun aura toujours à chaque moment la force qu'il a, que ce soit par mémoire, par ruse, ou par alliance avec d'autres. Et nul décret au monde ne peut faire que le plus fort ne soit pas le plus fort.

Aussi l'égalité est-elle de droit, non de fait. Et elle va contre une inégalité qui est de fait, non de droit. Par exemple il y a entre les hommes une inégalité de droit, si un enfant royal, ou un enfant de riche est volontairement salué par les citoyens, ou si un général reçoit les acclamations de toute une armée, ou si un prêtre fait tomber les fidèles à genoux. On dira : mais, c'est encore là une inégalité de fait. Oui, s'ils se sentent forcés. Non, s'ils jugent que cela est raisonnable. Le droit, c'est ce que je juge raisonnable.

Et, dans ce sens, quand je dis que tous les hommes sont égaux, c'est comme si je disais : il est raisonnable d'agir avec tous pacifiquement, c'est-à-dire de ne point régler ses actions sur leur force, ou sur leur intelligence, ou sur leur science, ou sur leur richesse. Et en somme je décide, quand je dis qu'ils sont égaux, de ne point rompre la paix, de ne point mettre en pratique les règles de la guerre. Par exemple voilà un enfant qui porte une rose ; je désire avoir cette rose. Selon les règles de la guerre, je n'ai qu'à la prendre ; si au contraire l'enfant est entouré de gardes, je n'ai qu'à m'en priver. Mais si j'agis selon

le droit, cela veut dire que je ne tiendrai compte ni de sa force ni de la mienne, et que je ne m'y prendrai pas autrement pour avoir cette rose, que si l'enfant était un Goliath. De sorte que l'égalité est inséparable du droit et de la paix, et qu'elle est parfaite entre les hommes tant qu'on reste dans le droit ; et qu'aussitôt que l'inégalité des hommes sert à régler leurs rapports, on tombe dans l'état de guerre. Et que l'enfant ait deux ans ou dix ans, que les forces soient ou non voisines de l'équilibre, l'inégalité définit toujours l'injustice.

CVII

« Le droit ? Hypocrisie ! Méprisable hypocrisie ! Le droit, c'est ce qui est. C'est la puissance des uns ; c'est l'impuissance des autres. C'est l'entrepreneur vendant du travail ; c'est le manœuvre condamné au salaire de famine, parce qu'il ne peut ni choisir, ni attendre, ni travailler sans machines. C'est le pauvre homme qui a froid et faim, pendant que des palais roulants vont de Paris au Havre, en consommant en trois heures ce qu'il faudrait de charbon pour chauffer dix familles pendant un mois de froid. Voilà les droits égaux. Pourquoi donner le nom de droit à cet aveugle jeu de forces. La machine sociale n'est pas plus humaine que ce volcan de Ténériffe, qui pousse ses laves selon la pente. Eh bien, soit. Disons-le. Affichons-le sur les murs des écoles. A bas l'hypocrisie ! »

Voilà un discours que l'on entend assez souvent, dès qu'on ne se met pas de bons tampons de cire dans les oreilles. Quand il fait froid, quand on voit brûler des feux de planches dans les chantiers, j'avoue que ce discours entre dans nos chambres fermées aussi terriblement que la bise.

Il faut être juste en toute saison. Dire que ceux qui possèdent sont de raffinés hypocrites, qui déguisent leur force en droit, c'est simplifier un peu trop. Il n'est guère d'homme chez nous maintenant qui n'ait des Idées ; et n'allez pas croire qu'on puisse vivre avec des Idées comme si on n'en avait point. Les fous témoignent de la puissance des Idées ; car, par quoi souffrent-ils, sinon par des opinions qui se battent dans leur pauvre tête. Or les sains d'esprit connaissent aussi ces combats. Le fait est que plus d'un milliardaire verse enfin ses

trésors pour la science et pour l'instruction, c'est un prodigieux fait humain, fruit des Idées ; fruit tardif ; fruit d'automne ; il mûrit tout de même ; il tombe tout de même.

Les hommes sont bien embarrassés. Quand ils ont défini le droit de propriété, il y a à peu près un siècle, en révisant les coutumes à la lumière de la Raison, ils ne prévoyaient pas cette complication des machines et des usines, cette extension des villes, cette production concentrée, cette puissance du capital. Le droit de propriété paraissait très sage et très juste ; c'était une Idée de Raison. Cette idée se bat maintenant avec d'autres, et contre elle-même. Il s'est trouvé, fait imprévisible, que le droit de propriété va contre le droit de propriété. C'est parce que le capitaliste a des droits sur le produit intégral de son travail, que l'ouvrier se trouve n'avoir plus de droits sur le produit intégral de son travail. Le droit ruine le droit. C'est pourquoi l'Etat, dès qu'il travaille à rétablir une espèce d'équilibre, a l'air de prendre aux uns pour donner aux autres, et de violer le droit au nom du droit. De là une sincérité d'esprit chez ceux qui revendiquent, et une sincérité aussi chez ceux qui résistent. Le Progrès est mal attelé. Les choses et les idées se battent et se ruent dans les brancards. De là des « Dia ! Hue ! » et des coups de fouet. Il faut pourtant bien appuyer sur la charrue, si l'on veut ouvrir la terre.

CVIII

Il me semble que les syndicalistes (je désigne assez clairement par là les plus ardents des socialistes), ont éprouvé ces dernières années une révolution dans les idées, qui leur a fait considérer le progrès humain sous un aspect nouveau. Et voici à peu près comment je me représente ce mouvement d'idées, et le changement qu'il apporte dans la politique.

Les socialistes ont réfléchi d'abord en partant de la notion du droit. Il leur a paru évident, lorsqu'ils ont considéré les salaires de famine, les vieux ouvriers réduits à tendre la main, la personne humaine traitée comme un outil, que ces choses allaient contre le droit. Et ils l'ont expliqué à tout venant, par discours et traités, avec un prodigieux succès ; car le progrès des connaissances et l'habitude de réfléchir

avaient ouvert les esprits, aussi bien ceux des possédants que ceux des autres. Il y eut une vague de justice sur le XIXe siècle ; de là un doute universel, on peut le dire, concernant le droit des patrons, et comme une secousse des intelligences, d'un monde à l'autre, d'où vinrent une foule de changements, dans les mœurs et dans les lois, qu'on oublie trop. En bref, même les plus féroces parmi les rentiers, pour peu qu'ils eussent touché aux sciences, se voyaient condamnés ou bien à se rendre tout à faits ignorants de tout, en se bouchant exprès les yeux, ou bien à ne pas trop approuver leur propre oisiveté et les misères des autres. Ainsi la géométrie, dont le vieux Socrate espérait beaucoup, tirait la justice après elle. Ce fut la revanche des idéologues.

Mais suivez le mouvement qui s'est fait depuis dix ans, et voyez comment il avait été préparé. Marx avait réduit le droit à la force, et voulait une justice aussi aveugle qu'une avalanche. L'armée des historiens, moitié jésuites, moitié taupes, se moquait des idées et des idéologues, et prétendait réduire toute science à des croyances plus utiles que d'autres, mais non plus raisonnables. Les ouvriers se formaient à cette critique, et, par défiance pour la théologie, chassaient le droit et l'idéal en même temps que les dieux. J'ai vu ces choses de près. J'ai vu les amis du droit en arriver à se moquer du droit.

Or c'est par ce détour qu'ils en sont venus à se défier des socialistes bourgeois. Car, pensaient-ils, si tout est force et désir de jouissance en ce monde, il n'est pas possible qu'un homme qui vit bien soit socialiste. Donc les discours des bourgeois n'étaient que des pièges. Donc il fallait s'armer, et faire une guerre d'esclaves. Pataud méprise le droit, et il ne le cache pas.

Erreur qui va loin. Le socialisme est découronné. Toutes les passions sont réhabilitées. Le jeune bourgeois rougit presque des idées de justice qu'il avait. Le parti de la force parle plus haut que jamais. Il n'y a plus qu'une vertu, la violence. La Guerre Sociale se moque de la Pensée. Les bourgeois serrent fortement leur sac d'écus. Les vieilles barbes radicales ne se portent plus. Et, pour tout dire, la perspective d'une révolution est écartée. Car, qu'est-ce que le socialisme comme force, sans les complices que l'intelligence lui assurait partout ? Qu'est-ce que c'est ? Un tumulte de carrefour, encadré de gardes municipaux.

CIX

Platon ne veut pas condamner les hommes à une autre peine qu'à celle qu'ils ont choisie. La Justice prend ici figure de nécessité. L'avare est plus avare à mesure qu'il entasse ; et l'amoureux plus amoureux à mesure qu'il se le prouve par de nouvelles sottises ; le furieux plus furieux à mesure qu'il frappe ; l'envieux plus envieux à mesure qu'il souhaite le malheur de son prochain. Ainsi ils ne peuvent refuser cette punition, puisqu'ils la veulent. Je trouve dans Hegel, penseur majestueux et tout proche du sens commun sans qu'on s'en aperçoive toujours, cette idée que la peine est, accessoirement et superficiellement, une mesure de sûreté publique, mais que, plus profondément, elle est l'effet même de la volonté du coupable. Idée qui se trouve enveloppée dans les jugements ordinaires, toutes les fois que l'on dit : « C'est bien fait », ou « C'est toi qui l'as voulu ».

De là vient sans doute l'idée si ancienne qu'une peine est juste lorsqu'elle ressemble à l'action même que l'on veut punir. « Tu craches en l'air », dit le proverbe. Mais comme notre action n'est pas toujours ainsi lancée qu'elle retombe sur nous par les lois naturelles, le juge des anciens temps la recourbe et la réfléchit. Ta flèche a crevé l'œil de ton voisin ; je la renvoie dans le tien ; tu as volé six moutons, tu en perdras six. Tu lui tues son fils, on te tuera le tien. Idée assez grossière, comme on voit par ce dernier exemple. Mais idée bien naturelle, d'après laquelle la vengeance est comme un devoir de justice. Encore maintenant il arrive que le père d'une fillette violée et étranglée réclame la première place à côté de la guillotine ; et on la lui donne. Dire que c'est sauvagerie pure, c'est sans doute s'élever trop au-dessus de la nature. Il en est de ces sentiments comme de la religion ; nier est une sagesse trop courte ; il faut retrouver le vrai dans chaque erreur, de façon à satisfaire la nature finalement.

Dans la peine de mort, par exemple, il faut savoir reconnaître les œuvres de l'assassin, selon le cours des choses. Car celui qui a fait bon marché de la vie humaine, dès qu'il est connu, il n'ira pas loin. Sa carrière est bornée ; le genre de relation qu'il établit entre les autres et lui enferme une violence sans limites. « Ton esclave, disait

Sénèque, est maître de ta vie si seulement il met la sienne au jeu. » Mais cette condition est dans tous les crimes. Donc pour que l'assassinat soit puni de mort, il n'est pas nécessaire que le juge s'y mette. Le rôle du juge et de la société est bien de considérer l'intérêt social ; c'est pourquoi ils s'opposeront à la vengeance toute chaude, source d'erreurs funestes, école de brutalité, tumulte redoutable. Il décide du fait, et règle le cours de la vengeance. Mais, à bien regarder, ce n'est pas lui qui punit ; la violence subit seulement sa propre loi. C'est pourquoi il n'est pas selon la sagesse que le jury ait à se montrer sévère ou indulgent ; il limite seulement les conséquences de la guerre à celui qui l'a déclarée. Il n'a pas le droit de punir ; où prendrait-il le droit d'absoudre ?

CX

Soutenir que la peine de mort ne fait pas peur aux assassins, c'est aller contre le bon sens. Si les punitions peuvent quelque chose, il faut dire que la plus redoutable a plus de puissance que les autres. Allez-vous soutenir que les peines ne peuvent rien contre les délits ? L'expérience répond tous les jours. Les écoliers sont vifs et oublieux ; leur nature les porte à parler, à rire, à se moquer ; quand ils se coalisent, ils redeviennent sauvages, jusqu'à rendre fou parfois l'homme débonnaire qui a charge de leur apprendre l'orthographe. Or chacun sait que quelques punitions un peu dures, pourvu qu'on se garde de pardonner, rétablissent immédiatement l'ordre et la paix. On dresse à coups de fouet les chiens et les chevaux ; pourtant ce sont des bêtes. On dresse même des lions. Or il y a dans tout homme un cheval, un chien, un lion à dompter. Pourquoi voulez-vous que les châtiments ne puissent pas aider la raison ?

Je vois bien ce qui manque à la peine de mort ; c'est justement ce qui explique la puissance du fouet ; c'est le souvenir de la peine, qui se lie si bien, par sa vivacité, au souvenir de la faute que celui qui a été puni une fois ne peut plus penser à la faute sans penser au fouet. Par ce mécanisme, la faute n'est plus aussi attrayante qu'elle était ; le désir est tempéré par la crainte ; voilà pourquoi le chien flaire le rôti sans y toucher. Il est trop clair que la guillotine n'instruit pas ceux

qu'elle touche. Cette objection, remarquez-le, vaut contre l'emprisonnement perpétuel aussi.

Seulement il faut voir comment l'homme est fait. Il prévoit plus loin que les animaux, et il est capable d'inventer en prévoyant. De là les passions. L'homme est plus souvent conduit à mal faire par des espérances qu'il se forge, que par un désir bien déterminé éclairé par l'expérience de la veille. L'avarice, l'amour, l'ambition, sont comme des mirages ; on vole, on menace, on tue pour jouir de biens qu'on n'a jamais possédés. Eh bien, la guillotine est un mirage aussi.

Je ne dis pas qu'elle soit puissante à l'instant où le couteau de l'assassin se lève. Elle peut apparaître, et barrer l'avenir, au moment où l'assassin achète le couteau, ou bien quand il va se laisser prendre aux discours des autres, quand il s'enivre de projets, quand il se construit d'avance une vie plus heureuse que celle qu'il a. Je suis sûr que la clémence présidentielle et les discours du ministre de la justice fournissent les arguments les plus forts aux Méphistophélès de carrefour, quand ils cherchent des âmes à acheter. Non qu'ils craignent tant la mort ; on ne peut craindre ce dont on ne peut se faire aucune idée. Mais il y a les jours d'attente, la toilette, et la marche, à l'échafaud. Quand on pèse, en imagination, les profits et les risques, on peut avoir peur de cette peur-là.

CXI

Un canal, avec ses beaux tournants ombragés, ses berges gazonnées, ses écluses bavardes, éveille des sentiments vifs et fait naître une poésie en action, sans doute parce que c'est une œuvre humaine revêtue des parures naturelles. Qui ne s'est arrêté à l'écluse pour considérer cette machine étonnante, simple, puissante, qui élève de marche en marche, par-dessus les collines, un lourd bateau, une maison fleurie, de hardis enfants ? Chacun a désiré ces lents voyages où les moindres bruits courent et rebondissent dans le couloir sonore pendant que le navire, comme disait Virgile, coupe en deux l'image renversée des choses. Les fouets claquent ; les deux chevaux tirent habilement chacun à leur tour ; l'horizon glisse d'heure en heure ; les fleurs et les herbes saluent au passage. Heureux mariniers !

Je suivais ces rêveries à l'heure où les fanaux s'allumaient, et comme la lune à demi-éclairée était déjà presque au sommet du ciel. J'entrai dans cette auberge qui est à côté de l'écluse. Les étains et les tables brillaient ; un chat dormait. Mais bientôt la scène s'anima. La porte battait ; les mariniers entraient, jeunes et vieux ; il y eut des nuages de fumée, une vapeur d'absinthe, des discours en tumulte, un tourbillon de pensées brillantes comme des outils. « Moi, dit un vieil homme, c'est au démarrage que je l'attends ; ne criez point, ne frappez point, laissez-le faire ; c'est là qu'on juge un cheval. » « Six litres, dit un autre, c'est ce qu'il faut à un cheval qui ne travaille pas ; mes chevaux ont trois fois cinq litres chacun, et autant de foin qu'ils en veulent. » « Moi, dit un troisième, quand j'attaque ma cavalerie, je n'ai pas besoin de deux coups de fouet ; ils comprennent tout de suite. »

Il y eut des défis : « Prends mon bateau ; je prends le tien ; et, marche, on verra si tu me suivras comme je t'ai suivi aujourd'hui. » Dans un autre angle : « C'est honteux de laisser des chevaux en pareil état ; et blessés encore par leur collier. » Mais l'autre répondait : « Je ne commande point ; je fais ce qu'on me dit ; je donne ce qu'on me donne ; si l'on me dit de frapper, je frappe. Ma foi les procès sont pour le patron, et c'est juste. » « C'est en Belgique, dit un autre, qu'ils sont sévères ; un seul coup de fouet à la tête d'un cheval, et te voilà pris. » « C'est en Prusse, dit un autre, qu'il faut voir cela ; les gendarmes m'ont fait attendre trois jours pour un cheval blessé à l'épaule. » Ils convinrent qu'en France la police n'était point faite. « Et d'abord, dit un homme à bec d'aigle et à moustaches terribles, on devrait fixer une quantité d'avoine pour un cheval qui travaille ; pas moins de douze litres ; et puis les chevaux blessés au repos ; et ils ne reprendraient pas sans un papier du vétérinaire. » Ce discours fut approuvé. Personne ne parla des hommes ; personne n'y pensait. Quelle puissance dans les spectacles, dans les actions, dans le souvenir ! Ames royales, faites pour gouverner. Il ne fallait que quelques vapeurs d'absinthe, et ces hommes magnifiques délibéraient sur les droits des chevaux.

CXII

L'individualisme, qui est le fond du Radicalisme, est attaqué de tous les côtés. Monarchistes et socialistes le méprisent, et les sociologues aussi, au nom d'une science impartiale. Cela vient principalement d'un renversement de perspective dont les sociologues devraient pourtant nous guérir. On a cru longtemps que l'homme primitif était isolé, et qu'il ne connaissait ni les lois ni les mœurs, mais qu'il suivait ses besoins propres, comme on voit que font beaucoup d'animaux. La civilisation ne serait autre chose, alors, que l'histoire des sociétés comme telles ; à mesure que l'homme aurait appris, par nécessité, le respect des contrats et le prix de la fidélité, on aurait vu naître les vertus à proprement parler, la justice, le droit des faibles, la charité, la fraternité. Il ne s'agirait donc que de vivre surtout en citoyen, d'agir et de penser avec les autres, religieusement au sens plein du mot, pour échapper de plus en plus aux destinées animales, et faire le véritable métier d'homme.

On aurait dû réfléchir à ceci qu'il y a des sociétés d'abeilles et de fourmis où les pensées et les actions sont rigoureusement communes, où le salut public est adoré sans calcul et sans hypocrisie, et où nous n'apercevons pourtant ni progrès ni justice, ni charité. Mais, bien mieux, les sociologues ont prouvé, par mille documents concordants, que les hommes primitifs, autant qu'on peut savoir, forment des sociétés avec des castes, des coutumes, des lois, des règlements, des rites, des formalités qui tiennent les individus dans un rigoureux esclavage ; esclavage accepté, bien mieux, religieusement adoré ; mais c'est encore trop peu dire ; l'individu ne se pense pas lui-même ; il ne se sépare pas du tout, ni en pensée ni en action, du groupe social, auquel il est lié comme mon bras est lié à mon corps. Le mot religion exprime même très mal cette pensée rigoureusement commune, ou mieux cette vie rigoureusement commune où le citoyen ne se distingue pas plus de la cité que l'enfant ne se distingue de sa mère pendant qu'elle le porte dans ses flancs. Un penseur a dit : « Comme la bruyère a toujours été lande, l'homme a toujours été société. »

On aurait pu le deviner ; on le sait, c'est encore mieux. Cela fait

comprendre la puissance de la religion et des instincts sociaux ; mais aussi que la société la plus fortement nouée repousse de toutes ses forces tout ce qui ressemble à la science, à l'invention, à la conquête des forces, à tout ce qui a assuré la domination de l'homme sur la planète. Et il est très vrai que l'homme, en cet état de dépendance, n'avait point de vices à proprement parler ; mais on peut bien dire que la société les avait tous ; car elle agissait comme une bête sans conscience ; de là des guerres et des sacrifices humains ; une fourmilière humaine, une ruche humaine en somme. Et donc le moteur du progrès a dû être dans quelque révolte de l'individu, dans quelque libre penseur qui fut sans doute brûlé. Or la société est toujours puissante et toujours aveugle. Elle produit toujours la guerre, l'esclavage, la superstition, par son mécanisme propre. Et c'est toujours dans l'individu que l'Humanité se retrouve, toujours dans la Société que la barbarie se retrouve.

CXIII

« Les morts gouvernent les vivants. » Cela est vrai en plusieurs sens. Arrêtez-vous à flanc de coteau ; arrêtez vos yeux sur les pentes, si capricieusement habillées : ici l'éclat argenté des seigles ; plus loin l'herbe drue et les coquelicots ; ces rectangles, ces bouquets d'arbres, ces chemins mêmes, quoiqu'ils cherchent la pente la plus douce, toute cette variété de couleurs ne s'explique pas bien par le sous-sol ni par le cours des eaux ; c'est l'histoire qui a marqué ces limites ; il y eut défrichements, héritages, partages, batailles, procès, jugements. Tous ces morts sont oubliés ; mais nos bœufs tournent ici et non là par l'action des morts. Le ciel, au-dessus, change de minute en minute ; jeux des vents et des vapeurs ; jeux des forces, sans souvenir.

Les villages et les villes se souviennent autrement. Une vieille maison barre la rue ; il faut tourner là selon la forme de la ruelle où l'on passait il y a dix siècles. L'industrie humaine redresse les rues ; les vieux murs sont condamnés ; mais une autre force agit contre celle-là ; les églises sont comme des promontoires ; les monuments aussi. Une vieille maison est conservée par ses poutres croisées, par ses sculptures naïves, par son bonnet de tuiles, par sa force expressive.

Ici les morts gouvernent, non par leur force telle quelle, non par le poids de la pierre, mais par persuasion, par clair langage. Les vivants s'y reconnaissent. C'est la piété qui survit, non la pierre qui résiste.

Encore plus visiblement dans les lois, dans les livres, dans les institutions, traditions et leçons, les vivants choisissent. Et cette puissance de choisir est encore un héritage. Le plus précieux ; le seul qui soit adoré. Dans cette pierre travaillée, nous savons reconnaître la marque humaine, l'invention. Celui qui n'a fait que copier est méprisé ; l'œuvre d'art se sauve par une pensée neuve, par une volonté novatrice, réformatrice. Les cathédrales affirmaient la paix et la justice, un autre ordre enfin que la nécessité pure. C'est par là qu'elles se font reconnaître. Elles nous rappellent nos devoirs d'homme. Sur quoi l'imagination nous trompe souvent, comme on sait, et nous porte vers tout ce qui est ancien ; mais le jugement esthétique nous redresse et nous dit : « Voilà une copie et une copie de copie ; œuvres d'esclave. Mais voici un éclair de liberté. » Les morts ne nous attirent pas au tombeau, comme les légendes veulent nous le faire croire. Ils nous poussent à vivre, à penser, à réformer, à résister aux forces animales, selon leur exemple. Cette rosace est clairement géométrique ; j'y vois ma destinée de mesureur de cercle et de législateur. Celui qui va aux tombeaux pour y apprendre la haine, la tristesse, la guerre, l'injustice, la mélancolie et le désespoir fait un voyage inutile ; chacun est maître, en ces tristes choses. Au contraire, consolation, espérance, volonté de faire l'avenir, voilà notre piété et notre héritage.

CXIV

Le Traditionalisme est écrasé par l'histoire même. Car personne ne propose, par exemple, de revenir à la torture comme méthode d'instruction criminelle. L'invention de la machine à vapeur a changé les conditions du travail et de l'apprentissage ; l'atelier a grandi, le travail est plus pénible et moins difficile ; allez-vous ressusciter le vieux Compagnonnage ? Il fut un temps où l'ouvrier blessé dans son travail était présumé imprudent ; cela se comprend ; il tenait l'outil dans sa main. Maintenant que courroies et fils électriques courent partout, c'est le patron qui est présumé imprudent. Ces nouveautés

naissent de la même source que les plus anciennes traditions. Une invention, quelle qu'elle soit, exprime des conditions réelles, et s'y adapte, sans quoi elle ne vivrait pas un seul moment.

La Révolution Française est l'effet de quelque chose, la suite de quelque chose. Le paradoxe des peuples respectant les rois non parce qu'ils étaient justes, mais parce qu'ils étaient rois, ne tient pas. C'est un effet de l'imagination que de croire ferme à tout ce qui est, et de repousser la critique ; c'est un effet du jugement moral, que de condamner absolument le juge prévaricateur, l'accapareur, le fermier général. La légende de Saint-Louis sous le chêne est belle ; j'y vois déjà l'égalité entre les plaideurs. La fable du Meunier Sans-Souci est belle aussi ; elle exprime que le roi est juge entre deux plaideurs, mais non point entre un plaideur et le roi lui-même. Cette idée vient du fond des âges.

Le christianisme fut une révolution. Peut-on dire qu'elle était sans racines ? Ce fut une explosion du jugement moral contre les puissances d'Imagination. Les dieux païens avaient une longue histoire à montrer ; la Fraternité aussi. Il a fallu traduire les Dieux devant la conscience. Le Protestantisme marque un mouvement de ce genre ; la Révolution aussi ; le Socialisme aussi. Pourquoi prononcez-vous qu'une Révision n'est plus à faire, quand tout change autour de nous par le progrès des sciences et l'évolution de l'Industrie, quand il est clair aussi que l'Imagination se fait toujours des Idoles, et que toute Sagesse s'endort dans la coutume ? N'est-ce pas toute l'histoire, que cette résistance des Puissances Etablies ? Penser seulement sous cette idée-là, est-ce humain ? N'est-ce pas plutôt animal ? Les morts gouvernent les vivants, soit. Mais les morts veulent-ils être imités ou continués ? Dans le passé, dans tout homme du passé, il y a soumission et révolte, coutume et invention. Lequel dois-je adorer ? Pourquoi ma piété pour les morts irait-elle toute aux oppresseurs ? Jeanne d'Arc fut-elle si résignée ? Rousseau avait-il moins d'ancêtres que Louis XV ?

CXV

La Solidarité, c'est une Nécessité à figure humaine. Elle nous pousse, elle nous retient, par des fils bien noués ; par un danger commun, par

une imitation d'autrui, par une sympathie plus forte que la volonté, et tout cela fortifié par un long voisinage. Je suis d'une famille, d'une ville, d'un pays, d'une race ; en vain je m'enfuis ; comme la tortue je porte ma maison.

Ceux qui parlent ou écrivent là-dessus ne font pas assez attention à cet esclavage, qui est senti jusque dans les pensées les plus libres. Ils veulent entendre sous ce mot de solidarité un vouloir généreux, qui choisit ses chaînes et ses devoirs. « Je serai solidaire avec le moujik vertueux, et non avec cette brute empoisonnée d'alcool qui est mon voisin. Avec les prolétaires de tous les pays, non avec les oisifs de mon pays. Avec les justes, non avec les injustes. Comme je voudrai, non comme ils voudront. » Voilà la Solidarité humaine ; l'autre n'est qu'animale.

L'autre, à bien regarder, est peut-être plus juste. Pourquoi ? Parce qu'elle ne choisit point. « Qui se ressemble s'assemble. » Cette union voulue fait des castes, des classes, des guerres sans fin. Dans le vrai, mon semblable n'a pas besoin de moi ; je n'ai pas besoin de lui ; nous nous nuirons l'un à l'autre, je le parie, par le grossissement inévitable des traits communs. Les mêmes exemples, les mêmes discours, les mêmes actions communes, tout cela conduit à une seule idée, et à des passions fanatiques. Des ouvriers réunis, du même métier, et n'écoutant que l'écho de leurs propres voix, feront un monstre ; des patrons réunis feront un monstre. Des militaires, aussi. Des anarchistes, aussi. Des policiers, aussi ; des malfaiteurs, aussi. Par ce détestable esprit de corps, il faut choisir quelque excès, et l'appeler vertu ; et plus chaque corps se resserre, plus sa justice intérieure devient injustice à l'égard des autres. Sans espoir de paix. Il faudrait que le malfaiteur vive avec l'honnête homme ; tous deux y gagneraient ; il n'y a de beau dans l'association que les contrastes de voisinage ; la nature joint le oui et le non ; de leur union naîtra la paix, et de leur séparation la guerre. Je hais toutes les Eglises.

C'est la Nature qui fait les enfants, et les hommes, et l'Humanité. Je suis d'une famille ; mon père est coléreux, je suis affectueux ; il faut que nous vivions ensemble ; et c'est le plus grand bien pour nous deux. Je suis riche ; j'ai un mur mitoyen avec un pauvre vieux ; avantage pour lui et pour moi ; cette mère a un enfant arriéré après de beaux enfants ; elle l'aime et elle le sauve ; elle vaut mieux, elle aussi, par cette servitude. La Patrie, fille des hasards, a réuni des Flamands et des Narbonnais, des Bretons et des Francs-Comtois. Je

suis lié à des ignorants ; tant mieux pour eux, et tant mieux pour moi. Ma Science y gagnera, autant qu'elle perdra dans une Académie. La société du peintre est mauvaise pour le peintre ; du musicien mauvaise pour le musicien ; du député, mauvaise pour le député ; de l'ignorant, mauvaise pour l'ignorant ; du philanthrope, mauvaise pour le philanthrope ; du moraliste, mauvaise pour le moraliste. O liens de nature, hasards de nature, contrastes de nature, variété, mélanges, voisinages, servitudes nées de la terre, racines de la vie. La justice naîtra de la terre.

CXVI

Le citadin frappa la terre avec sa canne, et dit : « Oui, nous allons vers l'esclavage universel. » De la terrasse où nous étions assis, on voyait toute la vallée qui buvait le soleil. Les petits champs, sarclés, bêchés, dessinés comme des carrés de jardin, étalaient sous nos yeux les riches couleurs de la terre, le brun, l'ocre rouge, le jaune, le gris-bleu, avec des morceaux d'un vert éclatant, çà et là. Parfois on entendait un cri, ou le cliquetis d'un attelage, le bruit suraigu d'un outil qui frappe sur une pierre. Mais le citadin en était toujours à la grève des postiers.

Oui, dit-il, nous en viendrons à dépendre tellement les uns des autres qu'il n'y aura plus ni liberté ni amitié parmi les hommes. Chacun de nos besoins sera l'esclave d'un système distributeur ou nettoyeur, comme sont déjà les postes, la lumière et le tout à l'égout. Nous serons nourris par compagnie ou syndicat, comme nous sommes maintenant transportés. Une menace de grève sera une menace de mort. Il est à prévoir que la défense sera du même genre que l'attaque. Il faudra de terribles châtiments ; tout refus collectif de travail sera un acte de guerre qui exigera une riposte de guerre. Et, comme chacun dépendra de chacun, nous vivrons dans la terreur et l'esclavage. »

« On ne vit pas longtemps, lui dis-je, dans la terreur et l'esclavage. On s'arrange. Voyez les toits de ce village, et ces hommes qui remuent la terre. Ce sont de redoutables animaux, en ce sens que chacun d'eux, avec sa pioche ou sa bêche, peut me tuer dans la minute, si l'idée lui en vient et, s'il n'est pas retenu par la crainte. Vous avez le même

pouvoir, car vous êtes vigoureux et vous tenez une canne ferrée. Néanmoins je vis en paix avec vous et avec eux. Je compte sur votre bon sens, sur leur bon sens. Je crois qu'ils aiment la sécurité autant que je l'aime. L'Humanité civilisée est un fait comme les propriétés de l'eau. Si toute l'eau du monde cessait d'être potable, nous n'en parlerions pas longtemps. Si les hommes devenaient tous fous, il n'y aurait plus de question. J'avoue que je compte sur l'Humanité. Que les hommes qui travaillent prétendent élever les salaires, et s'unir pour cela, je ne m'en effraie point, je ne m'en étonne point. C'est la Raison qui pousse, comme poussent les seigles et les blés. De même, quand les postiers affirment tous ensemble qu'ils ne supporteront pas l'injustice, cela, à bien regarder, me paraît tout à fait consolant. J'aime à constater que la tyrannie n'est plus possible parmi nous. Mais si vous supposez que la plupart des hommes vont se concerter afin de rendre la vie impossible aux autres et à eux-mêmes, cela me paraît aussi raisonnable que si je supposais que tous ces hommes qui bêchent et qui piochent vont soudain se frapper les uns les autres avec leurs bêches et leurs pioches. Les hommes veulent la paix. C'est ce qu'ils ont écrit là-bas, en carrés verts, bruns et rouges, avec leurs pelles et leurs pioches. »

CXVII

« On croit, dit le Moraliste, trop aisément ce que l'on désire. Tout amour vit d'illusions. Le feu du cœur colore toutes choses ; l'aimée a toutes les vertus ; elle comprend tout. Grâce, Poésie, Bonté, Sagesse, furent les fées de son berceau. Pareillement l'ami du peuple croit aisément que le peuple est juste et bon. Et c'est par le même mécanisme que le cœur religieux croit que Dieu est, par la peine qu'il sentirait s'il croyait que Dieu n'est pas. Ainsi pour tout. On n'agirait point, on ne vivrait point sans cela. La vérité jette une lumière crue, trop vive pour la plante humaine. Respectons les erreurs d'autrui. »

« Mais, dit le Sage, on parle bien vite d'erreur, il me semble. Il y a, je le sais, des cas innombrables où notre amour ne change rien. Je puis vouloir une éclipse, ou simplement un beau soleil qui sèche le grain, au lieu de cette tempête grondeuse et pleureuse ; je puis, à force de vouloir, espérer et croire enfin que les choses iront comme

je veux ; mais elles vont leur train. D'où je vois bien que ma prière est d'un nigaud. Mais quand il s'agit de mes frères les hommes, ou de mes sœurs les femmes, tout change. Ce que je crois finit souvent par être vrai. Si je me crois haï, je serai haï ; pour l'amour, de même. Si je crois que l'enfant que j'instruis est incapable d'apprendre, cette croyance écrite dans mes regards et dans mes discours le rendra stupide ; au contraire ma confiance et mon attente est comme un soleil qui mûrira les fleurs et les fruits du petit bonhomme. Je prête, dites-vous, à la femme que j'aime des vertus qu'elle n'a point ; mais si elle sait que je crois en elle, elle les aura. Plus ou moins ; mais il faut essayer ; il faut croire. Le peuple, méprisé, est bientôt méprisable ; estimez-le, il s'élèvera. La défiance a fait plus d'un voleur ; une demi-confiance est comme une injure ; mais si je savais la donner toute, qui donc me tromperait ? Il faut donner d'abord. »

« Et voilà, dit le Sociologue, par quelles expériences on a été conduit à croire que la prière, qui n'est qu'une grande confiance, peut changer l'ordre des choses. Car c'est vrai pour les choses humaines ; mais à l'origine ils prenaient toutes choses pour des choses humaines. Et il est toujours vrai que celui qui veut croire en Dieu se change lui-même, jusqu'à n'en plus jamais douter ; il est vrai que la grâce lui vient s'il la demande comme il faut. Mais les miracles du cœur humain ne changent que le cœur humain. Vos prières n'avanceront point l'éclipse, et ne feront point que Dieu soit. Seulement on constate qu'il n'y a pas éclipse ; on ne constate pas que Dieu n'est pas. Voilà pourquoi les religions sont fortes. »

CXVIII

La liberté des opinions ne peut être sans limites. Je vois qu'on la revendique comme un droit tantôt pour une propagande, tantôt pour une autre. Or, on comprend pourtant bien qu'il n'y a pas de droit sans limites ; cela n'est pas possible, à moins que l'on ne se place dans l'état de liberté et de guerre, où l'on peut bien dire que l'on se donne tous les droits, mais où, aussi, l'on ne possède que ceux que l'on peut maintenir par sa propre force. Mais dès que l'on fait société avec d'autres, les droits des uns et des autres forment un système

équilibré ; il n'est pas dit du tout que tous auront tous les droits possibles ; il est dit seulement que tous auront les mêmes droits ; et c'est cette égalité des droits qui est sans doute la forme de la justice ; car les circonstances ne permettent jamais d'établir un droit tout à fait sans restriction ; par exemple il n'est pas dit qu'on ne barrera pas une rue dans l'intérêt commun ; la justice exige seulement que la rue soit barrée aux mêmes conditions pour tout le monde. Donc je conçois bien que l'on revendique comme citoyen, et avec toute l'énergie que l'on voudra y mettre, un droit dont on voit que les autres citoyens ont la jouissance. Mais vouloir un droit sans limites, cela sonne mal.

Laissons cette métaphysique. On invoque le droit de parler et d'écrire, sans y vouloir de restriction. Je n'ai qu'à montrer un cas où évidemment personne n'admettra un tel droit pour que la question se pose tout à fait autrement. Or, ce cas, je n'ai pas à le chercher bien loin ; l'écrit et la parole obscènes ne peuvent être permis ; on voudra toujours au moins protéger les enfants ; cette restriction suffit pour faire voir qu'il n'est pas question d'un droit de parler et d'écrire qui serait sans limites.

Cela étonne au premier moment, parce que nous voulons toujours quelque principe abstrait et rigoureux, qui serait comme un article de la Charte Humaine ; dans le vrai, je ne vois qu'un droit ainsi formulable, c'est l'égalité des droits ; cette condition remplie, tous les droits sont discutables, et on peut imaginer des circonstances où les droits les plus clairs soient supprimés, et même le droit à la vie ; car dans un sauvetage, il n'est pas dit qu'on ne mettra pas un citoyen dans quelque poste périlleux ; seulement tout citoyen, dans les mêmes conditions, sera également tenu d'obéir.

Revenons au droit de parler et d'écrire ; il n'est pas seulement limité par les bonnes mœurs ; il l'est par l'ordre et la sûreté publique. Je n'ai pas le droit de louer publiquement le crime ou le vol. Par exemple, les cultes ne sont libres que sous certaines conditions ; on peut imaginer un culte de Bacchus ou de Vénus, imité de l'antique, et qui serait très bien interdit. Quand on lit Rousseau, Montesquieu, Voltaire au sujet de la tolérance, on est surpris au premier moment de leur prudence sur ce sujet-là ; car ils ne veulent la tolérance que pour les doctrines inoffensives ; et, lorsqu'il s'agit de savoir si une doctrine est inoffensive, c'est l'opinion commune, par la loi et les juges, qui en décidera. Mais d'où viennent ces fausses notions qui courent partout ?

CXIX

Mon jeune ami le Silloniste m'a offert son almanach, que je lui ai, du reste, payé ; car je ne veux point m'enrichir aux dépens des autres. Dans cette brochure, ils font voir que la grande Presse est dominée par les manieurs d'argent, ce qui fait qu'une opinion sincère et libre ne peut pas s'y produire. Ils annoncent, en revanche, un nouveau journal qui, par la générosité de tous ceux qui le liront et de tous ceux qui le feront, sera vraiment un Libre Journal, libre dans la pensée, libre dans l'expression.

J'approuve ces nobles projets. Je veux faire seulement une remarque. Il est hors de doute que la liberté des rédacteurs de cette feuille ne sera jamais absolument sans limite ; par exemple on n'y pourra parler sans respect des opinions religieuses, tandis qu'on y pourra parler sans respect des grands financiers. ou des auteurs à la mode. Pour dire toute ma pensée, je suis assuré que je ne pourrais pas, quand je le voudrais, écrire mon Propos quotidien dans cette feuille-là comme je l'écris ici.

Est-ce à dire que ma liberté d'écrire ici, dans ces colonnes, ce que je pense, comme je le pense, est-ce à dire que cette liberté soit sans limites ? Non pas. Personne, il est vrai, ne me donne de conseils ; personne ne me demande de changer, d'adoucir. Mais pourquoi ? Justement parce que je me conseille moi-même. Je me modère moi-même. Il y a des boutades que je lance sans précaution ; il y en a d'autres que je prépare ou que j'explique ; et quelquefois il m'arrive d'atténuer ou de corriger ce que j'ai écrit l'avant-veille. Toutes ces précautions dépendent de la rhétorique, ou art de persuader. Ont-elles pour fin de ménager les opinions d'un parti, ou les intérêts d'un bailleur de fonds ? Je ne sais ; tout cela ensemble si vous voulez, en ce sens que ce qui choquerait violemment les lecteurs aurait sa répercussion sur la caisse.

Mesquines, basses, viles préoccupations, dira-t-on. Bah ! Ce sont des paroles. Il faut voir les choses comme elles sont. On n'écrit pas pour être approuvé toujours et sans résistance : d'accord. Mais on n'écrit pas non plus pour heurter et irriter ceux qui liront, ou, en

d'autres termes, pour conduire un directeur de journal à la faillite. Il s'agit de se tenir dans l'entre-deux ; de ménager un peu ; de heurter un peu ; et en somme de se faire une liberté dans les entraves mêmes, une liberté conquise, une liberté qui ait prise sur les choses et sur les gens ; non une liberté en l'air. Sans ces difficultés, que l'on rencontre dans toute action réelle, l'individu serait livré à sa fantaisie ; il ne se surveillerait plus lui-même ; il ne mesurerait plus ses jugements ; il ne dirigerait plus sa pointe. Il déclamerait. Il ferraillerait.

Pour moi, je crois qu'un homme aura toujours la liberté qu'il saura prendre, et seulement celle-là. Et il devra la conquérir par audace et prudence mêlées. Mais déclamer le socialisme à des socialistes, et le sillonisme à des sillonistes, ce n'est que liberté apparente, et réel esclavage.

CXX

Il y a donc encore des espérantistes ? J'entendais dire, il n'y a pas longtemps, par un homme qui s'y connaît, que l'Espéranto était passé comme le volapuck, dans le royaume des ombres, remplacé par l'Ido, autre langue beaucoup plus simple et plus logique encore. Ce n'est donc qu'un schisme ; et les Idistes sont donc un petit groupe de dissidents sans importance ? En somme, faut-il apprendre l'Espéranto ou l'Ido ? Grave question, à laquelle il est impossible de répondre pour le moment. Un Espérantiste vous dira : « L'Ido, ce n'est qu'une lubie de deux ou trois mathématiciens ou grammairiens. » Mais l'Idiste prononcera avec autorité qu'il n'y a plus d'Espérantistes. Ma foi, pour pratiquer une de ces deux religions, j'attendrai que l'une ait tué l'autre.

Les passions intellectuelles ont quelque chose d'effrayant. Ce sont des folies généreuses. J'ai connu un homme hautement cultivé, qui aurait pu se faire une place honorable, non pas sur les sommets, mais sur les hauts plateaux de la mathématique. Cet homme, autant que je sais, était à l'abri de l'amour, de l'avarice et de l'ambition. Mais il fit une faute, il apprit l'Espéranto. Sans doute y mit-il toute son application de grand travailleur. Sans doute fut-il émerveillé de cette puissance nouvelle, si promptement acquise. Toujours est-il que tout ce qu'il avait de passion sans emploi se précipita par ce chemin-là ; et

sa vie, jusque-là un peu monotone, se trouva par là réchauffée et fouettée. Au bout d'un an, son destin était réglé ; il n'était plus qu'Espérantiste. Il ne pensait qu'à des traductions. Il s'y passionnait comme d'autres au baccara. Ces passions sont condamnées à convertir ; car on ne peut jouer seul au jeu de l'Espéranto. De là, une prédication, des colères, un autocratisme. De là, devait sortir l'Ido, et, par le même furieux mouvement, de l'Ido sortira quelque Progresso ou Perfecto ; toujours avec excommunications. On s'étonnera, après cela, qu'un curé tienne à sa religion. Quand je n'aurais à mettre au compte de l'Espéranto que l'anéantissement d'un homme, c'est assez pour que je haïsse cette grammaire nouvelle qui nous tombe du ciel. Comme s'il n'y avait pas mille choses à connaître et à expliquer, en français, au lieu de traduire des niaiseries en une espèce d'algèbre.

Espéranto, Ido, Représentation Proportionnelle, je ne puis voir en tout cela que des manies qui guettent un homme vers la quarantaine, et qui détournent ses forces des vrais problèmes et des vrais progrès. Quand on saurait une langue parfaite, on n'en connaîtrait pas mieux le vaste empire des choses. Quand on aurait un calcul parfait des suffrages, cela n'avancerait en rien la culture et l'affranchissement des esprits ; on peut même dire : au contraire.

CXXI

Il y a bien un an que je rencontrai deux jeunes journalistes qui cherchaient fortune. « Nous faisons, me dirent-ils, une enquête sur la jeunesse française ; et les hommes éminents que nous avons interrogés nous en ont dit assez pour que nous puissions conclure que la France se réveille. Oui, ce n'est plus cette Idéologie sans racines, sceptique et amère dans le fond, dont Renan, et Anatole France après lui, furent les maîtres. La génération qui arrive maintenant à l'âge viril est plus militaire que savante. Ils n'aiment pas penser pour penser ; ils croient volontiers à ce qui réconforte, à ce qui soulève ; l'action est pour eux la meilleure des preuves ; ils vont à l'action ; ils en acceptent les conditions et les moyens. Tudieu et Ventrediable, ce sont des gaillards ; c'est le sang de la Grande Armée. »

L'opposition est une figure de rhétorique. Après avoir dit une chose,

il est bon d'en dire une autre qui fasse contraste avec la première. Il y eut des développements littéraires sur notre génération et sur ses voisines ; anémiques, disait-on ; trop de tête, trop peu de cœur. Critiques, douteurs, disputeurs. Après cela les guetteurs sur la tour annoncèrent une saute de vent. Ce n'était toujours que de la psychologie, entendez une littérature assez plate. Pour moi, je ne remarque point ces différences et ces oppositions, si ce n'est dans les articles de journaux. Ce qui me frappe surtout, c'est un changement continu favorable à la liberté. A regarder les jeunes, je retrouve les principes de mon grand-père, mais bien plus assurés et hardis. On ose penser et on ose parler. On discute moins, on affirme plus, voilà toute la différence. La foi prend pied sur la planète ; elle se détourne des dieux aériens.

La religion même, chez ceux qui ne s'en séparent point, laisse un peu les dogmes, et marche à son objet véritable. Probité, sobriété, justice, tels sont les dieux de la jeunesse. Et en ce sens, on peut dire que tous, religieux ou non, s'intéressent moins aux théories qui ne sont que théories. Les théories supposent toujours quelque despotisme subsistant, contre lequel on argumente ; mais la liberté porte ses fruits.

Et pour l'action, elle n'enthousiasme que ceux qui ne font rien. L'écrivain est tout étonné lorsqu'il vient à penser que le bavardage ne fait pas une vie pleine, saine et suffisante. Mais qui en doute ? Les peuples ne sont pas des espèces de riches qui s'ennuieraient entre deux guerres. La France de 89 ne s'ennuyait point ; elle devint guerrière parce qu'il le fallait bien ; mais ils n'étaient pas, auparavant, occupés à tourner leurs pouces. Je vois au village des guerriers tannés et couturés ; il n'y a point de mois sans que l'on cite quelque dangereux coup de pied de cheval ; un autre est mort d'un coup de corne. L'arbre écrase trop souvent le bûcheron. Le couvreur fait campagne sur les toits. Le maréchal est cuit et recuit au feu de la forge. Toutes ces forces ne sont pas sans emploi, comme le bouillant journaliste essaie de le croire. Qu'il tienne la charrue seulement deux jours, il sera bien calmé.

CXXII

Suzette est belle comme un ange, mais pire qu'un diable quand elle va à ce qui lui plaît. Dédé est un petit paysan à tête carrée. Le gamin et la gamine se retrouvent aux vacances ; cela fait un joyeux ménage ; Suzette s'ensauvage, et Dédé se civilise. En somme, deux cosaques, qui rançonnent le pays à un quart de lieue.

Il y avait un pommier penché, qui convenait pour la gymnastique, et des blés mûrs au-dessous. C'est là que je trouvai un jour mes cosaques comme je suivais le chemin vert. Tous deux grimpaient et sautaient, sans se soucier du blé mûr. Ces enfants ne me craignaient point du tout, et je n'ai aucun pouvoir sur eux, ni par la nature, ni par les lois écrites ; mais il me restait l'éloquence.

Je fis donc un discours sur le blé. Comment la terre, labourée et ensemencée, multiplie les biens. Que le grain, après avoir dormi en terre, se gonfle à la pluie tiède, et s'allonge vers le soleil. Que le soleil dépose alors sur les feuilles vertes, tous les jours, un peu de charbon pris à l'atmosphère ; que ce charbon uni à l'eau descendait dans la tige, et s'y fixait en paille, bonne à manger, bonne à brûler ; et qu'enfin le meilleur de ce bouillon cuit et recuit au soleil formait au sommet des tiges une grappe de fleurs et un épi ; dont le laboureur, enfin récompensé, faisait la farine, le pain et les tartines, choses bonnes à manger, non seulement pour les bêtes, mais pour les gens. Que ces précieux biens mûrissent au soleil, sans qu'on les garde, attendu que tout le monde, à la campagne, respecte le blé, et jusqu'aux plus petits enfants, parce qu'on sait combien de travaux il coûte. Que du reste la gymnastique était une bonne chose aussi, et qu'il était bien naturel que l'on marchât et sautât sur des tartines de pain quand on ne pouvait pas faire autrement.

Suzette n'en perdait pas un saut ni un rire. Mais Dédé laissa le jeu et resta debout dans le chemin, non point honteux, mais attentif, et regardant le blé en vrai paysan. Sans doute il prit ce jour-là la première notion de la richesse, du travail, et de tout ce qui occupait la pensée des hommes là autour, du matin au soir. Et pendant que Suzette l'appelait au jeu, tantôt câline, tantôt menaçante, son regard

à lui saisissait les choses de la terre. Ce fut un grand combat non pas entre le plaisir et le devoir, il n'en pensait pas si long, mais entre un mouvement et une pensée. Comme Suzette criait, et comme ses jambes à lui l'entraînaient, il fit une action de héros ; il s'assit. Ce fut la fin du jeu, et le plus beau triomphe dont je puisse me vanter.

Mais quel regard je reçus de Suzette ! Quel défi des passions à la raison ! Etonnement, fureur, espérance. Elle aussi mesurait à ce moment-là une force nouvelle ; elle déchiffrait son avenir de femme ; elle appelait les années : « Oui, si j'étais une vraie femme, et lui un homme, tu verrais bien, méchant raisonneur. Et, toi-même, tu déraisonnerais. » Tout cela dans un regard noir. Et puis elle n'y pensa plus. Les enfants sont faciles à gouverner.

CXXIII

Qu'un homme se sent petit dans une maison où il y a une femme en couches ! La remarque est de Sterne. Elle éclaire comme il faut les vrais rapports des sexes et les principes naturels de tout gouvernement.

Par sa nature, la femme est gouvernante. Elle vit selon la coutume, et la coutume c'est déjà la loi. Elle a des recettes pour cuisiner et des recettes pour penser ; son idéal n'est pas d'inventer, mais de recommencer ; son œuvre, c'est l'enfant, et le plus bel enfant est celui qui ressemble à tous les enfants. L'ordre, la permanence, l'équilibre, la conservation et les conserves, telles sont les œuvres de la femme. Qu'est-ce que c'est que l'homme ? Un inventeur, un rêveur, un poète, un paresseux.

Aussi voyons-nous que, dans les autres sociétés animales, le mâle est toléré tout au plus pendant le temps où l'on a besoin de lui pour la reproduction. Ensuite, on le jette dehors ; et il crève de misère en composant quelque chanson d'amour. Je pense qu'il en fut de même chez les hommes, ou plutôt chez les femmes, pendant des centaines de siècles, bien avant les premiers monuments de l'histoire. Les légendaires amazones furent le dernier vestige de cette société naturelle.

Mais comment se fit cette révolution qui donna le pouvoir aux hommes ? J'imagine qu'ils obtinrent de vivre un peu plus longtemps

en allant chanter de porte en porte, parce qu'ils amusaient les enfants et les femmes. Pendant que la ruche humaine travaillait, eux ils inventaient des paroles, des jeux, tout un art de perdre le temps. C'est ainsi qu'ils devinrent intelligents et remarquèrent les propriétés des nombres et des figures. Pendant que les fourmis entassaient les provisions, les cigales inventèrent des jeux, puis des outils, puis des pièges, puis des armes. Ainsi naquirent deux puissants rois, le Discours et la Science, qui gouvernent aujourd'hui le monde. Quand les amazones s'aperçurent qu'elles avaient trop supporté les chants et les discours, il était trop tard ; elles connurent ce qu'il en coûte d'avoir un cœur sensible, et de faire l'aumône aux mendiants d'amour, porteurs de guitare. Poésie, musique, science, industrie, telle est l'histoire des mâles. Dès qu'ils eurent inventé l'arc et le bouclier, ils furent rois ; ils exigèrent le pain quotidien et l'amour en toute saison.

Tel est l'état violent dans lequel nous vivons depuis une cinquantaine de siècles à peine. Le luxe, les beaux-arts, la poésie, la guerre, l'industrie, la science, tout cela forme un système révolutionnaire, et comme un coup d'Etat permanent. Mais les vaincus n'ont pas accepté la défaite ; les sentiments restent ce qu'ils étaient. La femme n'adore point son maître, si ce n'est en de courts instants d'ivresse. Elle méprise la science et les mécaniques, et, en attendant mieux, range ses pots de confiture en bataille, pendant que l'homme va au café, joue aux cartes et devise sur l'amour et la guerre.

CXXIV

Souvent on se révolte contre Dieu comme si on croyait qu'il existe. Ainsi, au sujet du divorce, quelque esclave inconsolable essaiera de penser que c'est un Dieu sauvage et jaloux qui a réglementé les plaisirs de l'amour, et que, du moment que ce Dieu est violemment repoussé, la liberté reste. Penser ainsi, c'est croire que la morale vient réellement de Dieu ; c'est tout ensemble affirmer et nier Dieu. Mais si l'on comprend, au contraire, que Dieu et ses commandements sont des inventions humaines, alors il faut reconnaître que toute règle morale a une raison d'être.

Dans les sociétés les plus différentes, on voit toujours que les plaisirs

de l'amour sont réglés d'une manière ou d'une autre. On ne connaît pas d'organisation sociale fondée seulement sur le plaisir ; et en particulier le plaisir dont il s'agit ici est toujours traité avec défiance, comme si l'homme n'avait pas de plus grand ennemi.

Quand on dit que tout ce qui est naturel est bon, on dit quelque chose de très obscur. Les passions sont naturelles ; la discipline des passions, condition de science, de paix, de justice, est naturelle aussi. Il faut choisir. Si l'homme vit en animal, il affaiblira les fonctions proprement humaines. Par exemple une vie de débauche sans frein conduit bientôt à un état mental déprimé, nuageux, vaseux, sans attention ni force. A mes yeux beaucoup de traits du caractère Turc s'expliquent par la solution polygamique, qui règle évidemment les mœurs du sexe féminin, mais qui, en revanche, ne peut manquer de fatiguer et d'abrutir le sexe masculin en variant les plaisirs et en multipliant les tentations.

Le système monogamique doit être pris comme règle d'hygiène et de morale en même temps. Destiné à modérer les plaisirs de plus en plus, il doit conduire de l'amour à l'amitié raisonnable, du plaisir à la sagesse, par des épreuves inévitables et finalement avantageuses. C'est le premier essai de société ; chacun y doit apprendre à vivre selon la paix, et à aimer la paix ; c'est-à-dire à comprendre, à se plier, à calmer enfin les passions, ce qui est une préparation à la vie publique, en même temps qu'à l'inévitable vieillesse. Aussi ceux qui considèrent le mariage comme une suite de plaisirs le prennent mal, et le conduiront mal ; c'est aussi peu raisonnable que d'entrer dans une coopérative avec l'idée que si la coopération n'est pas uniquement avantageuse et agréable, on la lâchera. Raisonnablement, au contraire, il faut prendre la Coopération comme une éducation toujours pénible, et donc se donner comme idée directrice la Fidélité d'abord. Cette même idée ne convient pas moins au mariage.

CXXV

Quand on a apporté en faveur du mariage, et contre l'union libre, toutes sortes de bonnes raisons, et il n'en manque pas, il reste toujours à se demander pourquoi cette institution excellente est si vivement

attaquée par quelques-uns et ne trouve guère que d'ennuyeux défenseurs. Cela vient sans doute de ce que le mariage a pour fonction, et souvent aussi pour effet, d'éteindre les passions. Le mariage est un remède, et l'on n'aime guère le remède, surtout quand on aime un peu la maladie.

Les premiers mouvements de l'amour dans une poitrine sont toujours agréables. Prenez la chose aussi simplement que vous voudrez, elle est encore aussi grande qu'on voudra : c'est une préparation qui se fait dans le corps, et comme un redoublement de vie, qui annonce une création. Les poètes compareront toujours les premiers feux de l'amour au premier éveil du printemps, parce que cette comparaison est tout à fait exacte. De là un bonheur plein, que l'on prend pour une espérance, comme il arrive presque toujours. Qu'est-ce qu'espérer ? C'est penser à l'avenir avec joie. Nos espérances mesurent notre bonheur présent bien plutôt que notre bonheur à venir.

L'amour, plus encore que toutes les autres passions, vit donc d'attente et d'espoir. Certes, ces passions ne vont point sans douleurs ; mais il faut dire que certaines douleurs sont encore aimées, lorsqu'elles tiennent des joies par la main. Les femmes savent très bien cela sans l'avoir appris, et, tant qu'elles ne sont pas elles-mêmes emportées par une passion vive, elles possèdent très bien l'art de faire durer le printemps. Les poètes, les romanciers ne tarissent pas là-dessus ; cet amour plus fort que tout, ces longues épreuves, ces chevaliers servants toujours fidèles à leur dame, à travers toutes les tentations, cela est humain, cela est vrai, à une condition, c'est qu'il y ait quelque obstacle entre les amants, c'est que l'amoureux ait toujours à désirer.

Eh bien, ce merveilleux désir, ce magicien espoir qui grandit les forces humaines et qui peut donner un sens à toute une vie, ce fol espoir se tuera lui-même, dès qu'il pourra. C'est ainsi ; un espoir qui serait assez sage pour vouloir rester espoir, cela est impossible ; l'amour se jette au gouffre dès qu'il le peut. Le mariage est à la fin des pièces de théâtre et des romans. Un été brûlant a bientôt desséché les fleurs. Puis viennent les fruits de l'automne. Il faut, à toute force, que l'amour devienne amitié s'il veut rester amour. Et quelle noble amitié il faut entre deux êtres, pour qu'ils puissent, sans amertume, remuer des cendres ! Le plus souvent la sagesse semble fade ; la tranquillité ennuie ; la sécurité exaspère un cœur qui a longtemps joui de l'inquiétude. Chacun demande compte de son désir à l'autre. S'ils ont avec cela assez de loisirs pour s'ennuyer, voilà un divorce en train.

CXXVI

Il est très bon que l'on ait publié cette aventure d'une brillante jeune fille qui épousa un Chinois. La jeune fille était belle et intelligente ; elle était reine dans le monde ; elle y traçait son sillage comme le cygne sur un lac. Seulement, elle était presque pauvre ; aussi pensait-elle plutôt à se faire aimer qu'à aimer elle-même. En somme, elle était à vendre et promise au plus offrant ; mais ce n'est pas ainsi qu'on dit les choses dans le monde.

Un diplomate chinois devint amoureux d'elle. Comme il était très riche, on lui livra la marchandise, je veux dire qu'on se laissa adorer, voiturer, habiller, parer et pomponner, par devant notaire. Elle fut la princesse Sou-Chong, ou quelque chose comme cela, et promena sa gloire dans les plus brillantes cours de l'Europe.

N'insistons pas sur le prix de tout cela, ni sur la manière dont elle payait. Une femme qui a du monde ne pense pas trop à ces choses-là et n'en parle jamais. Encore est-il vrai qu'à ce moment-là même toute la civilisation écoute aux portes ; le cortège des adorateurs n'est pas loin, et la faible femme se sent protégée par le puissant tribunal des femmes devant lequel un mari civilisé doit comparaître au moins une fois par jour, avec des menottes et la corde au cou. Comptez que le prince Sou-Chong, puisque nous l'appelons ainsi, se laissa passer la bride, et connut les roueries de la diplomatie femelle. Personne ne put savoir ce qu'il pensait ; mais ses yeux bridés riaient de plus en plus ,à mesure que, de fête en fête, il se rapprochait de Pékin.

Quand ils y furent, loin des puissances d'opinion, loin des chevaliers servants, loin des salons où règne l'éventail de Célimène, alors la pauvre princesse connut qu'elle était esclave ; elle fut traitée comme une machine à plaisir ; elle fut enfermée ; elle fut battue ; elle fut plus misérable que les filles de maisons publiques, qui trouvent quelquefois un matelot saoul à qui elles racontent leurs grandeurs et leurs misères. Après des mois de torture, elle fut délivrée et obtint le divorce.

Oui, cette histoire est utile à raconter. Mais il faut que les jeunes filles en saisissent bien le sens. Car il n'est pas difficile, quand on chasse au mari, d'éviter les Chinois et Pékin. Mais il y aura toujours un

mauvais moment à passer, le jour du mariage, et tous les jours ensuite, quand les chandelles seront éteintes ; il faudra être esclave après avoir été reine. Toutes les Célimènes vous le diront : « Dans les salons, nous dressons les plus horribles singes ; ils ne nous manqueront pas d'égards, ou bien ils le paieraient cher. Mais la chandelle éteinte, notre règne est fini. » N'essayez pas alors de crier et de lancer des ruades ; toutes les Célimènes, soudain devenues matrones, vous diront à l'oreille : « On ne fait pas de bruit à cette heure-ci ; la maison est bien tenue, ma chère ! »

CXXVII

« Comment ose-t-on faire des enfants ? dit l'artiste. Qui donc se sent assez content de lui-même pour lancer dans le monde une seconde édition de son tempérament et de son caractère ? Je ne suis pas un homme malheureux, j'aime la vie ; mais enfin je ne désire pas qu'un autre moi-même recommence la même course. C'est un triste métier, en somme, que d'être un homme supérieur ; on pense trop ; on grossit les sottises qu'on a faites et celles qu'on aurait pu faire ; on se juge trop ; on connaît trop bien ses propres faiblesses pour n'être pas sensible aux flèches de l'opinion. On a trop de scrupules aussi ; la conscience raffine, et la vie animale l'emporte tout de même ; au reste on est obligé d'avouer que c'est bien ainsi ; l'intelligence toute seule n'agirait point. J'ai été conduit par une obstination paysanne ; mais que seraient mes fils ? Des fils de citadin, qui s'useraient en discours. Je mets les choses au mieux. Qui m'assure qu'ils ne seront ni crétins, ni maniaques, ni sourds, ni muets ? Ma foi, s'ils naissent on les élèvera. Mais qu'on puisse vouloir des enfants, voilà qui me passe. »

« Qu'on puisse ne pas vouloir d'enfants, dit le moraliste, voilà qui me passe. Quoi ? vous aimez la raison et le droit, et vous laisserez à des brutes le soin de faire l'avenir ? Quoi ? Vous sentez en vous des forces cachées, qui ne trouveront pas à s'exprimer dans cette courte vie, et vous n'allez pas les délivrer de leur prison avant qu'elle soit pierre et enfin poussière ? Quoi ? Vous avez repris jeunesse et courage dans de tendres yeux, frais et clairs comme des fontaines, et vous allez laisser tarir cette source bienfaisante à laquelle vous avez bu ?

Ne pas vouloir d'enfants, c'est se tuer soi-même, tuer l'épouse, et trahir l'humanité. »

« Ce débat est sans fin, dit le Sage, parce qu'il porte sur de simples possibles. Les données manquent. De tels raisonnements prouveront tout ce qu'on voudra. Auguste Comte les appelait bien métaphysiques, autrement dit vides, abstraits, négateurs. L'intelligence se lance trop vite et trop haut, et laisse le corps en route. Le progrès ne marche pas de ce train-là. Je veux une intelligence plus lourde, lestée de terre, servante des yeux et des mains, étroitement collée aux choses réelles, et qui ne sépare point l'idée de l'outil. La justice se fera pièce à pièce, comme le fossé et le mur. Si vous en êtes à délibérer sans données, et si ces méditations creuses l'emportent sur votre instinct et sur l'instinct maternel, cela me prouve que l'humanité n'a pas besoin de vos enfants. Instruisez plutôt les autres. Semez des discours. Ils passeront trop haut. Mais si celui qui travaille lève seulement la tête, et regarde un peu plus loin que son ciseau, ce sera assez. »

CXXVIII

Il faut résister aux lieux communs. J'ai dit souvent que la première idée qui se présente est fausse ; par exemple que le soleil n'est pas sensiblement plus grand que la lune, comme on pouvait le constater dans l'éclipse de ce printemps. Cet exemple si simple fait bien voir que la première évidence doit être repoussée ; et penser, selon mon opinion, c'est toujours dans le premier moment faire non de la tête, et même fermer les yeux à l'évidence, comme on dit, afin de se donner le temps de la réflexion. D'où il suit que les penseurs passent aisément pour des obstinés et des négateurs.

Contrariants aussi, en ce sens qu'ils nient volontiers, et d'abord sans autre raison, ce que les moutons de doctrine se mettent à bêler tous ensemble, avec le souci seulement de se mettre bien d'accord. Mais attention, la bonne pensée n'est pas la même chose que la bonne musique. L'homme nait musicien et devient penseur ; de là des bûchers et d'autres supplices, toujours en musique.

Voici, pour exemple, un développement connu, c'est que la révolution qui se fera maintenant sera économique, non politique. Là-

dessus on peut voir que tous ou presque tous s'accordent, soit qu'ils craignent, soit qu'ils espèrent. Et pourtant je secoue la tête, comme un âne buté. Je n'arrive pas à donner un sens à ces mots « Révolution économique ». Pourquoi ? Parce que je ne saisis pas cette autre alliance de mots « Puissance économique ». Sous cette expression, je ne puis voir qu'une certaine puissance de production, qui est puissance sur les choses, non sur les hommes. Béni soit celui qui produit beaucoup avec peu de travail. Béni soit encore celui qui travaille beaucoup, soit par sa force peu commune, soit par une agitation naturelle qui lui fait haïr le repos. Car les produits sont louables, et il n'y en aura jamais trop.

Par exemple, dans une famille, s'il se trouve un adolescent ingénieux qui a la manie de réparer les horloges, les planches d'escalier, les serrures, les balais, les couteaux et toutes choses, c'est un vrai trésor et tout le monde en conviendra. L'injustice vient d'une autre source, il me semble ; elle résulte d'un pouvoir d'une personne sur une personne ; pouvoir de contraindre ou pouvoir d'empêcher. Or, ce pouvoir est politique par définition, dès qu'il n'est plus la violence individuelle pure et simple. L'origine en est aisée à comprendre. Comme il faut de l'ordre et de l'entente contre le feu, contre l'eau, contre le banditisme, contre les maladies, alors se montre la fonction de police, le pouvoir et la discipline, forces morales qui tendent aussitôt à abuser des services qu'elles rendent pour s'imposer autant qu'elles peuvent ; et la résistance à cet effort est proprement politique. Chacun en convient dans le fait. On reconnaît par exemple que les riches tendent à confisquer le pouvoir politique ; et en effet à quoi servirait toute la richesse du monde si le peuple était souverain, et si les chefs étaient réellement ses mandataires ? Et ne dit-on pas aussi que les rapports économiques, qui sont comme des lois naturelles, sont faussés par l'intervention de pouvoirs politiques mal équilibrés et mal contrôlés ? D'où l'on conclut pourtant, trop vite, qu'il faut porter le combat sur le terrain économique. C'est faire comme l'animal qui mord l'épieu, au lieu de mordre le chasseur.

CXXIX

Le Penseur descendit de son piédestal, s'habilla comme tout le monde, et prit le train. Il roulait à petite vitesse, sur une voie de fortune, car l'eau avait joué avec le ballast. Il voyait des maisons éventrées, des lits, des sommiers, des armoires que le flot avait déposées sur de petites plages qui marquaient le plus haut niveau du déluge. Partout une boue grasse, et des fourmis humaines qui cherchaient là-dedans les débris de leur bien. De temps en temps on franchit un fleuve ; c'est quelque chemin creux.

Le Penseur s'en alla de maison en maison. Il admirait la puissance de l'eau. On voit que les meubles les plus lourds ont flotté comme des navires, et qu'il y eut des batailles navales entre le piano et la bibliothèque. Deux hommes soufflent quand ils portent un piano ; mais la plus petite vague le pousse. Détournant ses yeux de toutes ces richesses perdues, le Penseur aperçoit le limon fertile, et les moissons à venir.

Voici d'autres moissons. Voici le soleil de charité. On mange, on se chauffe, on dort. De nobles femmes donnent du lait pour les petits, la soupe, la viande, les couvertures, les fichus, les corsages, le linge. Les aiguilles vont. Les riches limousines annoncent à grands coups de corne les biens qu'elles apportent. Et, comme on n'a rien à faire qu'à attendre, on raconte. Un usinier a donné cinquante mille francs en argent et des montagnes de choses. Le maire socialiste, le curé et le marquis ont mis les offrandes en commun. Les pauvres retrouvent enfin tous les biens que les riches leur gardaient. On a vu de jeunes aristocrates pousser les barques dans les rues. Les pauvres gens, et les demi-pauvres, plus cruellement frappés peut-être, font le compte de ce qu'ils ont perdu : « On nous le rendra, disent-ils ; on nous l'a promis. Lit pour lit. Armoire pour armoire. Les riches, voyez-vous, ce sont nos trésoriers. On est injuste quelquefois, aux fins de semaine ou aux fins de mois. Peut-être sont-ils quelquefois un peu durs, pour les maux qu'ils ne voient point. Mais leurs yeux s'ouvrent et nos yeux s'ouvrent. Toutes les religions s'accordent et toutes les politiques s'embrassent. Nous n'avons rien à offrir que nos bonnes volontés, et

des cœurs fraternels. Mais nous ne serons pas ingrats. Je forgerai pour le patron comme il a payé pour moi. »

Le Penseur promène d'un groupe à l'autre son front attentif. Mais pourquoi comprendre ? Il faut enfin que ses pensées s'en aillent aussi à la dérive ; il faut que tout son corps se détende. Tous ces regards humains le touchent et le bercent ; une vague monte jusqu'à ses yeux. L'homme de bronze a pleuré. Cette rosée de larmes lui est plus douce en une minute, que toutes ses pensées laborieuses depuis des siècles.

Il est revenu. Il est immobile. Il pense. Il est sur la rive du fleuve humain. Il s'est repris. Il se tient au rocher. Il suit une pensée effrayante. « J'ai vaincu les dieux. Pauvre victoire. Il y a des hommes, maintenant, plus forts que les dieux ; ils sont assez riches pour acheter mes larmes. »

CXXX

La lutte pour la vie ? dit l'ouvrier, c'est un refrain un peu usé. Vous expliquez que les animaux se reproduisent plus vite que leurs aliments, et que c'est pour cela qu'il en meurt des milliers. Vous tirez de là que la guerre est nécessaire aussi entre les hommes, et que les plus forts seuls survivront. Tout cela me paraît bien en l'air.

D'abord il y a une chose à dire, c'est que l'homme cultive la terre, et multiplie lui-même ses aliments, tandis qu'on n'a jamais vu les oiseaux creuser la terre et faire pousser les plantes qui leur sont nécessaires. Avec de l'engrais, de l'eau, et des coups de bêche, on fait produire à la terre autant d'aliments qu'il en faut à ceux qui la travaillent. Voilà qui me fait croire que nous pourrions nous multiplier encore longtemps sans avoir à craindre la famine.

Autre chose. Les animaux suivent leur instinct ; les hommes aussi tant qu'ils sont misérables. Mais l'expérience montre que ceux qui ont assez de bien-être pour réfléchir et pour songer à autre chose qu'au présent font moins d'enfants que les autres. Cela me donne à penser que, si les hommes avaient tous un peu d'aisance, ils sauraient bien la conserver.

Maintenant, vous demanderez pourquoi il y a des pauvres ? Je réponds : ce n'est point que nous manquions de terre, ou de bras pour cultiver la terre ; c'est que les produits sont mal distribués, et

la production mal organisée. D'abord il y a des gens qui mangent trop, j'entends par là qu'ils mangent des fruits rares et des produits qui coûtent beaucoup de travail. De plus une bonne partie des ouvriers passent leurs journées à fabriquer des choses de luxe au lieu de produire les denrées les plus nécessaires. Il en résulte que les ouvriers mangent mal, sont mal logés, renoncent à prévoir et font trop d'enfants ; d'où vient qu'ils émigrent, et viennent manger le pain des autres. En ce sens on peut bien dire qu'il y a une espèce de lutte pour la vie entre les travailleurs ; mais cette lutte ne résulte pas de nécessités naturelles ; elle s'explique par une mauvaise organisation sociale.

Vous citez toujours les Japonais qui viennent affamer les ouvriers Américains. Oui, c'est bien là une lutte pour la vie, et les canons finiront par s'en mêler. Mais remontez jusqu'à la cause, vous comprendrez que ces Japonais qui travaillent autant que d'autres et consomment beaucoup moins, ne pourraient qu'enrichir le pays où ils viennent travailler ; et ils l'enrichissent en effet ; seulement, par l'effet d'une organisation sociale tout à fait injuste, ce sont les patrons qui s'enrichissent. Si les produits étaient partagés entre tous ceux qui travaillent, et selon leurs besoins, il est évident que les Japonais seraient accueillis partout comme des amis. Non ; la lutte et la misère ne sont pas des maux inévitables ; il y a des biens pour tout le monde et de la place pour tout le monde. C'est la Justice qui manque, et non pas le pain.

CXXXI

J'ai souvent dit qu'un homme raisonnable devait aimer la loi, le gendarme, et même le percepteur, et qu'une société seulement passable était la plus utile de toutes les inventions humaines. Je viens d'en avoir encore une preuve.

Ce matin, le facteur des postes est venu sonner à ma porte. Je l'ai reçu amicalement. Le facteur est le bien venu partout ; on aime à voir son képi et sa boîte de cuir s'arrêter aux portes ; c'est comme s'il tendait d'un lieu à l'autre mille liens d'intérêt et d'amitié. Tous les amis qui sont loin m'envoient le facteur en ambassade. Bonjour, Facteur. Bonjour, boîte de cuir.

Mon facteur m'apportait ses souhaits et un calendrier ; un calendrier c'est-à-dire un avenir divisé en cases, où je vais pouvoir distribuer mes projets et mes espérances. En échange, je lui ai donné cent sous et une poignée de main. Ce n'étaient que des politesses, mais nous en pensions bien plus. Voici le discours qu'il m'aurait fait, si un facteur des postes avait le temps de faire des discours.

« Citoyen, je suis membre du gouvernement provisoire. Vous n'ignorez pas que, depuis un certain nombre d'années, des représentants du peuple se sont réunis pour organiser la vie en commun. Ils ont beaucoup à faire, et cela n'avance pas vite. Présentement ils discutent sur les canons, les obus et les bateaux. A peine ont-ils trouvé le temps de fixer à un taux convenable leur propre salaire. Le reste est en projets et en contre-projets. Or il faut vivre en attendant. Moi facteur, membre du gouvernement provisoire, et chargé du service des postes, j'ai fidèlement distribué les lettres que vous m'avez confiées et celles qui vous étaient adressées. Vous n'ignorez pas que, dans la période de transition où nous sommes, les deux sous que vous payez pour chaque lettre sont employés un peu à tout, excepté à l'entretien de mes chaussures, qui s'usent pourtant à votre service. C'est pourquoi je viens, ainsi qu'il a été convenu entre nous, sans loi et sans décret, recevoir votre contribution annuelle, fixée par vous-même d'après vos ressources et d'après les services qui vous sont rendus. »

Et voici ce que j'aurais répondu au facteur : « Membre du gouvernement provisoire, magistrat de la société naturelle, gardien des lois non écrites, je te donne cent sous, et je te remercie. Si je devais payer un messager pour chaque lettre, mes ressources n'y suffiraient pas. Et que de lettres jetées au ruisseau ! Heureusement j'ai fait société avec toi, et je vis tranquille, car ton amitié me fait crédit ; nos promesses mutuelles valent mieux qu'une loi. Je n'ai pas douté du facteur, et le facteur n'a pas douté de moi. Renouvelons aujourd'hui ce précieux contrat, pour l'année qui vient, et pour les autres. » Voilà ce que nous nous sommes dit, d'une poignée de main et d'un regard. Cela va plus vite qu'une discussion au Parlement.

CXXXII

En ce temps d'élections, il y a un discours de bon sens à faire aux socialistes. D'abord, au sujet de la propriété individuelle, les amener à convenir qu'elle est par elle-même un bien ; que c'est l'abus qui en est mauvais ; que, la tyrannie étant toujours mauvaise, qu'elle vienne de la propriété ou d'autre source, on peut crier et il faut crier : « A bas les tyrans », mais non pas « A bas les propriétaires » ; car cela serait à peu près aussi raisonnables que d'interdire l'usage du feu parce qu'il y a des incendies. Une fois qu'on se serait bien entendu là-dessus, il apparaîtrait clairement que les socialistes, quoiqu'ils s'en défendent, sont simplement des radicaux décidés. Car aucun radical n'a jamais pensé ni dit que la propriété était toujours et sans limites inviolable et sacrée, et que, par exemple, les trusts et accaparements étaient au-dessus de toute loi. Toutes ces remarques, si l'on voulait bien y insister et pousser là-dessus les orateurs socialistes, contribueraient à fortifier une amitié et une alliance qui sont dans la nature des choses.

La seconde partie de mon discours serait sur les moyens qu'ils proposent. Je n'en vois que deux, la persuasion et la force ; et qui reviennent au même. Car, tant qu'ils ne seront pas les plus nombreux, ils n'auront pas la force, et donc ils ont présentement à prêcher, non à se battre. Mais, quand ils seront le plus grand nombre, ils n'auront plus besoin d'employer la force, mais gouverneront naturellement. Quant aux têtes chaudes, qui espèrent bien, par l'audace, imposer au plus grand nombre la volonté du plus petit nombre, ce sont des tyrans en cela. Je crie donc : « A bas les tyrans », et chacun, depuis Philippe jusqu'à Hervé, en prendra pour son grade.

Pour finir, je leur rappellerais des idées assez connues sur le progrès. La principale cause qui rend nécessaires des corrections nouvelles au droit de propriété, c'est la transformation de l'outillage. Cette transformation se poursuit sous nos yeux ; elle ne s'est pas faite en un jour. Il est naturel que les changements qui en résulteront dans les lois marchent du même pas, avec un certain retard, nécessaire si l'on veut se rendre compte des effets et trouver les bons remèdes. La loi sur les accidents du travail est un remède de ce genre, inspiré par l'expé-

rience. Quant à leur solution, c'est-à-dire à la transformation de la propriété individuelle en propriété collective, elle est bien en l'air ; on n'en saisit pas bien les détails et les conditions. Il est sûr qu'une organisation de ce genre n'irait point sans erreurs, ni sans injustices. En mettant les choses au mieux, il est clair que les citoyens n'y sont pas préparés, puisqu'ils ne savent pas encore bien coopérer dans les cas les plus simples. Or, comment cette éducation serait-elle possible si la coalition des nobles, des riches et des prêtres, toujours vigilante, arrivait, sinon à confisquer les pouvoirs, du moins à les incliner et forcer selon ses intérêts, comme elle ne fait déjà que trop. ? Poussons donc ensemble, pour la justice, un pas après l'autre. Les chefs socialistes sont souvent sourds à ces discours-là. Mais l'électeur socialiste les comprend très bien.

CXXXIII

Le jeune théoricien dit : « Pourquoi des lois ? Pourquoi des juges ? des gendarmes et des ministres ? Pourquoi ne laisse-t-on pas les hommes vivre à leur guise, se grouper s'ils le veulent et comme ils l'entendent ? »

Le sage répondit : « C'est justement ce que l'on fait ; c'est ce que l'on a toujours fait, c'est ce que l'on fera toujours. Vous vous faites je ne sais quelle idée de pouvoirs supérieurs qui imposeraient des lois aux hommes ; mais, de tels pouvoirs, il n'y en a point ; il ne peut pas y en avoir. Même les plus extravagants des tyrans n'ont été tyrans que parce que cela convenait au plus grand nombre.

« Défiez-vous de la littérature, et voyez les choses comme elles sont : les hommes sont sur la terre tous entièrement libres, dans les limites de leur puissance. Vous ne pouvez pas trouver mauvais que beaucoup d'entre eux se groupent pour se protéger plus efficacement, et divisent entre eux le travail, de façon que, pendant que les uns produisent, les autres les gardent. Qu'on donne à certains gardiens un képi et un revolver, cela ne va pas contre le droit de nature. Qu'on donne à d'autres gardiens des toques et des robes, et qu'on les charge d'empêcher les querelles autant que possible, cela n'empêche pas qu'ils soient des hommes libres, unis à des hommes libres, et vivant selon la loi

de nature ; car ils ne supportent d'autre contrainte que celle de leur propre prudence ou d'une force supérieure. »

« Mais, dit le théoricien, ceux qui ne veulent point admettre de lois, qu'en faites-vous ? »

Le sage répondit : « Ils sont libres comme les autres, et au même sens que les autres ; leur liberté a justement les mêmes limites que leur puissance ; ils résistent aux lois quand ils peuvent et comme ils peuvent. Ils sont vaincus, dites-vous ? Mais, dans l'état de liberté naturelle, il peut y avoir des vaincus. Il n'est pas dit que parce qu'un homme refusera d'obéir aux lois, il sera plus fort que le volcan, que le torrent ou que la foule. »

CXXXIV

L'anarchiste a raison en un sens. L'homme n'est pas au monde pour imiter toujours ni pour obéir toujours ; il se doit aussi à lui-même ; il doit travailler à perfectionner son jugement propre, et agir d'après cela. Par exemple, lorsque je veux savoir si cet homme, qui vient de s'enrichir, est juste ou injuste, je n'irai pas le demander à un juge, ni à une foule ; je déciderai en moi-même, et sans appel, si je dois le saluer ou non.

Nous n'aurons jamais trop de ces fiers esprits qui jugent, critiquent et résistent. Ils sont le sel de la cité. Le respect, l'imitation, l'hypocrisie, toutes les forces sociales, qui sont réellement des forces de religion, sont aussi redoutables que la grêle, le cyclone et l'inondation ; ce sont des forces sans yeux. Quelles tempêtes, quels remous et quels tourbillons lorsqu'un mauvais vent souffle sur une foule ! Ou bien alors c'est une paix morne, la somnolence, l'hébétement, la vie en procession. Toute invention utile, toute inspiration noble a troublé la procession, et scandalisé quelque sous-diacre, ou quelque sacristain.

Oui, mais l'organisation sociale est quelque chose de nécessaire aussi. L'homme isolé est un homme vaincu ; pour avoir voulu être tout à fait libre, il est tout à fait esclave. Il faut donc une union entre les hommes, et que le plus éclairé accorde quelque chose aux autres ; il faut une opinion commune, qu'on appelle loi, et qui ne soit ni la

pensée du plus ignorant, ni la pensée du plus sage. Société, individu, voilà nos deux trésors ; et nous devons courir au secours de l'un et de l'autre, selon le cours des événements ; car tantôt c'est l'un qui est menacé, tantôt c'est l'autre. Un jour Socrate, magistrat, résistait à la foule au nom des lois ; le lendemain, dans un cercle de jeunes gens, il critiquait librement les dieux et les traditions ; un autre jour, il tuait pour sa patrie, comme une brute. Et c'était toujours Socrate.

CXXXV

Auguste Comte entendait la République comme une dictature des riches, tempérée par le droit de blâmer. Cette idée ferait rire ; mais regardons mieux. Il montrait par là son mépris pour la force qui n'est que force. Il faut bien, disait-il, que le plus puissant gouverne ; c'est là un principe de physique en quelque sorte. Mais il voulait dire aussi que cette espèce de tyrannie de la force est bien peu de chose, si l'esprit n'adore point.

S'il revenait parmi nous, il ne serait point surpris de voir la puissance des forces réelles ; mais il penserait que le principal abus est la réunion du spirituel et du temporel dans les mêmes mains. Remarquez qu'en effet un ministre, chez nous, ce n'est pas seulement un homme qui règle des actions, mais un homme qui blâme et loue, et qui voudrait blâmer et louer souverainement. Désobéissance et désapprobation, c'est tout un pour eux. Je crois même que, dans le fond, ils sont plus touchés par une résistance d'opinion que par une résistance de fait. Ainsi qu'un soldat saute le mur et même déserte par la force des passions, on ne sera point sans indulgence, si ses opinions sont d'ailleurs comme on veut qu'elles soient. Mais qu'un soldat puisse garder ses opinions intactes après un an ou deux d'obéissance, et que la docilité n'ait pas créé le plus petit commencement de respect, voilà ce qui paraît monstrueux. L'esprit des pouvoirs est ainsi théocratique dans le fond, et l'hérésie est pire à leurs yeux, que n'importe quel autre péché. N'importe quel tyran veut forcer l'approbation ; il la veut libre pourtant ; mais il voudrait punir celle qui se refuse ; il ne s'arrête pas aux actes ; il veut être aimé à cause de sa puissance. Voilà la folie du tyran.

Contre quoi il faut maintenir la séparation des pouvoirs, et garder le Pouvoir Spirituel indépendant de l'autre. Obéir de corps ; ne jamais obéir d'esprit. Céder absolument, et en même temps résister absolument. Vertu rarement pratiquée ; une nature servile n'obéit pas assez et respecte trop. L'autre espèce de citoyen commence seulement à se montrer. En présence d'un ordre, il exécute, mettant toute sa pensée à l'intérieur de l'ordre reçu en quelque sorte, et s'appliquant seulement à comprendre et à réaliser. Mais, en présence d'une opinion qui se donne comme évidente, qui quête l'approbation, qui invoque des témoignages pour en obtenir d'autres et, pour tout dire, qui cherche les applaudissements, notre citoyen résiste absolument ; plus on le presse, plus il se défie ; et si, comme il est ordinaire, le tyran passe de l'argument à la menace, le libre citoyen met son honneur d'homme à faire voir alors le plus entier et le plus profond mépris pour de tels procédés, qui avilissent ensemble la Force et la Pensée. Si cette morale virile était pratiquée, le tyran serait épouvanté d'une obéissance sans amour, et il chercherait la libre approbation des esprits, par franchise et justice. Un mépris obéissant est roi.

CXXXVI

Je ne veux pas de mal à un roi, bien sûr, parce qu'il est roi. Il n'en est pas cause, le pauvre homme. Et je suis très disposé à être exactement aussi poli avec un roi qu'avec un balayeur des rues. Mais enfin je ne peux pas oublier l'injustice monstrueuse qui habite dans un roi.

Je vous entends, dira quelqu'un ; ce sont là des théories anarchistes, au sens exact du mot, et qui sont bien en l'air. Erreur profonde. Je prétends être un homme d'ordre, et soumis aux lois, si imparfaites que soient les lois. Bien mieux, je ne crois pas qu'on puisse jamais se passer de lois et de chefs. Aussi, dans le fait, vous me verrez toujours disposé à l'obéissance ; je ne dis pas au respect, je dis à l'obéissance, et ce n'est pas la même chose. Que le feu prenne quelque part, vous me verrez faire docilement la chaîne, s'il y a lieu. Dans une battue aux loups, je marcherai, autant qu'il dépendra de moi, comme un grenadier. Et, s'il fallait faire la guerre, je tiens pour l'obéissance

passive, et je compterai les galons au lieu de compter les raisons. Voilà dans quel sentiment je saluerais mon chef au tournant de la rue, si j'étais pousse-caillou.

Un roi me paraît tout à fait en dehors de tout cela ; tout à fait étranger à l'ordre, à l'organisation, aux pouvoirs légitimes. Tout à fait désordre et folie, par rapport aux autres, et aussi par rapport à lui-même. Pourquoi ? Parce qu'il est né roi.

Que diriez-vous d'un académicien de deux ans ? D'un nouveau-né qui serait déjà poète ? D'un ingénieur au berceau ? Toutes ces puissances, même en cheveux gris, ne méritent pas un respect égal ; les uns arrivent par justice, d'autres par intrigue, d'autres par chance. Toujours est-il qu'ils sont partis d'en bas, et qu'ils ont conquis leurs grades. J'entends bien qu'il y a des riches qui sont nés riches ; aussi n'ai-je point du tout de respect à leur montrer. Mais enfin la richesse est, surtout dans ce cas-là, extérieure à l'homme. Je crois que l'on peut voir de bons riches ; je ne crois pas qu'on puisse jamais voir un bon roi.

Etre au biberon, et déjà respecté. Avoir pour destinée, dès les premières lueurs d'intelligence, de représenter un peuple ; être formé à ce métier-là ; lire, réfléchir, juger, voyager, s'exercer aux armes, aux sciences, à n'importe quoi, avec cette perspective devant les yeux ; savoir qu'on sera le premier, même si l'on travaille sincèrement à s'en rendre digne, c'est voir la vie à l'envers. Cette folie des enfants, qui disent : je serai général, c'est proprement la folie d'un fils de roi. Par là, le plus solide bon sens se trouve faussé ; toutes les notions sont contre nature, et inhumaines ; même la simplicité, même la bonhomie ont alors quelque chose de faux ; un trait d'esprit ne sonne plus bien ; le sentiment le plus simple est empoisonné d'arrière-pensées. Simplicité de théâtre ; simplicité fastueuse ; luxe encore, et parure, et attitude. Et c'est trop facile, au surplus. Un roi est étranger partout, et étranger à tout.

Un homme qui s'est fait lui-même, si haut qu'il aille, et quand il serait Napoléon le Grand, a tout de même des idées d'homme, puisqu'il a été homme. Il aura des retours de jeunesse, des souvenirs non couronnés, des parties de vie humaine, une expérience réelle, une enfance libre, un peu de naïveté enfin. Encore mieux s'il a vendu de la cotonnade, ou des vieux papiers. Il a pris un bain de vie humaine. C'est un homme. L'autre est à peine un homme. Nous nous moquons d'un fou qui se croit fils de roi. Mais être fils de roi, en quoi cela est-il

plus raisonnable et plus digne d'un homme ? A mes yeux c'est la même folie, aggravée par les chambellans.

CXXXVII

Il est difficile de savoir ce que le suffrage des femmes donnera chez nous. Ceux qui redoutent les premiers effets d'une réforme de ce genre n'ont peut-être pas assez réfléchi sur la véritable puissance des électeurs, laquelle se définit, je crois, plutôt par la résistance aux pouvoirs que par l'action réformatrice. Dans toute société, il s'exerce, par le jeu des passions, une espèce de concentration du pouvoir sur lui-même qui conduit naturellement à la tyrannie. Car il est impossible que les puissants n'aient pas de passions et n'aiment pas passionnément leur propre puissance. Tout diplomate aime ses projets ; tout préfet de police aime l'ordre ; tout chef de bureau travaille à étendre son droit de contrôle et ses prérogatives ; et, comme tous sont complices en cela, il se forme bientôt un Etat gouvernant qui a ses maximes et ses méthodes, et qui gouverne pour sa propre puissance. En somme l'abus de pouvoir est un fruit naturel du pouvoir. D'où il résulte que tout peuple qui s'endort en liberté se réveillera en servitude. Beaucoup disent que l'important est d'avancer ; je crois plutôt que l'important est de ne pas reculer. Je connais un penseur original qui se déclare partisan de la « Révolution diffuse et permanente » ; cette formule nuageuse enferme une grande vérité. L'important est de construire chaque jour une petite barricade, ou, si l'on veut, de traduire tous les jours quelque roi devant le tribunal populaire. Disons encore qu'en empêchant chaque jour d'ajouter une pierre à la Bastille, on s'épargne la peine de la démolir.

A ce point de vue, le Suffrage Universel a une signification extrêmement claire. Le seul fait qu'on élit un député monarchiste est mortel pour la monarchie. Encore bien plus, si le député est républicain ; mais, en vérité, il n'y a pas tant de différence de l'un à l'autre. Tout électeur, par cela seul qu'il met un bulletin dans l'urne, affirme contre les puissances. Voter, c'est être radical. Et, on peut dire, en ce sens, que la République a pour elle l'unanimité des votants à chaque élection. En bref, la liberté meurt si elle n'agit point ; elle vit dès qu'elle

agit. Elle naît avec la première action. Le reste, les réformes, l'organisation sociale, les lois nouvelles, tout cela est déterminé beaucoup plus par les circonstances et les conditions du travail que par la volonté des électeurs. Un roi absolu aurait sans doute institué la loi sur les accidents du travail. Et tous les programmes depuis cinquante ans ne nous ont pas donné l'impôt sur le revenu.

Les élections signifient souveraineté du peuple, et défiance à l'égard des rois, petits et grands. Quand les femmes voteront, leur vote signifiera par-dessus tout : République. Par cet acte, chacune d'elles occupera un peu de terrain encore contre les puissances ; chacune d'elles sera investie de la puissance politique ; et la République en sera mieux assise. Voter pour le roi et le curé, c'est encore voter contre eux. Les jésuites l'ont bien vu quand ils ont repoussé les cultuelles.

CXXXVIII

Un Philosophe m'a dit : « Je ne vais point dans le Monde ; je n'ai pas de rentes, et je crois que j'aime la Justice. Or, ces passions des masses, dressées contre les pouvoirs publics, me paraissent étrangères à la justice. Platon disait que, dans une vie bien gouvernée, c'était la partie la plus raisonnable qui devait commander, le courage étant au service de la raison ; quant aux désirs innombrables, ils ne peuvent gouverner, parce qu'aucun d'eux n'a égard au tout. Or, une Nation a aussi une tête, un cœur et un ventre, je veux dire des savants, des guerriers, des artisans ; et votre état démocratique me paraît marcher tête en bas, gouverné, si l'on peut ainsi dire, par son ventre et par ses désirs, tandis que la Science, humiliée et enchaînée, est simplement cuisinière de plaisirs, inventant des commodités, des remèdes et des narcotiques ; aussi le courage, fils des désirs maintenant, n'est plus qu'une peur exaspérée. Le citoyen ressemble à l'Etat ; il va tête en bas aussi, et vers ce qui lui plaît, ayant perdu lui aussi cette idée que le propre de l'homme est de gouverner ses désirs par la Raison. Voilà pourquoi je n'aime pas beaucoup votre démocratie, qui nous ramène à la vie animale. Ce n'est pas que je compte beaucoup sur la monarchie héréditaire ; car je ne vois point une vraie Noblesse pour la servir et la garder. Je songerais plutôt à quelque Aristocratie, où les plus savants

et les plus raisonnables, choisis dans tout le peuple par le corps dirigeant lui-même, feraient des lois et les appliqueraient, soutenus par la confiance et le respect du plus grand nombre. Mais nous sommes loin de cet état désirable ; il n'y a plus ni respect ni confiance nulle part ; tous nos maux viennent de là ; et que sont, s'il vous plaît, vos grands ministres pour le présent, sinon de grands désirs sans gouvernement intérieur, et tête en bas, comme tout le reste ? »

Contre ce discours Platonicien, qui enferme plus d'une vérité, je n'ai qu'une chose à dire, c'est que je ne vois pas du tout que l'élite soit raisonnable. Encore, oui, quand la guerre était de tous les jours, il pouvait arriver que les plus courageux eussent le pouvoir, c'est-à-dire des hommes vertueux par état, exercés à dominer leurs désirs, mais d'esprit inculte. Aussi je remarque qu'ils furent presque toujours conduits par des diplomates, par des confesseurs, par des juristes. Mais surtout aujourd'hui, dans cet âge industriel, où l'argent est roi par nécessité, je vois que l'élite sera de plus en plus corrompue par le luxe, et livrée à ses désirs, et que, par un détour que Platon ne concevait même pas, c'est le travail manuel, sans luxe, sans vanité, sans cupidité, par la force même des choses, qui va restaurer l'esprit de discipline, le vrai courage, et l'empire des idées. On le voit assez à ce signe que l'élite combat pour ses désirs et pour ses plaisirs, tandis que les masses ouvrières combattent pour la justice organisée. Où sont aujourd'hui les nobles chevaliers ? Sancho Pança est dans les bureaux, et don Quichotte à l'usine. Croyez-vous que Platon, s'il revenait, ferait des conférences à quelque Théâtre Mondain ? Non pas. Mais aux Universités Populaires. La Démocratie va tâtonnant ; elle cherche la Raison, et du bon côté. Je dis, avec notre Platonicien. Oui, latête est en bas, et le ventre en haut. Nous travaillons à nous retourner.

CXXXIX

Notre République, depuis qu'elle a atteint l'âge mûr, adore les petits jeunes gens ; c'est dans l'ordre. Ce sont comme de hardis petits pages, toujours courant, pour le service de la dame. L'un ramasse les dossiers, quand elle les perd, ce qui arrive assez souvent ; l'autre s'empare du maroquin, et le porte avec religion, ce qui l'autorise à

prendre un auto-taxi et à fumer un gros cigare ; le troisième ne porte rien, comme dans la chanson, mais il est si gentil ! Toute cette jeunesse a le baccalauréat en poche, et court après quelque licence en droit, non sans passer par les coulisses et par les cabinets de toilette ; car il n'est pas de bonne politique sans bruits de cuvette, et nos ministres ne se croiraient pas ministres s'ils n'essuyaient pas les plâtres du Conservatoire national ; il faut bien que vieillesse se passe.

Les attachés, comme d'insolents moineaux, picorent les miettes, miettes de secrets, miettes de femmes. Avec les jeunes ils jouent Figaro, et avec les vieilles ils jouent Chérubin. Les minces imitent Le Bargy, et les gros imitent Guitry ; tous, depuis l'entente cordiale, grasseyent à l'anglaise. Quand ils auront leurs vingt-cinq ans, ils iront montrer à quelque sous-préfecture comment l'aristocratie républicaine noue ses cravates. Au reste, un peu trop polis toujours, et sans autorité, comme tous les valets de cœur.

Quoiqu'ils soient là pour apprendre la politique, ils l'apprennent fort mal. Ils sont Parisiens trop tôt, rient trop de tout, et parlent trop. Ils jugent trop facilement des intérêts d'après ce que l'on entend dans les boudoirs d'actrices. Ils ont quitté trop tôt la province ; ils se donnent l'air de la mépriser ; en réalité, ils l'ignorent ; ils ignorent tout. Aussi, quand ils y reviendront, on se moquera d'eux, pendant qu'ils croiront, avec des finesses de vaudeville, duper tout le monde. C'est pourquoi ils se dessécheront au lieu de mûrir, et finiront en enfants chauves, conduits au nez par leur femme, et ayant, pour tout art de vivre, appris le bridge.

La politique, à ce que je crois, se forme hors de la grande politique, dans la pratique des affaires privées et publiques. On trouverait peu de Parisiens parmi ceux qui ont un peu gouverné ; et cela se comprend. Ce n'est qu'en province, et sous l'œil observateur de ceux pour qui la journée est longue, que l'on apprend à s'observer soi-même, à se surveiller, à ramasser son jugement au-dedans de soi, et à ne dire que la moitié de ce que l'on peut dire. Eux ne savent que taper aux vitres, comme de grosses mouches bourdonnantes, se jeter en étourneaux dans les conversations et se rouler sur tous les tapis, comme de petits chiens préférés. Ce qui fait qu'ils attrapent parfois des coups de pied, et encore trop rarement pour que cela leur apprenne à vivre.

CXL

Un Silloniste, c'est un jeune homme qui a une large cravate noire, dite La Vallière, et qui vend des journaux pour la cause ; c'est une espèce politique que les politiques n'ont pas prévue. Et c'est une assez noble espèce.

Pour les mœurs, ce sont des obstinés. Ils sont chastes autant qu'ils peuvent. Mariez-les, ils feront des enfants sans compter ; car ils méprisent le plaisir qui n'est que plaisir. Au reste ils se font du muscle, et poussent volontiers le ballon ; mais leur corps est comme un cheval ; ils s'en servent, mais sans lâcher les rênes. En somme ils essaient de vivre selon la vertu. Ne vous moquez pas d'eux, vous perdriez votre temps ; ils se soucient de l'opinion juste autant qu'un capitaine de l'Armée du Salut.

Ils sont admirables dans la discussion. Ils sont ouverts aux preuves, et avides de comprendre. Ils répondent tout franchement, sans fausse politesse, sans colère aussi. Ils ne s'irritent que contre les tyrans dogmatiques. Ils ne se battent que pour la liberté de penser.

En politique ils sont radicaux. Ils veulent l'égalité et la probité ; l'égalité dans les lois ; la probité dans l'application des lois. Là-dessus ce sont de vraies mules pour l'entêtement ; jamais vous ne leur ferez comprendre l'opportunité d'un mensonge de tribune, ni que l'ordre vaille la moindre chose, s'il est payé d'une injustice.

« Mais, me disait quelqu'un, ils croient en Dieu. Comment expliquez-vous cela ? Vous m'accorderez bien qu'il n'y a point de preuve de Dieu à la rigueur. Est-ce intelligent, est-ce honnête, est-ce juste d'affirmer sans preuve ? »

Bah, répondis-je, tout s'arrange ; et ils se défendent très bien là-dessus. Ils ne donnent point comme prouvé ce qui n'est pas prouvé. Ils disent seulement qu'on ne peut vivre une vie d'homme si l'on ne croit au delà de ce qu'on sait. Ils me prouveront sans peine que si je préfère la Justice à l'Injustice, ce n'est pas par peur du gendarme. « C'est donc, diront-ils, que vous croyez, sans pouvoir le prouver absolument, que la Justice est plus vraie que l'Injustice, autrement dit, plus réelle que l'Injustice. Et tous les triomphes de l'injustice ne

vous feront jamais dire le contraire. Eh bien, cette Justice réelle, je l'appelle Dieu ; ne chicanez pas sur un mot. »

Ils n'ont qu'une faiblesse. Ils entendent rester catholiques, et cesser d'être Sillonistes si le pape l'ordonnait. Cela ne va pas bien avec le reste. Mais voyons-les bien tels qu'ils sont. Ce n'est ni par paresse qu'ils s'inclinent, ni par faiblesse d'esprit, ni par peur. C'est afin de rester à tout prix dans une société humaine, la seule, à ce qu'ils croient, qui ait la perfection idéale pour loi suprême. Ils veulent y rester afin de ne pas la laisser aux mains des ambitieux et des hypocrites. On peut discuter là-dessus. Tels qu'ils sont, ils valent bien autant qu'un petit attaché de cabinet, qui se dit radical.

CXLI

Il y a un roman de Dickens, « La petite Dorrit », qui n'est pas parmi les plus connus, et que je préfère à tous les autres. Les romans Anglais sont comme des fleuves paresseux ; le courant y est à peine sensible ; la barque tourne souvent au lieu d'avancer ; on prend goût pourtant à ce voyage, et l'on ne débarque pas sans regret.

Dans ce roman-là vous trouverez des Mollusques de tout âge et de toute grosseur ; c'est ainsi que Dickens appelle les bureaucrates ; et c'est un nom qui me servira. Il décrit donc toute la tribu des Mollusques, et le Ministère des Circonlocutions, qui est leur habitation préférée. Il y a de gros et puissants Mollusques, tel lord Decimus Tenace Mollusque, qui représente les Mollusques à la haute Chambre, et qui les défend quand il faut et comme il faut ; il y a de petits Mollusques aux deux Chambres, qui ont charge, par des Oh ! et des Ah ! de figurer l'opinion publique, toujours favorable aux Mollusques. Il y a des Mollusques détachés un peu partout ; et enfin un grand banc de Mollusques au Ministère des Circonlocutions. Les Mollusques sont très bien payés, et ils travaillent tous à être payés encore mieux, à obtenir la création de postes nouveaux où viennent s'incruster leurs parents et alliés ; ils marient leurs filles et leurs sœurs à des hommes politiques errants, qui se trouvent ainsi attachés au banc des Mollusques, et font souche de petits Mollusques ; et les Mollusques mâles, à leur tour, épousent des filles bien dotées, ce qui attache au

banc des Mollusques le riche beau-père, les riches beaux-frères, pour la solidité, l'autorité, la gloire des Mollusques à venir. Ces travaux occupent tout leur temps ; ne parlons pas des papiers innombrables qu'ils font rédiger par des commis, et qui ont pour effet de décourager, de discréditer, de ruiner tous les imprudents qui songent à autre chose qu'à la prospérité des Mollusques et de leurs alliés.

Le même jeu se joue chez nous, et à nos dépens. Mollusques aux Chemins de fer, aux Postes, à la Marine, aux Travaux publics, à la Guerre ; alliés des Mollusques au Parlement, dans les Grands Journaux, dans les Grandes Affaires. Mariages de Mollusques, déjeuners de Mollusques, bals de Mollusques. S'allier, se pousser, se couvrir ; s'opposer à toute enquête, à tout contrôle ; calomnier les enquêteurs et contrôleurs ; faire croire que les députés qui ne sont pas Mollusques sont des ânes bâtés, et que les électeurs sont des ignorants, des ivrognes, des abrutis. Surtout veiller à la conservation de l'esprit Mollusque, en fermant tous les chemins aux jeunes fous qui ne croient point que la tribu Mollusque a sa fin en elle-même. Croire et dire, faire croire et faire dire que la Nation est perdue dès que les prérogatives des Mollusques subissent la plus petite atteinte ; voilà leur politique. Ils la font à notre nez, jugeant plus utile de nous décourager que de se cacher, produisant de temps en temps un beau scandale afin de nous prouver que nous n'y pouvons rien ; que l'électeur ne peut rien au monde, s'il n'adore le Mollusque ; que le député ne peut rien au monde, s'il n'adore le Mollusque. Ils feront de Briand un Dieu, et de Painlevé un brouillon et un écervelé ; ils perdront enfin la République si elle refuse d'être leur République. Ce qu'un très grand Mollusque exprimait récemment, en disant, à un déjeuner de Mollusques : « Dans cette décomposition universelle, dans cette corruption, dans cette immoralité, dans ce scepticisme, dans cette incompétence qui s'infiltre partout, je ne vois que l'Administration qui tienne encore ; et c'est Elle qui nous sauvera. »

CXLII

Au fond du petit café, dans le coin des politiciens, un commerçant achevait le couplet nationaliste : qu'il fallait non seulement maintenir

mais conquérir ; que les morts importaient peu, pourvu que la France fût grande et redoutée, et qu'enfin tous ces pacifistes étaient des égoïstes, tout simplement.

Egoïstes ? dit un ouvrier à la peau tannée, aux mains noircies par le feu. Si j'étais égoïste j'aimerais la guerre. Oui. D'abord, la caserne qu'est-ce que c'est ? C'est une usine où l'on ne travaille guère, où l'on dort beaucoup, où l'on mange assez. Les patrons y sont durs ? Mais non. Il y a moyen de se cacher, si l'on est en retard. Et jamais vous n'êtes renvoyé. Au pis aller, la prison ; mais vous avez du pain.

En guerre, c'est encore mieux. L'air et la lumière. Ce que l'on n'a pas, on le prend. Tout est à tous. Le communisme. Bien mieux, le communisme sans le travail. Et, alors, tous les hommes égaux. Plus d'enclos, plus de portes.

J'ai faim : vous, le commerçant, vous me nourrissez. Je suis las : je prends votre lit. C'est vrai qu'il faut se lever avant l'aube, et marcher avec le sac et le fusil. Mais moi, qui vous parle, je me lève avant le soleil, et je marche toute la journée dans le charbon et la fumée ; je vais du four au laminoir, en traînant au bout d'une pince une plaque de fer rouge. Voilà mon soleil.

Mais vous dites : on va à la guerre pour se battre. C'est vrai. On peut y laisser un bras ou une jambe. C'est comme à l'usine. Il n'y a pas longtemps, une chaudière a sauté : il pleuvait du fer ; et en même temps on était cuit par la vapeur. Je ne compte pas les engrenages, les wagons qui roulent, les chaînes qui cassent, les pièces de fer qui basculent. Et pourtant personne n'y pense. A la guerre c'est de même ; car l'habitude peut tout. Et s'il n'en était pas ainsi, les guerres ne dureraient pas longtemps. Pour faire la guerre il faut des milliers de héros, et on les trouve.

Et puis enfin, voir du pays, voir des rivières, des plaines, des montagnes ; connaître les heures au soleil et à la lune, et, la nuit, quand on est de faction, regarder tourner les étoiles, c'est une belle vie.

Donc, si vous y tenez, bourgeois, je laisserai là mon marteau et ma pince, et je prendrai le fusil en chantant. Se battre ? mais cela se fait tout seul et sans peine ; c'est l'instinct ; dès que l'on a un peu trop bu, on se bat. Non. J'ai l'idée qu'un homme raisonnable doit se retenir et respecter l'ordre autant qu'il le peut, même s'il donne plus qu'il ne reçoit. Car il est juste que, si un homme est plus fort que les autres, sa force les aide à vivre au lieu de les tuer. Voilà mon idée.

Ainsi parla l'ouvrier.

CXLIII

L'antimilitariste me dit : « Oui, si nous étions un vrai peuple pensant et conscient, savez-vous ce qui serait arrivé ? Nous aurions donné deux heures au représentant de l'Espagne pour faire ses malles. On ne fait pas société avec des sauvages. Tous les grands et petits États, avec leurs ambassadeurs les uns chez les autres, et une courtoisie admirable, et un territoire fictif, aussi sacré qu'étaient autrefois les temples, qu'est-ce qu'ils forment, sinon une vaste République, dans laquelle, partout, commerçants, touristes, écrivains, pamphlétaires, conférenciers, ont les droits essentiels ? Si quelque État manque à la règle, qu'on le chasse de la République des civilisés. Et, comme il faut que quelqu'un commence, la France, qui a toujours commencé les grandes choses, la France devrait commencer. »

« Très beau, lui dis-je. Nous nous mêlons alors des affaires d'autrui ; nous nous instituons protecteurs de l'humanité, réviseurs de procès, directeurs de conscience des rois, gendarmes du droit. Nous l'avons fait il y a plus d'un siècle, et vous savez comment les choses ont tourné. C'est la guerre, alors ; c'est la mobilisation pour la liberté. Il n'est donc plus question de la grève des réservistes ? »

« Pour une guerre juste, pour une guerre sainte, répondit-il, jamais de la vie ! Aux armes tous ! Aux frontières tous ! Nous sommes bien cinq cents compagnons qui donneront l'exemple, et se feront très bien tuer. Regardez-moi ; dites si j'ai l'air d'un poltron ? »

« Non, assurément, lui dis-je ; et vous feriez un fier soldat. Mais ce n'est pas tout que se faire tuer. Il faut vaincre ; et, pour vaincre, il faut s'entraîner, s'organiser, s'armer, faire des manœuvres, de la gymnastique, des tirs ; avoir des maîtres de combat, des chefs, et des uniformes. Vive l'armée, donc ! »

« Mais oui, dit-il, vive la nation armée pour le droit, contre les tyrans. Jamais je n'ai pensé autrement. »

« Pourquoi donc, lui dis-je, avez-vous parlé autrement ? Vous êtes tous là à crier contre le drapeau et la caserne, comme si l'on voulait vous enrôler dans une armée de cannibales. C'est pourtant bien pour le droit humain et pour la liberté de pensée qu'on vous fait faire vos

deux ans. Voyons, après trente-cinq ans de République, il faut bien avouer que notre armée n'est que contre la tyrannie, et pour la défense de nos droits, de nos lois et de notre franc-parler. Et puisque vous croyez qu'il y a des circonstances où la France doit parler haut et donner des conseils à ceux qui n'en demandent pas, commencez par aimer la caserne, le drapeau, la discipline. Pour montrer les dents, il faut avoir des dents. »

CXLIV

Si les Marocains étaient justes entre eux, bien disciplinés, formés au travail et à l'industrie, capables de payer des contributions et de contrôler les dépenses publiques, ils seraient au moins aussi forts que nous. Mais aussi nos armements contre eux seraient sans objet. Nous irions faire du commerce chez eux, acheter, vendre, fabriquer selon notre intérêt ; nous serions chez eux comme ils sont chez nous lorsqu'il leur plaît d'y venir. Sans les courses des pirates dans la Méditerranée, nous n'avions point de raison de prendre Alger. Notre conquête du Maroc, car il semble bien que nous y soyons amenés maintenant, prouvera que la pacification de ces tribus redoutables n'était pas possible par d'autres moyens.

Ce n'est point guerre, c'est police. Nul n'admettrait chez nous que les vaincus soient destinés à l'esclavage ; à la liberté au contraire, et à l'égalité, autant qu'ils le voudront. Voilà notre idée directrice. Il y aura de l'arbitraire et un luxe de violence dans l'action, de même qu'on en peut voir chez nous quand il s'agit d'arrêter de dangereux bandits ; mais enfin la mission des chefs est bien claire, et ils auront à rendre des comptes. Au reste, si les passions sauvages s'éveillaient chez nos soldats si la brutalité et la férocité s'insurgeaient contre la raison dirigeante, où seraient nos avantages, contre des combattants si bien aguerris, et chez eux, dans leurs propres montagnes ? Notre force s'établira au contraire par tir bien réglé et par mouvements bien coordonnés et mesurés. C'est par cette raison directrice qu'une armée est une belle chose, et que le courage militaire est une vertu.

Cette condition de la force est bien remarquable. C'est par là qu'une guerre se distingue d'un coup de force, et que la victoire donne des droits. Le paradoxe de la civilisation, c'est que le plus juste est fina-

lement le plus fort. Celui qui se bat comme il faut maintenant se battre, sans passion, sans ambition, en gardant la paix en soi, celui-là est le plus pacifique des hommes. La guerre est travail et coopération de plus en plus ; fraternité en marche de plus en plus. C'est pourquoi toute cette Europe, armée comme elle ne le fut jamais, et organisée en camp retranché, fait voir une paix admirable, qui se prolonge malgré les prédictions des politiques, lesquels raisonnent encore comme si nous étions au temps de Charlemagne, où nos pays étaient assez Marocains. Ces prophètes de malheur ne comprennent point qu'on puisse être fort sans vouloir frapper. Or, déjà on peut remarquer qu'un boxeur ou un escrimeur vraiment artiste ne querelle point ; cela n'irait ni avec son régime ni avec sa discipline propre. Encore bien mieux pour les peuples qui sont forts par l'ordre, la discipline, l'égalité, l'économie, la sobriété ; chacun attend l'injustice de l'autre, et l'attaque de l'autre. Et les mêmes passions qui poussent à l'attaque font que l'on est vaincu. Cette loi se dessine partout.

CXLV

Sur l'Italie aussi, et sur la guerre de Tripolitaine, Jaurès a dit ce qu'il fallait dire ; et non sans courage, car ce genre de vérités ne plaît à personne, parce qu'il va contre les intérêts et contre les passions ; on ne pouvait être chaudement applaudi, en disant ces choses, que par un auditoire de Turcs. Chez nous, il parlait pour la raison seulement ; et la raison toute seule n'applaudit point.

On veut toujours répondre que l'Italie contre la Turquie de Tripoli c'est la civilisation contre la Barbarie ; et c'est vrai en un sens. Quand le gouvernement italien aura enraciné là-bas ses lois et ses mœurs, on n'y supportera plus les marchands d'esclaves et les autres atrocités africaines. C'est pourquoi il faut souhaiter, en définitive, que l'Italie l'emporte. Je dis souhaiter plutôt qu'espérer ; car d'après ce qu'on nous laisse deviner, la conquête n'est pas facile et la guerre semble devoir durer longtemps ; et, ce qu'il faut surtout considérer, c'est que l'Italie a donné tout son effort pour commencer, et ne peut plus maintenant que se fatiguer et s'affaiblir, tandis que le Turc, au contraire,

organisera la défense et la contre-attaque de mieux en mieux avec le temps. Mais laissons ces prophéties.

Ce qui choque la raison, dans cette action italienne, c'est que c'est comme guerre, comme violence, comme preuve de force qu'elle a été voulue et acclamée. Nous autres, au Maroc, nous faisions la paix à chaque pas ; des soumissions étaient reçues ; partout où nos régiments s'avançaient, le commerce aussitôt revivait, et l'agriculture, et la vie ordinaire, selon les règles de la paix. Nous ne combattions pas pour conquérir, mais pour pacifier. Nous combattions pour la religion et pour les pouvoirs du pays ; nous étions policiers et non guerriers ; alliés de tous les pacifiques contre tous les violents. Cette idée, seule avouée et seule avouable, dominait toutes les démarches de la guerre ; et cela n'était pas sans importance. Nous allions à une conquête, oui ; mais malgré nous, et réellement sans enthousiasme et sans fureur guerrière dans le pays. La conclusion le fait bien voir ; c'est un protectorat que nous tenons. Et qu'est-ce que cela veut dire ? que nous voulions au Maroc non pas un pouvoir pour nous, mais l'ordre et la sécurité pour tout le monde. C'est ainsi que nous avons acquis un droit et qu'il a paru injuste qu'on veuille ensuite nous le vendre. Cette conquête était inévitable ; et c'est en ce sens seulement et sous cette idée seulement qu'elle a été faite. Ce que nous faisions là ne pouvait pas ne pas être fait.

On n'en peut dire autant de ce que fait l'Italie. Selon la force des choses, elle devait protéger ses nationaux, seconder la police du pays, fortifier en ce sens le pouvoir turc, et, en compensation le surveiller et le redresser au besoin ; étendre la paix de proche en proche et aussi loin qu'il serait nécessaire ; acquérir ainsi des droits réels par des services réels, et tout en respectant autant que possible les pouvoirs établis. C'était la sagesse même, et aussi le parti le plus habile ; car on avait alors avec soi le plus régulier des forces turques. Mais il est clair que l'Italie a voulu la vraie guerre, la grande guerre, non pas pour l'ordre, mais pour la souveraineté ; et tout naïvement. Cette barbarie de luxe fera une tache dans l'histoire de ce siècle.

CXLVI

De nouveau on parle de la guerre, comme si c'était pour demain. Eh bien il faut en parler et y penser, de façon à couper court, par un mouvement d'opinion, aux manœuvres des diplomates.

Disons d'abord qu'il y a une très mauvaise manière d'être pacifiste, par crainte des coups ou par attachement aux petites habitudes. Elle est très mauvaise parce qu'il ne faut jamais laisser croire qu'on recevra les coups sans les rendre, même si c'était vrai. Elle est très mauvaise parce que ce n'est pas vrai ; tout homme est guerrier. Les héros qui ont fait les grandes guerres, on ne les choisissait point ; c'étaient des hommes comme vous et moi ; il ne faut même point dire que, par l'entraînement, ils redevinrent sauvages ; ce n'est pas vrai non plus ; les brutes étaient des brutes après comme avant ; le philosophe restait philosophe après comme avant, comme on voit par Socrate, Marc-Aurèle, Vauvenargues, et bien d'autres. Et cette dernière espèce n'est sans doute pas la moins obstinée à se défendre jusqu'au dernier souffle, plutôt que de consacrer par une paix honteuse, le triomphe des brutes. Ainsi chacun a ses motifs pour faire la guerre, mais tous la font ; excepté ceux qui sont décidément trop peureux ; mais il n'y en a guère, et personne ne les estime.

Je ne parle pas des têtes chaudes qui se feraient hacher plutôt que de faire la guerre ; ceux-là sont les plus guerriers de tous ; ils ne choisiraient pas entre la guerre et la paix, mais entre une guerre et une autre guerre.

Et la guerre plaît, mais oui ; sans cela on n'aurait jamais vu de guerre. La guerre plaît par l'agitation, par la variété des actes, par l'insouciance où l'on tombe bien vite, par l'endurcissement à tous maux qui vient de ce que personne ne songe à plaindre le voisin, par la déroute enfin des petites passions et des petits soucis qui empoisonnent la vie ; car il faut bien se dire que le travail forcé pèse durement sur la plupart des hommes, sans qu'ils soient jamais avec cela assurés de l'avenir, ni même protégés contre les coups. Et puis il y a l'âge irrévocable, la mort au bout, et dans le vrai toujours imminente ; les petites maladies que l'imagination grossit bientôt, dès qu'elle a

du temps de reste. Enfin une torpeur de la volonté ; car peu de gens ont à inventer ; presque tous travaillent comme des machines. Au lieu que la guerre réveille un génie inventeur en chaque homme, sans compter des ambitions sans bornes, et tout de suite un peu de gloire, et l'oubli de la mort, que l'habitude donne bientôt. De là, une vie plus contemplative qu'on ne croit, par la nécessité d'observer et d'inventer à toute minute.

Oui, mais enfin la guerre c'est l'injustice, autour de soi, et en soi-même ; toute la sagesse humaine à vau l'eau ; tout un progrès à refaire ; un mauvais mépris pour les faibles ; et, par le massacre des plus courageux, inévitablement la puissance des diplomates, des banquiers, des matamores. Pèse bien cela, joyeux soldat.

CXLVII

Je lisais ces jours-ci le « **Lucien Leuwern** », de Stendhal. Cet auteur est remarquable en ceci qu'après une vie active au service de Napoléon Ier, il s'élève au-dessus de la gloire militaire, et préfère toujours la justice et la liberté. En quoi il est, pour nous autres, le type d'un esprit complet, parce qu'il ne s'est pas arrêté dans son développement au moment de la Force, mais qu'il en a tiré au contraire de quoi s'élever au-dessus. Et c'est bien la marche du peuple Français pris en gros, assez militaire, assez affirmativement militaire pour être maintenant plus que militaire, juste.

Remarquons bien comme cet état de paix armée est nouveau sur la planète. Il y a un peu plus d'un siècle, l'idée de tout un peuple en armes n'était même pas concevable. Laboureurs, artisans, commerçants, banquiers subissaient la guerre et la paix, sans y participer réellement, sans faire l'une ni l'autre.

Par un côté on peut dire qu'ils n'avaient jamais une paix assurée, simplement parce qu'ils ne s'affirmaient point par la force ; et qu'ainsi, par une civilisation trop douce, ils manquaient la civilisation vraie. Ces temps, qui ne sont pas si loin de nous, sont comme coupés en deux. Les mœurs sont douces en un sens, et la culture est assez avancée. Mais les forces de guerre sont comme rejetées en elles-mêmes. Des armées de métier assurent la défense extérieure, non sans prises de

villes, pillages, viols et autres jeux de pure force. Les juges assurent la défense intérieure, par des moyens non moins barbares, comme la torture pour punir, et, horreur des horreurs, la torture pour obtenir l'aveu. Cette contradiction devait être surmontée. Et la Révolution marque ce grand fait qui est un grand jugement, la Justice reprenant l'épée.

Mais, d'un autre côté, on peut bien dire aussi que la vertu, en ce temps-là, manquait de force. Voyez d'Holbach, Diderot, Voltaire et tant d'autres ; leur vertu n'est que prudence et art de vivre vieux ; par quoi ils étaient, peut-on dire, au-dessous de la paix. Et, comme les forces de guerre, soldats ou juges, retombaient à la barbarie en colère, nos sages, de leur côté, retombaient à la barbarie en liesse. C'étaient deux égoïsmes face à face.

La grande Prise d'Armes devait discipliner ces deux anarchies. Considérez la Terreur ; c'est une manière héroïque de punir, qui retombe presque aussitôt sur le juge. Et la guerre nationale est pour chacun une manière héroïque de revendiquer, qui sacrifie absolument l'individu. En passant par ces épreuves redoutables, l'homme devait ou bien s'élever à l'idée d'une justice plus précieuse que la vie même, mouvement que l'empereur reconnut, et dont il se servit, peut-être en y participant lui-même plus qu'on ne croit ; ou bien alors, il fallait prendre la guerre comme un art de conquérir pour soi, ce qui, par la réflexion de l'âge mûr, conduisait à la prudence, à l'avarice, à la courtisanerie ; mouvement dont l'empereur éprouva aussi les effets, lorsqu'il fut trahi par quelques-uns de ses maréchaux. Bref, la guerre moderne est un passage ; on n'y peut rester. Il faut qu'on la dépasse, par ce sentiment du devoir sans condition qui seul la rend possible ; ou bien il faut que l'on retombe au-dessous, par les forces brutales, cyniques, sans foi ni loi, qu'elle enferme aussi. C'est pourquoi toute armée est tirée maintenant en deux sens, injustement maudite, injustement louée.

CXLVIII

J'admire l'épopée Napoléonienne. J'ai souvent lutté contre ce sentiment si naturel et si fort, parce que je n'arrivais pas à démêler dans ces aventures ce qui est admirable et ce qui ne l'est point. Mais avec

de la patience et de la bonne foi, on arrive à mettre tout en ordre, les vrais dieux en bonne place et les faux dieux par terre.

Jeunes et vieux, conscrits et grognards, ils eurent ce beau trait d'offrir tout sans rien demander jamais. C'est à peine si, dans cette belle histoire, ils eurent un peu d'ambition ou d'avidité au commencement ; mais bientôt la pratique de la guerre eut nettoyé leurs petites passions ; ils prirent le parti de marcher quand il fallait, et de se battre quand il fallait, assez contents d'être au-dessus des misères, et véritablement empereurs par là. Car plus l'homme est maître de lui, plus il est content ; et les stoïciens disaient bien que le sage est l'égal des dieux. Ni humbles ni timides ; obéissant par volonté ; il n'y a point de guerre sans cela. On n'a pas assez vu qu'alors que les magistrats et les riches étaient mis en servitude, le soldat était réellement citoyen et traité comme tel, absolument selon son mérite. L'armée resta jacobine. « Napoléon, père du peuple et du soldat », comme dit le vieux de la vieille dans Balzac. On adorait l'homme qui faisait trembler les ministres, les avocats et les aristocrates, mais qui resta toujours un ami pour le grenadier. Ainsi la Révolution perdit bientôt son caractère à l'intérieur ; mais elle le garda aux armées. La charge de colonel ne s'achetait plus ; il fallait la gagner. Et ce pouvoir donnait, avec les risques communs à tous, seulement des devoirs nouveaux. République d'un moment, que nos monarchistes, nos aristocrates, nos riches n'aimeront jamais réellement. Au rebours l'Empire, cet empire-là, sera toujours populaire chez nous ; et la monarchie ne le sera jamais.

Napoléon lui-même est moins beau que son armée. Pourquoi ? Parce qu'il sut trop faire servir la vertu des autres à sa propre gloire. J'aime mieux les fidèles que le Dieu, dans toute religion. Mais quand le Dieu est un homme vivant, alors il est inévitable que ce dangereux métier le corrompe. On peut penser, selon un mot célèbre, qu'il y eut trop de comédien en lui. Sans doute sa simplicité aux camps était jouée ; les splendeurs du sacre le font voir. S'il avait gardé toujours la redingote grise et la vertu d'un Cromwell, c'était alors le Grand Jacobin, le peuple fait homme. Au reste ses malheurs firent oublier ses fautes, comme il arrive. Et ceux qui veulent méconnaître la parenté étroite et l'alliance naturelle entre l'esprit égalitaire et le bonapartisme, contre l'esprit monarchiste et clérical, sont incapables de comprendre notre histoire.

Ce peuple est toujours le même. L'esprit militaire n'est pas sépa-

rable, à ses yeux, de l'amour de l'égalité et de la haine du despotisme. Or, qu'est-ce que le Militarisme à bien regarder ? Ce n'est pas du tout l'élan militaire pour la justice et la liberté. C'est une politique louche d'hommes d'affaires, d'aristocrates, d'académiciens, qui exploite ou essaie d'exploiter, en temps de paix les vertus militaires, afin d'établir la tyrannie et de faire durer l'injustice. Mais, contre cet effort, qui s'exerce toujours, nous maintenons les idées selon leur ordre ; et nous disons : « l'égalité d'abord ; la justice d'abord ; la souveraineté du peuple d'abord ; et la guerre, s'il le faut, pour défendre tout cela. Mais jamais à aucun prix une paix armée qui supprimerait tout cela. »

CXLIX

Il est inévitable que le triomphe de l'esprit militaire amène la décadence de l'esprit militaire. Supposons une suite de victoires et des triomphes Napoléoniens. Le premier effet, le plus sensible, est évidemment que les héros de tout grade sont massacrés ou éclopés. Mais il se produit d'autres effets moins sensibles, et tout aussi nécessaires, dans l'esprit public, par le changement politique qui suit les victoires. Car il s'établit, souvent dans l'État victorieux, toujours dans l'armée victorieuse, un despotisme profond, chez les chefs et chez les subordonnés. Dans son « Coriolan », Shakespeare a dessiné comme en traits de sang et de feu cette ivresse militaire, qui, par l'idolâtrie pour un genre de courage, déshonore les autres vertus. Il faut lire aussi dans Balzac, les portraits de deux officiers en demi-solde, Philippe Bridau et Maxence Gilet, et suivre dans leur orgueil, dans leur paresse, dans leur mépris des lois, les effets d'une violence presque sans frein qui a passé d'abord, par les nécessités de la guerre, pour la plus haute des vertus. Combien de fois n'a-t-on pas remarqué qu'un vrai courage de sabreur se rencontre très bien chez un joueur, chez un buveur, chez un débauché ? Celui qui risque sa vie peut se permettre bien des choses ; on les lui pardonne, par un préjugé naturel ; et, comme la lâcheté est méprisée, et à juste titre, ainsi, sans plus d'examen, on estime un homme évidemment courageux. De là vient la coutume du duel, et cette idée encore aujour-

d'hui populaire, que le sang lave les offenses et rend l'honneur à celui qui est soupçonné.

On peut étudier dans **La Cousine Bette** de Balzac, encore d'autres nuances, et d'autres effets d'une longue période de guerres triomphales. On y voit, à côté du vieux maréchal Hulot, figure de héros irréprochable, le baron Hulot son frère, qui fut intendant aux armées, et qui, par l'habitude qu'il a de la vie simplifiée et non chargée de scrupules que l'on mène aux armées, en arrive à suivre ses passions en aveugle, et jusqu'au vol. Je renvoie à Balzac, qui est ici historien des mœurs, parce que ceux qui écrivent l'histoire politique ne vont point communément jusqu'à ces causes-là ni jusqu'à ces effets-là, qui sont pourtant de première importance. Il y a un culte de la force, une liberté des passions, un mépris des lois, qui sont les effets naturels d'une suite de guerres heureuses. De là orgueil et mépris en haut, insouciance en bas. Nos casernes ont gardé longtemps quelque chose de ce scepticisme d'institution, qui fait que l'on se moque des petits devoirs. Et si nous en sommes guéris, c'est à la paix que nous le devons, et à l'esprit sérieux des citoyens, formé par la pratique de la liberté. Il faut écrire ces choses, car il ne manque pas d'hommes qui passent pour éminents, et qui disent, comme un lieu commun, que cette longue paix et cette République ont corrompu les citoyens. Mais ce n'est point vrai. La nécessité est au contraire que les victoires conduisent au despotisme et à la corruption, au lieu que la paix et la pratique du droit préparent les vertus militaires. Pour conclure je suis assuré que la France est en état de ne craindre personne. Et c'est pourquoi je ne vois pas la nécessité de déclamer, de s'échauffer comme on le fait, et de pousser ce peuple aux convulsions. Ce sont les petits roquets qui aboient pour se donner du courage.

CL

Peut-on compter sur un mouvement de honte et de remords, après ces beaux massacres, chez ceux qui en ont décrété le commencement d'un trait de plume ? Je ne sais. Mais il est hors de doute que le meilleur sang Bulgare, Serbe, Hellène, Monténégrin, engraisse maintenant la terre ; et c'étaient les plus jeunes, les plus forts, les plus

résolus, les plus dévoués ; les moissons ne paieront pas l'engrais. Mais pouvait-on agir autrement ? Oui, on peut toujours attendre l'attaque, et laisser à d'autres la responsabilité effrayante. Il n'y a plus en Europe de peuple bandit. En 1870, n'oublions pas que tout l'art diplomatique de Bismarck s'est employé à nous faire déclarer follement la guerre ; en vérité cet exemple suffirait pour qu'un homme d'Etat digne de sa fonction se jure à lui-même d'attendre que les canons étrangers annoncent la guerre pour s'y résigner.

Mais ici se fait voir une espèce de duplicité trop commune chez les gouvernants. « C'est le peuple lui-même, disent-ils, qui veut la guerre ». Outre que ce peuple qui veut la guerre se réduit sans doute à une troupe de citoyens inoccupés et à quelques journalistes qui jouent avec le feu, il faut dire aussi que l'esprit guerrier est trop complaisamment loué, honoré, échauffé, dans les temps de paix, par des déclamations trop faciles. Quand j'étais lycéen, j'ai entendu des discours patriotiques dont l'effet était prodigieux ; comment en aurait-il été autrement ? Un sentiment contagieux, l'évocation du plus haut courage, l'attrait d'une action hasardeuse, la certitude aussi d'être approuvé, tout cela développe aisément jusqu'au sublime les transports de l'orateur et d'un auditoire de jeunes garçons. Je lisais hier dans les journaux qu'un professeur d'urologie, en terminant sa leçon inaugurale, avait offert martialement à la Patrie sa jeune gloire et ses travaux. L'applaudissement ne pouvait pas manquer. Mais est-ce digne d'un homme de forcer ainsi l'approbation, quand tout, dans sa noble fonction, invite au contraire à célébrer les victoires sur la nature inhumaine, et les arts de la paix ?

Quand j'étais étudiant, j'allai entendre un professeur illustre, qui avait pris pour sujet de ses leçons la philosophie de Kant. J'avoue que je fus étonné de l'entendre, pour commencer, s'excuser de venir parler à des Français d'un philosophe allemand. Cela fut fait avec un art discret ; il y eut une allusion à nos défaites et à nos justes espérances ; et naturellement il fut affirmé, pour finir là-dessus, que les hautes études philosophiques et morales ne connaissaient point de frontières. La voix, quoique voilée, ne manquait ni d'émotion ni de mouvement ; ce fut un grand succès ; mais je sentis, pour ma part, un mouvement de vif mépris que ce souvenir éveille encore. Cette précaution était parfaitement inutile ; c'était la dixième ou la vingtième fois que l'on parlait de Kant en Sorbonne depuis la guerre. Et cet art d'exciter et de flatter hors de propos un sentiment de fureur guerrière, en se don-

nant l'air de l'apaiser, était bien dans la tradition des Politiques. Que d'orateurs, sans doute, en Bulgarie ou en Serbie, portent ainsi des meurtres sur la conscience, et sans en avoir le plus petit soupçon ! Plaire et être acclamé, n'est-ce pas le beau, le noble, le raisonnable, pour un rhéteur ? Et l'Académie Française n'a-t-elle pas élu, le même jour, par acclamation, un général commandant devant l'ennemi, et ce rhéteur justement dont je parlais ?

CLI

Le courage nourrit les guerres, mais c'est la peur qui les fait naître. Celui qui se fait redoutable n'attaque point tant qu'il ne veut point ; celui qui a peur, s'il ne peut s'enfuir, attaque avant de l'avoir voulu ; son attaque est une espèce de fuite vers l'ennemi. De même en politique. L'amour de la paix est gros de dangers, tant qu'il n'est que la peur de la guerre. Je pense malgré moi aux deux poltrons qui se battirent, une nuit, sur le pont d'Asnières, simplement parce que chacun d'eux avait peur de l'autre.

Quand la pratique des armes sera le plus noble des jeux, quand nous serons en familiarité avec l'idée de la guerre, alors nous saurons être courageux sans cesser d'être raisonnables, et l'on entendra de nobles paroles. Alors nos députés, au lieu de se laisser emporter par un frisson dans lequel il y a de tout, et de la peur aussi, feront sur la paix et la guerre des discours vraiment spartiates. Alors, peut-être, les Chambres adopteront à mains levées, sans cris, sans tumulte, dans un silence imposant, quelque motion dans le genre de celle-ci.

« La Chambre française à tous les peuples de la terre, salut et fraternité. Au nom du Peuple français, nous déclarons que les citoyens armés ne sont armés que pour la défense de l'ordre public, des personnes et des biens. Nous repoussons cette idée que la violence collective puisse jamais être considérée comme un moyen de décider du droit. Nous renonçons donc à faire la guerre. Et si jamais d'imprudents aventuriers osaient chez nous dévaster les biens et attaquer les personnes, nous faisons savoir à tous que, lorsqu'ils seront châtiés, ils le seront comme bandits et assassins, non comme étrangers. Si donc

nos voisins, rendus aveugles par la contagion des passions, franchissaient en armes nos frontières, qu'ils le sachent bien, nous n'irons pas, par une défense précipitée, imiter à notre tour leurs passions et nous rendre fous pour nous défendre contre leur folie. Non. Nous écrivons dans nos lois, à partir de ce jour, que nul n'a le droit en France de répondre à un acte de guerre par un acte de guerre avant qu'il se soit écoulé un délai de huit jours. La France se sait assez forte pour laisser à l'ennemi, quel qu'il soit, cet avantage. » C'est en ces termes, ou à peu près, que la Paix serait déclarée au monde. Quelques politiques riraient de nous ; mais les peuples comprendraient.

CLII

Que la formation militaire soit belle par elle-même, et que l'armée doive être mise par l'admiration commune bien au-dessus de tous les partis et de toute la politique, c'est vrai, absolument vrai. L'exercice militaire consiste proprement dans un effort méthodique de la volonté contre les forces animales. D'autres apprentissages visent une fin extérieure ; par exemple ferrer un cheval ou régler un moteur, ou faire une voûte en ciment ; mais l'apprentissage militaire n'a d'autre fin que de mettre un homme ou une troupe d'hommes en pleine possession de toutes ses forces. Cela suppose une gymnastique individuelle, par laquelle les muscles sont disciplinés, pour la marche, la course, le saut ; cela suppose aussi une gymnastique collective, qui lie tous les mouvements des hommes les uns aux autres de manière à assurer la coopération prompte et efficace. Et cette éducation est par elle-même absolument bonne, car elle tend à guérir tout homme de la maladresse, de la gaucherie, de l'hésitation, de la peur ; et il n'est pas d'homme qui ne veuille être courageux, fort, souple, adroit, maître de ses forces pour tout dire.

Quel emploi fera-t-on de ces forces organisées et disciplinées ? D'après sa mission, le militaire n'a pas à s'en occuper. Il est prêt pour toute action concertée, pour toute défense, pour tout secours. Le pouvoir civil en décidera. La force militaire est apte à éteindre le feu, à sauver des inondés, à contenir la foule, à faire cesser les rixes, à réprimer tout brigandage. Mais ce qui la caractérise, ce n'est pas

cette utilité accessoire ; c'est une utilité immédiate. Elle forme l'individu par l'action ; on fera dix kilomètres, puis vingt, puis trente, en accélérant l'allure, en augmentant la charge. C'est une école de volonté. Car beaucoup savent bien choisir et préférer, mais non pas exécuter ; aussi un homme qui pense bien n'est encore que la moitié d'un homme. Et d'autre part les métiers enferment l'homme dans une même action répétée. Il faut donc former la liberté réelle, c'est-à-dire l'aptitude à faire toute action malgré les obstacles ; et si celui qui veut s'exercer se donne d'abord des ordres à lui-même, il accorde trop à la paresse et à la peur. Voilà comment la discipline délivre l'homme, bien loin de l'asservir. Et voilà pourquoi un régiment sous les armes est une belle chose, et peut-être la plus belle chose. Tous en conviendraient si l'action militaire était seulement ce qu'elle doit être, sans aucune prédication, sans aucun fanatisme, sans aucune tyrannie d'opinion. Sans phrases enfin.

CLIII

Le colonel parlait de la nouvelle armée. Bien loin de sonner l'alarme, tout au contraire il se plaisait à comparer le présent au passé, et le brisquard d'autrefois au soldat citoyen d'aujourd'hui. « C'est une erreur, disait-il, de croire qu'un bon soldat est nécessairement une tête chaude, qui supporte impatiemment les travaux de la paix et les lois civiles. Cela fut vrai au temps où l'armée était un moyen de gouvernement. Alors on voulait des soldats à tout faire. Il y eut des héros dans ce genre-là ; c'étaient des hommes simples, qui n'avaient d'autre famille que le régiment. Ils se battaient bien ; mais, dans les marches et les cantonnements c'étaient des diables à tenir. J'aime mieux mon paysan rose comme une fille, qui a une bonne amie au village, et qui traîne dans les rues de cinq à sept. Celui-là ne songe point à couper les oreilles aux civils ; il compte les jours ; il craint la guerre ; mais il aime tellement l'ordre, la discipline et la paix qu'il tiendra bon autour de l'officier, et enfin se mettra dans une belle colère juste au moment où les soldats de métier jugeraient la partie perdue. Nous n'avons encore jamais fait la guerre avec des soldats comme ceux-là, j'entends instruits et exercés comme sont mes pioupious. Mais je les connais bien ; j'ai l'impression qu'ils ne seront jamais

vaincus. Car ils ne feraient pas la guerre comme un jeu, où tantôt l'on gagne, tantôt l'on perd. Ils se battraient pour leurs libertés civiles, pour le droit de penser, pour le droit de voter ; ils perdraient leur dignité d'hommes en perdant la partie. Quand on a des idées comme celles-là, on ne désire point la guerre, mais on ne se rend jamais. »

« Mais alors, lui dis-je, croyez-vous qu'il soit bien nécessaire, quand ils ont manœuvré comme il faut, de les tenir dans un dortoir, comme des collégiens, ou de les lâcher pour quelques heures dans une ville où ils n'ont ni parents ni amis ? S'ils étaient mariés, s'ils couchaient chez eux, s'ils pouvaient quelques heures tous les jours se retrouver à leur établi, ou à leur comptoir, ou à leur champ, ou à leur jardin, s'ils jouissaient chaque jour un peu de ces droits pour lesquels ils se battront si bien, où serait le mal ? »

« Je ne vois point, dit le colonel, où serait le mal. Je vois qu'ils risqueraient moins de perdre leur santé avec les filles. Je vois que la simple consigne aurait plus de puissance que n'en a maintenant la prison. Je vois qu'ils échapperaient à ces heures d'oisiveté déprimante, à ces conversations niaises, à ces plaisanteries de caserne, qui travestissent et rapetissent les plus nobles devoirs. Un militaire ne devrait point être militaire hors des exercices, des marches et du tir. Ces temps viendront lorsque tous vos socialistes, qui sont pourtant des idéalistes, que diable, comprendront que le droit sans baïonnettes est un scandale pour la Raison. »

CLIV

J'ai voyagé avec cinq jeunes gens, qui retournaient à la caserne. C'étaient des ouvriers de campagne, roses et doux comme des filles. Ils firent un bruit extravagant, saluant d'abord au passage tous les gens et toutes les maisons, puis occupés à vider des litres, chacun jouant à son tour de la trompette à glous-glous ; par ce moyen ils devinrent plus gais à mesure qu'ils avaient plus de raisons d'être tristes. Et ma foi je les approuvais ; ils luttaient contre le souvenir, contre leur nature jeune, contre le regret et le désespoir ; et il faut bien quelques litres de vin et de folles acclamations pour se donner l'air de mépriser tout, à l'âge qu'ils avaient.

Cet âge est le plus tendre chez les garçons ; plus jeunes ils ont plus de dureté et d'oubli. Mais quoi ? Ils étaient à l'âge d'aimer et de rêver, et de ne savoir comment dire, pendant que les filles rient et chantent, déjà commères par la nature depuis leurs jupes de douze ans. A cet âge-là, justement, les garçons sont farouches, parce qu'ils ont des cœurs de petites filles. C'est alors qu'on les jette à la moquerie des autres, dans une ville où on les voit s'ennuyer par deux le long des rues ; c'est alors qu'ils sont éloignés de leur outil, de leur maman, de leur fiancée, de leur village fleuri. Au lieu de faire des enfants, ils se corrompent et se pourrissent. Et c'est la vieille méthode du sergent recruteur, pour faire un homme de guerre, cynique, impudent, résigné, détaché de tout, insouciant, courageux, et galant à la hussarde. Qu'en pensent nos moralistes ?

Nos moralistes n'en pensent pas si long. Ils ont à réciter une liste de devoirs ; qu'il faut aimer et servir sa patrie, être sobre, être fidèle à sa femme, et avoir beaucoup d'enfants ; mais ils ne recherchent pas si le devoir militaire n'est pas, dans le fait, contraire à tous les autres. Ici l'un d'eux m'arrête et me dit : « Il faut d'abord vivre ; l'état de l'Europe est un fait ; il nous faut une armée forte, et des gaillards un peu dessalés ; cela passe avant tout. D'abord soyons forts, et vifs à nous défendre ; ensuite nous serons vertueux, si nous pouvons. »

A quoi je réponds que toutes les vertus se tiennent, et que, n'en déplaise au sergent recruteur, il n'est pas bon du tout de se nettoyer d'abord des vertus adolescentes lorsque l'on s'exerce à combattre pour son pays. Tout au contraire l'exercice militaire devrait être lié toujours, dans l'imagination, avec les objets les plus touchants, le village, la chaumière, les amis, les parents ; ce serait comme la religion de notre temps, ces jeux réglés, ces fêtes miliciennes. Ensuite chacun porterait au combat des serments inviolables, l'honneur et les traditions d'un hameau, d'un village, d'un canton ; il y aurait une rivalité magnifique entre Normands et Bretons, entre Gascons et Auvergnats ; chaque province aurait ses drapeaux. Armée invincible ; famille armée, commune armée, nation armée. Mais qu'apprennent-ils dans les casernes ? A se moquer de tout, à faire tout mal, à passer le balai au voisin. Très mauvaise méthode, pour former des héros.

CLV

C'est le temps où les bûcherons jouent de la cognée, dans les petits bois à flanc de côteau. Partout on voit des piles de fagots, et des troncs couchés ; et, comme les feuilles font à peine un petit brouillard vert, l'œil rencontre partout des branches mutilées et des arbres manchots.

Le poète me dit : « Ces sauvages ne peuvent pas rester en repos. Cette vallée était pourtant bien belle, quand elle était toute vêtue de feuilles ; les bois encadraient les champs ; c'était une harmonie merveilleuse pour l'œil. Mais ils ne voient que des fagots à faire ; ils n'aiment la nature que comme une vache nourrice ; ils ne savent point ouvrir les yeux, se remplir les yeux, aimer la nature pour elle-même et comme elle est. »

« Vous non plus, vous ne le savez pas, dis-je au poète. Ces paysans sont de la nature aussi ; leurs besoins et leurs actions sont naturels aussi bien que la pousse des feuilles. Le vent, la pluie, la neige, le ruisseau façonnent les bois, tordent, arrachent, renversent ; le bûcheron aussi. Tous, arbres et hommes, sont nés de la même terre. C'est vous, poète, qui êtes ici un intrus ; c'est vous qui avez, envers les arbres, des devoirs de politesse, peut-être. Mais eux, non. Quand un arbre mort tombe sous l'effort du vent, il écrase les jeunes pousses ; c'est ainsi que s'est fait ce bois qui réjouit vos yeux. Eh bien ! ces coups de cognée sont des faits de nature aussi. »

« Sans le travail de l'homme, que serait cette joyeuse vallée ? Quelque marécage, couvert de fourrés impénétrables. C'est le travail des hommes qui, sans le vouloir, a varié les couleurs et percé des fenêtres sur l'horizon. Ce que vous appelez beauté, harmonie, grâce, est dessiné par la charrue, la pioche et la hache. Le ruisseau qui murmure à vos pieds, l'homme l'a délivré des herbes et de la vase. Ces sentiers, ces chemins sont tracés par les hommes. Vous ne méprisez pas, j'en suis sûr, ces toits sombres et cette fumée bleue. »

« Ainsi les hommes ont orné cette vallée, sans seulement y penser, comme une paysanne relève ses cheveux. Laissez-les donc faire. Ils parent cette vallée pour l'été, comme ils ont toujours fait ; ils trouvent l'harmonie sans la chercher, comme cette pluie qui tombe et sonne

si bien sur les branches. Tandis que vous, poète, si vous arrangiez ces bois comme vous arrangez vos cheveux ou vos vers, que feriez-vous ? Quelque jardin anglais. J'aime ces tas de fagots, et le bruit de la cognée. »

CLVI

Un homme cultivé ressemble à une boîte à musique. Il a deux ou trois petites chansons dans le ventre. La première fois qu'on déjeune dans la compagnie d'hommes remarquables, on se sent bien petit garçon, car ils font de brillants discours, et sans chercher leurs mots. Dès qu'on les a vus trois fois, on sait d'avance ce qu'ils vont dire, et avec quels mots. Ce sont des auteurs qui jouent leur propre pièce. C'est pourquoi, lorsque les mêmes gens se rencontrent tous les jours, la conversation languit bientôt. De là le bridge.

Je ne crois pourtant pas qu'ils soient pauvres en dedans. Comment le seraient-ils ? Des objets nouveaux tombent sur eux comme une pluie d'or ; tous ces trésors remplissent leur mémoire, car, dans le fond, personne n'oublie rien. Le plus simple des hommes imagine, en une minute de rêverie, de quoi remplir cent volumes. Mais, semblables aux avares, ils s'enferment pour compter leurs pièces d'or. Ils ne lancent en conversation que de mauvaises pièces, qui sont usées pour avoir trop roulé. Quand je vois un front, des yeux, des mains esquisser de prodigieux drames, quand j'observe un visage humain changeant comme un crépuscule, j'attends quelque merveilleux poème, j'attends quelque chant de rossignol humain. Mais ce sont des phrases de phonographe. Vous dites qu'ils n'en pensent pas plus. Mais vous vous trompez. Ce sont de faux pauvres. Toutes les fois qu'un homme a jeté ses vraies pensées dans le monde, des pensées fraîches et jeunes comme des feuilles de printemps, un dieu a marché sur la terre. Rien n'est plus beau qu'une vieille légende. Rien n'est plus beau qu'une vieille chanson. Qui a fait cela ? N'importe qui. Qui a inventé les chants bretons ? Peut-être quelque bergère qui chantait pour elle.

La source est tarie. Pourquoi ? Parce que l'art est devenu un métier ; parce que la pensée est devenue un métier. Quand les enfants commencent à chanter, on les envoie à l'école, où ils apprennent à parler comme des académiciens. Pour commencer, ils récitent de plats dis-

cours. Dans la suite ils réciteront leurs propres discours. Tout l'enseignement travaille à tuer l'improvisation. Vous ferez un brouillon, et vous le recopierez ; vous ferez une leçon apprise, en suivant des yeux vos notes, et l'on dira que vous parlez bien. Les plus brillants élèves en viendront au discours académique, poli pendant de longues heures, revu et épluché par vingt critiques, lu enfin solennellement comme un discours du trône. La jeunesse est mise en prison. L'ordre règne. Qui donc discute ? Qui donc improvise ? Qui donc invente en parlant ? Nul ne l'oserait, s'il n'est déformé et abruti par trente ans de rhétorique. Ceux qui parlent et écrivent sont justement ceux qui n'ont rien à dire. Les phonographes font taire les oiseaux.

CLVII

Pour cette célébration de Le Nôtre on a lu de bien mauvais vers, des vrais vers d'Académicien, et de la prose un peu meilleure ; j'aime mieux l'art du jardinier. Platon fait voir, dans sa République, quelle différence il y a entre l'ouvrier qui fait un lit et le peintre qui représente l'image du lit. Mais que dirions-nous d'un académicien qui raconterait le travail du peintre, nous donnant ainsi un reflet de reflet, sans règle, sans, consistance sans solidité aucune ? « La colombe, disait Kant, lorsqu'elle fend l'air en s'appuyant sur ses ailes, pourrait bien croire qu'elle volerait encore mieux dans le vide. » Mais ce vieux mot, « l'Art », par son admirable ambiguité, nous rappelle que la nécessité, qui lui résiste le porte et l'élève en même temps. On dit encore « l'art du charpentier, l'art du forgeron », et c'est bien dit. Les Beaux-Arts doivent être d'abord des Arts ; s'ils veulent être beaux seulement, ils ne sont plus rien. Aussi nous touchent-ils d'autant plus que la matière en est plus résistante. Une mince plaque de laiton prend mieux la forme qu'une poignée de fer forgé ; le plâtre mieux que le cœur de chêne. Le papier reçoit n'importe quel plan ; mais la terre résiste. Saint-Cloud est plus beau que Versailles, parce que la pente du terrain a conduit la pensée du jardinier. L'architecture est plus belle que tout, parce que les lois strictes s'y font mieux sentir, et que l'invention y est toujours une victoire. L'ogive est plus solide que le plein cintre ; la pesanteur y a collaboré. La poésie et la prose ne peuvent

que copier ces modèles solides et ces idées fortement appuyées sur la terre. Michel-Ange sculptait dans le marbre, et c'est en considérant le bloc qu'il trouvait la forme. L'architecture sauve la sculpture ; une cariatide est plus belle qu'une statue libre. Les vitraux et les rosaces suivent la loi du maçon. L'ouvrier porte l'artiste.

Notre violon a fait notre musique. Ces planches d'érable et de sapin ont réglé en même temps la fantaisie du musicien et du luthier. Le porte-voix a réglé la voix. L'écho de l'église a réglé les chœurs. La musique qui n'accepte point ces nécessités est sans corps. Ce qui n'est qu'âme est sans âme. Académique.

Ce mot dit assez. Des palais sur le papier. La vertu séparée du travail. Le beau sans matière. La politique sans les besoins. Le jardinage sans la pelle et sans la pioche. Imitation d'imitation. Discours sur discours. Grammaire, orthographe, dictionnaire. Le peuple fait la langue pendant ce temps-là, la vraie langue, la langue belle, toujours réglée sur la main et sur la gorge, aussi sur le bruit des choses, sur l'action réelle enfin. Quand j'étais petit, j'aimais à porter de l'eau en compagnie d'un robuste garçon d'écurie ; et je tenais gravement l'anse du seau, pendant qu'il le portait. Ainsi l'académicien suit le jardinier.

CLVIII

Pour juger librement des sciences, il faut du travail ; pour juger librement des beaux-arts, il faut du courage ; car on se sent un peu trop libre, dès que l'on n'est plus conduit par les catalogues et les étiquettes ; je plains le jugeur, il passera de mauvais moments.

J'allais rendre un jour des livres à une espèce d'esthète, qui logeait dans un garni. J'y trouvai des figurines et bibelots bien en évidence, qu'il fallait remarquer. Je m'échauffai par bonté d'âme, ou peut-être seulement par jeu, jusqu'à louer par raisons solides une espèce de Gaulois en plâtre bronzé, dont vous imaginez les moustaches tombantes et la framée. L'esthète fut sans pitié : « Vous voulez rire, me dit-il ; ce n'est qu'un horrible article de bazar, qui fut acheté par mon propriétaire et qui m'offense les yeux. » Je rougirais presque en y pensant.

Il n'y a pas bien longtemps, quelqu'un me jouait au piano une

pièce courte manuscrite. Je pensai naturellement à quelque invention de petit musicien ; j'ouvris donc de mauvaises oreilles. Comme cela sonnait assez purement pour commencer, et dans un genre qui m'était connu, je jugeai que c'était banal et imité. Puis sur un accord soudain déchirant, auquel rien ne me préparait, je ne sus pas trop si c'était puissance ou impuissance ; j'inclinai à dire que c'était médiocre, et je le pensai même un moment. C'était du Beethoven, et même, autant qu'on peut savoir, du bon Beethoven, bien plus, du Beethoven que j'avais autrefois entendu, et trouvé fort beau. Je n'eus point de confusion, parce que je sais la musique. Mais voilà donc ce que peut faire une feuille manuscrite, et jusqu'où va l'empire des yeux sur les oreilles. C'était une feuille perdue, qu'on avait copiée. Ainsi, avec une bonne oreille et une connaissance assez profonde du métier, je ne pourrais pas faire seulement un critique médiocre. Une expérience comme celle-là fait assez comprendre quel est l'empire de la mode, et pourquoi les cirtiques suivent leurs passions et leurs intérêts. Que dire alors d'un orchestre quand les timbales et les cloches s'y mettent ? Le premier fou m'étonnera, s'il mêle bien tout. Je fuis devant toutes les Salomés, en me bouchant les oreilles.

Soyons prudent. Jugeons sur la pointe des pieds, comme on danse. Faisons le tour de toutes les Vénus de Milo et de toutes les Victoires de Samothrace. Inscrivons dans notre mémoire tous les bahuts d'importance, et toutes les pendules de vieille race ; tous les Parthénons et toutes les cathédrales. Comme je passais rue Royale, la Madeleine m'a saisi l'autre jour par sa beauté incomparable. Mais n'ai-je point lu quelque part que ce n'est qu'une lourde imitation de l'art grec ? Ayons toujours les critiques en main ; et, s'il faut décider à l'aveugle, parlons le dernier, comme ces rois très prudents, qui voulaient savoir où penchait la balance. Car il n'y a point deux méthodes, si l'on veut parvenir à l'Autorité.

Ou bien alors, marchons sur l'histoire ; dansons sur les ruines ; tirons la barbe aux Dieux. Le métier est mal payé ; mais on ne peut pas tout avoir. Liberté ou Puissance, il faut choisir.

CLIX

J'ai remarqué plus d'une fois que les portraits des peintres modernes, souvent assez fermes dans le dessin et même assez vigoureux dans le noir et le blanc, sont crayeux et comme lavés ; ressemblants si l'on veut, mais lointains et affaiblis faute de couleur. Et même les meilleurs portraits d'autrefois que j'ai vus me paraissent toujours bien loin des couleurs véritables. J'en puis parler, car j'ai vu par rencontre un portrait réellement peint comme il faut, et impossible, je crois, à égaler. Et voici comment je le vis.

C'était à la vitrine d'un marchand de meubles vieilles étoffes et choses de ce genre, vivement éclairée au déclin du jour par les lumières de la rue. Comme je passais, je vis, sur un fond assez noir et au-dessus d'une draperie en forme de manteau, une tête d'homme merveilleusement peinte, et où je reconnus pour la première fois les couleurs de la vie ; et je fus moins saisi par la vigueur du dessin et des ombres que par la vivacité et variété des tons, où je voyais que des vermillons, des bruns, des violets, des verts même, autant que je pus les cueillir en deux secondes, formaient pourtant un teint ordinaire ; mais quelle perfection ! j'aurais crié d'admiration. Je connus à ce moment-là que j'aime la belle peinture plus que tout.

Après deux secondes, comme j'allais m'approcher et examiner, il arriva que mon portrait tourna la tête ; c'était un homme bien vivant, qui portait de vieilles étoffes sur les bras, sans doute pour les disposer à l'étalage, et qui regardait dans la rue. Ce ne fut plus qu'un homme pour moi ; toutes les vives couleurs s'éteignirent. J'ai devant les yeux, à chaque instant, beaucoup de portraits parfaits de ce genre-là ; mais je ne sais pas les voir ; je vois des visages, et non des couleurs.

L'apparence des choses ne peut que nous tromper ; aussi ne voulons-nous point la voir. Les couleurs, les ombres, les jeux changeants de la lumière ne sont pour nous que des signes, ou un langage si vous voulez ; nous allons droit à la chose ; nous voulons la saisir comme elle est, non comme elle apparaît. De même, quand nous entendons une phrase, nous ne faisons pas attention aux notes aiguës ou graves qui sont comme la couleur de la voix ; nous allons droit au sens de la

phrase. De même quand je vois une orange éclairée d'un côté, au lieu de la voir comme elle apparait, avec toutes les nuances de lumière colorée et d'ombre colorée, je la vois comme je sais qu'elle est, de couleur uniforme, et avec son relief ; enfin ce n'est pas pour moi un petit cercle aux tons dégradés, c'est une orange. De même, quand je me trouve devant un paysage, les arbres ne sont pas une surface bigarrée de verts plus ou moins foncés, coupée de lignes jaunes ou brunes ; ce sont des arbres. Et je comprends d'après cela ce que c'est qu'un peintre : c'est un homme qui s'efforce de ne pas penser, de ne pas savoir, de retrouver la première, la jeune apparence des choses. Par quoi il arrivera à les rendre comme réelles pour les autres. Chose difficile quand il peint un portrait, parce que le visage humain offre trop à deviner pour qu'on le réduise à ses apparences. L'artiste a toujours trop d'esprit.

CLX

L'histoire des grands musiciens est pleine d'anecdotes, où l'on voit qu'ils sont pris de fureur si quelqu'un vient à parler ou seulement à remuer pendant qu'ils jouent. Ces traits ne me détournent pas d'aimer la musique ; mais ils me feraient haïr les musiciens. C'est toujours Néron jouant la comédie. Mais l'art est déshonoré par ces mesures de police. Que votre musique se fasse écouter, si elle peut. Orphée charmait les bêtes féroces ; il n'avait pas commencé par les enchaîner.

Mais où prenez-vous que l'on doive garder l'immobilité et le silence, lorsque l'on entend la musique ? Cela va contre la nature. La voix, les chants, les bruits rythmés vont naturellement avec des actions ; la musique porte à marcher, à danser, à chanter. Quelqu'un me disait qu'il goûtait la musique non par les oreilles, mais par le gosier ; il voulait dire que, tout en écoutant, il chantait tout bas, et que ce qui lui plaisait, c'était son chant ajusté à d'autres. Cela nous paraîtrait naturel, si nous n'avions pris l'habitude d'écouter un concert comme une conférence, et de trembler devant le chef d'orchestre comme les enfants devant le maître d'école. Et je connais plus d'une nature libre, et capable de musique, qui fuit la musique et les musiciens comme on fuit l'esclavage.

C'est l'agir qui plaît. Subir est insupportable. Cela est vrai pour tous les arts, et je m'étonne qu'on trouve tant de spectateurs moutons, et surtout qu'on juge du feu artiste qui est en eux d'après la tranquillité et la passivité qu'ils montrent. Créer est un plaisir supérieur ; voir créer n'est qu'un plaisir de badaud ; on voudrait y mettre la main. Les arts ornent la vie commune, à la condition que chacun soit artiste, créateur, acteur un peu. Cela se voit bien à la comédie de société, qui est surtout pour l'amusement de ceux qui jouent. C'est pourquoi j'approuve ce chien qui entend le piano et s'applique à hurler. Pour tout dire, les grands artistes ne devraient être que des coryphées, et la masse des spectateurs devrait chanter à son tour. Ce fut sans doute ainsi au temps où furent inventés ces chants populaires, qui sont pour décourager, par leur beauté souveraine, les plus puissants musiciens d'aujourd'hui. La musique entrait en décadence quand l'histoire a commencé.

Qu'est-ce qu'une charrue neuve ? Qu'est-ce qu'une corbeille de vendange non tachée par les fruits ? La musique aussi veut être tressée avec d'autres choses, et se glisser parmi les bruits comme le ruisseau parmi les herbes. C'est ainsi qu'elle me plaît le mieux, lorsque je l'écoute presque sans savoir que je l'écoute, lorsque toutes mes actions se règlent sur elle, mon pas si je marche, la course de ma plume, si j'écris. Mais, les Barbares, ils élèvent encore la voix, comme des chiens hurleurs ! C'est toi, musicien, qui es un peu trop Barbare pour reconnaître déjà peut-être un rythme, un éveil, un enthousiasme dans ces puissances qui s'éveillent. L'air plus subtil d'Athènes donnait de l'esprit aux Béotiens, à ce qu'on dit ; mais ils n'en savaient rien. Et les Athéniens étaient déjà tombés dans la grammaire quand ils s'en aperçurent.

CLXI

L'ombre de Platon me dit : « C'est merveille si vous n'êtes pas tous un peu fous. Ceux que vous appelez artistes semblent n'avoir d'autre fin que d'exciter vos passions, et d'entretenir des séditions de désirs en vous-mêmes. Dans vos statues tout est tourmenté, même l'image de la sagesse. Et si l'on vous représente quelque profond mathématicien, ou quelque physicien divinateur des essences, il faut qu'ils aient le sourcil froncé et les épaules houleuses. Or il est inévitable que tous

ceux qui les voient ainsi, en bronze ou en marbre, disposent leur corps de la même manière, crispent leurs visages et leurs mains, et ainsi rappellent et raniment en eux-mêmes des passions contrariées ; d'où de nouvelles souffrances, et une vie tendue, comme si toutes les forces de la vie étaient nouées à l'estomac, au lieu de glisser mollement les unes sur les autres. Comment n'enfermez-vous pas tous ces fous-là, et les statues de fous qu'ils sculptent ? »

« Mais, lui dis-je, ô Platon, crois-tu que les plus hauts esprits aient échappé aux misères terrestres, au désir, à la souffrance, à la crispation ? »

« Il ne faut point le dire, répondit Platon. Que celui qui souffre se cache ; qu'il ne déforme pas le corps des autres, surtout dans ces lieux publics où, par la contagion des sentiments, chacun devient bientôt une statue grimaçante pour les autres. Mais vous ne pensez point à cela. Je vous vois fort attentif à vous chauffer, et vêtir et voiturer, mais fort négligents de cet équilibre du corps humain, qui est tout ce qu'il y a de visible dans la sagesse. Une belle statue, qu'est-ce autre chose que l'image d'un homme qui contient ses passions, dont l'attitude et la physionomie n'expriment rien de plus que la paix intérieure et le sage gouvernement de soi ? Tu n'y ferais pas rester longtemps le plus sage des hommes. Mais, puisque tu façonnes le marbre ou l'airain, fixe la Sagesse. Que Thalès médite sur un piédestal, les passions feront silence alentour. Oui, tu verras jusqu'aux enfants essuyer ces larmes inutiles, et laisser couler la vie en eux-mêmes comme un large fleuve. J'avais rêvé que ces choses seraient par l'empire de la Science, et que les hommes s'éléveraient à la majesté. Mais point du tout. Vos acteurs se tortillent comme des serpents, et votre musique aussi, et vos statues aussi, comme si l'amertume, le regret, les folles ambitions et les amours tragiques formaient la vraie couronne humaine. Je ne vois guère ici que vos lions de pierre qui puissent servir de modèles aux hommes. »

CLXII

Un conférencier en était à sa deuxième partie ; il donnait alors tout le brillant et toute la profondeur. Exemples familiers, images saisis-

santes, dialectique, tout allait du même pas comme un beau régiment; et l'auditoire essayait de marcher en mesure. Mais le conférencier rompit une de ses périodes, et s'assit sur sa table.

« Vous croyez m'entendre, dit-il ; en réalité ce n'est pas moi que vous entendez ; c'est un singe qui me ressemble tout à fait, et que j'ai dressé par ma patience. Devant lui, dans mon cabinet, ou bien dans les chemins autour de la ville, ou bien sur une belle plage, je réfléchis, j'invente, j'assemble ; l'habile animal me suit de l'œil et de l'oreille ; quelquefois même, quand c'est un peu difficile, il répète un passage devant moi. Puis je lui fais redire le tout ; je l'écoute et je le surveille ; parfois il me semble que le style est trop sec, ou au contraire un peu trop abondant ; je corrige mon singe ; je supprime, j'ajoute ; lui se moque de tout cela, attentif seulement à bien saisir ce que je veux. Quelquefois aussi je tombe sur un développement qu'il connaît bien, parce qu'il l'a déjà fait en public ; alors il part tout seul, étalant pour moi une manière et une autre, afin que je choisisse ce qui convient le mieux. C'est un admirable singe, comme vous voyez, et qui n'est que singe ; mais en vérité il voit clair en moi comme s'il était moi ; je n'ai pas un commencement de pensée qu'il ne fixe en sa mémoire ; et quand je crois avoir oublié pour toujours quelque idée de traverse qui ne s'est arrêtée qu'un petit moment comme une biche au sentier, lui, le singe fidèle, l'a déjà fixée pour toujours ; il est mon photographe et mon phonographe. Aussi je m'anime avec lui, je change, je bats les buissons, j'improvise sans crainte, je sème les idées au vent, sûr que l'intelligent animal ne perdra rien. Intelligent, que dis-je là ? Je ne sais s'il comprend ; et comment le saurais-je ? Il ne se trompe jamais ; et s'il dit quelque sottise, je sais qu'il la répète et que c'est moi qui l'ai inventée. »

« Quand il a bien retenu ; quand je lui demande : est-ce que tu sauras ? et qu'il me répond oui avec un regard en vérité presque humain, alors je vous l'amène comme je vous l'ai amené ce soir ; et il parle d'abondance jusqu'à m'étonner ; mais ce soir, il m'ennuie. S'il vous plaît je vais continuer à sa place, et penser tout haut selon la rencontre. » Le conférencier improvisa donc non sans tâtonnement, et l'auditoire, réveillé, se mit à chercher avec lui ; dont se réjouirent quelques sages, et c'était le principal. Mais ce n'est qu'une fable, propre à faire voir que, contre l'apparence, ce qui est écrit a quelque chose de plus frais, de plus vivant, de plus sincère, de plus naïf, de plus émouvant que la parole.

CLXIII

Tous ces discours parlementaires, tous ces rapports que l'on distribue, tous ces articles qu'on lit, tous ces ouvrages que l'on achète si cher, tout cela est trop long. D'où vient cette mauvaise rhétorique ? Où nos écoliers les plus brillants ont-ils appris à dire en trois pages ce qui peut tenir en une ? Je ne sais. Nos auteurs classiques ne sont pas bavards. Pascal, Molière, La Rochefoucaud, La Bruyère, Voltaire, Rousseau, disent beaucoup en peu de mots. Et même nos poètes tragiques, ils cherchent naturellement à enfermer leur pensée dans un vers ; tous les beaux vers, tous ceux que l'on retient et que l'on cite, sont remarquables par leur densité, si l'on peut dire ; ils offrent beaucoup de sens sous un petit volume. Même Hugo, qui est si long parfois, jusqu'à ennuyer, est court plus que personne dans ses plus beaux traits. Bref, le modèle qui saisit et frappe l'écolier, c'est toujours quelque maxime serrée et riche de sens. Comment ceux qui ont le plus travaillé sur ces modèles viennent-ils tous, ou presque tous, dans la suite, à développer, à étendre, à délayer, à répéter, à ressasser ? Car tout discours est trop long, tout article est trop long, tout livre est trop long.

Habitude scolaire, sans doute. On n'exerce point communément les élèves à composer une maxime en deux lignes, en deux vers, en un vers, comme on devrait. Au contraire ; on les exerce à développer ; car il faut que leur travail ait une certaine longueur. On rirait d'un professeur qui donnerait le prix à une composition de quatre lignes. Aussi les modèles sont oubliés ; on surcharge au lieu d'alléger ; d'une phrase, on en fait trois ; on dispose les mots comme une armée, de façon à occuper le plus de terrain possible. C'est justement le contraire qu'il faudrait chercher.

Il faut compter aussi avec la paresse du lecteur, qui lit au galop, et qui compte bien, s'il comprend une phrase sur dix à la volée, comprendre tout. Mais les deux maux se tiennent ; l'auteur bavard fait le lecteur paresseux. En revanche ce lui qui parle bref réveille l'attention. Au temps où l'opposition était radicale, il s'était formé une rhétorique d'attaque qui tuait un ministère en trois phrases. Mais dès qu'ils

sont au pouvoir ils sont plus longs et plus lourds. La raison en est peut-être qu'il faut être long si l'on veut tromper et engourdir, et que la défense se propose toujours de durer longtemps, au lieu que l'attaque va au plus court. L'un court à la conclusion ; l'autre justement la craint. Or tous nos radicaux maintenant se préparent au métier de ministre ; il faut donc être pesant et sérieux jusqu'à l'ennui. N'oublions pas enfin le préjugé des historiens, qui veulent que l'on remonte au déluge ; cette histoire inutile alourdit tous les discours et tous les rapports. On ne proposera pas deux centimes sur le coton ou sur la viande salée sans faire l'histoire des douanes, et encore dans tous les pays. Pédantisme de diplomate et d'historien, qu'il faut tuer par le ridicule.

CLXIV

L'on a donné un prix Nobel au romancier anglais Kipling. Voilà un choix que j'approuve tout à fait. Justement, ces jours, je lisais quelques récits de cet auteur, et je prenais en pitié nos petits romanciers de quatre sous, couronnés par l'Académie Française. Pourquoi ? Parce que ce sont des sots. Et à quoi peut-on reconnaître un sot ? A ceci, qu'il n'explique pas quand il faudrait et qu'il explique quand il ne faudrait pas.

Il y a des effets dans la nature qui se présentent toujours les mêmes, ou à peu près, dans les mêmes conditions. Par exemple, de l'air chaud sur une mer froide, si ces conditions se rencontrent, cela fera une brume. Ce n'est pas encore aussi clair que le mouvement d'un tournebroche ; mais si l'on a soin de commencer par le tournebroche, on peut voir clair dans bien des choses, et comprendre par exemple pourquoi, quand le soleil d'été rôtit les pavés devant Saint-Ouen, celui qui se met dans l'ombre de l'édifice sent un vent frais qui va de haut en bas. Ces choses-là, dans Kipling, s'emboîtent comme les rouages d'une montre ; en trois mots, le paysage est démonté et remonté, et, si un caillou roule, vous savez pourquoi et comment.

Notre petit romancier ne sait rien dans ce genre-là, et il s'en vante ; les choses qu'il décrit sont des décors en carton. Mais, dès que l'événement est obscur, alors le romancier est clair. Ce que pense, ce que sent, ce que veut le héros, cela il le sait, et il nous l'explique. Il ne sait

seulement pas comment une roue pousse l'autre dans le tournebroche, mais il sait comment le désir, le regret et la colère s'arrangent dans le discours intérieur. Il n'a point lu dans le tournebroche ; il n'a pas remarqué si les fumées de Saint-Sever montent ou descendent, ni par quel vent ; mais il a lu Andromaque, et il est capable d'étaler sur son bureau de psychologue les rouages d'un homme. Il démonte et remonte. Il vous compose un caractère, d'où il fait sortir, hélas, des pensées, des projets, des actes. C'est faux comme une confidence, et même bien plus ; car dans une confidence, il y a vraiment des yeux qui regardent.

Dans Kipling, au contraire, je retrouve l'homme tel que je le vois, tournebroche fait de tournebroches, à ne jamais savoir comment ces damnées mécaniques vont grincer ou mordre ; et, quand ils parlent, on sent bien que leurs mots ne sont que les pauvres signes d'une grande et terrible chose, comme seraient les mouvements d'un baromètre dans un cyclone.

CLXV

Je mets Tolstoï très haut ; c'est comme un phare qui éclaire la mer. Mais, chose à remarquer, je ne suis pas saisi surtout par ce que l'on appelle communément ses idées. Elles sont très simples, et assez évidentes. Je dirais presque trop simples, trop évidentes. Il y a des injustices partout où il y a des hommes ; il est aisé de les voir, de remonter jusqu'à leurs causes, et de dire que, si tous les hommes vivaient selon la raison au lieu de suivre leurs passions, tout irait bien. Le difficile c'est de trouver quelque combinaison bâtarde qui fasse un peu de vertu au moyen d'un certain engrenage des vices ; mais c'est justement ce dont Tolstoï ne se soucie point. C'est pourquoi on peut dire que son Evangile renouvelé ne changera pas grand chose sur la terre. Car tous connaissent la perfection ; chacun peut former l'idée d'une vie humaine qui ne nuirait à personne ; chacun peut construire une Icarie. Mais on ne vit pas en Icarie ; le difficile n'est pas de définir la perfection en idée, mais bien de limiter l'imperfection en fait. Pour terminer là-dessus, remarquons une chose, c'est que tous les sages sont vieux ; la sagesse vient après les passions, comme les célèbres carabiniers.

Les vraies idées de Tolstoï, je les trouverais hors de sa philosophie, dans ses romans, et même justement dans les romans où il n'a point voulu mettre des idées. « Résurrection » est une belle œuvre, certainement, mais qui ressemble encore un peu trop à une leçon de morale. « La Guerre et la Paix », « Anna Karénine », voilà les purs chefs-d'œuvre. Ce sont des livres qui ne prouvent rien. C'est une peinture vraie, sans psychologie bavarde. Rien n'est expliqué, et on comprend tout ; on fait bien mieux que comprendre, on voit. C'est comme si l'on vivait avec tous ces gens-là, sans être vu. L'un entre, l'autre s'en va ; on le retrouvera tout à l'heure. Analysez ce qu'ils disent ; ce n'est pas remarquable ; c'est tout ordinaire ; ils ne sont pas plus logiques que vous et moi ; ce qu'ils font et ce qu'ils disent est pourtant ce qu'on attendait. On les touche presque, tant ils sont vivants. Cherchez maintenant la ficelle ; il n'y a point de ficelle. Vous ne trouverez ni exposition, ni péripétie, ni dénouement ; cela se noue et se dénoue du même train que la vie. A la fin du livre, on se sépare d'eux tous avec regret. Quand je lis Tolstoï, je ris de ces écrivains russes qui s'appliquent à être bien russes, à nous peindre l'âme russe, et qui mettent du caviar dans tout. Les héros de Tolstoï sont tout de suite nos amis ; ils nous plaisent sans chercher à nous plaire, et souvent sans se montrer. Qu'y a-t-il dans cette impérieuse, vive, violente Anna ? Qu'y a-t-il au fond de ses yeux noirs ? Elle meurt sans livrer son secret. Il y a une autre vérité que celle des idées.

CLXVI

Le Savant me dit : « Je viens de lire Tolstoï. Cet homme-là sait les choses. Oui, vous allez l'entendre mal, et me dire qu'il a observé, qu'il s'est promené dans le monde avec un crayon et un carnet. Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Il sait vraiment les choses ; il a vécu dedans, non autour. Si vous connaissez un peu le cheval, lisez ce récit des courses, dans « Anna Karénine » ; voyez l'officier à l'écurie ; il faut avoir été en amitié avec des chevaux pendant des années pour écrire une page comme celle-là. Mais il y a plus fort. Tout en lisant, j'entre avec le mari dans la chambre où Anna est malade. L'auteur n'a pas dit quelle est sa maladie. Mais moi, qui ai soigné de ces malades-

là, j'entre, j'écoute, et je reconnais la fièvre puerpérale. On ne peut s'y tromper, si on connaît la chose. Ce délire a son éloquence à lui, ses mots à lui. Tolstoï a vécu ; il écrit sur ce qu'il sait. Quelle pauvre chose qu'un écrivain qui ne sait rien ! »

« Mais, dit quelqu'un, on nous a bien trompés en nous parlant de la littérature d'imagination. Je pensais que le génie consiste surtout à deviner, à reconstruire. On dit aussi communément que ceux qui ont beaucoup vécu n'écrivent guère. »

« Cela se peut, dit un troisième. Pour agir, penser et écrire, il faut une longue vie, et une rencontre d'aptitudes qui est proprement le génie. Voyez Stendhal ; il a suivi la grande armée, puisqu'il était intendant aux vivres ; aussi ce n'est pas miracle qu'il ait décrit une bataille comme personne ne l'a jamais fait. »

« Balzac, dit un autre, a imaginé certainement. »

— « Oui, dit le Savant ; je crois qu'il a imaginé quelquefois, et qu'on le devinerait sans peine à ceci que ses traits ne marquent plus. Mais remarquez une chose ; tant que Balzac a été seulement un écrivain, il n'a écrit que des pauvretés, dont on ne parle même plus, comme « Jean Louis » ou « Le Centenaire ». Mais dès qu'il s'est battu avec les huissiers, la vie commune est entrée en lui, et a gravé en lui toutes ces fortes images que nous retrouvons dans ses œuvres. C'est pourquoi tous vos petits auteurs m'ennuient. Ils ne savent rien. Ils ont vu les choses et les hommes comme un touriste voit un lac. Il faut pêcher dans le lac, et bien des années. On ne peut raconter que sa vie, et l'univers autour. C'est pourquoi votre petit marchand de romans vous fera toujours des décors en carton peint. Tout est imité ; et cela se retrouve dans les mots. Car je crois que, lorsque la chose est réellement saisie et sue, les mots s'arrangent d'eux-mêmes. Mais si vous n'êtes qu'amateur de choses, non dompteur de choses, ce que vous écrirez ressemble à tout ce qu'on écrit. Ainsi « Chantecler » ; ce que j'en ai lu ressemble à une habile imitation de Hugo. Mais je parie ce qu'on voudra que je trouverai cinquante poètes, actuellement vivants, qui feraient d'aussi bonnes variations sur le même thème. Et j'en connais deux ou trois qui feraient peut-être encore mieux. »

La conversation se perdit dans le tumulte.

CLXVII

Je renouais connaissance ces jours-ci avec le bon Stuart Mill, et, dans ses « Mémoires », je suivais les travaux politiques de ceux qu'on appelait en Angleterre, entre 1830 et 1860, les radicaux philosophes. C'était l'école de Jérémie Bentham, homme prodigieusement sec, qui chiffrait les plaisirs et les peines suivant le principe de l'Utilité. Parmi d'immenses travaux de politique et de législation, il était surtout fier d'avoir inventé la prison la plus utile ; c'était celle où la moindre peine du coupable produisait le plus grand plaisir des honnêtes gens, par la moindre peine des gardiens. Il définissait le crime : « plaisir d'un seul, peine de beaucoup », et le châtiment : « peine d'un seul, plaisir de beaucoup ». Ces définitions font apparaître ce genre d'hommes, dont les travers et les vertus correspondent assez bien à ce que nos Académiciens veulent appeler l'Esprit Primaire. Stuart Mill, et surtout son père, ont réalisé cet esprit-là. Ce sont les héros de la médiocrité intellectuelle.

Stuart Mill lisait tout et comprenait tout. Il fut touché souvent par les idées mystiques ; il y voyait de la profondeur et de la beauté ; quelquefois même, et sans fausse modestie, tout ingénûment, il constatait que lui-même n'était pas capable d'en produire de pareilles. Ou bien il mesurait de l'œil la formidable idée historique d'après laquelle les opinions prises comme vraies à une certaine époque représentent seulement le régime des nations les plus fortes pour un certain état du commerce, de l'industrie et des armements ; ce qui ferait dire que la démocratie intégrale, par exemple, n'est pas plus vraie en soi que la monarchie, mais vraie à un moment, par la force de la Nation qui la réalise. De telles idées ont une grandeur dans l'expression, et, chose remarquable, permettent à n'importe quel ambitieux de s'adapter à n'importe quel régime.

Mais il est beau de voir comment le noble Stuart Mill repousse de son esprit ces opinions bien payées, et si favorables aux passions et à l'injustice. Il s'en tient à l'Utilité ; il s'applique de tout son cœur à n'avoir pas de cœur. Il est sec, il est pédant, il est précis. Voici les résultats : il consent à se présenter aux Communes ; mais il refuse de

dépenser un sou pour son élection, car il est contraire au principe de l'Utilité qu'on achète des suffrages, même indirectement. Le même homme renonçait à ses droits d'auteur pour réaliser des éditions populaires à bon marché, toujours par le même principe. Comme un adversaire lui faisait grief de certaines phrases imprimées auparavant qui n'étaient point flatteuses pour le peuple, il les avoua hautement. Il fut élu, sans avoir fait la moindre concession, promettant seulement d'être lui-même, et de songer uniquement à l'intérêt général. (Toujours l'utilité). Il agit pour le suffrage des femmes (en 1866 !), pour les Irlandais misérables, pour les nègres, toujours pour les faibles et pour les ignorants. Pensées volontairement rétrécies, et vie admirable. Que de penseurs à prétentions, et qui nous font voir justement le contraire. Sublimes dans l'expression, et flatteurs de toutes les puissances dans le fait.

CLXVIII

Il y a des choses qu'il faut bien accepter sans les comprendre ; en ce sens, nul ne vit sans religion. L'Univers est un fait ; il faut ici que la raison s'incline ; il faut qu'elle se résigne à dormir avant d'avoir compté les étoiles. L'enfant s'irrite contre un morceau de bois ou contre une pierre ; beaucoup d'hommes blâment la pluie, la neige, la grêle, les vents, le soleil ; cela vient de ce qu'ils n'ont pas bien compris la liaison de toutes choses ; ils croient que tous ces faits dépendent de décrets arbitraires, et qu'il y a au monde un capricieux jardinier qui peut arroser ici ou là ; c'est pourquoi ils prient. La prière est l'acte irréligieux par excellence.

Mais celui qui a un peu compris la Nécessité, celui-là ne demande plus de comptes à l'Univers. Il ne dit pas : pourquoi cette pluie ? pourquoi cette peste ? pourquoi cette mort ? Car il sait qu'il n'y a point de réponse à ces questions. C'est ainsi, voilà ce que l'on peut dire. Et ce n'est pas peu dire. Exister, c'est quelque chose ; cela écrase toutes les raisons.

Eh bien, je croirais assez que le véritable sentiment religieux consiste à aimer ce qui existe. Mais ce qui existe ne mérite pas d'être aimé ? Assurément non. Il faut aimer le monde sans le juger. Il faut s'incliner devant l'existence. Je n'entends pas qu'il faut tuer sa propre

raison, et comme se noyer dans le lac ; on n'aurait plus rien alors à incliner ; la vie n'est pas si simple. Il faut respecter ce qu'on a de Raison, et réaliser la Justice autant qu'on le peut. Mais il faut savoir aussi méditer sur cet axiome : aucune raison ne peut donner l'existence, aucune existence ne peut donner ses raisons. Une femme qui accouche, c'est tout autre chose qu'un Archimède qui invente.

Vous qui allez vers la Forêt Verte pour saisir autour des branches mouillées les premières vapeurs du printemps, vous trouverez bon que les feuilles s'étalent au nouveau soleil, qu'après cela les graines mûrissent et tombent sur la terre. On pourrait bien dire, si l'on voulait, que chacune de ces graines avait sa destinée, qui était de germer, de pousser, de devenir arbre à son tour, et que cela n'arrive peut-être pas à une, pour un million de graines qui pourrissent. Mais vous n'y pensez pas. Vous ouvrez vos yeux et vos oreilles ; le même feu divin se rallume en vous ; vous sentez bien que vous êtes fils de la terre aussi ; vous adorez ce vieux monde ; vous le prenez comme il est ; vous lui pardonnez tout. Allez, amis, allez faire votre prière ; j'entends déjà les cloches de Pâques.

CLXIX

Le fond de la Religion n'est peut-être qu'une espèce d'ivresse collective. La contagion des sentiments a une telle puissance, et notre corps est si naturellement porté à imiter les mouvements des corps qui lui ressemblent le plus, que les hommes réunis en viennent bientôt à aimer, à haïr, à penser en commun. La musique exprime merveilleusement ces actions et réactions ; le rythme est une loi commune, que tous les chanteurs adorent, lorsqu'ils chantent en chœur. Personne n'échappe entièrement à cette puissance de la foule. Que l'on soit citoyen dans une réunion publique, soldat dans un régiment, ou révolutionnaire chantant l' « Internationale », on se sentira comme emporté hors de soi-même ; on oubliera, tout soudain, les mille petites misères de la vie individuelle, le doute, l'hésitation, le regret, l'ennui ; la vie aura un sens et une saveur jusque-là inconnue. Il en est de cette ivresse comme de toute ivresse ; qui a bu boira. C'est par là qu'on peut expliquer cette longue suite des guerres impériales, où

l'on dirait que les hommes trouvèrent leur plus haut plaisir à se battre et à mourir. Dans le fond, ce qui leur plaisait, ce n'était pas spécialement la bataille, c'était l'action en commun.

De cette joie est née la poésie. Tous sentent quelque puissance invisible, qui agit à la fois en chacun d'eux et hors d'eux ; tous la cherchent ; tous veulent donner un corps à cette âme ; ce corps, ce sera le chef ou le prêtre, ou le prophète, ou quelque dieu qu'ils finiront par voir et toucher. Le Christ a dit une profonde parole : « Toutes les fois que vous serez réunis, je serai avec vous. »

A bien regarder, il n'y a rien de plus dans ces prodigieux sentiments que ce que l'on observe dans un mouvement de terreur panique ; ce n'est toujours que la passion grandie, et l'animal divinisé. Autant qu'on peut savoir, la puissance proprement humaine, que nous appelons raison, vient d'une tout autre source. Elle est née, sans doute, dans les pays froids, pendant les longs hivers, alors qu'il faut fermer sa maison et vivre chacun avec soi. La Science, par ses calculs, par ses machines, par ses catapultes, par ses canons, devait vaincre la poésie ; la Justice devait vaincre l'Amour. Mais le combat dure encore et durera longtemps. Les hommes, même les plus raisonnables, ont une tendresse pour les dieux et pour la musique qui me fait penser que la guerre durera encore longtemps parmi nous. Les Muses protègent la retraite des dieux.

CLXX

La prière avait du bon. C'était un mouvement du cœur pour s'accommoder aux choses. Mais Dieu a tout gâté. On tombe alors dans la paresse imbécile, ou dans la crainte, ou dans la fureur. Paresse et crainte, c'est esclavage ; fureur, c'est déjà folie ; et il y a de tout cela un peu, il me semble, dans le fanatisme d'un moine. L'enfant a peur dans la nuit ; de ce sentiment naturel, et même utile à ceux de son âge, il fait une chose, et c'est le loup-garou ; et comme le loup-garou passe par le trou des serrures, voilà la prudence qui devient folie. C'est à peu près ainsi que, l'homme ayant créé Dieu, Dieu a créé le moine.

J'ai admiré la fameuse profession de foi du vicaire Savoyard, aussi

souvent que je l'ai lue. L'heure matinale, la terre des hommes étendue à leurs pieds, la fumée des villages, tous ces travaux visibles, et les grandes forces autour d'eux, torrents et rochers, selon la Nécessité, quelle vision pour le cœur qui s'éveille ! Le disciple est homme ; son regard humain vole de clocher en clocher. Foi, espérance, charité, nobles choses humaines. Ce mouvement de cœur est vrai ; ceux qui ne le connaissent point ne sont jamais nés ; ceux qui ne le sentent plus sont déjà morts.

« Toutes les fois qu'on me parle de Dieu, c'est qu'on en veut à ma liberté ou à ma bourse. » Il faut penser cela ; il faut dire cela. Mais quoi ? Jean-Jacques ne fut-il pas le maître de Proudhon, avant d'être le mien ? Oui, il y a une religion organisée contre les plus justes mouvements du cœur ; oui, contre la foi, contre l'espérance, contre la charité. Le pape a bien voulu nous le rappeler ; oui, et que l'inégalité n'est pas injuste, puisque Dieu l'a voulue ; que la justice c'est l'obéissance ; que la charité et le pauvre iront éternellement dans cette sombre vallée, l'un traînant l'autre, pour le salut des riches. Mais que me font ces petits anathèmes ? Jean-Jacques disait : « Pourquoi cet homme entre Dieu et moi ? » Je veux bien faire, pour cette fois, la leçon au maître, et lui dire à mon tour : « Pourquoi ce Dieu entre la justice et moi ? » Mais je vois que le maître sourit. J'ai bien suivi le mouvement de sa pensée ; j'ai bien saisi cette vallée lumineuse, ces forces mesurées, tous ces travaux humains. C'est bien l'homme qui a inventé la justice ; c'est bien l'homme qui a inventé Dieu. Dans ce mouvement de cœur, au-dessus des petites passions, dans ce mouvement humain je recrée l'une et l'autre ; et les mots n'y font rien. Je sens qu'il faut travailler avec foi, avec espérance, avec charité, à la grande œuvre humaine. Je sais que le pape n'est pas de cette religion là ; je le sais, puisqu'il me le dit. Mais la bonne femme qui dit son chapelet, comment saurai-je si sa méditation ne va pas plus loin que ses paroles ? Toute bonne volonté remue toujours et soulève toujours toute la pensée humaine. Je me moque de son Dieu, mais je crois en cette pauvre bonne femme. O noble Jean-Jacques, que ton discours m'emporte où il voudra, je n'ai point peur du loup-garou.

CLXXI

La vie est un travail qu'il faut faire debout. Assis, couché, à genoux, rien de cela n'est bon. Ces pensées me venaient comme je suivais un enterrement de village. Des nuages lourds voilaient le soleil d'instant en instant ; après la route qui serpente à mi-côte, ce fut le chemin pavé et l'escalier de pierre, et la paix d'une vieille église toute blanche, avec des ogives simples et parfaites. Dans ces formes justes, dans le chant liturgique, dans les replis de la cérémonie, on percevait la mesure et la décence convenables à des vivants qui se savent mortels. Car nous avons cette charge à porter ; elle nous tient bien aux épaules ; il n'y a qu'à marcher avec ; car nous ne sommes pas des ânes pour nous rouler. Aussi, quand le bât nous blesse, ce n'est pas assez de la nature pour nous rappeler notre métier d'hommes, car elle meurt sans savoir. Il faut des choses humaines, comme l'ogive et les discours liturgiques ; des choses humaines qui soient bien appuyées par terre, qui soient bien égales des deux côtés, et qui marchent selon une règle. Le prêtre veut nous incliner ; mais la cérémonie nous redresse.

Tous ces rites sont parfaits ; exactement à notre mesure ; je n'y vois rien de surhumain ; les hommes y ont suffi. Il fallait cette marche réglée, ces chants, ces formes, ces témoignages, cette politesse étudiée, pour discipliner le désespoir.

Jusqu'où tomberaient les malheureux si tous leurs semblables s'enfuyaient en se bouchant les yeux et les oreilles ? Ou, pis encore, si tous leurs semblables, réveillant leur propre désespoir, se jetaient dans des lamentations désordonnées ? Mais, tout au contraire, l'humanité se range comme pour dire : « Nous savons ce que c'est. »

Parbleu, si l'on voulait, qui donc dans cette foule n'a pas mille bonnes raisons de se précipiter et de mordre la terre ? Qui donc, comme ces Mercenaires, n'aurait pas de blessures à montrer ? Mais comme il y a des vêtements pour cacher l'animal, ainsi la cérémonie habille les douleurs comme il faut. La religion est vraie en tout le reste, et menteuse seulement en ce qu'elle dit. Car s'il y avait un Dieu au ciel, comment ne pas crier de terreur ou de colère ? Mais il y a une raison commune, fille de la terre comme nous, mais le plus

beau fruit de la terre, et le vrai Dieu, s'il nous en faut un, selon laquelle le courage plie en même temps que le corps ; d'où chacun sait bien qu'il faut se redresser et regarder au loin, par-dessus les peines. Non pas couché. Non pas même à genoux. La vie est un travail qu'il faut faire debout.

CLXXII

Nous n'avons aucune connaissance de la mort ; je ne parle pas de la mort du voisin ; comme sa vie est à lui, non à nous, nous ne pouvons pas bien savoir ce que c'est pour lui qu'être mort. Si nous revenons à nous-mêmes, alors nous ne savons plus du tout ce que c'est que ne plus vivre.

Le sommeil est frère de la mort, comme on dit ; mais justement nous ne savons pas bien ce que c'est que dormir sans rêver ; ce n'est rien du tout. Penser à un univers dans la nuit, c'est encore trop penser ; si l'on veut penser au sommeil ou à la mort, il faut ne plus penser du tout. Aussi les prédicateurs, qui ont pour métier d'empoisonner la vie, comment s'y prennent-ils pour faire peur à ceux qui les écoutent ? Ils remplacent la mort par une déportation à perpétuité ; ils supposent qu'après la mort on est encore vivant.

Cette croyance, qui a été si longtemps populaire, on comprend bien d'où elle vient. Les songes y sont pour beaucoup ; car, dans les songes, les morts vont et viennent, et nous parlent. Mais le réveil chasse tous ces fantômes ; de là cette croyance que la nuit appartient aux morts et que le jour les met en fuite.

Mais la source de la croyance n'est pas là. C'est la vie même qui, par sa nature, se croit éternelle. Je n'entends pas seulement par là que toute vie s'aime elle-même. Je dis bien plus : la vie ne craint pas la mort ; la vie nie la mort. Etre vivant et penser qu'on est mort, c'est mieux qu'insupportable, c'est impossible.

Quand je méditerais tous les jours sur une tombe, je n'arriverai jamais à penser que je ne pense plus. Toujours je me suppose vivant. J'essaie de penser à ce que sera le monde dans cent ans, dans mille ans, sans moi ; mais je me suppose toujours spectateur, au moment même où je me dis que je ne verrai point ce spectacle. Je me fais invisible aux autres, absent pour tous les yeux ; mais, je ne puis être

absent pour moi. La flamme qui m'éclaire le monde, je l'emporte partout avec moi, dans les espaces et dans les temps. Une nébuleuse ? J'y suis, puisque j'y pense. La mort du soleil ? Puisque j'y pense, je pense que j'y serai. La vie ne peut pas penser la mort. Lorsque le Dante est descendu aux enfers, il avait négligé de mourir ; c'est pourquoi les morts se levaient devant lui ; c'est en lui que les damnés grinçaient des dents.

Telle est la source de toutes les preuves qui nous assurent que nous vivrons toujours. Nous n'avions pas besoin de preuves. Naturellement, par la vertu de la vie, nous nous pensons immortels. Toutes ces preuves, si l'on va aux racines, prouvent que nous croyons à la vie. Cette « belle espérance » est un bien maintenant, comme toute espérance ; nous ne pouvons dire si elle est fondée hors de nous, mais elle est bien accrochée en nous. D'où les grands Sages ont tiré une règle de vie : ne pas penser à la mort, et vivre comme si on devait vivre toujours. « En avant, disait Gœthe ; en avant, par-dessus les tombeaux. »

CLXXIII

Monsieur, me dit l'Américain, votre morale laïque est infectée de matérialisme ; c'est par là que vos instituteurs, professeurs et gouvernants sont voués à l'impuissance ; ils sèment du grain mort. Comment resterait-il quelque espérance, quelque confiance, quelque enthousiasme en celui qui croit que tout est matière ? »

« Si cela est ainsi, lui répondis-je, qu'y voulez-vous faire ? On ne choisit pas une opinion comme on choisirait une poularde au marché. Ceux qui ont gardé leur religion, ce n'est pas parce qu'ils la croient utile qu'ils l'ont gardée, c'est parce qu'ils la croient vraie. Ceux qui tiennent aujourd'hui pour la vérité scientifique, autrement dit qui s'attachent à ce qu'ils constatent ou comprennent, n'ont pas choisi, croyez-le bien, la solution la plus commode. On n'a pas le choix entre croire et ne pas croire. »

« Sans doute, reprit mon docteur en philosophie. Mais de ce que vous prenez la science pour guide, il ne résulte pas que vous deviez adopter cette doctrine avilissante d'après laquelle tout est matière. Je suis l'inventeur, Monsieur, d'une doctrine qui se flatte de récon-

cilier le vieux spiritualisme avec la jeune science. Cette doctrine, c'est le pampsychisme. »

« Ah ! fort bien ! Et qu'est-ce qu'il dit, ce pampsychisme ? »

« Je pars de cette remarque que les matérialistes ne savent pas bien ce que c'est que la matière ; ils la supposent faite d'atomes, ou d'éléments comme cela, dont ils n'ont aucune expérience directe. Eh bien ! pourquoi ne pas prendre plutôt, comme type de l'être, la seule chose, si je puis dire, dont nous ayons tous l'expérience directe, l'âme ? Car nous savons tous ce que c'est que penser, raisonner, sentir. En bref, Monsieur, nous posons qu'il n'existe que des âmes, et que tout ce qui arrive au monde est un rapport d'âme à âme. »

« Pourtant, lui dis-je, un coup de poing ? »

« Justement. Un coup de poing, dans votre système matérialiste, ce n'est qu'un corps heurtant un corps ; or, vous ne savez pas ce que c'est réellement qu'un corps, ni ce que c'est qu'un choc. Moi je dis : c'est une action d'âme à âme ; une volonté dans celui qui frappe, qui est une âme, produit une perception et une douleur dans celui qui reçoit, qui est aussi une âme. »

« Bon, lui dis-je. Mais alors, si mon âme qui est ici veut donner un coup de poing à l'âme d'un Chinois qui habite Pékin, le Chinois recevra le coup de poing ? »

« Mais non, dit-il, rien n'est changé. Ce que vous appelez les conditions de l'action d'un corps sur un corps, je l'appelle conditions de l'action d'une âme sur une âme. Ainsi les vérités scientifiques sont conservées ; le matérialisme seul est vaincu, dans des conditions qui ne coûtent rien à votre intelligence. Voilà la doctrine de l'avenir. L'essayer, c'est l'adopter. Voyez donc cette brochure, je vous prie. »

CLXXIV

Quand on lit les anciens Matérialistes, comme Epicure ou Lucrèce, on y trouve un enthousiasme poétique, et le sentiment héroïque de la liberté enfin conquise. Ce sentiment est juste, et toujours vivant. J'ai pu l'observer dans les Universités Populaires, où, chose remarquable, toute thèse en faveur de l'âme immatérielle ou de la liberté était prise d'avance, et par un invincible préjugé, comme une espèce

de manœuvre contre la Libre Pensée. Cette remarque met au jour une confusion presque universelle. Car le bon sens ne supporte point que nous soyons sans puissance sur notre destinée et sur nos passions. Qui veut la justice nie le fatalisme. Et j'ai observé, dans des discussions publiques assez serrées, que l'argument le plus puissant d'un catholique était de faire voir que le matérialisme, nie la liberté. L'auditeur impartial sent bien pourtant que le fond du matérialisme c'est une volonté de penser correctement, de remettre les choses en place, de ramener les rêves et les passions à leurs causes, de réduire la prophétie, le miracle, la tyrannie surnaturelle, le fanatisme, l'esclavage enfin. De là un grand embarras. Mais c'est une erreur de croire que l'analyse de ces problèmes suppose une culture écrasante. Quelques exemples, considérés avec attention et sans préjugé, peuvent conduire plus loin que l'esprit de système qui est le plus dangereux des préjugés.

Il faut d'abord penser, par exemple, à l'éclipse, et bien considérer le travail rigoureux de pensée qui a surmonté d'abord la crainte, écarté les présages, et reconnu dans ce phénomène étonnant les effets prévisibles d'un mécanisme éclairci par d'autres effets. J'ai assez expliqué comment chacun peut refaire ce travail par ses propres moyens ; la précision du calcul ne sert que pour annoncer exactement la chose ; mais celui qui a observé la marche du soleil et celle de la lune, sait bien qu'une éclipse n'a rien de plus merveilleux qu'un croissant ou qu'une pleine lune. D'après cela, posons que nous avons à chasser les esprits de l'univers, et que c'est le devoir intellectuel strict. Tenons bien cela.

Mais sachons aussi y reconnaître notre liberté. En nous et dans la fonction de penser, et non pas hors de nous dans les choses. Ramasser tout l'esprit en soi, dans la fonction de penser, au lieu de chercher l'esprit dans le pied des tables, voilà l'expérience décisive. D'où nous prenons conscience de notre fonction de législateurs, et l'exerçons en souverains, cultivant, arrosant, bâtissant, assainissant ; et dans l'ordre social aussi, juges des juges désormais. Et c'est notre première pensée, sous l'idée matérialiste, qui nous investit du pouvoir spirituel. Regardez bien, c'est ainsi. La pensée matérialiste et l'action libre sont toujours ensemble, pour inventer, pour légiférer, pour redresser. Il n'y a qu'un prodige, c'est la pensée qui nie les prodiges. Cette formule achève la religion.

CLXXV

La neutralité est un vilain mot. Pour accepter qu'il y ait des notions qui appartiennent au curé, il faut avoir dormi trente ans dans les Bureaux. L'instituteur doit posséder toute espèce de piété et expliquer toute espèce de culte. Si vous dites qu'il n'est pas assez instruit pour gouverner tout ce royaume d'idées, c'est comme si vous disiez qu'on ne peut pas décrire les mouvements des corps célestes sans posséder le calcul différentiel. On peut toujours décrire, et il faut commencer par là ; je dirais même continuer par là et finir par là.

Il y a une parenté entre l'homme et la nature, et cette parenté est sentie et en quelque sorte goûtée à toute minute. Car l'homme est né de ce monde ; l'homme est chez lui dans ce monde ; les doctrines abstraites n'y changeront rien. Le curé dit que, malgré l'apparence, malgré le froid et la faim, malgré le cyclone, le volcan, le microbe, une Providence a rangé et meublé ce monde pour notre usage. Je dis que l'homme est un fils de ce monde, le plus parfait, le plus puissant, le mieux adapté des fils de ce monde, autant qu'on sait ; qu'il y a accord certainement entre la nature du monde et la nature de l'homme, sans quoi l'homme ne vivrait pas seulement une minute ; et qu'il y a ainsi dans l'homme une amitié pour le monde, une confiance, une espérance qui fait que les matins sont beaux, et les midis, et les soirs, et toutes les saisons, et même le vent, la pluie, la neige, la foudre, en sorte que, même fuyant comme une bête, l'homme se retourne pour admirer. Espérance quand même ; amitié quand même ; piété quand même. « Sois pieux devant le jour qui se lève », dit le vieil oncle à Jean-Christophe.

Parenté, maintenant, entre les hommes. C'est bien clair. Bêta qui s'imagine que les hommes vivraient seuls s'ils pouvaient, et que c'est la peur qui les maintient en société. Non pas la peur, mais la parenté. Chacun a été d'abord une partie de sa mère. L'homme vit en touffe, non en brin. Fraternité malgré tout ; charité malgré tout ; sentiment hors de soi ; sentiment commun ; joie de l'action en commun ; joie de l'acclamation en commun. Culte en commun ; aussi bien sans Dieu.

Parenté entre tous les hommes d'autre manière encore, par la Raison commune. Amitié par lecture, avec des gens qui sont morts, avec des gens qu'on n'a jamais vus. Idée que l'on peut instruire tous les hommes, et que tout ira mieux, quand ils sauront mieux. Idée de la dignité d'homme et de l'égalité des hommes, qui n'est pas, mais qui devrait être. Volonté de justice, malgré les passions ; volonté de progrès, malgré chutes et rechutes. Foi malgré tout. Foi, Charité, Espérance, ce sont les plus profonds sentiments humains. Vie commune, enthousiasme commun, vie hors de chez soi et hors de soi, c'est le Culte, et c'est le Salut. Vie solitaire pour la Raison commune ; c'est la Méditation, et c'est encore mieux le Salut. Si le prêtre était seul à dire ces choses, si mal qu'il les dise, on n'entendrait bientôt plus que lui.

CLXXVI

L'abbé Loisy, qui n'est presque plus abbé, ressemble assez à Renan, qui resta toujours un peu curé. Tous deux sont des historiens ; tous deux tournent autour des questions, argumentent avec malice, remuent de vieux papiers, à faire croire aux naïfs que la vie humaine de ce temps est suspendue à la trouvaille que l'on pourrait faire de quelque document perdu depuis dix-neuf siècles. Ce sont jeux de sacristains. Il faut écarter les enveloppes, briser la coquille et aller au cœur de la question.

Il s'agit, par exemple, de savoir si Jésus-Christ fut réellement Dieu. Eh bien, je dis que ce n'est pas là une question d'histoire, ni une question de fait. Il faut voir ce que peuvent signifier maintenant, pour nous, des propositions du genre de celles-ci : Jésus-Christ est fils de Dieu ; Jésus-Christ est Dieu.

Il faudrait être bien rustre pour croire qu'on est fils de Dieu au sens où on est fils de Pierre ou de Paul. Cela doit s'entendre en esprit ; ou bien, alors, il ne faut qu'en rire. Or, entendu en esprit, qu'est-ce que cela veut dire ? C'est une idée aussi vieille qu'on voudra, bien plus ancienne que le Christ, que l'idée d'une parenté spirituelle entre tous les hommes. Les hommes se ressemblent par leur manière de connaître, de prouver, d'argumenter ; sans cela les discussions ne seraient même pas possibles ; il n'y aurait ni sciences, ni enseignement

des sciences. Beaucoup de nobles esprits, je cite Platon, Aristote, les Stoïciens, pour ne parler que de ceux qui ne l'ont pas appris dans l'Evangile, croient que tous les hommes participent à une Raison éternelle, immuable, parfaite, qui serait comme l'âme ou l'esprit du monde. En ce sens, nous sommes tous fils de Dieu. Seulement, cela se voit plus ou moins. Quand un homme cultivera en lui ce feu divin, jusqu'à réchauffer les autres par la justice et l'amour, on l'appellera Dieu ou fils de Dieu.

Ces définitions une fois admises, je veux bien dire que Jésus fut Dieu ou fils de Dieu, comme on voudra ; les incertitudes sur le texte de l'Evangile, certains récits ridicules comme celui des trois cents cochons possédés du Diable et qui allèrent se noyer, ne me retiendront pas. Je puis, à travers l'histoire, et en traitant l'histoire comme une « mauvaise langue » qu'elle est, me faire, sous le nom de Jésus, le portrait d'un fils de Dieu.

Reste à juger la conception même d'un Dieu, c'est-à-dire d'une Raison éternelle. J'avoue qu'on n'en peut apporter de preuve à la rigueur. La question est donc de savoir si, pratiquement, il est bon d'y croire, c'est-à-dire si cette croyance aide à être courageux, patient, juste et bon. C'est une belle question à discuter, dès qu'on l'a nettoyée de toute cette poussière archéologique. On verra alors si cette croyance sauve l'homme, et en quel sens ; si l'on peut l'avoir en soi tout seul, par réflexion, ou s'il faut la réchauffer en ravivant le feu intérieur par la méditation en commun, par les rites, par la musique. Graves problèmes peut-être ; problèmes d'aujourd'hui ou de demain ; problèmes de sociologie, comme on dit, non problèmes d'histoire.

CLXXVII

Ce mois de Juin donne les plus belles fêtes. J'y fus convié il y a quelques jours par de précieux amis, qui se sont retirés à la campagne. C'est bien Prairial ; l'herbe est drue et verte ; les bois débordent sur la route ; tous les verts s'étalent et respirent au soleil, chacun avec sa nuance propre, et sa transparence, car la feuille est tendre encore. Des coquelicots éclatent ici et là, dans les blés d'un vert gris, et mieux encore dans les sombres fourrages. Des reflets bleus adoucissent et

fondent ces couleurs ennemies ; le bleu du ciel lie toutes les nuances ; aussi les flèches du soleil s'enfoncent dans la terre et ne rebondissent pas encore ; et la simple rose, au tournant du chemin, triomphe sans effort, par sa couleur unie et singulière. Vive la rose !

Avec la chaleur du jour s'éleva une brume laiteuse. Le tonnerre se mit à bavarder d'un bout à l'autre. Puis, sur un appel plus violent, quelques grêlons roulèrent, mais sans trop de mal pour les fleurs. Après quoi un vent frais fit remuer sur la terre les images rondes du soleil, qui riait à travers les branches.

Ce n'était qu'un prélude. Le vrai spectacle était pour le soir. Avant la fin du long crépuscule, qui imitait la clarté lunaire, on entendit des grondements tout autour de l'horizon. Chacun des orages parlait à sa manière, l'un murmurant et l'autre crépitant. Les éclairs aussi avaient leur manière. Au nord, c'étaient des explosions de lumière blanche ; à l'ouest, de rouges flammes courant sur les collines ; au midi, des traits sinueux qui partaient de la terre et perçaient le ciel ; d'autres montaient en courbe et retombaient. Tout à coup il s'éleva un vent impérieux, et un nuage noir, semblable à une épaisse fumée, vint sur nos têtes. Ce fut un vacarme et un embrasement, toujours sans pluie.

Il était dit que la fête finirait bien. Le vent balaya les nuages. Le tonnerre s'enfuit, lançant encore quelques éclairs paresseux. Nous pûmes voir au ciel le royal Jupiter, déjà déclinant, le rouge Arcturus au-dessus de nos têtes, Antarès au midi, rouge aussi, et Véga l'étoile bleue, l'étoile des beaux jours, haute maintenant dans le ciel. Ce furent de plus douces harmonies. La flûte des crapauds, le cri aigu du grillon, le doux sifflement de la petite chouette de temps en temps. Alors vers la droite, du côté où sont les sources, des rossignols se mirent à chanter, lançant d'abord trois appels virils, puis déroulant leur phrase festonnée et brodée, qu'ils répètent trois fois, dans trois tons voisins. Je ne puis comprendre que ce chant ait jamais paru mélancolique ou tendre ou plaintif. J'y saisis une passion impérieuse et presque brutale, et toute la force de l'oiseau, si sensible dans un coup d'aile, et qui est la plus prodigieuse peut-être des forces vivantes dans ce monde. Ce concert nocturne se mêla aux libres propos de l'amitié. Telle fut la fête de juin ; hâtez-vous d'en jouir. Le rossignol écourte déjà souvent sa chanson ; la rose églantine est bientôt défleurie ; voici Messidor et le triomphe du Soleil.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I.	— Je rencontrai le vieux sage	13
II.	— Si le soir en rentrant chez vous	14
III.	— Notre époque, dans l'histoire des idées, sera celle des psychologues	15
IV.	— Ce matin j'ai vu un chien qui hurlait	17
V.	— La fonction pensée consiste toujours à surmonter quelque chose	18
VI.	— Penser n'est pas croître	19
VII.	— La liberté intellectuelle ou sagesse c'est le doute	20
VIII.	— Comme on demande toujours à l'illustre Newton	22
IX.	— On estime communément celui qui reste fidèle à ses opinions	23
X.	— Un grand ami à moi exprime souvent une idée assez forte	24
XI.	— Il y a une odeur de réfectoire	26
XII.	— Quelqu'un me disait hier	27
XIII.	— On dit assez en ce temps	28
XIV.	— Quelquefois un homme naïf	29
XV.	— Cette fin d'hiver, c'est la fête de la lumière	30
XVI.	— Je suis tombé hier sur un mot de Shakespeare	32
XVII.	— On ne pense point comme on veut	33
XVIII.	— Voici pour les temps de pluie	34
XIX.	— Hier, quelqu'un disait	35
XX.	— Chacun aura à raconter	37
XXI.	— Quand j'eus terminé mes études	38
XXII.	— Le monde est plein de neurasthéniques	40
XXIII.	— Michelet, assis au rivage	41
XXIV.	— Une naïve jeune fille	42
XXV.	— Une cheminée est ébranlée par le vent	43
XXVI.	— Il y a une dizaine de siècles	44
XXVII.	— Les plus récentes recherches sur l'antisepsie	45

XXVIII. — Voici une page d'histoire que j'invente..... 47
XXIX. — Hier soir, la grande ourse..... 48
XXX. — Chacun a pu voir ces jours-ci..... 49
XXXI. — Sur la plage et comme la mer se retirait.... 51
XXXII. — « Rien ne se perd, rien ne se crée..... 52
XXXIII. — « Tout s'écroule, dit l'un, tout périra..... 54
XXXIV. — Quelques minutes après les premières rafales. 55
XXXV. — Comme une fleurette bleue..... 56
XXXVI. — Comme je lisais de merveilleux récits..... 58
XXXVII. — Lorsque le ver à soie..... 59
XXXVIII. — Les barques pontées..... 60
XXXIX. — On sait que les vignes de Bourgogne..... 61
XL. — Comme je relisais Darwin..... 63
XLI. — J'admire les naïfs prophètes..... 64
XLII. — Ce bateau qui se penche au souffle des vents.. 65
XLIII. — Imaginez un bai brun dans toute sa force.... 66
XLIV. — Si quelqu'accident vous enlève un peu de peau et de chair..... 68
XLV. — Il n'est pas inutile de réfléchir sur les Folies Circulaires..... 69
XLVI. — On ne comprend pas bien la force des passions 71
XLVII. — Un homme de six pieds..... 72
XLVIII. — Chacun connaît la force d'âme des Stoiciens. 73
XLIX. — Les feuilles poussent, bientôt la galéruque.. 74
L. — Quelquefois on rencontre sur la route..... 76
LI. — Le bonheur et le malheur sont impossibles à imaginer..... 77
LII. — Dès qu'un homme cherche le bonheur.... 78
LIII. — Un préfet de police..... 79
LIV. — Vous voulez savoir, me dit Jim..... 81
LV. — J'observais hier un joli piège..... 82
LVI. — Il y a pourtant assez de mots réels..... 83
LVII. — Je suis forcé de la constater..... 84
LVIII. — Il y a une politesse de courtisans..... 86
LIX. — En reprochant à l'amour de devenir souvent aveugle..... 87
LX. — Il y a deux espèces d'hommes..... 88
LXI. — Agenor a manqué le bateau..... 89

LXII. — Comme j'expliquais ce que réellement..... 90
LXIII. — Je cherche, au sujet d'un suicide..... 92
LXIV. — Comme nous parlions de ce canon qui a sauté. 93
LXV. — Je ne sais si la pitié est aussi bonne qu'on le dit..... 94
LXVI. — Zadig, dans Voltaire, devient amoureux de la Reine..... 96
LXVII. — Si je fais le compte de ceux que j'ai connus.. 97
LXVIII. — Il y a, dit le psychologue, des sentiments troubles..... 98
LXIX. — Au sujet de ces exhibitions de femmes nues.. 100
LXX. — Platon raconte qu'un certain Gygès..... 101
LXXI. — Quand un jardinier veut faire un jardin.... 102
LXXII. — Tout change et même assez vite..... 103
LXXIII. — Il est assez connu que notre Raison..... 104
LXXIV. — Le grand maître de l'Université..... 105
LXXV. — Il faut savoir un métier, c'est évident..... 106
LXXVI. — Un ami des « Jardins d'Enfants »..... 108
LXXVII. — Il y a un livre stupide entre tous..... 109
LXXVIII. — Tous les petits garçons regardent avidement les locomotives..... 110
LXXIX. — Un petit garçon demandait..... 111
LXXX. — On voit maintenant Vénus le soir au couchant. 113
LXXXI. — Pour un gamin de Dieppe ou du Havre.... 114
LXXXII. — Les écoliers étaient au bord de l'eau..... 115
LXXXIII. — La plupart des enfants dessinent avant d'écrire..... 117
LXXXIV. — Maître Aliboron, c'est ainsi que l'élégant Barrès..... 118
LXXXV. — Ce ne sont que des querelles byzantines.... 119
LXXXVI. — Vous savez ce que c'est qu'un taupin ?.... 121
LXXXVII. — Le polytechnicien m'attire et me repousse.. 122
LXXXVIII. — Il y a à peu près deux mois..... 123
LXXXIX. — Il y a deux familles d'esprit..... 125
XC. — Tous ces pédagogues en robe..... 126
XCI. — Un professeur me disait hier..... 127
XCII. — « Il faut définir la culture »..... 128
XCIII. — Platon a dit des choses merveilleuses..... 130
XCIV. — Toute vertu est courage..... 131

XCV. — « La morale sociale..... 133
XCVI. — Le moraliste qui a dit « Aimez-vous les uns les autres »..... 134
XCVII. — L'industriel me dit..... 135
XCVIII. — Je crois que les forces morales l'emporteront. 136
XCIX. — Il y a un dialogue de Platon..... 138
C. — Le Droit et la Force ne s'opposent point.... 139
CI. — Le Droit a deux espèces de défenseurs..... 140
CII. — Un sophiste m'a dit..... 141
CIII. — Le Sophiste est revenu à la charge..... 143
CIV. — Quelle étonnante ambiguité dans la notion de Justice..... 144
CV. — Qu'est-ce que le Droit ? C'est l'égalité..... 146
CVI. — Au sujet de l'égalité entre les hommes..... 147
CVII. — « Le Droit ? Hypocrisie !..... 148
CVIII. — Il me semble que les syndicalistes..... 149
CIX. — Platon ne veut pas condamner les hommes.. 151
CX. — Soutenir que la peine de mort ne fait pas peur aux assassins..... 152
CXI. — Un canal, avec ses beaux tournants ombrageux..... 153
CXII. — L'individualisme qui est le fond du Radicalisme..... 155
CXIII. — « Les morts gouvernent les vivants »..... 156
CXIV. — Le Traditionalisme est écrasé par l'histoire même..... 157
CXV. — La Solidarité c'est une Nécessité à figure humaine..... 158
CXVI. — Le citadin frappa la terre avec sa canne.... 160
CXVII. — « On croit, dit le Moraliste, trop aisément ce que l'on désire..... 161
CXVIII. — La liberté des opinions ne peut être sans limites..... 162
CXIX. — Mon jeune ami le Sillonniste..... 164
CXX. — Il y a donc encore des espérantistes..... 165
CXXI. — Il y a bien un an que je rencontrai..... 166
CXXII. — Suzette est belle comme un ange..... 168
CXXIII. — Qu'un homme se sent petit..... 169
CXXIV. — Souvent on se révolte contre Dieu..... 170

CXXV. — Quand on a apporté en faveur du mariage.... 171
CXXVI. — Il est très bon que l'on ait publié cette aventure, 173
CXXVII. — « Comment ose-t-on faire des enfants..... 174
CXXVIII. — Il faut résister aux lieux communs..... 175
CXXIX. — Le Penseur descendit de son piédestal..... 177
CXXX. — La lutte pour la vie, dit l'ouvrier..... 178
CXXXI. — J'ai souvent dit qu'un homme raisonnable.. 179
CXXXII. — En ce temps d'élections..... 181
CXXXIII. — Le jeune théoricien dit : « Pourquoi des lois ? ». 182
CXXXIV. — L'anarchiste a raison en un sens..... 183
CXXXV. — Auguste Comte entendait la République.... 184
CXXXVI. — Je ne veux pas de mal à un roi..... 185
CXXXVII. — Il est difficile de savoir ce que le suffrage des femmes 187
CXXXVIII. — Un Philosophe m'a dit : « Je ne vais point dans le monde..... 188
CXXXIX. — Notre République, depuis qu'elle atteint l'âge mûr 189
CXL. — Un Sillonniste c'est un jeune homme..... 191
CXLI. — Il y a un roman de Dickens..... 192
CXLII. — Au fond du petit café..... 193
CXLIII. — L'Antimilitariste me dit..... 195
CXLIV. — Si les Marocains étaient justes entre eux.... 196
CXLV. — Sur l'Italie aussi, et sur la guerre de Tripoli.. 197
CXLVI. — De nouveau on parle de la guerre..... 199
CXLVII. — Je lisais ces jours-ci le « Lucien Leuwen » de Stendhal..... 200
CXLVIII. — J'admire l'épopée Napoléonienne..... 201
CXLXI. — Il est inévitable que le triomphe de l'esprit militaire 203
CL. — Peut-on compter sur un mouvement de honte. 204
CLI. — Le courage nourrit les guerres..... 206
CLII. — Que la formation militaire soit belle par elle-même 207
CLIII. — Le colonel parlait de la nouvelle armée..... 208
CLIV. — J'ai voyagé avec cinq jeunes gens..... 209
CLV. — C'est le temps où les bucherons jouent de la cognée 211
CLVI. — Un homme cultivé ressemble à une boîte à

musique 212
CLVII. — Pour cette célébration de Le Notre..... 213
CLVIII. — Pour juger librement des sciences..... 214
CLIX. — J'ai remarqué plus d'une fois que les portraits..... 216
CLX. — L'histoire des grands musiciens..... 217
CLXI. — L'ombre de Platon me dit..... 218
CLXII. — Un conférencier en était à sa deuxième partie. 219
CLXIII. — Tous ces discours parlementaires..... 221
CLXIV. — L'on a donné un Prix Nobel..... 222
CLXV. — Je mets Tolstoï très haut..... 223
CLXVI. — Le Savant me dit : « Je viens de lire Tolstoï.. 224
CLXVII. — Je renouais connaissance ces jours-ci..... 226
CLXVIII. — Il y a des choses qu'il faut bien accepter.... 227
CLXIX. — Le fond de la Religion..... 228
CLXX. — La prière avait du bon..... 229
CLXXI. — La vie est un travail qu'il faut faire debout.. 231
CLXXII. — Nous n'avons aucune connaissance de la mort. 232
CLXXIII. — « Monsieur, me dit l'Américain..... 233
CLXXIV. — Quand on lit les anciens Matérialistes..... 234
CLXXV. — La neutralité est un vilain mot..... 236
CLXXVI. — L'Abbé Loisy, qui n'est presque plus abbé.. 237
CLXXVII. — Ce mois de Juin donne les plus belles fêtes..... 238

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR FRÉDÉRIC PAILLART
LE 28 FÉVRIER 1920
A ABBEVILLE (SOMME)

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

[Chartier, Emile]
Les propos

PQ
2605
.H389
P7
v.1